

Hellion

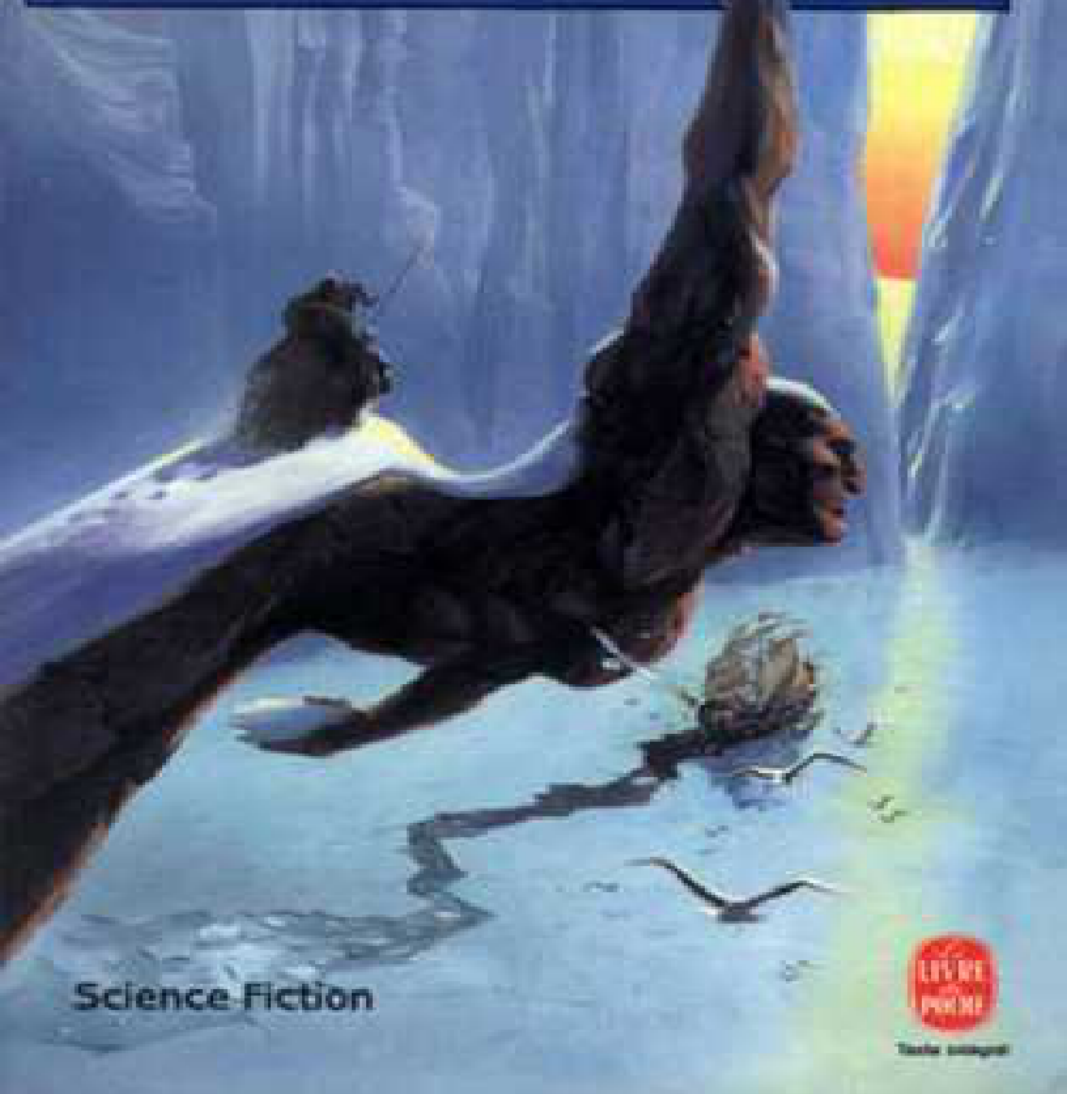
Aldiss Brian

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRIAN ALDISS

L'hiver d'Helliconia



Science Fiction



Tout le monde lit

« AILLEURS ET DEMAIN »

Collection dirigée par Gérard Klein

Ce volume est le dernier d'une trilogie.
Le premier a pour titre, *Le Printemps d'Helliconia* et le deuxième,
Helliconia, l'été.

BRIAN ALDISS

L'HIVER D'HELLICONIA

*Traduit de l'anglais
par Jacques Chambon et Hélène Collon*



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Titre original : HELLICONIA WINTER

© Brian Aldiss, 1985

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 1988

ISBN 2-221-05591-8

(édition originale

ISBN 0-224-01847-7 Jonathan Cape Ltd, Londres)

Tout d'abord, puisque la terre ferme, et l'humide, et les souffles légers des vents, et les vapeurs brûlantes du feu, dont nous voyons notre univers composé, sont formés d'une matière sujette à la naissance et à la mort, il faut bien penser qu'il en est de même de l'ensemble du monde (...) En outre, chaque corps que la terre nourrit et fait vivre lui fait retour pour la part qu'il a reçue. Et puisque c'est un fait constaté qu'elle est à la fois mère de toutes choses et leur commun tombeau, tu vois donc que tour à tour elle s'épuise, et se répare et s'accroît.

Lucrèce, De Rerum Natura, 55 av. J.-C.

Polar Circle 55°

ICE CAP

B O R N A L



PRÉLUDE

Luterin était guéri. Délivré de la mystérieuse maladie. De nouveau en mesure de sortir. La couche près de la fenêtre, l'immobilité, les visites quotidiennes du maître d'école grisonnant – c'en était fini. Il pouvait emplir ses poumons de l'air vif qui régnait au-dehors.

Un vent froid soufflait du Mont Shivenink, assez violent pour écorcer la face nord des arbres.

La bise l'enhardit. Elle lui faisait monter le sang aux joues, obligeait ses membres à accompagner le mouvement de l'animal qui le transportait à travers les terres de son père. Poussant un cri, il lança le hoxney au galop. Loin de la prison du manoir et du glas de sa cloche, le long de la large route traversant les champs que l'on continuait d'appeler la Vigne. Le mouvement, l'air, le tumulte du sang dans ses artères l'enivraient.

Autour de lui s'étendait le fief de son père, un domaine qui triomphait de la latitude, un petit monde réunissant lande, montagne, vallée, torrent, brume, neige, forêt, cascade – mais il se gardait de penser à la cascade. Il y avait là du gibier à foison, qui surgissait un peu partout alors même que son père lui faisait la chasse. Des phagors itinérants. Des oiseaux dont les migrations obscurcissaient le ciel.

Bientôt il repartirait chasser, à l'exemple de son père. La vie, qui s'était comme arrêtée, connaissait comme un renouveau. Il devait se réjouir et repousser les ténèbres qui flottaient à la lisière de son esprit.

Il passa au galop devant des esclaves torse nu qui promenaient des yelks dans la Vigne, cramponnés à leurs mors. Les sabots des animaux éparpillaient les monticules de terre formés par les rejets des taupes.

Luterin Shokerandit eut une pensée émue pour les taupes. Elles ignoraient les extravagances des deux soleils. Elles pouvaient chasser et s'accoupler en toute saison. Quand elles mouraient, leurs corps étaient dévorés par d'autres taupes. Pour elles, la vie était un tunnel sans fin dans lequel les mâles cherchaient nourriture et compagnes. Il les avait oubliées, dans le confinement de son lit.

« Salut, les taupes ! » cria-t-il en se dressant sur ses étriers. L'excès de chair de son corps avait ses mouvements propres sous sa veste d'arang.

Il encouragea le hoxney. Il n'avait besoin que d'exercice pour se remettre en forme. Son trop de graisse fondait en ce moment même, avec cette première chevauchée depuis plus d'une petite année. La douzième de son existence, perdue à rester allongé sur le dos. Pendant

plus de quatre cents jours il avait gardé le lit – incapable, durant une longue période, de bouger ou de parler. Enseveli dans son lit, dans sa chambre, dans le manoir de ses parents, dans le vaste tombeau de la Maison du Gardien. Désormais ce temps était fini.

Une vigueur nouvelle envahissait ses muscles. Une vigueur qui venait de l'animal qu'il montait, de l'air, des troncs d'arbres qui défilaient à toute allure, de l'intérieur de son être. Une force destructrice dont il ne comprenait pas la nature l'avait arraché au monde ; et voilà qu'il le retrouvait, bien décidé à apposer sa marque sur cette scène éclatante.

Une des doubles portes d'entrée lui fut ouverte par un des esclaves avant qu'il ne l'atteigne. Il la franchit au galop sans un temps d'arrêt ni un regard de côté.

Le vent jappait comme un chien dans ses oreilles désaccoutumées. La note familière de la cloche de la maison se perdit derrière lui. Les clochettes de son harnais tintaient au rythme de sa course.

Batalix et Freyr étaient bas dans la partie sud du ciel. Ils apparaissaient par intermittence au milieu des troncs d'arbres. Comme des gongs. Le grand soleil et le petit. Luterin leur tourna le dos en atteignant la route du village. Chaque année, Freyr brillait un peu plus bas dans les cieux de Sibornal. Son déclin mettait les esprits en fureur. Le monde était sur le point de changer.

La sueur qui humectait sa poitrine se refroidit instantanément. Redevenu lui-même, il était bien décidé à rattraper le temps perdu en faisant comme les taupes : copuler et chasser. Le hoxney pouvait le porter jusqu'à l'orée des forêts de caspiarns, là où il n'y avait plus de chemins. Ces forêts qui étendaient leur empire dans les recoins les plus profonds des chaînes de montagnes. Un jour prochain, il avait bien l'intention de se livrer à l'étreinte de ces forêts, de s'y livrer et de s'y perdre, pour y jouir de son caractère dangereux, animal parmi les animaux. Mais d'abord il se perdrait dans l'étreinte d'Insil Esikananzi.

Luterin éclata de rire. « Oui, il y a du sauvage en toi, mon garçon », lui avait dit un jour son père, en fixant son regard sur lui après quelque incartade – ce regard sans tendresse qui lui était propre – tout en posant une main sur l'épaule du garçon comme pour estimer cette quantité de sauvagerie par os.

Et Luterin avait baissé les yeux, incapable de soutenir ce regard. Comment son père pouvait-il l'aimer comme il aimait son père quand il était à ce point muet en présence du grand homme ?

Au loin, les toits gris des monastères étaient visibles à travers les arbres dénudés. Les portes du domaine des Esikananzi étaient proches. Il laissa le hoxney brun ralentir, passer du galop au trot, conscient du manque de vigueur de l'animal. L'espèce se préparait à entrer en hibernation. Bientôt tous les hoxneys ne vaudraient plus rien comme

montures. Le moment était venu d'entraîner les yelks, récalcitrants mais plus puissants. Un esclave ouvrit la porte des Esikananzi ; le hoxney se mit à aller au pas. La cloche des Esikananzi sonnait droit devant, au gré du vent.

Il adressa une prière à Dieu l'Azoiaxique pour que son père ne sache rien de ses activités avec les femmes ondods, de la vilenie dans laquelle il était tombé peu de temps avant que la paralysie ne s'empare de lui. Les Ondods donnaient ce qu'Insil lui refusait jusqu'à présent.

Il lui fallait désormais résister à ces femelles non humaines. Il était un homme. Il y avait de sordides cabanes à l'orée de la forêt où lui et ses camarades de classe – y compris Umat Esikananzi – allaient retrouver ces garces impudiques à huit doigts. Des garces, des sorcières, qui sortaient des bois, d'entre les racines mêmes des arbres... Et l'on disait qu'elles frayaient aussi avec les phagors mâles. Eh bien, cela n'arriverait plus. C'était du passé, comme la mort de son frère. Et comme la mort de son frère, quelque chose qu'il valait mieux oublier.

Il n'était pas des plus beaux, le manoir des Esikananzi. C'était la brutalité incarnée ; il était construit pour résister aux violents assauts d'un climat nordique. Une rangée d'arcades aveugles en formait la base. Des fenêtres étroites, munies de lourds volets, n'apparaissaient qu'à partir du deuxième étage. L'ensemble ressemblait à une pyramide décapitée. Dans son beffroi, la cloche rendait un son mat, à croire que celui-ci venait du cœur d'airain du bâtiment.

Luterin mit pied à terre, grimpa les marches et sonna à la porte.

C'était un jeune homme large d'épaules, déjà grand, comme l'étaient généralement les Sibornaliens, avec un visage rond qui semblait naturellement fait pour la gaieté – bien qu'en cet instant, impatient de voir Insil, il fronçât les sourcils et serrât les lèvres. Son expression tendue le faisait ressembler à son père, mais ses yeux étaient d'un gris très clair, très différent des pupilles sombres et fixes de son père.

Ses cheveux, masse de boucles qui se livraient bataille sur sa tête et sa nuque, étaient châtain clair, et contrastaient avec la chevelure noire et soigneusement brossée de la jeune fille en présence de laquelle il fut introduit.

Insil Esikananzi affichait les grands airs de quelqu'un qui était né dans une famille puissante. Elle savait être sèche et cassante. Elle était taquine. Menteuse. Elle cultivait volontiers une expression de désarroi ; ou, si cela lui convenait mieux, un air de commandement. Ses sourires, de glace, étaient plus une concession à la politesse qu'une manifestation de son humeur. Ses yeux violets étaient enchâssés dans un visage qu'elle gardait aussi inexpressif que possible.

Elle était en train de traverser le vestibule avec un broc d'eau dont elle serrait l'anse des deux mains. En s'approchant de Luterin, elle releva légèrement le menton en une sorte d'interrogation agacée. Aux yeux de Luterin, Insil était infiniment désirable, et son caractère capricieux ne la rendait pas moins désirable.

C'était la fille qu'il devait épouser en vertu de l'accord passé entre son père et celui d'Insil à la naissance de celle-ci, pour cimenter l'alliance entre les deux hommes les plus puissants de la région.

Dès qu'il fut en sa présence, Luterin se retrouva prisonnier de leur vieux complot, de cette toile de reproches taquins qu'elle tissait autour d'elle.

« Ainsi, te revoilà sur pied, Luterin. Magnifique. Et comme un futur mari plein d'égards, tu t'es parfumé à la sueur et au hoxney avant de te permettre de venir présenter tes hommages. Ton séjour au lit t'a assurément fait grandir – en tout cas au niveau du tour de taille. »

Elle se servit du broc d'eau pour se dérober au geste que fit Luterin pour l'embrasser. Il passa un bras autour de sa taille menue tandis qu'elle lui faisait monter l'immense escalier, rendu encore plus lugubre par les sombres portraits d'où les Esikananzi morts vous regardaient fixement, comme en engourdire, ratatinés par l'art et le temps.

« Ne me fais pas enrager, Sil. J'aurai bientôt retrouvé la ligne. C'est déjà merveilleux d'être guéri. »

La clochette personnelle d'Insil tintait légèrement à chaque marche.

« Ma mère est tellement patraque. Toujours patraque. Ma minceur est signe de maladie, pas de santé. Quelle chance pour toi de venir quand mes raseurs de parents et mes non moins raseurs de frères, y compris ton ami Umat, sont tous ailleurs, en train d'assister à une ennuyeuse cérémonie. Tu peux de la sorte abuser de moi, n'est-ce pas ? Naturellement, tu me soupçonnes de m'être laissé posséder par des garçons d'écurie pendant ton année d'hibernation. De m'être donnée dans le foin à des fils d'esclaves. »

Elle le guida le long d'un couloir dont les lames de parquet craquaient sous les vieux tapis jetés dessus. Elle était toute proche, fantomatique dans la maigre lumière qui filtrait à travers les volets fermés.

« Pourquoi me mettre le cœur au supplice, Insil, quand il t'appartient ? »

« Ce n'est pas ton cœur que je veux, mais ton âme. » Elle rit. « Courage ! Frappe-moi, comme le fait mon père. Pourquoi pas ? Le châtimement n'est-il pas l'essence des choses ?

Il répondit d'une voix vibrante de passion. « Le châtimement ?

Ecoute, nous allons nous marier et je te rendrai heureuse. Tu pourras venir chasser avec moi. On ne se quittera plus. On explorera les forêts...

« Tu sais bien que les chambres m'intéressent plus que les forêts. » Elle s'arrêta, une main sur un loquet de porte, un sourire provocant aux lèvres, tendant vers lui ses seins menus sous leurs couches de batiste et de dentelles.

« Les gens sont mieux dehors, Sil. Ne te moque pas. Pourquoi me prendre pour un imbécile ? J'en sais aussi long que toi sur la souffrance. Toute cette année passée au lit – n'était-ce pas le pire châtimement qu'on puisse imaginer ? »

Insil posa un doigt sur son menton et le fit glisser vers sa lèvre. « Cette astucieuse paralysie t'a permis d'échapper à un plus grand châtimement – avoir à vivre ici sous des parents répressifs, dans cette communauté répressive – où l'on est conduit, comme toi par exemple, à fréquenter des non-humains pour se soulager... »

Elle sourit tandis qu'il rougissait, mais continua de sa voix la plus douce. « N'as-tu donc aucune lumière sur ta propre souffrance ? Tu m'as souvent accusée de ne pas t'aimer, et il en est peut-être ainsi, mais ne fais-je pas plus attention à toi que toi-même ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire, Insil ? » Sa conversation le mettait au supplice.

« Ton père est à la maison ou parti à la chasse ? »

« Il est à la maison. »

« Autant que je m'en souviene, il est revenu de la chasse seulement deux jours avant que ton frère ne se suicide. Pourquoi Favin s'est-il suicidé ? Je suppose qu'il savait quelque chose que tu refuses de savoir. »

Sans détacher ses yeux noirs de ceux de Luterin, elle ouvrit la porte derrière elle, la poussant de telle sorte que la lumière du jour vint la baigner tandis qu'ils se tenaient là, en opposition malgré leurs airs de conspirateurs, sur le seuil. Il l'agrippa, tout tremblant de découvrir qu'elle lui était toujours aussi nécessaire, et qu'elle était toujours pleine d'énigmes.

« Que savait Favin ? Que suis-je supposé savoir ? » Le signe du pouvoir qu'elle avait sur lui était dans toutes ces questions qu'il ne cessait de lui poser.

« Quoi qu'ait su ton frère, c'est cela qui t'a fait fuir dans ta paralysie – et non sa mort, comme tout le monde le prétend. » Elle avait douze ans et un décime, ce qui ne faisait d'elle guère plus qu'une enfant ; et pourtant une certaine tension dans ses gestes la faisait paraître plus âgée. Elle haussa un sourcil devant la perplexité de Luterin.

Il la suivit dans la pièce, désireux de lui poser d'autres questions,

mais ayant comme perdu sa langue. « Comment sais-tu toutes ces choses, Insil ? Tu les inventes pour te rendre mystérieuse. Toujours enfermée dans ces chambres... »

Elle posa le broc d'eau sur une table à côté d'un bouquet de fleurs blanches qu'elle avait cueillies plus tôt. Les fleurs reposaient en désordre sur la surface polie, s'y reflétant comme dans un miroir brumeux.

Comme se parlant à elle-même, Insil dit : « J'essaie de t'exercer à ne pas devenir comme les autres hommes ici... »

Elle alla à la fenêtre, encadrée de lourds rideaux marron qui pendaient depuis le plafond jusqu'au sol. Bien qu'elle lui tournât le dos, il avait le sentiment qu'elle ne regardait pas dehors. La double lumière diurne, dispensée de deux directions différentes, la dissolvait à la façon d'une matière liquide, de sorte que son ombre sur le sol carrelé paraissait plus substantielle qu'elle-même. Insil démontrait une fois de plus sa nature insaisissable.

C'était une pièce dans laquelle il n'était jamais entré, une pièce typique des Esikananzi, pleine de gros meubles. Il y flottait une odeur entêtante, à la limite de l'écœurant. Peut-être ne servait-elle qu'à l'entreposage de ces meubles, presque tous en bois, pour le jour où l'Hiver de Weyr serait là et où il ne se fabriquerait plus de meubles. Il y avait un canapé vert avec des volutes sculptées, et une imposante armoire qui dominait la chambre. Tout le mobilier était d'importation ; il voyait cela au style.

Il referma la porte et resta là à contempler Insil. Comme s'il n'existait pas, elle entreprit de mettre ses fleurs dans un vase, y versant de l'eau de son broc, arrangeant péremptoirement les tiges de ses longs doigts.

Il soupira. « Ma mère est toujours patraque, elle aussi, la pauvre. Chaque jour de sa vie elle entre en pauk pour communiquer avec ses morts. »

Insil darda sur lui un regard pénétrant. « Et toi – pendant que tu étais allongé sur le dos – je suppose que tu as versé aussi dans cette habitude ? »

« Non. Tu te trompes. Mon père me l'a interdit... et puis, il n'y a pas que ça... »

Insil porta les doigts à ses tempes. « Ce sont les gens du commun qui pratiquent le pauk. De la superstition pure et simple. Entrer en transe et descendre dans cet horrible monde d'en dessous, où les corps pourrissent et où ces affreux cadavres continuent de cracher des résidus de vie... ah, c'est dégoûtant. Tu es *sûr* que tu ne fais pas ça ? »

« Jamais. J'imagine que la maladie de ma mère vient du pauk. »

« Eh bien, à ton aise, *moi* je fais ça tous les jours. Je baise les lèvres mortes de ma grand-mère et je goûte aux asticots... » Elle éclata

alors de rire. « Ne prends pas cet air idiot. Je plaisante. La seule pensée de ces choses sous terre me fait horreur et je suis heureuse que tu ne les approches pas. »

Elle abaissa son regard sur les fleurs.

« Ces fleurs des neiges symbolisent la mort du monde, tu ne crois pas ? Il n'y a plus que des fleurs blanches, pour aller avec la neige. Autrefois, disent les livres d'histoire, il y avait des fleurs de toutes les couleurs à Kharnabhar. »

Elle repoussa le vase d'un air résigné. Au cœur des pâles floraisons, une tache d'or subsistait, virant à une tache d'un rouge intense à la place de l'ovaire, comme un emblème du soleil moribond.

Il s'approcha d'elle d'un pas nonchalant, sur les motifs que formait le carrelage. « Viens t'asseoir avec moi sur le canapé et parlons de choses plus agréables. »

« Tu penses sans doute aux conditions climatiques – qui se gâtent si rapidement que nos petits-enfants, si nous en avons, passeront leur vie dans l'obscurité, ou presque, emmitouflés dans des peaux de bêtes. Et faisant probablement des bruits de bêtes... Ça a l'air d'un sujet prometteur. »

« Qu'est-ce que tu peux raconter comme bêtises ! » En riant, il fit un saut en avant et la saisit. Elle se laissa entraîner sur le canapé tandis qu'il lui débitait fiévreusement des mots tendres.

« Naturellement, il n'est pas question que tu me fasses l'amour, Luterin. Tu peux me peloter comme tu l'as déjà fait, mais pas question de faire l'amour. Je ne crois pas que j'aimerai jamais ça – mais de toute façon, à supposer que je le permette, tu perdrais tout intérêt pour moi une fois ton désir satisfait. »

« C'est un mensonge, un mensonge. »

« C'est ce qui se rapproche le plus de la vérité, si nous devons connaître le moindre bonheur conjugal. Je ne vais pas épouser un homme satisfait. »

« Je ne pourrai jamais me lasser de toi. » Tandis qu'il parlait, sa main fourrageait dans les vêtements d'Insil.

« Voilà les troupes d'invasion... » soupira Insil, mais elle lui donna ses lèvres et glissa la pointe de sa langue dans sa bouche.

Au même moment, la porte de l'armoire s'ouvrit brusquement. Il en jaillit un jeune homme ayant la complexion sombre d'Insil, mais aussi agité que sa sœur était passive. C'était Umat, brandissant une épée et criant.

« Ma sœur, ma sœur ! Les secours arrivent ! Voici ton brave défenseur qui est là pour te sauver, toi et la famille, du déshonneur ! Qui est cet animal ? Une année au lit ne lui suffit pas pour qu'il doive, aussitôt levé, se précipiter sur le canapé le plus proche ? Coquin ! Voleur ! »

« Espèce de rat des plinthes ! » cria Luterin. Il bondit sur Umat dans un accès de rage, l'épée de bois tomba par terre, et ils s'engagèrent dans un furieux corps à corps. Après son long confinement, Luterin avait perdu de sa force. Son ami le jeta à terre. En se relevant, il vit qu'Insil s'était éclipse.

Il courut à la porte. Elle s'était évanouie dans les profondeurs ténébreuses de la maison. Dans la bagarre, ses fleurs s'étaient renversées et le broc s'était cassé sur le carrelage.

Ce ne fut qu'au moment où il se dirigeait tristement vers la route du village, laissant le hoxney le porter au pas, qu'il vint à l'esprit de Luterin qu'Insil avait peut-être bien organisé l'interruption d'Umat. Au lieu de rentrer chez lui, il tourna à droite à la porte des Esikananzi, et poussa jusqu'au village pour boire à la Taverne des Frimas.

Batalix était sur le point de se coucher quand il commença à entendre le son lugubre de la cloche des Shokerandit. Il neigeait. Il n'y avait personne dans la grisaille du monde. À la taverne, la conversation était essentiellement composée de plaisanteries et de plaintes concernant les nouveaux arrêtés de l'Oligarque, comme celui qui avait trait au couvre-feu. Ces arrêtés avaient pour but de consolider les communautés d'un bout à l'autre de Sibornal pour les épreuves à venir.

La plupart des propos qui s'échangeaient là volaient bas, et Luterin n'avait que mépris pour eux. Jamais son père ne parlerait de telles choses – en tout cas pas en présence du seul fils qui lui restait.

Les lampes à gaz étaient allumées dans le long vestibule. Comme Luterin se débarrassait de sa cloche personnelle, un esclave apparut, s'inclina, et lui annonça que le secrétaire de son père désirait le voir.

« Où est mon père ? » demanda Luterin.

« Le Gardien Shokerandit est parti, monsieur. »

Bouillant de colère, Luterin grimpa les escaliers quatre à quatre et fit irruption dans le bureau du secrétaire. Celui-ci était un membre permanent de la maisonnée. Avec son nez crochu, la ligne droite que formaient ses sourcils, son front fuyant et la mèche de cheveux qui faisait saillie au-dessus, il ressemblait à un corbeau. L'étroite pièce de bois, ses casiers bourrés de documents secrets, était le nid du corbeau. De là, il avait une vue générale sur beaucoup de perspectives secrètes qui dépassaient l'entendement de Luterin.

« Votre père est parti à la chasse, Maître Luterin », annonçait à présent le vieux roublard, d'une voix où la déférence se mêlait au reproche. « Comme vous étiez introuvable, il a dû partir sans vous dire adieu. »

« Pourquoi ne m'a-t-il pas laissé l'accompagner ? Il sait que j'aime chasser. Peut-être que je peux le rattraper. Quel chemin a pris son entourage ? »

« Il m'a remis cette épître pour vous. Peut-être serait-il avisé de votre part de la lire avant de vous précipiter à sa suite. »

Le secrétaire lui tendit une grande enveloppe. Luterin la lui arracha des griffes. Il déchira le pli et lut le texte que son père avait rédigé à son intention de son écriture large et soignée.

Luterin, mon fils,

Il y a des chances que tu sois nommé un jour Gardien de la Roue à ma place. Cette fonction, comme tu le sais, comporte des devoirs à la fois religieux et séculiers.

Quand tu es né, tu as été conduit à Rivenjk pour être béni par le Prêtre Suprême de l'Eglise de la Paix Redoutable. Je crois que cela a fortifié le côté pieux de ta nature. Tu t'es révélé un fils obéissant dont j'ai tout lieu d'être satisfait.

À présent il est temps de fortifier le côté séculier de ta nature. Ton frère disparu s'était vu confier des responsabilités militaires, comme c'est la tradition pour les fils aînés. Il convient que tu occupes des fonctions semblables, surtout au moment où dans le vaste monde (dont tu ne connais encore rien) les affaires de Sibornal se dirigent vers un tournant décisif.

En conséquence, j'ai laissé une certaine somme d'argent à mon secrétaire. Il te la remettra. Tu te rendras à Askitosh, capitale de notre fier continent, et là tu t'engageras dans l'armée, avec le grade de porte-enseigne. Présente-toi à l'Archiprêtre-Soldat Asperamanka, qui sera au courant de ta situation.

J'ai donné des instructions pour qu'une mascarade ait lieu en ton honneur, pour célébrer ton départ.

Tu dois te mettre en route sans retard et faire tenir en estime le nom de la famille.

Ton père

Luterin rougit à la lecture du rare mot élogieux que son père lui avait consenti. Que celui-ci pût se déclarer satisfait de lui en dépit de tous ses défauts – assez satisfait pour ordonner une mascarade en son honneur !

Sa joie se fit moins rayonnante quand il se rendit compte que son père ne serait pas lui-même présent à la mascarade. Tant pis. Il deviendrait soldat et ferait tout ce qu'on lui demanderait. Il remplirait son père de fierté.

Même Insil vibrerait peut-être au nom de la gloire...

La mascarade eut lieu dans la salle des banquets du manoir des

Shokerandit la veille du départ de Luterin pour le sud.

Des personnages majestueux en costumes d'apparat tenaient des rôles fixés par la tradition. Une musique solennelle accompagnait la représentation. Une histoire familière était racontée, qui parlait d'innocence et de vilenie, du désir de posséder, et du rôle complexe de la foi dans la vie des hommes. Certains personnages avaient pour lot la souffrance, d'autres le bonheur. Tous étaient soumis à une loi qui dépassait leur propre juridiction. Les musiciens, courbés sur leurs cordes, soulignaient les mathématiques qui réglaient les rapports humains.

Les harmonies suscitées par les musiciens suggéraient une cadence de sombre compassion, invitant à une vue des affaires humaines bien au-delà des acceptions normales de l'optimisme ou du pessimisme. Dans les leitmotive propres à la femme forcée de se donner à un maître qu'elle détestait et à l'homme incapable de contrôler ses passions les plus basses, les membres de l'assistance pourvus d'une oreille musicienne pouvaient discerner une fatalité, l'idée que même les personnages les plus individualisés étaient indissolublement le produit de leur environnement, tout comme les notes individuelles faisaient partie de l'harmonie d'ensemble. Le jeu stylisé des acteurs renforçait cette interprétation.

Certaines entrées en scène étaient poliment applaudies par les spectateurs, d'autres observées sans plaisir particulier. Les acteurs étaient bien rodés, mais loin d'avoir tous la même présence que les premiers rôles.

Figures politiques, figures de nobles familles, figures religieuses, figures allégoriques représentant des phagors et des monstres, le tout faisant défiler les divers visages de l'Amour, de la Haine, du Mal, de la Passion, de la Peur et de la Pureté, vinrent jouer leur rôle sur les planches et repartirent.

La scène se vida. L'obscurité se fit. La musique se tut.

Mais le drame de Luterin Shokerandit ne faisait que commencer.

LA DERNIÈRE BATAILLE

Telle était la nature de l'herbe qu'elle continuait de pousser en dépit du vent. Elle se courbait sous le vent. Ses racines étendaient leurs ramifications dans le sol, l'y ancrant, ne laissant à aucune autre plante un endroit où se loger. L'herbe avait toujours été là. C'était le vent qui était récent – et sa morsure.

Les grandes exhalaisons du nord transportaient avec elles un ciel animé d'un mouvement rapide, patchwork de nuages noirs et gris. Au loin, sur les hautes terres, ils crevaient en pluie ou en neige. Ici, sur les steppes de Chalce, ils n'engendraient rien de pire qu'une obscurité neutre. Cette neutralité trouvait un écho dans la monotonie du terrain.

Une série de vallées peu profondes s'ouvraient l'une sur l'autre, sans particularités bien définies. Le seul mouvement visible était celui de l'herbe. Certaines touffes contenaient d'insignifiantes fleurs jaunes qui ondulaient dans le vent comme la fourrure d'un animal couché. Les seuls points de repère étaient d'occasionnels piliers de pierre marquant des octaves de terre. La face sud de ces blocs de pierre était recouverte de lichens, jaunes et gris.

Seuls des yeux très perçants auraient pu discerner de minuscules pistes dans l'herbe, foulées par des créatures qui apparaissaient la nuit ou durant le pâlejour, quand seul un des deux soleils était au-dessus de l'horizon. Des faucons solitaires, qui planaient dans le ciel sur des ailes immobiles, expliquaient le manque d'activité diurne. Le plus large chemin à traverser la prairie était creusé par un fleuve qui coulait vers le sud, en direction de la mer lointaine. Profondes et paresseuses, ses eaux semblaient en partie congelées. Elles empruntaient leur couleur au ciel loqueteux.

Du nord de cette région inhospitalière venait un troupeau d'arangs. Ces membres à longues pattes de la famille des caprinés suivaient vaguement les mornes méandres du fleuve. Des chiens à cornes enroulées les gardaient étroitement groupés. Ces diligents asokins étaient à leur tour surveillés par six hommes à dos de hoxney. Ils se tenaient assis ou debout sur leur selle pour varier leur voyage. Tous les six étaient vêtus de peaux attachées autour de leur corps par des lanières.

Les hommes regardaient fréquemment par-dessus leur épaule, comme s'ils craignaient d'être poursuivis. Maintenant une allure régulière, ils communiquaient avec leurs asokins par des cris ou des sifflements. Ces encouragements résonnaient dans les dépressions

environnantes, dominant clairement le bêlement des arangs. Malgré la fréquence de leurs regards en arrière, la grisaille de l'horizon nord restait vide.

Les ruines d'un lieu d'habitation apparurent devant, nichées au creux d'un coude du fleuve. Des masures de pierre dépourvues de toit se dressaient çà et là. Une construction plus importante n'était plus qu'une coquille vide. Une végétation ébouriffée, profitant de l'abri du vent, poussait parmi les pierres, risquant un œil dehors par les ouvertures béantes des fenêtres.

Les meneurs d'arangs passèrent au large de l'endroit, par crainte de la peste. Quelques milles plus loin, le fleuve dessinait une large courbe faisant office de frontière. Une frontière qui était source de dispute depuis des siècles, peut-être depuis qu'il y avait des hommes sur cette terre. Ici commençait la région connue autrefois sous le nom de Hazziz, la terre la plus au nord de la Plaine Campannlatienne. Les chiens firent avancer les arangs à la queue leu leu le long du fleuve, là où un sentier avait été tracé. Le troupeau s'étira en une colonne au train rapide.

Ils arrivèrent finalement à un pont large et solide, qui lançait ses deux arches par-dessus l'étendue d'eau troublée par le vent. Les hommes y allèrent de quelques sifflements aigus, les asokins rassemblèrent les arangs, les empêchant de traverser le pont. À un mille ou deux de distance, sur la rive nord du fleuve, s'étendait une agglomération en forme de roue. Cette agglomération s'appelait Isturiacha.

Une sonnerie de clairon annonça aux meneurs d'arangs qu'on les avait aperçus. Des hommes en armes et de noirs canons sibornaliens gardaient le périmètre de la colonie.

« Bienvenue ! » crièrent les gardes. « Qu'avez-vous vu au nord ? Avez-vous vu l'armée ? »

Les meneurs d'arangs conduisirent leurs bêtes dans les enclos qui les attendaient.

Les fermes et les granges de pierre de la colonie avaient été construites à titre de fortifications le long de son périmètre. Les exploitations agricoles proprement dites, avec leurs cultures de céréales et leurs élevages, se trouvaient au milieu. Au centre du cercle, un anneau de bâtiments administratifs, genre caserne, entourait une haute église. Isturiacha était le théâtre d'incessantes allées et venues, qui augmentèrent quand les gardiens de troupeau furent conduits dans un des bâtiments du centre pour s'y reposer après leur voyage à travers les steppes.

Du côté sud du pont, la plaine présentait un aspect plus varié. Des arbres isolés témoignaient de précipitations plus importantes. Le sol était parsemé de fragments d'une substance blanche qui, de loin,

ressemblait à de la pierre désagrégée. Vus de plus près, ces fragments se révélèrent être des os. Certains morceaux faisaient plus de quinze centimètres de long. La découverte occasionnelle d'une dent ou d'un bout de mâchoire indiquait que ces restes étaient d'origine humaine et phagorienne. Ces témoignages de batailles passées s'étendaient sur des milles à la ronde.

Dans l'immobilité de ce triste paysage un homme allait à dos de yelk, se rapprochant du côté sud du pont. À quelque distance derrière lui suivaient deux autres hommes. Tous trois étaient en uniforme et équipés pour la guerre.

L'homme de tête, petit de taille, visage anguleux, s'arrêta bien avant d'atteindre le pont et mit pied à terre. Il mena sa monture au fond d'une dépression de terrain et l'attacha au tronc d'un églantier parasol avant de remonter au sommet de la pente, où il resta là à surveiller le village ennemi, l'œil collé à une lunette d'approche.

Les deux autres hommes ne tardèrent pas à le rejoindre. Eux aussi mirent pied à terre et attachèrent leurs yelks aux racines d'un rajabaral mort. Étant d'un grade supérieur, ils se tenaient à distance de l'éclaireur.

« Isturiacha », dit celui-ci en tendant un doigt devant lui. Mais les officiers ne parlaient qu'entre eux. Eux aussi observaient Isturiacha à la lunette d'approche, s'entretenant à voix basse.

Cette brève reconnaissance fut jugée suffisante. Un officier – expert en artillerie – resta où il était à faire le guet. Son compagnon d'armes repartit au galop avec l'éclaireur pour transmettre leurs informations à l'armée qui montait du sud.

Au fil des heures, la plaine fut peu à peu rompue par des colonnes d'hommes – les uns montés, le plus grand nombre à pied – entrecoupées de chariots, de canons, et de tous les impedimenta de la guerre.

Les chariots étaient tirés par des yelks ou des animaux moins robustes comme les hoxneys. Il y avait des files de soldats qui marchaient en bon ordre, contrastant avec les trains des équipages, les femmes et les civils, qui allaient dans le plus complet désordre. Au-dessus d'un certain nombre de colonnes flottaient les bannières de Pannoal, la cité sous les montagnes, et autres étendards d'origine religieuse.

Derrière venaient le train sanitaire et d'autres chariots, les uns transportant cuisines roulantes et provisions, les autres, en bien plus grand nombre, chargés de fourrage pour les animaux embrigadés dans cette expédition punitive.

Ces centaines et ces milliers d'individus avaient beau fonctionner comme autant de rouages dans la machine guerrière, chacun d'eux était en butte à des incidents qui le concernaient particulièrement et

vivait l'aventure à travers la perception plus ou moins limitée qu'il en avait.

Un incident de ce genre arriva à l'officier d'artillerie qui attendait avec sa monture près du rajabaral éclaté. Il était là, silencieux, à faire le guet, quand le renâchement de son yelk lui fit tourner la tête. Quatre hommes de petite taille, dont aucun ne lui arrivait plus haut que la poitrine, s'avançaient vers la monture à l'attache. Ils n'avaient de toute évidence pas remarqué l'officier en émergeant du trou qui s'ouvrait à la base de l'arbre en ruine.

Les créatures étaient humanoïdes dans leur aspect général, avec des jambes maigres et de longs bras. Leur corps était recouvert d'un pelage fauve qui devenait particulièrement long au niveau des poignets, cachant à demi leurs mains à huit doigts. Le museau qui pointait sur leur face les faisait ressembler à des chiens ou à des Autres.

« Des Nondads ! » s'exclama l'officier. Il les reconnut immédiatement, bien qu'il n'en eût vu qu'en captivité. Le yelk, terrorisé, s'agitait dans tous les sens. Comme les deux Nondads de tête se jetaient à la gorge de l'animal, il tira son pistolet à double canon, puis se figea.

Une autre tête se frayait un passage entre les anciennes racines. Non sans effort, les épaules suivirent, puis la chose se dressa, s'ébrouant dans un concert de grognements pour se débarrasser du terreau collé à son épais pelage.

Le phagor dominait les Nondads. Sa grosse tête carrée était surmontée de deux cornes effilées recourbées en arrière. Dès qu'il eut extirpé son corps massif du trou des Nondads, il balança sa face taurine renfrognée entre ses épaules et ses yeux s'allumèrent à la vue de l'officier accroupi. Il s'immobilisa un instant. Une oreille frémit. Puis, tête baissée, il chargea l'homme.

L'officier d'artillerie roula sur le dos, tint le pistolet à deux mains et fit feu des deux canons à la fois dans le ventre de la brute. Une étoile irrégulière de sang doré s'élargit sur son pelage, mais la créature continua d'avancer. L'affreuse gueule s'ouvrit, découvrant de larges dents jaunes plantées dans des gencives jaunes. Comme l'officier bondissait sur ses pieds, le phagor le heurta de tout son poids. De grosses mains à trois doigts se refermèrent autour de son corps.

Il se débattit furieusement, cognant à coups de crosse sur le crâne épais.

L'étreinte se relâcha. Le corps massif tomba sur le côté, face contre terre. Au prix d'un immense effort, la créature réussit à se remettre sur ses pieds. Elle mugit. Puis tomba morte, faisant trembler le sol.

Haletant, suffoqué par la puissante odeur de lait aigre de l'ancipité, l'officier se redressa sur ses genoux. Il lui fallut prendre

appui sur l'épaule du phagor. Au milieu de l'épais pelage, des tiques s'agitaient çà et là, en proie à une crise qui ne concernait qu'elles. Quelques-unes grimpèrent sur la manche de l'officier.

Il parvint à se mettre péniblement debout. Il tremblait. Sa monture tremblait un peu plus loin, la gorge en sang. Aucun signe des Nondads ; ils s'étaient retirés dans leurs dédales souterrains, dans le domaine qu'ils appelaient les Quatre-vingts Ténèbres. Au bout d'un moment, l'officier d'artillerie eut suffisamment retrouvé sa maîtrise de soi pour se mettre en selle. Il avait entendu parler de la liaison entre phagors et Nondads, mais ne se serait jamais attendu à en affronter un exemple. Il pouvait y avoir d'autres brutes sous ses pieds...

Encore tout suffocant, il partit retrouver son unité.

L'expédition montée en provenance de Pannoval, à laquelle appartenait l'officier, était en campagne depuis déjà un certain temps. Elle avait pour objectif d'anéantir les colonies sibornaliennes sur le territoire que Pannoval revendiquait comme sien. Ouvrant les hostilités sur les Landes du Grand Roon, elle avait effectué une série de raids couronnés de succès. Chaque colonie écrasée entraînait l'expédition un peu plus au nord. Il ne restait plus qu'Isturiacha à détruire. Simple question de temps d'ici la fin du petit été.

Les colonies, de par leur mentalité de perpétuelles assiégées, se prêtaient rarement assistance. Les unes étaient soutenues par telle nation sibornalienne, les autres par telle autre. Aussi tombaient-elles victimes de leurs destructeurs l'une après l'autre.

Les unités dispersées de Pannoval n'avaient tout au plus à craindre que les phagors qu'il leur arrivait de rencontrer, en nombre de plus en plus grand à mesure que les températures baissaient dans les plaines. L'expérience de l'officier d'artillerie n'était pas exceptionnelle.

Tandis que ledit officier rejoignait ses compagnons, un soleil mouillé émergea des nuages en fuite pour sombrer à l'ouest dans un dramatique déploiement de couleurs. Quand il fut avalé par l'horizon, le monde n'en fut pas pour autant plongé dans les ténèbres. Un second soleil, Freyr, brillait bas au sud. Quand les formations de nuages qui l'environnaient se déchirèrent, il projeta des ombres humaines pareilles à des doigts pointés vers le nord.

Lentement, deux ennemis traditionnels se préparaient à livrer bataille. Loin derrière les silhouettes qui cheminaient sur la plaine, dans la direction du sud-ouest, se trouvait la grande cité de Pannoval, à qui revenait l'initiative des hostilités. Pannoval se tenait cachée à l'intérieur de la chaîne de montagnes calcaires que l'on appelait les Quzints. Les Quzints formaient l'épine dorsale du continent tropical de Campannlat.

Parmi les nombreuses nations de Campannlat, plusieurs devaient allégeance à Pannoval au nom de liens dynastiques ou religieux avec

la cité souterraine. Cependant, la cohésion était toujours temporaire, la paix toujours fragile. Les nations se faisaient la guerre à la moindre occasion. D'où le nom donné à Campannlat par ses ennemis extérieurs : le Continent Sauvage.

L'ennemi extérieur de Campannlat était le continent boréal de Sibornal. Sous la pression des rigueurs de son climat, les nations de Sibornal conservaient une forte unité. Les rivalités sous-jacentes étaient généralement refoulées. Tout au long de l'histoire, les nations sibornaliennes avaient poussé vers le sud, par l'Isthme de Chalce, attirées par les terres plus fertiles du Continent Sauvage.

Il y avait un troisième continent, austral celui-ci, du nom d'Hespagorat. Les continents étaient séparés, en partie ou non, par des mers qui occupaient les zones tempérées. Ces mers et ces continents embrassaient la planète Helliconia, ou Hrl-Ichor Yhar, pour utiliser le nom que lui donnaient ses plus anciens habitants, les ancipités.

À cette époque, où les forces de Campannlat et de Sibornal se préparaient pour une dernière bataille à Isturiacha, Helliconia se dirigeait vers le nadir de son année.

En tant que planète d'un système binaire, Helliconia accomplissait une révolution autour de son soleil parent, Batalix, tous les 480 jours. Mais, de son côté, Batalix tournait sur un axe commun autour d'un soleil beaucoup plus gros, Freyr, l'élément le plus important du système. Batalix était actuellement en train d'emporter Helliconia dans la course orbitale qui l'éloignait de la grande étoile. Au cours des deux derniers siècles, l'automne – ce long déclin de l'été – s'était intensifié. Helliconia était au bord de l'hiver d'une autre Grande Année. Ténèbres, froid, silence attendaient dans les siècles à venir.

Même le plus humble paysan était conscient de la dégradation progressive des conditions climatiques. Si le temps ne lui en disait pas tant, il y avait d'autres signes.

Une fois de plus le fléau connu sous le nom de Mort Grasse se répandait. Les ancipités, communément appelés phagors, flairaient l'approche de ces saisons où ils étaient le plus à l'aise, où les conditions se rapprochaient le plus de ce qu'elles avaient été autrefois. Tout au long du printemps et de l'été, ces malheureuses créatures avaient souffert sous la suprématie de l'homme ; à présent, à la fin glacée de la Grande Année, alors que le nombre des humains commençait à décroître, les phagors saisiraient l'occasion d'imposer de nouveau leur loi – à moins que l'humanité ne s'unisse pour les en empêcher.

Il y avait de puissantes volontés sur la planète, des volontés susceptibles de mettre les masses en action. Une telle volonté résidait à Pannoval, une autre, encore plus farouche, dans la capitale sibornaliennne d'Askitosh. Mais pour l'instant ces volontés étaient

surtout soucieuses de s'anéantir l'une l'autre.

Les colons sibornaliens d'Isturiacha se préparaient donc au siège, jetant des regards anxieux vers le nord dans l'espoir de voir arriver des renforts. Et les canons de Pannoval et de ses alliés étaient pointés sur Isturiacha.

Une certaine confusion régnait à la fois sur le front et les arrières des forces mêlées de Pannoval. Le Maréchal Suprême relativement âgé commandant l'avance était dans l'impossibilité d'empêcher les unités qui avaient pillé d'autres colonies sibornaliennes de reprendre le chemin de Pannoval avec leur butin. D'autres unités furent sommées de venir les remplacer. Pendant ce temps, l'artillerie située à l'intérieur des murs de la colonie commencèrent à bombarder les lignes pannovaliennes.

Braoum. Braoum. Les brèves explosions fleurirent au milieu du contingent de Randonan, venu du sud du Continent Sauvage.

Nombreuses étaient les nations représentées dans les rangs de l'armée expéditionnaire pannovalienne. Il y avait les féroces guérilleros de Kace, qui marchaient, dormaient et combattaient avec leurs phagors décornés ; les grands gaillards aux visages de pierre de Brasterl, ceints d'un kilt, qui venaient des Grandes Murailles Occidentales ; des tribus de Mordriat, avec les pétulants timoroons qui leur servaient de mascottes ; plus un fort bataillon de Borldoran, la Comonarchie d'Oldorando-Borlien – le plus puissant allié de Pannoval. Dans la foule, quelques individus présentaient la morphologie trapue de ceux qui avaient survécu à la Mort Grasse.

Les Borldoraniens avaient franchi les Monts du Quzint par des cols élevés et venteux pour combattre aux côtés de leurs compagnons. Certains étaient tombés malades et avaient repris le chemin de leurs foyers. Les forces restantes, fatiguées, trouvaient à présent l'accès au fleuve bloqué par des unités arrivées plus tôt, ce qui les mettait dans l'impossibilité d'abreuver leurs montures.

La discussion s'envenima tandis que des obus tirés d'Isturiacha explosaient tout près. Le commandant du bataillon borldorarien partit à grands pas pour se plaindre au Maréchal Suprême. Le commandant était un homme plein de morgue, jeune pour son grade, avec une moustache très militaire et un dos fortement cambré, du nom de Bandai Eith Lahl.

Avec lui allait sa jolie jeune femme, Toress Lahl. Elle était médecin et avait elle aussi des doléances à présenter au vieux Maréchal Suprême – des doléances concernant les mauvaises conditions d'hygiène. Elle marchait discrètement derrière son mari, derrière ce dos raide, laissant ses jupes traîner sur le sol.

Ils se présentèrent à la tente du Maréchal. Un aide de camp émergea avec un air d'excuse.

« Le Maréchal est souffrant, mon Commandant. Il regrette de ne pouvoir vous recevoir et espère écouter vos doléances un autre jour. »

« Un autre jour » ! s'exclama Toress Lahl. « Est-ce une expression digne d'un soldat en campagne ? »

« Dites au Maréchal que si c'est comme ça », ajouta Bandai Eith Lahl, « nos forces risquent de ne pas être en mesure de voir un autre jour. »

D'un geste qui se voulait insolent, il tira sur ses moustaches avant de tourner les talons. Sa femme le suivit jusqu'à leurs lignes – pour découvrir les Borldoraniens pris aussi sous le feu d'Isturiacha. Toress Lahl ne fut pas la seule à remarquer les oiseaux de sinistre présage qui commençaient déjà à se rassembler au-dessus de la plaine.

Les peuples de Campannlat n'étaient pas aussi organisés que ceux de Sibornal. Pas plus qu'ils n'étaient aussi disciplinés. Mais leur expédition avait été soigneusement préparée. Officiers et hommes de troupe s'étaient gaiement mis en route, pénétrés de leur juste cause. L'armée venue du nord devait être chassée du Continent Sud.

À présent ils étaient moins enthousiastes. Certains hommes, qu'accompagnaient des femmes, faisaient l'amour comme si c'était la dernière fois que l'occasion leur était donnée de se livrer à ce plaisir. D'autres buvaient copieusement. Les officiers aussi étaient en train de perdre le goût des justes causes. Isturiacha n'était pas de ces cités qui valaient la peine d'être prises ; on n'y trouvait pas grand-chose à part des esclaves, des femmes mastoc et du matériel agricole.

Même le haut commandement était démoralisé. Le Maréchal Suprême avait été informé que des phagors sauvages étaient en train de descendre du Haut Nyktryhk – cet immense agrégat de chaînes de montagnes – pour envahir les plaines ; le Maréchal Suprême en avait attrapé une crise de toux.

Le sentiment général était qu'Isturiacha devait être détruit dans les meilleurs délais et avec le minimum de risques. Ensuite tout le monde pourrait regagner au plus vite la sécurité de son chez-soi.

Voilà ce qu'il en était du sentiment général. Le plus pâle des deux soleils, Batalix, se leva de nouveau pour révéler un sinistre additif au tableau.

Une armée sibornalienne approchait au nord.

Bandai Eith Lahl sauta sur un chariot pour braquer une longue-vue sur les lignes lointaines de l'ennemi, indistinct dans la lumière d'un nouveau jour.

Il appela un messager.

« Allez immédiatement trouver le Maréchal Suprême. Réveillez-le à tout prix. Informez-le que la totalité de notre armée doit raser Isturiacha immédiatement, avant l'arrivée de leurs troupes de secours. »

La colonie d'Isturiacha marquait la limite sud du grand Isthme de Chalce, qui reliait le continent équatorial de Campannlat au continent boréal de Sibornal. La chaîne directrice du système montagneux de Chalce se dressait le long de sa bordure orientale. Passer d'un continent à l'autre imposait un voyage à travers une aride étendue de steppes qui se prolongeait dans la zone sèche des montagnes orientales de Koriantura, au nord, bien à l'abri en terre sibornalienne, jusqu'à Isturiacha et ses périls.

Le type d'agriculture mixte pratiqué par les habitants de Campannlat n'avait pas sa place dans les prairies, et par conséquent leurs dieux n'y étaient pas implantés. Tout ce qui sortait de cette région glacée était mauvais pour le Continent Sauvage.

Un vent frais vint disperser la brume matinale et l'on put dénombrer des colonnes entières d'hommes de troupe. Elles suivaient les ondulations des collines au nord de la colonie, longeant le fleuve selon un itinéraire semblable à celui que les meneurs d'arangs avaient emprunté la veille. Les oiseaux qui volaient au-dessus des forces pannovaliennes pouvaient, d'un simple mouvement du bout des ailes, se retrouver en quelques minutes en train de planer au-dessus des nouveaux arrivants.

On aida le Maréchal pannovalien, toujours souffrant, à sortir de sa tente. Son regard se porta vers le nord. Le vent froid lui fit monter les larmes aux yeux ; il les essuya machinalement tout en observant l'avance ennemie. Ses ordres furent murmurés d'une voix rauque à l'homme au visage sévère qu'il avait pour aide de camp.

La marque distinctive de l'avance ennemie était une discipline que l'on n'aurait su trouver dans les armées du Continent Sauvage. La cavalerie sibornalienne allait d'un pas égal, protégeant l'infanterie. Des attelages de bêtes tiraient les pièces d'artillerie sans ménager leurs forces. Les trains de munitions s'efforçaient de rester à la hauteur de l'artillerie. À l'arrière bringuebalaient les chariots d'équipements et les cuisines roulantes. Des colonnes de plus en plus nombreuses remplissaient le morne paysage, serpentant en direction du sud comme à l'imitation du cours paresseux du fleuve. Personne parmi les forces en état d'alerte de Campannlat ne pouvait avoir de doutes sur la provenance de ces colonnes et sur leurs intentions.

L'aide de camp du vieux Maréchal communiqua le premier ordre. Troupes et auxiliaires, sans distinction de croyance, devaient prier pour la victoire de Campannlat dans l'engagement qui se préparait. Quatre minutes devaient être consacrées à cette tâche.

Pannoval avait été jadis non seulement une grande nation mais une grande puissance religieuse, dont la parole, en la personne du C'Sarr, faisait autorité sur une grande partie du continent, et dont les voisins avaient parfois été réduits au rang d'États satellites sous

l'influence de l'idéologie pannovalienne. Quatre cent soixante-dix-huit ans avant la confrontation d'Isturiacha, cependant, le Grand Dieu Akhanaba avait été détruit dans un duel désormais légendaire. Le Dieu avait quitté le monde dans une colonne de feu, emportant avec lui le roi régnant d'Oldorando et le dernier C'Sarr, Kilandar IX.

La foi religieuse s'était conséquemment scindée en un labyrinthe de petits credo. Pannoval, en la présente année 1308, selon le calendrier sibornalien, était appelé le Pays des Mille Cultes. Du coup, la vie était devenue plus difficile, plus incertaine pour ses habitants. Toutes les déités mineures furent invoquées en cet instant critique, et chacun pria pour sa survie.

Des rations d'un robuste cordial furent distribuées. Les officiers commencèrent à stimuler leurs hommes.

Des clairons sonnait « Position de combat » retentirent un peu partout dans la plaine. Ordre fut donné d'attaquer la colonie d'Isturiacha immédiatement et de l'écraser avant l'arrivée des renforts. Sur quoi une brigade d'infanterie légère entreprit de traverser le pont en bon ordre, ignorant le feu roulant de la colonie.

Parmi les recrues de Campanlat il y avait des familles entières. Des hommes avec des fusils étaient accompagnés de femmes avec des bouilloires, et les femmes d'enfants en train de percer leurs dents. Le cliquetis des baïonnettes et des chaînes se mêlait au bruit des bassines – de même que les piailllements des bébés nouvellement sevrés devaient se mêler plus tard aux cris des blessés. Herbe et os furent foulés aux pieds.

Ceux qui avaient prié entrèrent en action avec ceux qui faisaient fi de la prière. Le moment était venu. Ils étaient tendus. Ils ne songeaient plus qu'à la bataille. Ils craignaient de mourir en ce jour – mais la vie leur avait été donnée par hasard, et la chance pouvait encore sauver cette vie. La chance et la ruse.

Cependant l'armée du Nord hâtait sa marche vers le sud. Une armée ultra-disciplinée, avec des officiers bien payés et des subordonnés exercés. Des sonneries de clairon retentirent, le tambour régla l'allure de l'avance. Les bannières des différents pays de Sibornal furent déployées.

Voici qu'arrivaient les troupes de Loraj et de Bribahr ; les tribus de Carcampan et de la contrée primitive qu'était le Haut Hazziz, concentrées sur les orifices de leur corps, qu'il s'agissait de tenir bien obturés pour empêcher les mauvais esprits des steppes d'y pénétrer ; une sainte brigade de Shivenink ; des montagnards hirsutes de Kuj-Juvec ; et bien sûr nombre d'unités d'Uskutoshk. Tous rassemblés sous le commandement de l'Archiprêtre-Soldat au front et au visage ténébreux Devit Asperamanka, le fameux Devit Asperamanka, dont les fonctions célébraient l'union de l'Église et de l'État.

Au milieu de ces nations cheminaient des troupes de phagors, trapus, renfrognés, divisés en sections, pourvus de leurs cornes et armés.

En tout, les forces sibornaliennes comptaient quelque onze mille individus. Descendues de Sibornal, elles avaient traversé les steppes qui s'étendaient comme un paillason fripé au seuil de Campannlat. D'Askitosh, ordre leur avait été donné de secourir ce qui restait de la chaîne de colonies et de frapper un grand coup contre le vieil ennemi du Sud ; à cette fin avaient été réunis de maigres ressources et ce qu'il y avait de plus moderne en matière d'artillerie.

Une petite année s'était écoulée pendant que se préparait l'expédition punitive. Bien que Sibornal offrît au monde l'image même de l'unité, il y avait des dissensions à l'intérieur du système, des rivalités entre nations, et des éliminations au plus haut niveau. Même dans le choix d'un commandement, une certaine indécision s'était fait sentir. Plusieurs officiers s'étaient succédé avant la nomination d'Asperamanka – par nul autre, selon certains, que l'Oligarque en personne. Durant cette période, les colonies, que l'expédition avait pour but de défendre, étaient tombées sous l'offensive pannovalienne.

L'avant-garde de l'armée sibornalienne était encore à près d'un mille des murs circulaires d'Isturiacha quand la première vague de l'infanterie pannovalienne attaqua. La colonie était trop pauvre pour employer une garnison ; ses fermiers devaient se défendre tout seuls au mieux de leurs possibilités. Une rapide victoire pour Campannlat semblait assurée. Malheureusement pour les attaquants, il y eut d'abord le problème du pont.

Un beau remue-ménage éclata sur la rive sud. Deux unités rivales et un escadron de cavalerie randonanais essayaient de traverser le pont en même temps. Des questions de priorité surgirent. Une bagarre s'ensuivit. Un yelk glissa avec son cavalier et tomba dans le fleuve. Glaives kaci et larges épées randonanaïses s'entrechoquèrent. Des coups de feu furent tirés.

D'autres troupes tentèrent de traverser les eaux en s'encordant, mais furent mises en échec par la profondeur et la force bourrue des flots.

Une certaine indétermination s'empara de tous ceux qui étaient pris dans la confusion à l'entrée du pont – à l'exception peut-être des Kaci, qui considéraient les batailles comme une occasion de se livrer à d'énormes libations de pabowr, leur perfide boisson nationale. Cette incertitude générale entraîna des mésaventures isolées. Un canon explosa, tuant deux artilleurs. Un yelk, touché, fut pris de panique, blessant un lieutenant de Matrassyl. Un officier d'artillerie plongea de sa monture dans le fleuve et se trouva, lorsqu'on le retira de l'eau, présenter les symptômes d'un mal sur lequel personne ne pouvait se

méprendre.

« La peste ! » Et la nouvelle de se répandre aussitôt. « La Mort Grasse. »

Pour tous ceux qui participaient aux opérations, ces terreurs étaient réelles, ces situations nouvelles. Tout cela avait pourtant été déjà vécu, précisément en cet endroit de la plaine qui formait la partie nord de Campannat.

Comme en d'autres occasions, rien ne se passait exactement comme prévu. Isturiacha ne tombait pas devant ses attaquants aussi ponctuellement qu'on l'avait escompté. Les membres alliés de l'armée du Sud se querellaient entre eux. Ceux qui attaquaient la colonie se trouvaient attaqués ; une retraite brouillonne s'opérait, dans des sifflements de balles et des éclairs de baïonnettes.

Les Sibornaliens en marche furent pareillement incapables de conserver l'organisation militaire qui faisait leur renom. Les jeunes lions décidèrent de foncer au secours d'Isturiacha à n'importe quel prix. L'artillerie, remorquée sur deux cents milles pour bombarder les villes pannoaliennes, fut pour l'heure abandonnée, son emploi risquant de tuer des troupes amies aussi bien qu'ennemies.

De sauvages engagements eurent lieu. Le vent soufflait, les heures passaient, des hommes mouraient, yelks et biyelks glissaient dans leur propre sang. Le massacre s'amplifiait. Puis une unité de cavalerie sibornaliennne réussit à se frayer un passage dans la mêlée et à prendre le pont, coupant la route au détachement ennemi lancé à l'attaque d'Isturiacha.

Parmi les Sibornaliens alors en marche se trouvaient trois unités nationales : les puissants Uskuti, un contingent de Shivenink et une unité d'infanterie bien connue de Bribahr. Chacune de ces trois unités était renforcée par des phagors.

Chevauchant en tête avec les forces uskuti, allait l'Archiprêtre-Soldat Asperamanka. Le commandant suprême avait fière allure, vêtu qu'il était d'un costume de cuir bleu avec un col et une ceinture imposants, et chaussé de bottes rabattues à hauteur du mollet. Asperamanka était un homme de haute taille, dans le genre dégingandé, connu pour sa voix douce, voire sa rouerie, lorsqu'il ne lançait pas des ordres. On le craignait grandement.

Certains le disaient laid. Certes, il avait une grosse tête carrée, dans laquelle se détachait un visage remarquablement rectangulaire, comme s'il y avait eu conflit entre les géométries de ses parents. Mais ce qui lui conférait de la distinction était un nuage de colère qui semblait flotter en permanence entre les sourcils, l'arête du nez et les paupières, qui abritaient une paire d'yeux sombres toujours aux

aguets. Cette colère, comme une épice, assaisonnait la moindre remarque d'Asperamanka. Il y avait des gens qui la prenaient pour la colère de Dieu.

La tête d'Asperamanka était surmontée d'un large chapeau noir, lui-même surmonté du drapeau de l'Église et de Dieu l'Azoiaxique.

Les Shiveninki et l'infanterie de Bribahr se lancèrent dans la bataille. Jugeant que celle-ci tournait à l'avantage de Sibornal, l'Archiprêtre-Soldat fit signe d'approcher à son commandant en second uskuti.

« Attendez une dizaine de minutes avant d'attaquer », dit-il.

Le commandant en second laissa éclater son impatience, mais dut s'incliner.

« Retenez vos troupes », dit Asperamanka. Il pointa un gant noir vers l'infanterie de Bribahr, qui avançait sans cesser de tirer. « Laissez-les saigner un peu. »

Bribahr était présentement en train de contester la suprématie d'Uskutoshk sur les nations nordiques. Son infanterie ne tarda pas à se trouver engagée dans un corps à corps désespéré. Beaucoup d'hommes y perdirent la vie. Les troupes uskuti n'intervenaient toujours pas.

Le détachement shiveninki entra en action. La nation sous-peuplée de Shivenink était réputée la plus pacifique des nations nordiques. C'était le pays de la Grande Roue de Kharnabhar, un lieu saint ; il n'avait guère d'exploits militaires à son actif.

Un escadron composé de cavaliers shiveninki et de troupes phagors se trouvait alors sous le commandement de Luterin Shokerandit. Il avait noble allure, arrivant à se faire remarquer même au milieu de quantité de personnages hauts en couleur.

Shokerandit était désormais âgé de treize ans et trois décimes. Plus d'un an s'était écoulé depuis qu'il avait fait ses adieux à sa promise, Insil, pour aller s'acquitter de ses devoirs militaires à Askitosh.

La vie sous les drapeaux l'avait aidé à se débarrasser des dernières traces de l'embonpoint qu'il avait pris durant sa période de prostration. Il était aussi mince que droit, se tenant généralement avec un mélange de crânerie et de timidité. Ces deux éléments étaient toujours plus ou moins sous-jacents dans son comportement, signe d'une insécurité qu'il cherchait à dissimuler.

Certains disaient que le jeune Shokerandit n'avait atteint son grade de lieutenant porte-enseigne que parce que son père était Gardien de la Roue. Même son ami Umat Esikananzi, un autre porte-enseigne, s'était demandé à voix haute comment Luterin se conduirait au combat. Les manières de Luterin restaient empreintes de quelque chose – peut-être une séquelle de cette éclipse qui avait suivi la mort de son frère – qui pouvait l'éloigner de ses amis. Mais sur la selle de

son yelk il était l'image même de l'assurance.

Il portait ses cheveux long. Il avait à présent un visage mince, qui tenait du faucon, l'œil clair. Il montait son yelk à demi tondu plus à la façon d'un habitant de la campagne qu'à celle d'un soldat. Tandis qu'il poussait son escadron en avant, l'excitation qui tendait ses traits faisait de lui un vrai meneur d'hommes.

Dirigeant sa monture vers le pont en dispute, Luterin passa assez près d'Asperamanka pour entendre les paroles du commandant « Laissez-les saigner un peu. »

Cette félonie le transperça plus radicalement que le son strident du clairon. Fonçant dans la presse, donnant infatigablement de l'éperon, il brandit un poing ganté.

« À l'attaque ! » cria-t-il.

Il entraîna son escadron à grands gestes du bras. Leur bannière blanche comme lis portait le grand hiérogamme de la Roue, les deux cercles concentriques réunis par des lignes ondulées. Elle flottait au-dessus de leurs têtes, largement déployée, tandis qu'ils couraient sus à l'ennemi.

Plus tard, quand le combat eut pris fin, cette charge de l'escadron de Shokerandit fut considérée comme un de ses moments clés.

Pour l'heure, cependant, la bataille était loin d'être gagnée. Un jour passa, et on continuait toujours de se battre. L'artillerie pannovalienne finit par s'organiser et se lança dans un pilonnement en règle de l'arrière-garde sibornaliennne qui causa beaucoup de dégâts. Ce feu roulant empêchait les pièces sibornaliennes d'avancer. Un autre artilleur fut terrassé par la peste, et un autre encore.

Tous les occupants d'Isturiacha n'étaient pas occupés à tirer sur les Pannovaliens. Femmes et filles, en tout point aussi hardies que leurs compagnons mâles, étaient en train de démonter une grange planche par planche.

Alors que Batalix se levait de nouveau, elles avaient construit deux solides plates-formes, qui furent jetées en travers du fleuve. Des acclamations s'élevèrent des effectifs sibornaliens. Dans un bruit de tonnerre, les yelks ferrés de la cavalerie nordique traversèrent les nouveaux ponts et firent irruption dans les rangs pannovaliens. Les accompagnateurs de l'expédition qui, une heure auparavant, se croyaient en sécurité, furent abattus dans leur fuite.

Les troupes du Nord se déployèrent sur la plaine, élargissant leur front à mesure qu'elles avançaient. Des tas de morts et de mourants marquaient leur progression.

Quand Batalix se coucha de nouveau, l'issue de la bataille était encore incertaine. Freyr était au-dessous de l'horizon, et trois heures d'obscurité s'ensuivirent. En dépit des efforts des officiers des deux camps pour poursuivre le combat, les soldats se laissèrent tomber à

terre et s'endormirent sur place, parfois à guère plus d'une portée de lance de leurs adversaires.

Des torches brûlaient ici et là sur le sol en dispute, leurs étincelles emportées dans le noir de la nuit. Beaucoup de blessés rendaient l'âme, leur dernier souffle recueilli par le vent froid qui roulait sur eux. Des Nondads rampèrent hors de leurs terriers pour dépouiller les morts. Des rongeurs faisaient leur profit de la chair répandue. Des scarabées traînaient des morceaux d'entrailles dans leurs trous pour régaler leurs larves d'un festin inattendu.

Le soleil local se leva de nouveau. Femmes et personnel de service étaient sur pied, s'employant à donner à boire et à manger aux combattants, lançant des paroles d'encouragement au passage. Même les non-blessés avaient le teint pâle. Ils parlaient à voix basse. Chacun savait que le combat de ce jour serait décisif. Seuls les phagors se tenaient à l'écart, occupés à se gratter, leurs yeux cerise tournés vers le soleil levant ; pour eux il n'y avait ni espoir ni crainte.

Une odeur infecte flottait sur le champ de bataille. Une gadoue sans nom chuintait sous les pas tandis que de nouvelles lignes de bataille se mettaient en place. Chaque dépression de terrain, chaque mamelon, chaque arbre, aussi chétif fût-il, était mis à profit. Le canardage reprit. Le combat recommença, péniblement, sans l'ardeur du jour précédent. Là où le sang humain était versé, il y avait du rouge ; là où c'était le sang phagor, de l'or.

Trois engagements majeurs eurent lieu ce jour-là. L'attaque du périmètre isturiachien se poursuivit, les envahisseurs pannovaliens réussirent à occuper et à défendre un quart de la colonie contre les colons eux-mêmes et un détachement de Loraj. Une manœuvre des forces uskuti, désireuses de faire amende honorable après leur attermolement de la veille, fut opérée au sud du pont, opposant des sections des deux armées ; de longues rangées d'hommes rampaient en se canardant avant de se battre corps à corps. Enfin, des accrochages prolongés et désespérés eurent lieu sur les arrières campannlatiens, au milieu des chariots de ravitaillement. En la circonstance, les troupes de Luterin Shokerandit donnèrent une fois de plus le ton.

Dans le contingent de Shokerandit, les phagors se tenaient aux côtés des humains. Stalons et pliches – ces dernières souvent assistées de leur progéniture – combattaient de concert, et mâle et femelle mouraient ensemble.

Luterin faisait honneur au nom de sa famille. Son ardeur combative l'éloignait de toute prudence et, apparemment, de toute blessure. Ceux qui se battaient avec lui, y compris ses amis, percevaient ce redoutable sortilège et y puisaient courage. Ils rentrèrent dans l'ennemi pannovalien sans peur ni pitié, et l'ennemi céda – d'abord avec une résistance opiniâtre, puis à toute vitesse. Les

Shiveninki poursuivirent leur action, à pied ou en selle. Ils abattirent les vaincus dans leur fuite, jusqu'à ce que leurs bras soient fatigués de frapper et souillés de sang jusqu'à l'épaule.

Ce fut le début de la déroute du Continent Sauvage.

Avant que les forces de Pannoval même ne commencent à se replier, les douteux alliés des Pannovaliens cherchèrent leur salut dans la fuite. Le bataillon de Borldoran eut la malchance de croiser la route de Shokerandit, qui se porta aussitôt à l'attaque. Bandai Eith Lahl, leur commandant, ordonna vaillamment à ses hommes de résister. Ce que firent les Borldoraniens en se réfugiant derrière leurs chariots. Une fusillade s'ensuivit.

Les attaquants mirent le feu aux chariots. Beaucoup de Borldoraniens furent massacrés. Puis vint une accalmie dans l'échange de coups de feu, durant laquelle le bruit d'autres engagements parvint aux oreilles des protagonistes. De la fumée flottait sur le champ de bataille, pour être aussitôt chassée par le vent.

Luterin Shokerandit jugea le moment propice. Exhortant son escadron, il se rua en avant, Umat Esikananzi à ses côtés, se jetant sur la position borldoraniennne.

Dans les espaces sauvages de sa patrie, Luterin était habitué à chasser seul, sans que plus rien n'existe pour lui. L'intense communion entre chasseur et chassé lui était familière depuis la petite enfance. Il connaissait le moment où son esprit devenait celui du daim, ou de la chèvre des montagnes aux cornes redoutables, le plus difficile des gibiers.

Il connaissait le moment de triomphe où la flèche atteignait son but – et, lorsque la bête mourait, ce mélange de joie et de remords, pareil à un orgasme en sa violence, qui déchirait le cœur.

Combien plus grande était cette joie perverse quand la proie était humaine ! Sautant par-dessus une barricade de cadavres, Luterin se retrouva face à face avec Bandai Eith Lahl. Leurs regards se rencontrèrent. De nouveau, cette brève identification à l'autre ! Luterin tira le premier. Le chef borldoranienn leva les bras en l'air, laissant tomber son fusil, puis se plia en deux pour agripper ses entrailles soudain mises au jour. Il tomba raide mort.

Son commandant mort, la résistance borldoraniennne s'effondra. La jeune femme de Lahl fut faite prisonnière par Luterin, qui fit pareillement main basse sur tout ce qui était intéressant en matière de butin et d'équipement. Umat et d'autres compagnons l'embrassèrent et l'acclamèrent avant de s'emparer de tout ce qui pouvait être pillé.

Une grande partie du butin ramassé par les Shiveninki consistait en ravitaillement, dont du foin pour les bêtes, qui faciliterait le retour du contingent vers leurs lointains foyers, dans la Chaîne de Shivenink.

De tous côtés, les forces du Sud subissaient une défaite qui allait

en s'amplifiant. Beaucoup continuaient de combattre après avoir été blessés, et même après avoir perdu tout espoir. Ce n'était pas de courage qu'ils manquaient, mais de la faveur de leurs innombrables dieux.

Derrière la défaite pannovalienne, il y avait une histoire riche de troubles s'étendant sur de longues périodes. Durant la lente détérioration des conditions climatiques, à mesure que la vie devenait plus rude, le Pays des Mille Cultes était de plus en plus brouillé avec lui-même, tel culte s'opposant à tel autre.

Seul le corps fanatique des Preneurs avait le pouvoir de maintenir l'ordre dans la cité de Pannoval. Cette confrérie jurée vivait au plus profond des entrailles des Monts Quzint. Elle restait attachée à l'ancien Dieu Akhanaba.

Les Preneurs et leur discipline ultra-sévère étaient devenus proverbiaux au cours des siècles ; leur présence sur le terrain aurait pu changer le cours des événements. Mais en ces temps troublés, les Formations de Fer jugeaient préférable de rester près de leurs foyers.

À la fin de cette terrible journée, le vent continuait toujours de souffler, l'artillerie de gronder, les hommes de se battre. Des groupes de déserteurs prenaient le chemin du sud, en direction du sanctuaire des Quzints. Certains étaient des paysans qui n'avaient jamais tenu un fusil. Les troupes de Sibornal étaient trop épuisées pour poursuivre les vaincus. Elles allumèrent des feux de camp et sombrèrent dans l'hébétément du sommeil qui suit les batailles.

La nuit était remplie de cris isolés et du grincement des chariots en train de faire retraite. Mais même pour ceux qui se repliaient vers la lointaine Pannoval, il restait d'autres dangers, de nouvelles afflictions.

Empêtrés dans leurs propres affaires, les êtres humains ne voyaient dans la plaine qu'une arène où ils faisaient la guerre. Ils ne la percevaient pas comme un réseau de forces en relation mutuelle, participant de façon continue aux lents mécanismes du changement, sa forme présente n'étant qu'un échantillon d'une série oubliée de plaines qui se perdaient dans le lointain passé. Environ six cents espèces d'herbes revêtaient les étendues plates du nord de Pannoval ; elles proliféraient ou battaient en retraite selon les impératifs du climat ; et au succès de tel ou tel type d'herbe était lié le destin des chaînes d'animaux et d'insectes qui s'en nourrissaient.

La haute teneur en silice des herbes exigeait des dents revêtues d'émail très résistant. Aussi pauvre que pût sembler la plaine au premier coup d'œil, les graines constituaient autant de sachets hautement nutritifs – assez nutritifs pour assurer la subsistance de nombreux rongeurs et autres petits mammifères. Ces mammifères étaient la proie de prédateurs plus gros. Au sommet de cette chaîne

alimentaire se trouvait une créature à qui sa nature omnivore avait un jour permis de régner en maître sur la planète. Les phagors mangeaient n'importe quoi, herbe ou viande.

Maintenant que le climat leur était plus proche, des phagors se déplaçaient en liberté dans les terres basses. À l'est du continent équatorial se dressait la masse du Haut Nyktryhk. Le Nyktryhk était bien plus qu'une barrière entre les plaines centrales et les horizons de la Mer Ardente : sa série de plateaux superposés comme les marches d'un escalier géant, ses complexes hiérarchies de gorges et de cimes formaient un monde en soi. La forêt cédait le pas à des terres hautes dans le genre tundra, et celles-ci à des canyons déserts, excoriés par des glaciers. Le tout était couronné, neuf milles au-dessus du niveau de la mer, par un plateau culminant, une calotte crânienne chauve qui saluait la stratosphère.

Les unités ancipitées qui avaient vécu les longs siècles d'été dans les hauts herbages, à l'abri des déprédations de l'homme, descendaient vers les versants plus abondants à mesure que leurs refuges étaient assaillis par les furies de l'hiver commençant. Leurs populations s'accumulaient dans le labyrinthe des contreforts du Nyktryhk.

Quelques communautés phagors s'aventuraient déjà dans les territoires fréquentés par les humains.

Dans la zone de combat, sous le couvert de l'obscurité, cheminait une compagnie de phagors, stalons, pliches, et leur progéniture, forte de seize individus en tout. Ils étaient montés sur des kaidos brun-roux, les jeunots cramponnés à leurs parents, à demi enfouis dans leur rude pelage. Les adultes tenaient des épieux dans leurs mains primitives. Certains stalons avaient entremêlé des ronces dans leurs cornes. Au dessus d'eux, se laissant porter par l'air glacé de la nuit, volaient des pique-boeufs à leur dévotion.

Ce groupe de maraudeurs fut le premier à s'aventurer au milieu des lignes de bataille épuisées. Il y en avait d'autres pas très loin derrière.

Un des chariots qui se dirigeaient en grinçant vers Pannoval ne voulait plus avancer. Son conducteur avait tenté de traverser directement un uct, une bande sinueuse de végétation qui coupait la plaine d'est en ouest. Bien qu'ayant beaucoup perdu de sa splendeur estivale, l'uct continuait de former un mur végétal, et le chariot était coincé par des branches qui s'étaient mises dans les essieux.

Debout, le conducteur jurait, essayant de faire avancer ses hoxneys sous une pluie de coups.

Les occupants du chariot comprenaient onze simples soldats, dont six blessés, un brigadier préposé à l'entretien des hoxneys, et deux rudes jeunes femmes qui servaient de cantinières ou de n'importe quoi d'autre dans leurs capacités, à la demande. Un esclave phagor,

décorné, enchaîné, marchait derrière le véhicule. Tout ce monde était si fourbu et si mal en point qu'ils s'endormirent les uns sur les autres, à côté du chariot ou dedans. Les malheureux hoxneys furent laissés sur leurs pattes entre les brancards.

La petite bande de phagors-kaidos sortit de la nuit, se déplaçant en file le long de la ligne irrégulière de l'uct. Au moment d'atteindre le chariot, ils se regroupèrent. Les pique-bœufs se posèrent dans l'herbe, foulant délicatement le sol avec des petits bruits d'arrière-gorge, comme s'ils attendaient anxieusement la suite des événements.

Tout alla très vite. Les humains vautrés les uns contre les autres ne se rendirent compte de rien jusqu'au moment où les formes massives furent sur eux. Quelques phagors mirent pied à terre, les autres frappèrent depuis leur selle avec leurs épieux.

« À l'aide ! » hurla une des catins, pour être immédiatement réduite au silence d'un coup à la gorge. Deux hommes allongés à moitié sous le chariot se réveillèrent et tentèrent de s'enfuir. Ils furent assommés par-derrière. L'esclave phagor décorné se mit à supplier ses congénères en Ancipité Natif. Lui aussi fut expédié sans cérémonie. Un des blessés réussit à tirer un coup de pistolet avant d'être tué.

Les pillards prirent une marmite de métal et un sac de rations dans le chariot. Ils attachèrent les hoxneys à la queue leu leu. Un des phagors arracha d'un coup de dents la gorge du brigadier, qui vivait encore. Piquant des deux, ils lancèrent leurs montures massives dans la vastitude de la plaine.

Dans l'immensité du champ de bataille, nombreux étaient ceux qui avaient entendu le coup de feu et les cris, mais personne ne se risqua à porter secours aux occupants du chariot. Ils remercièrent plutôt la déité, quelle qu'elle fût, qui était la leur de ne pas être eux-mêmes en danger, avant de replonger dans les fantasmes du sommeil d'après la bataille.

Aux premières lueurs du matin, quand les feux des popotes furent allumés et les meurtres découverts, ce fut différent. Ce fut alors un concert de clameurs. Les maraudeurs étaient loin désormais, mais la gorge arrachée du brigadier parlait d'elle-même. La nouvelle se répandit. Une fois de plus, cette ancienne figure de la terreur – le phagor cornu montant le kaido cornu – était lâchée dans la nature. Aucun doute : l'hiver arrivait, les vieilles légendes d'épouvante reprenaient vie.

Et il y avait une autre figure de la terreur, aussi ancienne, et encore plus redoutée. Elle ne s'éloignait pas du champ de bataille. En fait, elle y prospérait, comme si la poudre à canon et les excréments étaient son nectar. Des victimes de la Mort Grasse affichaient déjà leurs horribles symptômes. La peste était de retour, baisant de ses lèvres fiévreuses les lèvres des blessures.

C'était pourtant l'aube d'un jour de victoire.

UNE PRÉSENCE SILENCIEUSE

Dans l'esprit de Luterin Shokerandit, le sentiment de la victoire était mêlé à beaucoup d'autres émotions. La fierté retentissait en lui comme une sonnerie de trompettes quand il se faisait la réflexion qu'il était à présent un homme, un héros, dont le courage ne faisait plus de doute pour personne sauf, peut-être, pour lui-même. Et il y avait l'ivresse de savoir qu'il avait maintenant dans ses griffes une superbe et faible femme. Mais la continuelle inquiétude qui le travaillait, ce flot de pensées taraudantes, si familier qu'il faisait partie de lui, n'était pas entièrement réduit au silence. Il ne cessait de ramener devant lui la question de son devoir envers ses parents, les obligations et les restrictions qui lui étaient imposées chez lui, la perte de son frère – encore douloureusement inexpliquée –, l'idée qu'il avait perdu toute une année, cloué au lit par la maladie. Des doutes, en somme, que même le sentiment de la victoire n'arrivait pas à faire taire entièrement. Telle était sa perception de l'univers à l'âge de treize ans ; il était porteur d'une incertitude que le parfum, la voix de Toress Lahl apaisaient et exacerbaient tour à tour. Comme il n'avait personne à qui se confier, sa stratégie était de faire le vide, de se comporter comme si tout allait bien.

Ainsi, dès les premières lueurs, se relança-t-il de bon cœur dans l'action. Il avait découvert que le danger était un sédatif.

« Un dernier assaut », dit l'Archiprêtre-Soldat Asperamanka, « et la bataille sera définitivement gagnée. » Son visage courroucé se déplaçait au milieu de mille autres visages sinistres, la lèvre sèche, qui se préparaient de nouveau au combat.

Des ordres furent lancés, les phagors rassemblés, les yelks abreuvés.

Les hommes crachaient avant de se rejeter en selle. La plaine s'éclaira à l'aurore de Batalix et la souffrance humaine se remit en mouvement. Le lever du grand astre était un événement plus graduel : en son affaiblissement, Freyr ne montait pas très haut au-dessus de l'horizon.

« En avant ! » La cavalerie s'ébranla au pas, l'infanterie à sa suite. Des balles sifflèrent. Des hommes titubèrent et tombèrent.

L'attaque sibornalienne dura un peu moins d'une heure. Le moral pannovalien chutait rapidement. Une par une, leurs unités battirent en retraite. Les troupes shiveninki, commandées par Luterin Shokerandit, allèrent pour les poursuivre, mais furent rappelées ; Asperamanka ne

désirait pas voir son jeune lieutenant se couvrir un peu plus de gloire. L'armée du Nord se retira sur la rive nord du fleuve. Ses blessés furent transportés à Isturiacha, dans des granges transformées en hôpital de campagne. Tendrement, les hommes brisés furent allongés sur la paille bientôt rouge de leur sang.

À mesure que les combattants se retiraient de la plaine, le coût de la bataille pouvait s'évaluer de plus en plus clairement. Comme dans un gigantesque naufrage, des corps blêmes gisaient pêle-mêle sur leur dernier rivage. Ici et là, un chariot renversé brûlait, sa fumée s'effilochant au-dessus du sol souillé.

Des silhouettes se déplaçaient parmi les morts. Un officier d'artillerie pannovalien, à peine reconnaissable, était l'une d'elles. Reniflant un cadavre comme un chien, il agrippa la manche de sa veste et tira dessus jusqu'à ce qu'elle cède. Il commença à dévorer le bras. Il mangeait par à-coups, le visage distordu, relevant la tête à chaque bouchée pour regarder autour de lui.

Il continua à mastiquer, les yeux grands ouverts, même quand un fusilier approcha. Ce dernier leva son arme et tira presque à bout portant. L'officier d'artillerie fut projeté en arrière et retomba les bras en croix pour se figer dans cette position. Le fusilier, ainsi que d'autres soldats chargés de la même mission, se déplaçait lentement sur le charnier, abattant systématiquement les dévoreurs de cadavres. Il s'agissait là des malheureux qui avaient contracté la Mort Grasse et qui, dans les affres de la boulimie, étaient conduits à se repaître de la chair des morts. On signalait des victimes de la peste dans les deux camps.

La retraite désordonnée du gros de l'armée pannovalienne ne l'empêcha pas de laisser sur place un détachement d'ouvriers maçons.

Les maçons n'avaient nulle victoire à célébrer. Néanmoins, ils devaient exercer leur métier. De retour à Pannoval, les commandants vaincus seraient obligés d'annoncer une victoire. Ici, aux limites de leur territoire, le mensonge devait être renforcé en se faisant de pierre.

La plaine n'offrait pas de carrières, mais les maçons trouvèrent un monument en ruine dans le voisinage. Ils le démolirent et transportèrent séparément ses pierres plus près du pont, au bord des eaux maussades du fleuve.

Ces artisans avaient la fierté de leur métier. Avec le soin d'une longue pratique, ils réédifièrent le monument presque pierre par pierre sur son nouveau site. Le maître maçon grava à sa base le nom de l'endroit, la date, et, en caractères plus imposants, le nom du vieux Maréchal Suprême.

Prenant du recul, ils contemplèrent tous leur ouvrage avec fierté avant de regagner leur chariot. Aucun de ceux qui venaient d'accomplir cet acte de quasi-piété ne s'aperçut qu'il avait démoli un

monument commémorant une semblable bataille livrée en ces lieux des éons auparavant.

Ce ne fut pas sans satisfaction que les Sibornaliens émaciés regardèrent l'ennemi vaincu se retirer en direction du sud. Ils avaient subi de lourdes pertes, et il était clair qu'il n'y avait rien à gagner à pousser plus avant comme il en avait d'abord été décidé ; leurs autres colonies avaient été anéanties, comme en témoignaient les réfugiés qui se trouvaient à Isturiacha.

Ceux qui avaient survécu à la bataille étaient soulagés que cette épreuve fût désormais derrière eux. Pourtant, on avait aussi l'impression ici et là qu'il y avait quelque chose de déshonorant dans l'engagement qui avait eu lieu – de déshonorant et même de dérisoire, après les mois de préparation qui l'avaient précédé. Dans quel but avait-on combattu ? Pour une terre qu'il allait maintenant falloir céder ? Pour l'honneur ?

Pour chasser ces doutes, Asperamanka annonça qu'un festin aurait lieu le soir pour célébrer la victoire sibornalienne. On abattrait quelques arangs nouvellement arrivés à Isturiacha ; avec les provisions prises à l'ennemi, ils fourniraient de quoi faire bonne chère. On ne toucherait pas aux rations de campagne, dont on avait trop besoin pour le voyage de retour.

Les préparatifs de ces festivités suivirent leur cours même pendant que l'on enterrait les morts en une terre consacrée du voisinage. Les tombes s'alignaient dans un large vallon, ouvert à l'immensité du ciel, où d'agréables odeurs de cuisine venaient flotter au-dessus des cadavres.

Tandis que les colons étaient occupés, les soldats se firent un plaisir de se reposer. Leurs phagors dressés paressaient en leur compagnie. C'était là un jour dont on pouvait profiter pour s'accorder un sommeil réparateur. Pour panser ses blessures. Pour réparer uniformes, bottes et harnais. Bientôt, il faudrait repartir. On ne pouvait pas rester à Isturiacha. Il n'y avait pas assez de nourriture pour sustenter une armée désœuvrée.

Vers la fin de la journée, les odeurs de feu de bois et de viandes rôties remportèrent sur la puanteur persistante du champ de bataille. Des hymnes d'action de grâces furent offerts à Dieu l'Azoiaxique. Les voix des hommes, et leur accent de sincérité, firent venir les larmes aux yeux de certaines femmes de la colonie, dont les vies avaient été sauvées par ces mêmes hommes qu'elles entendaient chanter. Le viol et la captivité auraient été leur lot après une victoire pannovalienne.

Les enfants qui avaient été enfermés dans l'Eglise de la Paix Redoutable au moment où le danger menaçait furent libérés. Leurs cris de joie égayèrent la soirée. Ils grimpaient sur les soldats en riant des tentatives de ces derniers pour s'enivrer de la bière faible en alcool

d'Isturiacha.

Le festin commença conformément aux augures, au moment où le pâlejour s'emparait du monde. On attaqua les arangs rôtis jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eux que des carcasses grasses. Ce fut une autre mémorable victoire.

Ensuite, trois personnages solennels, trois anciens du conseil de la colonie, s'approchèrent de l'Archiprêtre-Soldat et s'inclinèrent devant lui. Il n'y eut pas de serrement de mains car les Sibornaliens de haut rang désapprouvaient le contact physique avec autrui.

Les anciens remercièrent Asperamanka d'avoir sauvé Isturiacha, et le plus vieux d'entre eux dit cérémonieusement : « Révéré sire, vous n'êtes pas sans savoir que notre situation ici est celle de la dernière et de la plus au sud des colonies de Sibornal. Autrefois il y avait/se succédaient d'autres colonies plus avant dans Campannlat, jusqu'à des régions aussi éloignées que la Lande du Grand Roon. Elles ont toutes été écrasées par les habitants du Continent Sauvage. Avant que votre armée n'entreprenne/se mette en devoir de se retirer vers notre continent, nous vous supplions au nom de tous les gens d'Isturiacha de nous laisser une forte garnison, afin que nous ne risquions pas/ évitions de connaître le même sort que nos voisins. »

Ils avaient le cheveu gris et rare. Leurs nez brillaient dans la lumière des lampes à huile. Ils s'exprimaient dans un haut dialecte truffé de temps retors, passé continu, futur d'obligation, subjonctif conjuratif, et l'Archiprêtre-Soldat répondit en termes semblables tout en évitant leur regard.

« Honorables messieurs, je doute que vous puissiez/soyez en mesure/ayez les moyens de nourrir les bouches supplémentaires que vous demandez. Bien que nous soyons en été de petite année, et que le temps soit clément, vos récoltes sont maigres, à ce que je vois, et votre bétail crève manifestement de faim. » Sombre était le nuage qui flottait sur le front d'Asperamanka.

Les anciens se regardèrent. Puis ils parlèrent tous les trois en même temps.

« Les forces de Pannoal reviendront nous attaquer. »

« Nous prions/ne cessons de prier chaque jour pour que s'améliorent les conditions climatiques. »

« Sans garnison nous sommes promis/condamnés à mourir. »

Peut-être fut-ce l'emploi de l'archaïque futur fataliste qui fit froncer les sourcils à Asperamanka. Son visage rectangulaire parut rétrécir. Les lèvres pincées, il fixa la table, hochant la tête comme s'il concluait un pacte secret avec lui-même.

C'était sur l'ordre d'Asperamanka que le jeune lieutenant Shokerandit était assis auprès de lui, à une place d'honneur, de façon qu'un peu de la gloire de ce dernier puisse rejaillir sur son supérieur.

Asperamanka tourna la tête vers Shokerandit et demanda : « Luterin, quelle réponse donnerais-tu/te risquerais-tu à donner à ces vénérables vieillards – en haut dialecte ou autrement ? » Shokerandit se rendit compte du danger que recelait la question. « Étant donné que la demande n'est pas le fait de trois bouches mais de toutes celles d'Isturiacha, elle a trop de poids pour que j'y réponde. Seule votre expérience peut trouver la réponse qui convient. »

Le Prêtre-Soldat leva les yeux au ciel, s'attardant sur les chevrons et leurs ombres allongées, et se gratta le menton.

« Oui, on pourrait dire que la décision m'appartient, que c'est à moi de parler pour l'Oligarchie. D'un autre côté, on pourrait dire que Dieu a déjà décidé. L'Azoiaxique me dit qu'il n'est plus possible de garder cette colonie, ni celles qui sont plus au nord. »

« Sire... »

Il haussa un sourcil circonflexe dans le rectangle de son visage en s'adressant aux anciens.

« Les récoltes dépérissent d'année en année en dépit de toutes les prières. C'est chose bien connue. Jadis nos colonies du Sud cultivaient la vigne. À présent vous y faites péniblement pousser de l'orge et de malheureuses pommes de terre. Isturiacha n'est plus notre fierté mais notre boulet. Il vaut mieux que la colonie soit abandonnée. Tout le monde devra partir quand l'armée s'en ira, c'est-à-dire dans deux jours. Il n'y a aucun moyen pour vous d'échapper à la famine ou à l'empire de Pannoal. »

Deux des anciens durent soutenir le troisième. Ce fut une consternation générale chez tous ceux qui assistaient à la conversation. Une femme se précipita vers le Prêtre-Soldat et agrippa ses bottes toutes tachées. Elle clama qu'elle et ses sœurs étaient nées à Isturiacha ; elles ne pouvaient envisager de quitter leur foyer.

Asperamanka se mit debout et frappa sur la table pour solliciter l'attention de l'assemblée. Tout le monde se tut.

« Je tiens à ce que tout soit bien clair entre nous. Rappelez-vous que mon rang m'autorise – non, m'oblige – à parler au nom de l'Église et de l'État. Nous ne devons nous faire aucune illusion. Nous sommes un peuple qui a le sens des réalités ; je sais que vous accepterez ce que je dis. Notre Seigneur qui existait avant la vie, et dont dépend toute vie, a placé les pas de la présente génération sur un chemin caillouteux. Qu'il en soit ainsi. Nous devons le fouler avec joie car telle est sa volonté. »

« Cette vaillante armée qui festoie avec vous ce soir, ces courageux représentants de toutes nos illustres nations, toutes ces troupes doivent repartir presque immédiatement vers le nord. Si cette armée ne s'en va pas, elle mourra de faim faute de fourrage. Si elle reste ici à Isturiacha, elle vous fera mourir de faim avec elle. En tant que

fermiers vous comprenez le problème. Ce sont les lois de Dieu et de la nature. Notre intention première était d'aller de l'avant pour conquérir Pannoval ; telle était la mission à nous confiée par l'Oligarque. Au lieu de cela, je dois faire prendre à mes hommes le chemin du retour dans deux jours, ni plus ni moins. »

Un des anciens demanda : « Pourquoi un aussi brusque changement de plan, Prêtre-Soldat, quand c'est à vous qu'est revenue la victoire ? »

Le visage rectangulaire se fendit d'un sourire horizontal. Asperamanka parcourut du regard les faces grasses qui brillaient à la lueur du feu, laissant ses auditeurs en suspens, ménageant ses effets avec l'instinct d'un prêcheur.

« Oui, la victoire nous est revenue, grâce en soit rendue à l'Azoiaxique, mais le futur ne nous appartient pas. Nous avons l'histoire contre nous. Les colonies du Sud, où nous espérions trouver vivres et appui, sont anéanties, détruites par un sauvage ennemi. Les conditions climatiques se détériorent plus vite que nous le pensions – vous constatez que c'est tout juste si Freyr se lève de son lit en ce moment. Mon opinion est que Pannoval, ce trou barbare, est trop loin pour une victoire, et assez près pour ne nous valoir qu'une défaite. Si nous continuons jusque-là, aucun de nous ne reviendrait ici.

« La Mort Grasse se répand depuis le sud. Nous l'avons parmi nous. Le plus courageux guerrier craint la Mort Grasse. Personne ne va à la bataille avec une telle compagne à ses côtés.

« Nous nous inclinons donc devant la nature et retournons chez nous annoncer notre victoire à l'Oligarchie à Askitosh. Nous partirons, comme je l'ai dit, dans cinquante heures. Mettez ce temps à profit, colons, faites-en bon usage. À la fin de cette période, ceux d'entre vous qui auront décidé de retourner en Sibornal avec leurs familles pourront prendre la route avec nous, sous la protection de l'armée ; ils seront les bienvenus.

« Ceux qui décideront de rester pourront le faire – et mourir à Isturiacha. Sibornal ne veut pas, ne peut pas retourner ici. Quoi que vous décidiez, vous avez cinquante heures pour vous y préparer, et que Dieu vous bénisse tous. »

La plupart des deux milliers d'hommes, femmes et enfants de la colonie y étaient nés. Ils connaissaient seulement la rude vie des champs ou – dans les cas des plus privilégiés – de la chasse. Ils avaient peur de quitter leurs foyers, redoutaient le voyage vers Sibornal à travers les steppes, se posaient même des questions sur le type d'accueil qui leur serait réservé à la frontière.

Néanmoins, quand la situation leur fut exposée par les anciens, qui les avaient réunis à l'église, presque tous les colons décidèrent de partir. Depuis un temps remontant au-delà de leurs souvenirs, les

conditions climatiques n'avaient cessé d'empirer chaque petite année, à quelques rares rémissions près. Chaque année, les liens avec la patrie nordique devenaient plus ténus, et la menace du Sud plus grande.

Ce ne fut plus que larmes et lamentations dans le camp. C'était la fin de tout. Tout ce pour quoi on avait travaillé devait être abandonné.

Dès le lever de Batalix, les esclaves furent envoyés aux champs pour récolter tout ce qui pouvait l'être, tandis que les familles emballaient leurs affaires. Des bagarres éclatèrent entre ceux qui comptaient partir et un petit groupe qui tenait absolument à rester ; ces derniers criaient que les récoltes n'avaient pas à être touchées.

Trois catégories d'esclaves travaillaient aux champs. Il y avait les phagors, décornés, à qui étaient confiées des tâches qui se situaient entre celles de l'esclave proprement dit et celles de la bête de somme. Puis les esclaves humains. Enfin des esclaves de souche non humaine, des Madis ou, plus rarement, des Driats. Les uns et les autres, humains et non humains, hommes ou femmes, étaient considérés comme des êtres indignes. Ils étaient socialement morts.

Posséder des esclaves signalait le statut social ; plus ils étaient nombreux, plus ce statut était élevé. Les nombreux Sibornaliens qui ne possédaient pas d'esclaves regardaient avec envie ceux qui en avaient, et aspiraient à posséder au moins un phagor. En des temps plus favorables, les esclaves qui vivaient dans les cités de Sibornal passaient souvent leur temps à ne rien faire, un peu comme des animaux familiers ; dans les colonies, esclaves et maîtres travaillaient côte à côte. À mesure que les temps se faisaient plus durs, l'attitude des maîtres changea. Les esclaves devinrent, sauf rares exceptions, taillables et corvéables à merci. Quand les esclaves de la colonie revinrent des champs, on leur fit construire des chariots entre autres tâches au-delà de leur compétence.

Quand les deux jours stipulés par le Prêtre-Soldat furent expirés, des sonneries de clairons retentirent et tout le monde dut se rassembler à l'extérieur des limites de la colonie.

Les intendants de l'armée sibornaliennne avaient installé des cuisines roulantes et fait cuire du pain pour le début du voyage. Les rations allaient être insuffisantes. Après discussion, les officiers d'état-major annoncèrent que les colons en partance pour le nord devaient fusiller leurs esclaves ou les libérer, afin de réduire le nombre de bouches à nourrir. Cet ordre ne concernait pas les ancipités, car ils pouvaient servir de bêtes de somme et sauraient se débrouiller tout seuls pour se nourrir.

« Pitié ! » crièrent d'une seule voix maîtres et esclaves. Les phagors restèrent immobiles.

« Tuez les phagors », dirent quelques hommes d'un ton âpre.

D'autres, qui avaient des souvenirs d'histoire ancienne,

répondirent : « Ils étaient autrefois nos maîtres... »

Les colons étaient désormais sous autorité militaire. Protester ne servait à rien. Sans leurs esclaves, les chefs de famille ne pouvaient pas transporter grand-chose de leurs affaires ; les esclaves n'en devaient pas moins disparaître. C'en était fini de leur utilité.

Plus d'un millier d'esclaves fut massacré dans le lit d'un ancien fleuve près de la colonie. Les corps furent enterrés à la va-vite par des phagors, tandis que des hordes de charognards descendaient du ciel pour se percher en silence sur des clôtures voisines, attendant leur moment. Et le vent de souffler comme auparavant.

Un terrible silence suivit les lamentations.

Asperamanka regardait la cérémonie. Comme une femme de la colonie passait près de lui en pleurant, il fut ému de compassion et lui posa une main sur l'épaule.

« Bénie sois-tu, ma fille. Ne te laisse pas aller au chagrin. »

Levant vers lui un visage barbouillé de larmes, elle le regarda sans colère. « J'aimais mon esclave Yuli. N'est-ce pas humain d'avoir du chagrin ? »

Malgré ce qui avait été décrété, beaucoup d'esclaves furent épargnés par leurs propriétaires, notamment ceux qui servaient d'objets sexuels. Ils furent cachés ou déguisés, et gardés dans les familles pour le voyage. Luterin Shokerandit protégea sa propre prisonnière, Toress Lahl, à qui il donna des pantalons et une casquette de fourrure pour passer inaperçue. Sans un mot, elle fit disparaître ses longs cheveux châains dans la casquette et alla tenir le yelk de Luterin par la bride.

Les colonnes commencèrent à se former.

Pendant que l'on s'affairait de la sorte, que l'on surchargeait les chariots et que l'on prenait les dispositions nécessaires pour les blessés, six meneurs d'arangs s'éclipsèrent, escaladant le périmètre, et filèrent dans la plaine avec leurs chiens. Rien ne valait pour eux la vie dans les grands espaces.

Asperamanka se tenait debout à côté de son yelk noir, solitaire, ruminant ses pensées ténébreuses. Il demanda à une ordonnance d'aller lui chercher le lieutenant Shokerandit.

Luterin se présenta, son inquiétude lui donnant un air plus gamin que jamais.

« Avez-vous deux hommes sûrs pourvus de montures tout aussi sûres, lieutenant Shokerandit ? Deux hommes capables de se déplacer vite ? Je voudrais que la nouvelle de notre victoire atteigne l'Oligarque au plus tôt. Avant qu'elle ne lui arrive par d'autres sources. »

« Je peux trouver ces deux hommes, oui. Nous autres de Kharnabhar savons nous tenir mieux que quiconque sur un yelk. »

Asperamanka fronça les sourcils, comme si cette nouvelle lui déplaisait. Il mit au jour une enveloppe de cuir qu'il fourra aussitôt sous son bras.

« Ce message devra être porté par vos hommes sûrs à la ville frontière de Koriantura. Pour être remis à un agent à moi, qui le remettra en personne à l'Oligarque. La responsabilité de vos hommes sûrs finit à Koriantura, c'est compris ? Revenez au rapport quand tout sera prêt. »

« Comptez sur moi, sire. »

L'enveloppe quitta sa place sous le bras d'Asperamanka et fut tendue à Shokerandit au bout d'une main gantée de bleu. Elle était scellée au sceau de l'Archiprêtre-Soldat et adressée à l'Oligarque Suprême de Sibornal, Torkerkanzlag II, à Askitosh, capitale d'Uskutoshk.

Shokerandit choisit deux jeunes gens dignes de confiance, qui étaient pour lui comme des frères en son Shivenink natal. Ils quittèrent leurs camarades et leurs phagors guerriers et enfourchèrent deux yelks tondus, n'ayant sur le dos que des provisions d'eau et de nourriture. Une heure ne s'était pas écoulée qu'ils étaient déjà en train de galoper vers le nord avec le message destiné au redoutable Oligarque.

Mais l'Oligarque de Sibornal avait des espions un peu partout sur le vaste et austère continent sur lequel il régnait. Déjà, un homme de confiance à lui, placé auprès de l'Archiprêtre-Soldat Asperamanka, avait enfourché sa monture pour lui faire part de l'engagement, l'Oligarque s'intéressant tout particulièrement au progrès de la peste vers le nord.

Vint le moment des adieux. Le voyage vers le nord commença dans un certain désordre. Chaque unité se mit en marche avec ses chariots, animaux de réserve, phagors et pièces d'artillerie. Leur bruit emplissait le paysage légèrement encaissé. C'était à qui arriverait le premier au cours d'eau qu'ils avaient traversé quelques jours plus tôt. Les colons qui quittaient Isturiacha, beaucoup pour la première fois de leur vie, allaient dans la plus grande confusion, serrant les enfants et les choses précieuses qui n'avaient pas trouvé place dans leurs chariots surchargés.

Des adieux pleins de larmes furent lancés à ceux qui avaient choisi de rester. Ces exilés se tenaient à l'extérieur du périmètre, bien droits, les mains levées. Leur attitude était celle de gens conscients d'avoir le beau rôle, de défier le destin – conscients, aussi, des forces élémentaires qui se coalisaient lentement contre eux. Désormais, ils ne pouvaient compter que sur l'Azoiaxique et leurs propres capacités pour les défendre.

Luterin Shokerandit allait en tête des troupes de Shivenink,

conscient de son changement de statut depuis la dernière fois où il avait emprunté ce chemin. Sa prisonnière, Toress Lahl, sous le déguisement de sa casquette et de ses pantalons, était obligée de chevaucher en croupe, cramponnée à la ceinture du jeune homme. La mort de son époux brûlait encore en elle et elle ne disait mot.

En sa douleur, Toress Lahl ne se montrait nullement effrayée par le yelk, une créature pacifique mais d'aspect féroce. Ses cornes se recourbaient de chaque côté de sa tête hirsute. Ses yeux, abrités par des paupières velues, donnaient à l'animal un air méfiant. La moue de sa grosse lèvre inférieure donnait l'impression qu'il méprisait tout ce qu'il voyait de l'histoire des hommes.

La colonie disparut derrière la procession. Une succession de vallées désespérément semblables commença à se dérouler droit devant. Le vent soufflait. L'herbe bruissait.

Un lourd silence tomba sur la procession. Mais un des anciens qui avaient choisi de quitter Isturiacha était un vieillard volubile qui adorait le son de sa propre voix ; il poussa sa monture jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la hauteur de Shokerandit et de ses lieutenants, et essaya de passer le temps avec eux. Shokerandit avait peu à dire. Son esprit était concentré sur le futur immédiat et le long voyage qui l'attendait jusqu'à la maison de son père.

« Je suppose que c'est vraiment l'Oligarque Suprême qui a ordonné l'abandon d'Isturiacha », dit-il.

Pas de réponse. Il fit une nouvelle tentative. « On dit que l'Oligarque est un grand despote, et qu'il tient tout Sibornal dans une main de fer. »

« L'hiver sera d'un fer encore plus dur », lança un des lieutenants en riant.

Un mille plus loin, l'ancien dit sur le ton de la confiance : « J'imagine que vous les jeunes ne voyez pas les choses du même œil qu'Asperamanka... J'imagine que dans sa position vous auriez ordonné qu'une garnison reste pour nous défendre. »

« Ce n'était pas à moi qu'appartenait la décision », fit Shokerandit.

L'ancien sourit et hocha la tête, révélant les quelques dents qui lui restaient. « Ah, mais j'ai vu votre expression quand il a annoncé sa décision, et je me suis dit – en fait, je l'ai dit aux autres – "Voilà un jeune homme qui a un peu de miséricorde... un saint", j'ai dit... »

« Va-t'en, vieillard. Garde ton souffle pour la route. »

« Quand même, démanteler comme ça une belle colonie. Autrefois, on envoyait nos excédents de nourriture en Uskutoshk. Et tout démanteler... Vous croiriez que l'Oligarque serait reconnaissant ? Nous sommes tous sibornaliens, non ? On ne peut pas contester cela, non ? »

Shokerandit ayant eu, et négligé de saisir, la possibilité de

contester cela, l'ancien s'essuya la bouche d'un revers de main et poursuivit : « Pensez-vous que j'ai été bien inspiré de partir, mon jeune lieutenant ? C'était mon chez-moi, après tout. Peut-être aurions-nous dû tous rester. Peut-être qu'une autre des armées de l'Oligarque – avec des sentiments plus généreux envers ses compatriotes – repassera par là dans un an ou deux... Enfin, c'est un bien triste jour pour nous, c'est tout ce que je dirai. »

Il faisait tourner la tête de sa monture, prêt à s'éloigner, quand Shokerandit l'attrapa brusquement par le col de sa veste, le décollant presque de sa selle.

« Vous ne devez rien connaître du monde pour être ainsi incapable de voir la réalité de la situation plus clairement ! Ce que je pense du Prêtre-Soldat est sans importance. Il a pris la seule décision possible. Essayez de regarder un peu plus loin que le bout de votre nez au lieu de donner libre cours à vos lamentations. Vous voyez la multitude que nous formons ? D'ici le pâlejour nous nous serons déployés jusqu'à nous étirer d'un horizon à l'autre. Infanterie, montures, autant de bouches à nourrir... et le temps qui se fait de plus en plus maussade... Tirez-en vous-même les conclusions, vieillard. »

Il désigna d'un grand geste la multitude en marche, les dos gris, noirs et brun-roux des soldats, chaque dos chargé d'un sac contenant trois jours de rations de biscuits, plus les munitions de reste, chaque dos tourné vers le sud et le soleil pâlichon. La multitude se déployait de plus en plus, pour laisser plus d'espace aux chariots grinçants. Elle avançait dans un bruit sourd que répercutaient les collines basses.

Au milieu des hommes montés d'autres allaient à pied, souvent cramponnés à une sangle de selle. Certains chariots étaient chargés de matériel, d'autres de blessés que chaque cahot faisait souffrir. Des phagors de bât cheminaient près de leurs maîtres, le dos courbé, les yeux fixés sur le sol ; les unités de combat ancipitées marchaient légèrement à part de leur étrange pas désarticulé.

La halte du soir s'effectua dans une totale confusion. Ni les ordres criés, ni les sonneries des trompettes n'arrivèrent à y mettre un peu de discipline. Les unités s'installèrent là où bon leur semblait, dressant des tentes ou non selon les cas, pour le plus grand inconvénient d'autres unités à la recherche d'un meilleur emplacement. Il fallait nourrir et abreuver les bêtes. Cette dernière opération nécessitait l'envoi de chariots-réservoirs ici et là dans l'obscurité, à la recherche de cours d'eau dans les collines. Le marmonnement des hommes, l'agitation des animaux ne devaient pas discontinuer durant la courte nuit.

Les nuages se dispersèrent. L'atmosphère se refroidit.

Le contingent de Shivenink formait un groupe bien soudé. Jeunes, la plupart de ses membres firent cercle autour de Luterin Shokerandit,

se préparant à passer la nuit à boire. Leurs bidons contenaient de cet alcool à base d'algues fermentées, couleur rubis, qu'ils appelaient yadah. Ce fut donc au yadah qu'ils fêtèrent leur récente victoire, l'héroïsme de Luterin, leur joie d'être dans les plaines plutôt que dans les montagnes familières du pays natal – et le plaisir d'être vivants, tout simplement, ainsi que tout ce qui pouvait leur passer par la tête. Ils étaient bientôt en train de chanter, en dépit des protestations de ceux qui, dans d'autres groupes, aspiraient à dormir.

Mais le yadah fut impuissant à faire chanter Luterin Shokerandit. Il alla à l'écart de ses compagnons de Kharnabhar, ses pensées fixées sur sa belle captive. Bien qu'elle ait été mariée, il doutait qu'elle fût aussi âgée que lui, en dépit de l'assurance dont elle faisait preuve ; les femmes du Continent Sauvage se mariaient jeunes.

Il brûlait de la posséder. Ses parents avaient prévu de le marier à Kharnabhar. Mais qu'est-ce que ça changeait à ce qu'il pouvait faire ici, dans les espaces sauvages de Chalce ? Ses amis riraient de ses scrupules.

Ses souvenirs le ramenèrent à la veille du jour où l'armée sibornalienne avait quitté la ville frontière de Koriantura pour se diriger vers le sud. Son contingent s'était vu accorder quartier libre. Son ami Umat avait essayé de l'entraîner en bordée, mais non, il était resté en arrière comme un imbécile.

Pendant que les autres étaient partis boire et s'encanailler, Luterin avait marché tout seul dans les rues pavées de cailloux ronds. Il était entré dans la boutique d'un deutéroscopiste située sur une place près d'un vieux théâtre.

Le deutéroscopiste lui avait montré beaucoup de choses curieuses, dont un petit objet genre bracelet, que l'on disait venir d'un autre monde, et un ver solitaire de deux mètres cinquante de long dans un bocal, que le deutéroscopiste avait charmé pour le faire sortir des entrailles d'une dame de qualité (utilisant pour ce faire une petite flûte d'argent qu'il était prêt à vendre un certain prix).

« Ai-je le courage requis pour la bataille ? » avait demandé Luterin au devin.

Et le vieil homme de s'affairer aussitôt sur le crâne de Luterin avec des compas et autres instruments de mesure avant de déclarer enfin : « Vous êtes un saint ou un pécheur, jeune maître. »

« Ce n'était pas ma question. Ma question était : Ai-je l'étoffe d'un héros ou d'un lâche ? »

« C'est la même question. Il faut du courage pour être un saint. »

« Et pas pour être un pécheur ? » Il pensait à son attitude lorsqu'il n'avait pas osé se joindre à ses amis.

Vigoureux signe affirmatif de la vieille tête chevelue. « Cela aussi nécessite du courage. Tout nécessite du courage. Même à ce ver

solitaire il a fallu du courage. Ça vous plairait de passer votre existence emprisonné dans les entrailles de quelqu'un ? Fussent-elles celles d'une belle dame ? Si je vous disais qu'un tel sort vous attend dans le futur, cela vous réjouirait-il ? »

Lassé de ces faux-fuyants, Luterin avait éclaté. « Allez-vous enfin répondre à ma question ? »

« Vous y répondrez vous-même très bientôt. Tout ce que je dirai, c'est que vous ferez preuve d'un grand courage... »

« Mais ? »

Sourire qui demandait d'avance pardon. « À cause de votre nature, jeune homme. Vous découvrirez en vous à la fois un pécheur et un saint. Vous serez un héros, mais je crois voir que vous vous conduirez comme un coquin. »

Il n'avait cessé de repenser à cette conversation – et au ver solitaire – en descendant sur Isturiacha. Maintenant qu'il était devenu un héros, oserait-il être un coquin ?

Tandis qu'il était assis là, à boire, mais sans aller jusqu'à chanter, Umat Esikananzi l'attrapa par une botte et le força à venir plus près du feu.

« Ne sois pas triste, vieux camarade. Nous sommes toujours en vie, nous avons joué les héros – surtout toi – et nous serons bientôt de retour chez nous. » Umat avait une grosse face de lune, un peu comme son père, mais radieuse en cet instant. « Le monde est un endroit terriblement vide ; voilà pourquoi nous chantons – pour le remplir de bruit. Mais tu as autre chose en tête. »

« Umat, ta voix est la plus mélodieuse que j'aie jamais entendue, même en comptant celle des vautours, mais je vais aller dormir. »

Umat agita un doigt sermonneur. « Ah, c'est bien ce que je pensais. Cette belle captive qui t'accompagne ! Fais-lui sa fête de ma part. Et je te promets de ne rien dire à Insil. »

Luterin décocha un coup de pied vers le menton de son camarade. « Comment Insil a pu avoir le malheur d'être affligée d'un frère comme toi, je n'en saurai jamais rien. »

S'octroyant une autre lampée de yadahl, Umat dit gaiement « C'est qu'elle a un sacré tempérament, ma petite sœur ! Maintenant que j'y pense, il se pourrait bien qu'elle me soit reconnaissante si je t'attrapais par la peau du cou pour te faire acquérir un peu de pratique. »

Tout le groupe s'esclaffa.

Shokerandit se remit péniblement sur ses pieds et souhaita bonne nuit à tout le monde. Non sans mal, il se dirigea vers son coin, près d'un chariot. Malgré les étoiles, la nuit paraissait très sombre. Il n'y avait pas d'aurore sous ces latitudes comme c'était si souvent le cas à Kharnabhar.

Cramponnant son bidon, il faillit se heurter à la forme massive de

son yelk, cloué au sol par le pieu transperçant son oreille gauche. Il tomba à genoux et rampa vers l'endroit où se trouvait la femme.

Toress Lahl se fit toute petite, refermant ses bras autour de ses genoux. Elle leva les yeux vers lui sans rien dire. Son visage était pâle dans l'obscurité. Ses yeux reflétaient avec une extraordinaire précision le fouillis des étoiles dans le ciel.

Il la saisit par le haut du bras et lui tendit le bidon.

« Bois un peu de yadahl. »

Sans mot dire, elle secoua la tête – un mouvement bref mais catégorique.

Il lui donna une gifle et lui mit la bouteille de cuir sous le nez. « Bois ça, garce, j'ai dit. Ça te remontera. »

Nouveau signe de tête exprimant le refus, mais il lui prit le bras et le tordit jusqu'à ce qu'elle crie. Alors elle attrapa le bidon et avala une gorgée du brûlant alcool.

« Ça va te faire du bien. Bois-en un peu plus. »

Elle se mit à tousser et à crachoter, mouillant la joue de Luterin. Il l'embrassa de force sur les lèvres.

« Ayez pitié, je vous en supplie. Vous n'êtes pas un barbare. » Elle parlait assez bien sibish, mais avec un fort accent, qui n'était pas pour déplaire à Luterin.

« Tu es ma prisonnière, femme. Inutile de prendre de grands airs. Qui que tu aies été, tu es mienne à présent, tu fais partie de ma victoire. Même l'Archiprêtre en userait avec toi comme j'en ai l'intention, s'il avait ses pieds dans mes bottes... » Il avala lui-même une gorgée d'alcool, poussa un soupir et se laissa lourdement tomber à côté d'elle.

Elle se raidit ; puis, sentant l'inertie de Luterin, parla. Quand elle ne criait pas, Toress Lahl avait une voix légèrement cristalline, à croire qu'un petit ruisseau coulait au fond de sa gorge. Elle dit « Ce vieillard qui est venu vous parler cet après-midi. Il se voyait promis à l'esclavage, comme je m'y vois promise. Que vouliez-vous dire quand vous lui avez déclaré que votre Archiprêtre avait pris la seule décision possible ? »

Shokerandit demeura silencieux ; aux prises avec son ivresse, aux prises avec la question, aux prises avec son envie de frapper cette fille qui essayait de façon si flagrante de détourner le cours de ses désirs. Dans ce silence, du fond de sa conscience, lui vint un sentiment plus sombre que son envie de violer sa prisonnière, le sentiment de quelque chose d'inéluctable. Il absorba un peu plus d'alcool et ce sentiment se fit plus net.

« Décision, dis-tu, femme ? La décision appartient à l'Azoiaxique, ou alors à l'Oligarque – pas à quelque saint homme de mes deux qui verrait ses propres troupes saigner pour servir ses fins. » Il pointa un

doigt vers ses amis en pleine beuverie près du feu de camp. « Tu vois ces pitres, là-bas ? Comme moi, ils viennent de Shivenink, à un bon morceau du globe d'ici. Il y a deux cents milles rien que jusqu'aux frontières d'Uskutoshk. Encombrés de matériel comme nous le sommes, et avec la nourriture qu'il faut aller chercher au loin, nous ne pouvons pas couvrir plus de dix milles par jour. Comment croyez-vous que nous remplissons nos estomacs ces temps-ci, madame ? »

Il la secoua jusqu'à ce que ses dents s'entrechoquent et elle s'accrocha à lui en articulant, terrorisée : « Vous les remplissez, non ? Je vois vos chariots transporter des provisions, et vos bêtes peuvent brouter, non ? »

Il éclata de rire. « Ah, nous les remplissons, vraiment ? Et avec quoi, exactement ? Combien crois-tu que nous sommes à couvrir l'étendue de cette terre ? Quelque chose comme dix mille humains et non-humains, plus sept mille yelks et autres bêtes, y compris les montures de combat. Chacun de ces hommes a besoin de deux livres de pain par jour, et d'une livre supplémentaire d'autres provisions, y compris une ration de yadahl. Ce qui fait un total de treize tonnes et demie par jour.

« On peut faire crever les hommes de faim. Nos estomacs sont creux. Mais il faut nourrir les animaux ou ils tombent malades. Il faut à un yelk vingt livres de fourrage par jour ; ce qui, pour sept mille bêtes, nous fait dans les soixante-deux tonnes par jour. On arrive à un total de soixante-quinze tonnes à transporter ou à se procurer, alors que nous ne pouvons véhiculer que neuf tonnes... »

Il se tut, comme s'il essayait de convertir mentalement l'ensemble du tableau en chiffres.

« Comment comblons-nous la différence ? Il nous faut la combler en route. Nous pouvons réquisitionner ce qui nous manque dans les villages que nous rencontrons sur notre chemin – sauf qu'il n'y a pas de villages dans Chalce. Il nous faut vivre des ressources naturelles. Rien que le problème du pain... Il faut vingt-quatre onces de farine pour faire un pain de deux livres. Ce qui signifie six tonnes et demie de farine à trouver chaque jour.

« Mais ce n'est rien en comparaison de ce que mangent les animaux. Il faut un arpent de fourrage vert pour nourrir cinquante yelks et hoxneys... »

Toress Lahl se mit à pleurer. Shokerandit prit appui sur un coude et parcourut le campement des yeux tout en parlant. De petites étincelles brillaient çà et là dans le noir sur une vaste superficie, fréquemment masquées par des corps anonymes qui venaient s'interposer entre elles et lui. Certains hommes chantaient ; d'autres, couchés par terre, communiquaient avec les morts.

« En supposant qu'il nous faille vingt jours pour atteindre

Koriantura, à la frontière, nos montures auront besoin de deux mille huit cents arpents de fourrage. Ton défunt mari devait avoir de tels calculs à faire, non ?

« Chaque jour de marche, une armée passe plus de temps à chercher de la nourriture qu'à aller de l'avant. Il nous faut moudre notre grain – et, à part des herbes folles et du shoatapraxi, il ne pousse pratiquement rien dans ces régions. Il nous faut faire de véritables expéditions pour abattre des arbres et ramasser du bois de boulange. Il nous faut dresser des fours de campagne. Il nous faut abreuver et faire paître les yelks... Peut-être commences-tu à voir pourquoi il était nécessaire d'abandonner Isturiacha ? Cette colonie a l'histoire contre elle. »

« Je me moque pas mal de tout ça », répondit Toress Lahl. « Est-ce que je suis un animal pour que vous m'expliquiez la quantité de nourriture que mangent ces bêtes ? Vous pouvez crever de faim, tous tant que vous y êtes, pour ce que j'en ai à faire... Vous vous enivrez de sang et vous voilà maintenant ivres de yadahl. »

D'une voix caverneuse, Luterin déclara : « On ne pensait pas que je vaudrais quelque chose au combat, alors on m'a chargé du ravitaillement des bêtes à Koriantura. Une insulte pour quelqu'un dont le père est Gardien de la Roue ! Il m'a fallu me familiariser avec tous ces chiffres, femme, mais j'ai vu ce qu'ils impliquaient. J'ai saisi leur signification. Chaque année, la belle saison raccourcit – d'un jour à chaque bout. Cet été est une déception pour les cultivateurs. L'Isthme de Chalce est en proie à la famine. Tu verras. C'est tout ce que sait Asperamanka. Quoi que tu penses de lui, ce n'est pas un imbécile. Une expédition comme celle-ci, qui s'est mise en route avec plus de onze mille hommes, est chose impossible à refaire. »

« Comme ça mon malheureux continent est enfin à l'abri de votre détestable intrusion sibish. »

Il rit. « Une paix dont il faut payer le prix. Une armée en marche dans un pays est comme un nuage de sauterelles – et les sauterelles meurent quand elles ne trouvent rien à manger sur leur chemin. Cette colonie sera bientôt complètement isolée. Elle est condamnée.

« Le monde devient de plus en plus hostile, femme. Et nous gaspillons le peu de ressources que nous avons... »

Luterin s'allongea contre le corps raide de Toress Lahl et enfouit son visage dans ses bras. Mais avant que le sommeil et la boisson n'aient eu raison de lui, il se souleva de nouveau pour lui demander son âge. Elle refusa de le lui dire. Il lui expédia une gifle retentissante en travers de la figure. Entre deux sanglots, elle avoua treize ans et un décime. Elle était sa cadette de deux décimes.

« C'est bien jeune pour être veuve », dit-il avec délectation. « Et... ne crois pas que tu t'en tireras à si bon compte demain soir. Je ne suis

plus préposé au fourrage. Pas question de causer demain soir, femme. » Toress Lahl ne répondit point. Elle resta éveillée, sans bouger, les yeux pitoyablement fixés sur les étoiles. Des nuages voilèrent le ciel à l'approche de l'aube de Batalix. Les gémissements des mourants parvenaient à ses oreilles. La peste fit douze morts de plus durant la nuit.

Mais, le matin venu, ceux qui survivaient se levèrent comme d'habitude, s'étirèrent et attaquèrent la journée avec bonne humeur, plaisantant de ceci ou cela avec les amis tout en faisant la queue pour leurs rations de pain. Deux livres chacun, se souvint-elle amèrement.

Aucun des soldats en marche pour ce long voyage de retour n'aurait admis qu'il trouvait la chose agréable. Cependant il était probable que tout le monde prenait un certain plaisir à la routine consistant à dresser et lever le camp, à l'ambiance de camaraderie, à l'impression de faire du chemin et à la chance d'être chaque jour dans un endroit différent. Il y avait un plaisir simple à laisser derrière soi les cendres d'un feu mort et un même plaisir à en faire un nouveau, à regarder les jeunes flammes s'emparer d'un petit tas d'herbe et de brindilles.

De telles activités, ainsi que les joies dont elles étaient la source, étaient aussi vieilles que l'humanité. De fait, certaines activités étaient plus anciennes, car la conscience humaine avait commencé à s'élever – comme les jeunes flammes des feux de camp – dans le défi qu'avait eu à affronter l'humanité au cours de sa longue pérégrination vers l'est, depuis Hespagorat, lorsqu'elle était en train de quitter la protection de la race ancipitée et sa situation d'espèce animale domestiquée.

Le vent qui soufflait du nord, des Régions Polaires de Sibornal, pouvait bien être froid, les soldats trouvaient l'air bon à respirer, le sol agréable à fouler.

Les officiers étaient moins gais que leurs hommes. Pour la soldatesque, il était déjà appréciable d'avoir survécu à la bataille et de retourner au pays, quel que fût l'accueil qui les y attendait. Pour ceux qui poussaient un peu plus loin leur réflexion, la chose était plus complexe. Il y avait le problème du durcissement du régime à l'intérieur des frontières de Sibornal. Il y avait aussi le problème de leur victoire.

D'Asperamanka au bas de l'échelle, les officiers avaient beau parler constamment de leur victoire, il n'en restait pas moins que par un effet de la terrible énantiotropie qui gouvernait le monde, de cette inévitable et incessante transformation de toute chose en son contraire, la victoire en venait à être de plus en plus sentie comme une défaite – une défaite dont ils revenaient avec peu de choses à montrer à part des cicatrices, une liste de morts et des bouches supplémentaires à nourrir.

Et toujours, pour aggraver cet oppressant sentiment d'échec, la Mort Grasse était parmi eux, marchant du même pas que les troupes les plus rapides.

Au printemps de la Grande Année c'était la fièvre osseuse qui frappait, décimant les populations humaines, réduisant les survivants à de simples squelettes. À l'automne de la Grande Année, c'était la Mort Grasse, décimant de nouveau les populations humaines, mais cette fois pour les faire évoluer vers une morphologie plus massive. Tout cela, et plus encore, était assez bien compris, et accepté avec fatalisme. Mais le seul mot de « peste » continuait de faire surgir la peur. En de telles circonstances, chacun se méfiait de son voisin.

Le quatrième jour, les unités de tête tombèrent sur un des deux messagers que Shokerandit avait envoyés en avant. Son corps gisait face contre terre dans une ravine. Le torse avait été rongé comme par un animal sauvage.

Les soldats ménagèrent un large cercle autour du corps, mais semblaient incapables d'en détourner les yeux. Quand Asperamanka fut appelé, lui aussi resta longtemps à contempler l'affreux spectacle. Puis il dit à Shokerandit : « Cette présence silencieuse voyage avec nous. Il ne fait pas de doute que ce terrible fléau est transmis par les phagors, et que c'est la punition que nous envoie l'Azoiaxique pour nous associer avec eux. La seule façon de faire amende honorable est de massacrer tous les phagors qui sont en marche avec nous. »

« N'en avons-nous pas tué assez, Archiprêtre ? Ne pourrions-nous pas simplement les lâcher dans la nature ? »

« Et les laisser se multiplier et croître en force contre nous ? Mon jeune héros, laisse-moi m'occuper à ma guise de ce que sont mes affaires. » Son visage étroit se plissa en une série de lignes sévères, et il ajouta : « Il est plus nécessaire que jamais de prévenir rapidement l'Oligarque. Il faut que l'on vienne à notre rencontre et que l'on nous porte assistance le plus tôt possible. À présent, c'est toi, personnellement, que je charge d'aller, avec un compagnon sûr, porter mon message à Koriantura pour qu'on le fasse suivre à l'Oligarque. Tu veux bien faire cela ? »

Luterin riva son regard au sol, comme il en avait l'habitude en présence de son père. Il était accoutumé à obéir aux ordres.

Le courroux qui semblait toujours rôder sous les sourcils d'Asperamanka, conférant de l'ardeur à ses yeux, entra en jeu comme son regard se fixait sur son subordonné.

« Dites-vous que je vous sauve peut-être la vie en vous chargeant de cette mission, lieutenant porte-enseigne Shokerandit. D'un autre côté, il se peut que vous ne fassiez tout ce chemin que pour découvrir que la présence silencieuse attend à Koriantura. »

D'un doigt ganté, il fit le Signe de la Roue sur son front et planta

là son jeune officier.

LOI RESTREIGNANT LA CONCENTRATION DES PERSONNES EN LEUR DOMICILE

Koriantura était une cité pleine de richesse et de magnificence. Les sols de ses palais étaient pavés d'or, les dômes de ses lieux d'agrément recouverts de porcelaine.

Sa grande église de la Paix Redoutable, qui se dressait en plein centre le long des quais d'où venait une grande partie de la richesse de la cité, offrait le spectacle d'un luxe sans retenue, assez étranger à l'esprit d'un dieu austère. « Une telle splendeur ne serait jamais permise à Askitosh », aimait à dire l'assemblée korianturienne des fidèles.

Même dans les quartiers les plus miteux de la cité, qui s'étendaient jusque dans les contreforts des montagnes, il y avait des détails architecturaux propres à accrocher l'œil. L'amour de l'ornementation défiait la pauvreté et éclatait en une arcade inattendue, une fontaine impromptue dans une cour étroite, une envolée de balcons en fer forgé, capables d'élever l'esprit le plus routinier.

Certes, Koriantura souffrait des mêmes clivages de fortune et d'attitude que partout ailleurs. Cela pouvait s'observer, à défaut d'autre moyen, à partir de l'accueil rencontré par une éruption d'affiches sorties des presses de l'Oligarchie sur les murs des cités d'Uskutoshk. Dans les quartiers riches, la toute dernière proclamation avait des chances de susciter un : « Oh, la sage décision que voici, quelle bonne idée ! » ; tandis qu'à l'autre bout de la ville, la même déclaration n'arracherait qu'un : « Eh, voyez un peu la dernière que ces enfoirés sont allés nous chercher ! »

La plupart des villes frontières sont des endroits déprimants, où la lie d'une culture vient rendre visite aux résidus de l'autre. Koriantura était une exception de ce point de vue. Bien que connue à une date antérieure de son histoire sous le nom d'Utoshki, elle n'était pas, comme l'impliquait l'ancienne appellation, une cité purement uskutoshkienne. Des peuplades exotiques venues de l'est, en particulier du Haut Hazziz et de Kuj-Juvec, au-delà du Golfe de Chalce, s'y étaient infiltrées et lui avaient donné une exubérance que la plupart des cités de Sibornal ne possédaient pas, imprimant cette énergie jusque dans son architecture et ses arts.

« À Koriantura », disait un proverbe, « le pain n'est si cher que parce que les billets d'opéra sont bon marché ».

Et puis, Koriantura était située à un important carrefour. Elle indiquait le chemin du sud, celui qui menait vers le Continent Sauvage et – guerre ou pas – ses négociants n'avaient pas de peine à aller en bateau jusqu'à des ports comme Dorrdal en Pannoval. Elle se dressait aussi à l'une des extrémités de la voie maritime fort fréquentée qui conduisait au lointain pays de Shivenink et aux terres à céréales de Carcampan et Bribahr.

Et puis encore, Koriantura était ancienne et ses liens avec le passé n'avaient pas été rompus. Il était encore possible de trouver, dans les échoppes d'antiquités de ses petites rues, des documents et des livres écrits en langues anciennes, qui exposaient en détail des modes de vie oubliés. Chaque venelle semblait remonter dans le temps. Koriantura avait échappé à bien des désastres qui affligent les villes frontalières. Derrière elle se dressaient, massif sur massif, les contreforts des sommets les plus élevés qui, à leur tour, formaient le marchepied des Montagnes Polaires, où la calotte glaciaire faisait grincer ses innombrables dents en sa froide fureur. Devant s'étendait la mer d'un côté, l'autre offrant la perspective d'un fort escarpement que devait escalader quiconque voulait quitter les steppes désertiques de Chalce pour entrer dans la cité. Aucun envahisseur campannlatien ayant survécu à la marche à travers les steppes n'avait jamais réussi à triompher de cet escarpement.

Koriantura était facile à défendre contre n'importe qui, excepté la menace de l'hiver.

Bien qu'il y eût beaucoup de troupes cantonnées à Koriantura, celles-ci n'avaient pas réussi à la ravalier au niveau d'une ville de garnison. Le commerce pouvait y prospérer en paix, ainsi que les arts auxquels le commerce rendait un hommage plus ou moins réticent. Raison pour laquelle la famille Odime y habitait.

L'affaire des Odime s'étendait le long d'un des wharfs du Quai Climent. La maison de la famille était située non loin de là, dans un quartier qui n'était ni le plus élégant ni le plus misérable de la ville. La journée finie, Eedap Mun Odime, soutien principal de sa vaste famille, regardait partir ses employés, vérifiait si les fours étaient en ordre et les fenêtres verrouillées, et émergeait d'une porte latérale en compagnie de sa première maîtresse.

La première maîtresse en question était une femme dynamique du nom de Besi Besamitikahl. Elle tenait divers paquets pour Odime tandis que celui-ci fermait avec un soin maniaque la porte de ses locaux. Quand il estima en avoir fini, il se retourna et la gratifia de son bon sourire.

« Et maintenant nous allons chacun de notre côté. Je te verrai tout

à l'heure à la maison. »

« C'est cela, maître. »

« Presse le pas. Et fais attention aux soldats en chemin. »

Elle n'avait pas beaucoup de route à faire. Passé le coin, elle était déjà dans la Rue de la Colline. Il prit la direction opposée, celle de l'église locale.

Eedap Mun Odim opposait un buste droit aux années qui l'éloignaient de plus en plus de sa jeunesse. Il rangea sa barbe à l'intérieur de son manteau de daim. Il avait un pas assez majestueux, tirant un peu vers la parade, qu'il accentuait en dépit du vent. Il entra à l'église juste à temps pour l'office, comme chaque soir après sa journée de travail. Là, comme tous les bons Uskuti autour de lui, il s'humiliait devant Dieu l'Azoiaxique. Ce n'était qu'une brève cérémonie.

Pendant ce temps, Besi Besamitikahl avait atteint la maison Odim et frappé à la porte pour que le gardien la fasse entrer.

La demeure des Odim était la dernière de la rue qui descendait vers le Quai Climent. De ses plus hautes fenêtres, on avait une belle vue du port et, au-delà, de la Mer de Pannoval. Elle avait été construite deux siècles auparavant par de prospères marchands d'origine kuj-juveci. Pour couper aux taxes foncières très élevées en usage à Koriantura, chacun des cinq étages de la maison était plus grand que l'étage immédiatement inférieur. Il y avait beaucoup d'espace sous le toit, où la vue était la plus belle, et très peu au rez-de-chaussée, qui se réduisait pratiquement à l'entrée et à une tanière pour un gardien bourru et son chien. Un étroit escalier zigzaguant à travers le bâtiment. Dans la foule de pièces étouffantes des second, troisième et quatrième étages, était logée une foule de parents Odim tout aussi étouffants. Le dernier étage était uniquement occupé par Odim, sa femme et ses enfants. Eedap Mun Odim restait un Kuj-Juveci en dépit du fait qu'il était né dans cette maison. Le cas de Besi était plus compliqué.

C'était une orpheline qui n'avait souvenir ni de sa mère ni de son père, bien que la rumeur voulût qu'elle fût la fille d'une esclave de la lointaine Dimariam. Certains affirmaient que cette esclave accompagnait son maître dans un pèlerinage à la Sainte Kharnabhar ; il l'avait jetée à la rue en découvrant qu'elle était enceinte. Vraie ou pas (aurait dit gaiement Besi), l'histoire avait un accent de vérité. De telles choses arrivaient.

Besi avait survécu à son enfance en dansant dans ces mêmes rues où sa mère avait été jetée. C'est ainsi qu'elle avait été remarquée par un dignitaire qui se rendait à la cour de l'Oligarque à Askitosh. Après avoir subi divers mauvais traitements aux mains de cet homme, Besi avait réussi à s'échapper de la maison où elle était prisonnière avec

d'autres femmes en se cachant dans un baril d'huile de phoque vide.

Elle en fut tirée par un neveu d'Eedap Mun Odim, qui travaillait pour le compte de son oncle à Askitosh. Tel fut le charme qu'elle exerça sur cet impressionnable jeune homme, tout particulièrement lorsque, jouant sa carte maîtresse, elle dansa pour lui, qu'il la prit pour épouse. Leur bonheur, cependant, fut de courte durée. Dix décimes après leur mariage, le neveu tomba du grenier de l'un des entrepôts de son oncle et se brisa le cou.

Orpheline, ex-danseuse des rues, esclave et autres choses douteuses, et maintenant veuve, Besi Besamitikahl n'avait sa place dans aucune communauté uskuti respectable.

Odim, cependant, était un Kuj-Juveci, et un simple marchand. Il la protégea – entre autres et non moindres choses, du mépris de ses parents par alliance – et découvrit ainsi que la jeune femme savait aussi bien se servir de sa tête qu'employer les talents plus immédiatement évidents qu'elle possédait. Comme sa beauté ne l'avait point quittée, il la prit pour première maîtresse.

Besi se montra reconnaissante. Elle s'arrondit quelque peu, tâcha de paraître moins évaporée, et assista Odim dans sa comptabilité ; puis vint le moment où elle fut en mesure de superviser l'affaire compliquée que constituait l'expédition de ses chargements et l'épluchage des connaissances. Les jours de la cour de l'Oligarque et de l'huile de phoque étaient désormais loin derrière elle.

Après avoir échangé quelques mots avec le gardien, elle gravit l'escalier tortueux menant à sa chambre.

Elle s'arrêta à l'entrée d'une des minuscules cuisines du deuxième étage, où une grand-mère préparait le souper avec une servante. La vieille femme salua Besi, puis se replongea dans la confection de ses savrilas.

Une lampe communiquait sa douce lumière à des formes pâles, couleur de miel, dans lesquelles se devinaient des bols et des cruches, des assiettes, des cuillères et des tamis, et à des sacs de farine trapus. La pâte s'étirait, mince comme une feuille de papier, tandis que les mains tavelées s'activaient au-dessus de sa forme irrégulière. La jeune servante se tenait appuyée contre un mur, le regard vide, tripotant sa lèvre inférieure. De l'eau sifflait dans un poêlon sur un feu de charbon de bois. Un pécubi chantait dans sa cage.

Ce que disait Odim ne pouvait être vrai. Non, Koriantura n'était pas menacée dans sa vie de tous les jours – pas au moment où les mains expertes de cette grand-mère continuait de façonner ces parfaites demi-lunes, chacune avec un bord moelleux bien net et un tortillon de pâte à un bout. Ces petits oreillers de plaisir parlaient d'un bien-être domestique qui ne pouvait être brisé. Odim se faisait trop de souci. Odim se faisait toujours du souci. Il n'y avait rien à craindre.

Et puis, Besi avait ce soir-là quelqu'un d'autre qu'Odin en tête. Il y avait un mystérieux soldat dans la maison ; elle l'avait aperçu le matin.

Toutes les pièces inférieures, les moins agréables, étaient occupées par les nombreux parents d'Odin. Ils formaient à eux seuls une petite population. Besi n'avait que peu de contacts avec eux en dehors de la vieille grand-mère, qui n'appréciait pas la façon dont ils exploitaient le bon naturel d'Odin. Elle patrouilla à travers leurs quartiers le nez en l'air, la tête penchée selon un angle qui lui permettait de voir ce qui se passait en ces lieux débilitants.

Là fainéantaient des semblants de femmes Odin chargées d'années, devenues monstrueuses à force d'indolence ; des femmes Odin plus jeunes, aux formes flottantes comme des vêtements trop larges, conséquence des multiples petits Odin qu'elles avaient portés en leur sein ; des Odin adolescentes, grandes fillasses empestant l'essence de zaldal, qui n'étaient bien pourvues que du côté des boutons et des pâleurs de toute vie confinée ; et les innombrables petits Odin eux-mêmes, tous habillés de robes dans les tons vifs – de sorte que l'on arrivait à peine, si tant est que l'on s'en souciât, à distinguer les garçons des filles –, grouillante marmaille qui galopait à droite et à gauche, vomissait, se chamaillait, tétait, braillait, boudait ou dormait.

Posés çà et là comme des coussins, écrasés par la prépondérance féminine, il y avait aussi quelques Odin mâles. Châtrés par leur dépendance envers Eedap, ils se laissaient pousser la barbe, fumaient des véroniquettes ou beuglaient des ordres qui restaient lettre morte, en un vain effort pour affirmer l'ascendant de leur sexe. Et tous ces parents et parents de parents, quelle que fût la génération à laquelle ils appartenaient, présentaient dans leur teint cireux, leur regard apathique, leurs lourdes bajoues, leur tendance – si du moins une avalanche peut être ainsi qualifiée – à la corpulence, à la flatulence et à la somnolence, un tel air de famille que Besi n'avait que son aversion pour lui faire distinguer un odieux Odin d'un autre.

Les Odin, eux, faisaient des distinctions bien nettes. En dépit de leur surabondance, chacun restait dans la portion d'espace, quelle qu'en fût la dimension, qu'il occupait, se chamaillant confortablement dans son coin ou paressant sur des parcelles de tapis bien définies. Des pistes étroites étaient tracées à travers chaque pièce bondée, de sorte que tout enfant qui s'aventurait sur le territoire d'un rival, fût-il celui d'une tante maternelle, pouvait s'attendre à une calotte immédiate, sans qu'on lui posât de question. La nuit, les frères dormaient dans une intimité aussi parfaite que jalousement gardée à cinquante centimètres de leurs voluptueuses belles-sœurs. Leurs minuscules portions de terrain étaient marquées par des rubans ou des carpettes,

ou des draperies suspendues à des fils tendus. Chaque mètre carré était gardé avec la férocité normalement dévolue aux royaumes.

Besi regardait ces arrangements d'un œil désapprobateur. Elle remarqua les dégradations que la vaste famille de son maître faisait subir aux fresques murales ; les émanations graisseuses des Odim dépouillaient le plâtre de ses tons délicats. Les fresques représentaient des terres d'abondance, dominées par deux soleils dorés, où des daims gambadaient au milieu de grands arbres verts, tandis que des jeunes gens allongés à l'ombre de halliers pleins de colombes musardaient ou soufflaient suggestivement dans des flûtes. Ces scènes idylliques avaient été peintes deux siècles auparavant, quand la maison était neuve ; elles renvoyaient à un monde disparu, aux vallées évanouies de Kuj-Juvec en automne.

Les peintures et la destruction qui les menaçait alimentaient le mécontentement de Besi ; mais ce qu'elle cherchait surtout, c'était un endroit où elle pourrait jouir d'un peu d'intimité loin des yeux de son maître. Comme elle achevait son tour avec un dégoût grandissant, elle entendit claquer la porte d'entrée et les aboiements secs du chien de garde.

Elle se précipita dans la cage d'escalier et regarda en bas.

Son maître, Eedap Mun Odim, de retour de ses dévotions, pesait le pied sur la première marche. Elle voyait sa toque de fourrure, son manteau de daim, l'éclat de ses bottes impeccables, le tout écrasé par la perspective. Elle aperçut un peu de son long nez et de sa longue barbe. Contrairement à tous ses parents, Eedap Mun Odim était un homme mince, dont on aurait pu faire une bouchée ; le travail et les soucis d'argent lui avaient conservé la ligne. Les seuls plaisirs qu'il se permettait étaient ceux de la chambre à coucher, dont – comme Besi le savait – il tenait un compte maniaque, les notant dans un petit carnet.

Ne sachant trop que faire, elle demeura où elle était. Odim arriva à son niveau et la regarda. Il hocha la tête et sourit légèrement.

« Ne me dérange pas », dit-il en passant son chemin. « Je n'aurai pas besoin de toi ce soir. »

« Comme il vous plaira », répondit-elle, utilisant une de ses phrases rebattues. Elle savait ce qui le tracassait. Eedap Mun Odim était une sommité du commerce de la porcelaine, et le commerce de la porcelaine connaissait des difficultés.

Odim gagna le haut de la maison et ferma sa porte. Sa femme avait préparé à dîner : les arômes de ce repas filtraient à travers la maison jusqu'aux quartiers inférieurs où la nourriture était moins facile à se procurer.

Besi resta sur le palier, dans l'obscurité chargée d'odeurs de vies entassées, écoutant vaguement les bruits environnants. Elle pouvait

entendre, aussi, le bruit des bottes militaires dehors, le long du Quai Climent. Ses doigts, encore délicatement fuselés, se mirent à jouer un air silencieux sur la rampe.

Placée de la sorte, elle était cachée à la vue de quiconque se trouvait en contrebas. Et c'est ainsi placée qu'elle vit le vieux gardien se faufiler hors de sa tanière, regarder furtivement autour de lui et se glisser dehors. Peut-être allait-il voir ce que fabriquait la soldatesque de l'Oligarque. Bien que Besi eût pris depuis longtemps la précaution d'être de ses amis, elle savait qu'il n'oserait jamais la laisser sortir de la maison sans la permission d'Odim.

Au bout d'un moment, la porte se rouvrit. Entra un homme d'allure militaire, dont un large trait de moustache divisait impeccablement le visage selon l'axe horizontal. C'était l'homme qui avait secrètement motivé l'inspection que Besi venait de faire de son domaine. C'était le capitaine Harbin Fashnalgid, leur nouveau locataire.

Le chien du gardien jaillit de son repaire et se mit à aboyer. Mais Besi dévalait déjà les escaliers, aussi lesté qu'une petite biche grassouillette en train de descendre une pente abrupte.

« Chut, chut ! » lança-t-elle. Le chien se tourna vers elle, retroussant ses babines noires et, feignant d'attaquer, s'élança vers le bas des escaliers. Il sortit un bout de langue et laissa une traînée de salive sur la main de Besi sans cesser de montrer les dents.

« Couché », dit-elle. « Gentil. »

Le capitaine traversa le vestibule et la saisit par le bras. Ils se regardèrent dans les yeux, dans le brun profond de ceux de la femme, dans le gris saisissant de ceux de l'homme. Il était grand et mince, cent pour cent uskuti, différent en tout point des proliférants Odim. Grâce à l'Oligarque et à ses mouvements de troupes, le capitaine avait été logé chez Odim le jour précédent, et Odim lui avait fait bon gré mal gré de la place dans sa famille au dernier étage. Quand le capitaine et Besi s'étaient vus, Besi – dont la survie à travers une existence hasardeuse n'était pas sans devoir quelque chose à son impressionnabilité – était tout de suite tombée amoureuse de lui.

Un plan lui vint immédiatement à l'esprit.

« Allons faire quelques pas dehors », dit-elle. « Le gardien n'est pas là. »

Il accentua son étreinte.

« Il fait froid dehors. »

Le petit mouvement de tête impérieusement négatif qu'elle lui adressa lui suffit. Ils se dirigèrent ensemble vers la porte, coulant un regard furtif dans les ombres de la cage d'escalier. Mais Odim était enfermé chez lui et quelque femme devait être en train de jouer de la binnaduria et de lui chanter des histoires de châteaux forts

abandonnés à Kuj-Juvec, où de gentes demoiselles étaient trahies et des gants blancs, tombés un pâle jour fatal, chéris à jamais.

Le capitaine Fashnalgid appliqua sa lourde botte contre la poitrine du chien – qui semblait bien décidé à les suivre hors de prison – et fit prestement passer Besi à l'extérieur. C'était un homme de décision dans le domaine de l'amour. Lui empoignant fermement le bras, il lui fit traverser la cour et franchir le portail où brûlait la lampe à huile.

Comme un seul homme, ils tournèrent à droite et remontèrent la rue pavée de cailloux ronds.

« L'Église », dit-elle. Ni l'un ni l'autre n'ajouta un mot, car le vent qui venait des Montagnes Polaires leur soufflait son haleine glacée en pleine figure.

Dans la rue, suivant ses méandres, s'élevait une enfilade d'arbres genre sanguinelle, tout pâles entre les deux falaises de pierre que formaient les maisons. Leurs feuilles bruissaient dans le vent. Une file de soldats, emmitouflés, tête baissée, marchait de l'autre côté de la chaussée, dans un bruit de bottes répercuté par l'écho. Le ciel était d'un gris boueux qui s'étendait à tout ce qu'il y avait au-dessous.

Dans l'église, des lumières brûlaient ici et là. Une assemblée de fidèles suivait l'office du soir. Cette église ayant la réputation de ne pas être très orthodoxe, Odim ne s'y rendait jamais. À l'extérieur de ses murs, se dressaient des rangées de monolithes de la taille d'un homme, plus corrects que des soldats, commémorant des gens qui avaient fini d'écouler leurs jours sous la voûte du ciel. Les amants furtifs avancèrent parmi les monuments et se cachèrent à l'ombre d'un mur bien abrité. Besi mit ses bras autour du cou du capitaine.

Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis le capitaine glissa une main sous les fourrures et la robe de Besi. Elle perdit le souffle sous le froid de ses doigts. Quand elle lui rendit la pareille, il grogna au contact de sa main glacée. Leur chair était tour à tour feu et glace, à mesure qu'ils se rapprochaient l'un de l'autre. Besi remarqua avec satisfaction que le capitaine éprouvait du plaisir et s'abstenait de hâter les choses. Aimer était si facile, songea-t-elle, et elle lui souffla à l'oreille : « C'est tellement simple... » Il se contenta de pousser plus avant son exploration.

Quand ils furent soudés l'un à l'autre, il la tint fermement contre le mur. Elle laissa sa tête aller en arrière, contre la pierre rugueuse, et, d'une voix entrecoupée, prononça son nom, appris si peu de temps auparavant.

Plus tard, ils s'appuyèrent tous deux contre le mur, et Fashnalgid dit d'une voix neutre : « C'était bon. Tu es heureuse avec ton maître ? »

« Pourquoi cette question ? »

« J'espère devenir quelqu'un un jour. Peut-être que je pourrais

t'acheter, une fois toutes ces histoires terminées. »

Elle se blottit contre lui sans rien dire. La vie militaire était incertaine. Devenir la possession d'un capitaine la ferait tomber d'une bonne marche de sa sécurité présente.

Il sortit une flasque de sa poche et y but copieusement. Elle sentit la forte odeur de l'alcool et pensa : Dieu merci, Odim ne lève pas le coude. Les capitaines sont tous de solides buveurs...

Fashnalgid reprit sa respiration. « Je ne suis pas un très bon parti, je sais. Le fait est, ma petite, que j'ai une mission sur les bras qui me donne bien du souci. Une vraie saloperie qu'ils m'ont collée cette fois, avec ce régiment de merde. Je crois que je suis en train de perdre la boule. »

« Tu n'es pas de Koriantura, n'est-ce pas ? »

« Je suis d'Askitosh. Tu m'écoutes ? »

« On gèle. On ferait mieux de rentrer. »

Il la suivit de mauvaise grâce, lui prenant le bras une fois dans la rue, ce qui lui donna l'impression d'être une femme libre.

« As-tu entendu parler de l'Archiprêtre-Soldat Asperamanka ? »

Le vent lui soufflait aux oreilles ; elle se contenta de hocher la tête. Il n'était pas aussi romantique qu'elle l'avait espéré. Mais elle avait écouté le Prêtre-Soldat il y avait de cela juste un décime, quand il avait célébré un office en plein air sur une des places de la cité. Il avait parlé avec beaucoup d'éloquence. Ses gestes étaient un plaisir et elle avait aimé le spectacle. Asperamanka ! – quel bagou ! Plus tard, Odim et elle l'avaient regardé traverser la cité à la tête de son armée avant que celle-ci ne disparaisse par la Porte Est. Les canons faisaient trembler le sol au passage. Et tous ces jeunes qui marchaient au pas...

« Le Prêtre-Soldat m'a fait prêter serment d'allégeance à l'Oligarchie quand j'ai été nommé capitaine. Il y a de cela quelque temps. » Il lissa son impressionnante moustache. « Et maintenant me voilà dans le pétrin. Abro Hakmo Astab ! »

Besi fut profondément choquée par ce juron prononcé en sa présence. Il fallait faire partie de la lie de l'humanité pour l'utiliser. Elle dégagea son bras de celui de son compagnon et pressa le pas.

« Cet homme a remporté une grande victoire pour notre compte contre Pannoal. Nous en avons entendu parler au mess à Askitosh. Mais on garde ça secret. Les secrets... Sibornal ne vit que de maudits secrets. Pourquoi faut-il absolument agir ainsi, à ton avis ? »

« Tu peux donner un petit quelque chose à notre gardien pour qu'il n'aille pas nous faire des histoires avec Odim ? » Elle s'arrêta comme ils arrivaient à la porte de la cour. Une nouvelle affiche y avait été collée. Elle ne put la lire dans l'obscurité, et n'en avait aucune envie.

Tout en fouillant dans sa poche à la recherche de l'argent

demandé, Fashnalgid dit sur ce ton impassible qui semblait lui être caractéristique : « J'ai été envoyé à Koriantura pour aider à l'organisation d'un corps de troupe qui tombera sur l'armée du Prêtre-Soldat à son retour de Chalce. Nous avons l'ordre de tuer tout le monde, y compris Asperamanka. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

« Ça a l'air affreux », dit Besi. « Il vaudrait mieux que je rentre en premier au cas où ça barderait. »

Le lendemain matin, le vent était tombé, et Koriantura baignait dans un brouillard marron clair, à travers lequel les deux soleils brillaient par intervalles. Besi observait la maigre forme parcheminée d'Eedap Mun Odin tandis qu'il prenait son petit déjeuner. Elle n'était autorisée à manger que lorsqu'il avait fini. Il ne parlait pas, mais elle le savait de son habituelle bonne humeur résignée. Tout en se rappelant les plaisirs que le capitaine Fashnalgid pouvait offrir, elle était consciente de l'affection qu'elle éprouvait malgré tout pour Odin.

Comme pour mettre son humeur à l'épreuve, il laissa monter un de ses lointains parents, un cousin au deuxième degré qui se prétendait poète et voulait lui parler.

« J'ai un nouveau poème, cousin, une Ode à l'Histoire », dit l'homme en s'inclinant, et il commença à déclamer.

*À qui ma vie appartient-elle ?
L'histoire est-elle un bien auquel
N'auraient droit que ceux qui la font ?
Pourquoi mon imagination
Ne la prendrait pas sur son aile,
Modelant ce qui me modèle ?*

Et ça continuait de la sorte. « Très bien », dit Odin en se levant et en essuyant ses lèvres barbues avec une serviette en soie. « De beaux sentiments, joliment exprimés. À présent il faut que je me rende au bureau, si tu veux bien m'excuser – ragaillardir par toutes ces pensées ornées. »

« Vous me voyez tout confus de votre éloge », fit le lointain cousin, et il se retira.

Odin prit une autre petite gorgée de thé. Il ne touchait jamais à l'alcool.

Il demanda à Besi de l'accompagner tandis qu'une servante s'avançait pour l'aider à enfiler son manteau. Docilement suivi par Besi, il mit du temps à descendre les escaliers en raison du barrage que lui faisait sa famille, tous ces Odin qui piaillaient comme des étourneaux sur chaque marche, cajoleurs sans aller jusqu'à

quémander, chahuteurs sans aller jusqu'à bousculer, peloteurs sans aller jusqu'à agresser, brailleurs sans aller jusqu'à hurler, porteurs de petits Odim en robe qu'ils lui présentaient sans aller tout à fait jusqu'à les lui fourrer sous le nez tandis qu'il décrivait sa spirale quotidienne vers le rez-de-chaussée.

« Notre oncle, le petit Ghufia s'en sort magnifiquement en arithmétique... »

« Notre oncle, j'ai, à ma grande honte, à vous faire part d'une nouvelle infidélité quand nous pourrons parler en privé. »

« Tonton chéri, attends un peu que je te raconte ce rêve affreux que j'ai fait, où une horrible créature brillante comme un dragon venait tous nous dévorer. »

« Ma nouvelle robe vous plaît ? Je pourrai danser avec pour vous ? »

« S'il vous plaît, vous avez des nouvelles de mon créancier ? »

« Malgré vos ordres, Kenigg n'arrête pas de me donner des coups de pied et de me tirer les cheveux et de me faire plein de misères, tonton. S'il vous plaît, laissez-moi être votre servante pour qu'il me fiche la paix. »

« Vous oubliez ceux qui vous aiment, très cher Eedap. Tirez-nous de notre pauvreté, comme nous vous en avons si souvent prié. »

« Comme vous voilà beau et élégant aujourd'hui, oncle Eedap... »

Le négociant ne montrait ni impatience face aux constantes supplications, ni plaisir face aux compliments forcés.

Il se frayait lentement un chemin à travers les fourrés de chair Odim, les odeurs de sueur et de parfum Odim, lâchant un mot par-ci par-là, souriant, se permettant à l'occasion de presser les seins pareils à des mangues que lui présentait une jeune petite nièce, allant parfois jusqu'à coller une pièce d'argent dans une main tendue avec une particulière insistance. C'était comme s'il considérait – et de fait, il en était bien ainsi – que l'on ne pouvait traverser la vie qu'à force de tolérance, en dispensant aussi peu d'avantages que possible à autrui tout en gardant néanmoins les qualités générales d'humanité qu'exigeait le respect de soi.

C'est seulement lorsqu'il fut dehors, au moment où Besi fermait la porte de la cour derrière lui, qu'Odime manifesta quelque émotion. Là, placardées sur son mur, se trouvaient deux affiches. Il agrippa nerveusement sa barbe.

La première affiche avertissait que la PESTE menaçait la vie des citoyens d'Uskutoshk. La PESTE était particulièrement active dans les ports, et tout spécialement dans L'ANCIENNE ET ILLUSTRE CITÉ DE KORANTURA. Les citoyens étaient avertis que les réunions publiques étaient dorénavant interdites. Tout rassemblement de plus de quatre personnes dans les lieux publics serait sévèrement puni.

D'autres règlements destinés à restreindre la propagation de LA MORT GRASSE seraient promulgués très prochainement. PAR ORDRE DE L'OLIGARQUE.

Odim lut cet avis deux fois, avec le plus grand sérieux. Puis il se tourna vers la deuxième affiche.

LOI RESTREIGNANT LA CONCENTRATION DES PERSONNES EN LEUR DOMICILE. Après diverses clauses formulées en un obscur jargon, une clause en caractères gras se détachait :

CES LIMITATIONS relatives aux maisons, domaines, logements, chambres et autres Lieux d'Habitation s'appliquent en particulier à toute Maisonnée dont le Chef n'est pas de souche uskuti. Il appert que ces Personnes sont tout particulièrement susceptibles de favoriser la Propagation de la Peste. Leur nombre sera désormais limité à Une Personne par Double Mètre Carré d'espace habitable. PAR ORDRE DE L'OLIGARQUE.

Cet avis n'était pas inattendu. Il visait à purger les quartiers les plus cosmopolites de la cité, où l'Oligarchie n'était pas bien vue. Les amis qu'avait Odim au conseil municipal l'avaient averti de son imminence.

Une fois de plus, les Uskuti faisaient montre de leurs préjugés raciaux – préjugés dont l'Oligarchie était prompte à tirer avantage. Il y avait longtemps qu'il était interdit aux phagors de marcher sans surveillance dans les cités sibornaliennes.

Qu'il y eût des siècles que des Odim vivaient dans cette cité ne faisait rien à l'affaire. La Loi Restreignant la Concentration des Personnes en leur Domicile mettait le présent Odim dans l'impossibilité de protéger plus longtemps sa famille.

Jetant un rapide coup d'œil autour de lui, Odim arracha l'affiche du mur, la froissa et la fourra sous son manteau de daim.

Cette action alarma Besi presque autant que le juron du capitaine la veille au soir. Elle n'avait jamais vu Odim enfreindre la loi. Son inébranlable respect de la légalité était bien connu. Elle en eut le souffle coupé et le regarda bouche bée.

« L'hiver approche », se contenta-t-il de dire. Des lignes amères étiraient son visage.

« Donne-moi le bras, ma fille », reprit-il d'une voix rauque. « Il va nous falloir faire quelque chose...

Le brouillard transformait les quais en une œuvre d'art. Une forêt de mâts oscillants flottait dans la luminescence sépia. La mer était comme paralysée par un charme. Même l'habituel claquement des gréements contre les mâts se taisait.

Odim ne perdit pas de temps à admirer la vue. Arrivé devant l'imposante arcade au-dessus de laquelle un panneau annonçait ODIM : LES PLUS BELLES PORCELAINES D'EXPORTATION, il fit un crochet qui l'amena à l'intérieur. Besi sur ses talons, il passa devant des employés qui le saluèrent et pénétra dans le saint des saints.

Odim s'arrêta net.

Son bureau avait été envahi. Un officier se tenait là, en train de se réchauffer devant le feu de lignite tout en se curant les dents avec une allumette. Deux simples soldats le flanquaient, affichant l'expression impénétrable habituelle aux gardes du corps.

En manière de salut, l'officier cracha son allumette sur le sol et mit les mains derrière le dos. C'était un homme de haute taille vêtu d'un manteau tout bosselé. Il avait les cheveux grisonnants et une bouche en saillie bornée, comme si ses dents, elles-mêmes d'humeur militaire, étaient prêtes à jaillir de ses lèvres pour mordre un civil.

« Que puis-je faire pour vous ? » s'enquit Odim.

Sans répondre à la question, l'officier se présenta d'une façon qui mettait ses dents en valeur.

« Je suis le commandant Gardeterark de la Première Garde de l'Oligarque. Bien connu, peu aimé. Vous allez me remettre une liste des heures de départ de tous les navires dans lesquels vous avez un intérêt. Pour aujourd'hui et la semaine qui vient. » Il parlait d'une voix profonde, donnant le même poids à chaque syllabe, comme si les mots étaient autant de jambes qu'il fallait faire marcher au pas.

« Je puis faire cela, oui. Voulez-vous vous asseoir et prendre un peu de thé ? »

Les dents du commandant avancèrent un peu plus.

« Je veux cette liste, rien d'autre. »

« Certainement, monsieur. Mettez-vous à l'aise, je vous en prie, le temps que je demande à mon premier commis... »

« Je suis à l'aise. Ne me retardez pas. J'ai déjà perdu six minutes à attendre que vous arriviez. La liste. »

Quoi qu'il en fût de ses désagréments, le continent boréal de Sibornal avait des réserves de minerais et des filons de lignite sans pareils. Il s'enorgueillissait aussi de posséder toute une variété d'argiles.

Porcelaine et verrerie étaient déjà d'usage courant à Koriantura quand les petits seigneurs du Continent Sauvage en étaient encore à lamper leur rathel dans des bols de bois. Depuis un temps aussi lointain que le printemps de la Grande Année, des pays potiers aussi éloignés que Carcampan et Uskutoshk produisaient des porcelaines cuites dans des fours chauffés à la lignite à des températures de 1400 degrés centigrades. Les siècles passant, ces articles de choix étaient de plus en plus recherchés et collectionnés.

Eedap Mun Odim n'était pas un gros fabricant de porcelaine, bien qu'il eût des fours d'appoint dans ses locaux. Il faisait dans l'exportation de porcelaine fine. Il exportait la porcelaine locale, fort prisée, en Shivenink et Bribahr, mais surtout sur des ports de Campannlat où, en tant qu'individu d'ascendance kuj-juveci, il était mieux accueilli que ses concurrents sibornaliens. Il n'était pas propriétaire des vaisseaux qui transportaient sa marchandise. Il travaillait en commandite avec des entrepreneurs ; il prêtait même de l'argent à ses rivaux et en tirait profit.

L'essentiel de sa richesse venait du Continent Sauvage, des ports de sa côte nord, Vaynnwosh, Dorrdal, Dorwel, et même de plus loin, de Powachet et Popevin, où ses concurrents ne voulaient pas se risquer. C'était précisément cet aspect aventureux des affaires d'Odim qui faisait légèrement trembler sa main lorsqu'il tendit les horaires de départ au commandant. Il savait sans qu'on ait eu besoin de le lui dire que les noms étrangers auraient un fâcheux effet sur le foie du commandant.

Le regard de ce dernier, aussi marron et brumeux que l'air du dehors, parcourut de haut en bas la page imprimée.

« Vous commercez surtout avec des ports étrangers », dit-il enfin de sa voix rogue. « Ces ports sont tous envahis par la peste. Notre grand Oligarque, que l'Azoiaxique le préserve, se bat pour sauver ses sujets de la peste, qui a sa source dans le Continent Sauvage. Plus de départs pour aucun port de Campannlat à partir de maintenant. »

« Plus de départs ? Mais vous ne pouvez pas... »

« Je peux, et je dis plus de départs. Jusqu'à nouvel ordre. »

« Mais mon commerce, mes affaires, mon bon monsieur... »

« La vie de femmes et d'enfants est plus importante que votre commerce. Vous êtes étranger, n'est-ce pas ? »

« Non. Je ne suis pas un étranger. Ma famille vit en Uskutoshk depuis trois générations. »

« Vous n'êtes pas uskutoshki. Je vois ça à votre tête, à votre nom. »

« Monsieur ! Je n'ai de kuj-juveci que de lointaines origines. »

« À partir d'aujourd'hui, cette cité est placée sous la loi martiale. Vous obéissez aux ordres, compris ? Sinon, si un de vos cargos quitte ce port pour une destination étrangère, vous êtes passible de la cour martiale et d'une bonne condamnation... »

Le commandant laissa sa phrase en suspens avant d'ajouter deux mots de son ton le plus rogue : « ... à mort. »

« Cela signifie ma ruine et celle de ma famille », dit Odim en essayant de s'arracher un sourire.

Le commandant fit signe à un soldat ; celui-ci sortit un document de sa tunique. Le commandant le jeta sur la table.

« Tout est marqué là-dessus. Signez ça pour prouver que vous avez compris. » Il fit prendre l'air à ses dents pendant qu'Odim signait aveuglément, avant d'ajouter : « Eh oui, en tarit qu'étranger, vous vous présenterez chaque matin au sous-officier responsable de ce secteur. Il vient juste d'établir son bureau dans l'entrepôt à côté ; comme ça vous n'aurez pas à aller loin. »

« Monsieur, permettez-moi de le répéter, je ne suis pas un étranger. Je suis né tout près d'ici. Je suis le président du comité local des commerçants. Demandez-leur. »

Comme il appuyait ses paroles d'un geste suppliant, l'affiche dont il avait fait une boulette tomba de sous son manteau. Besi s'avança et la jeta discrètement au feu. Le commandant l'ignore, comme il l'avait fait depuis le début. Il se contenta de fourrer sa langue entre ses dents et sa lèvre supérieure, comme s'il réfléchissait à l'impertinence d'Odim, puis déclara : « Vous vous présenterez désormais chaque matin à mon sous-officier, comme je viens de le dire. Il s'agit du capitaine Fashnalgid et il a son bureau à côté. » En entendant ce nom, Besi se pencha sur le feu. Ce devait être les flammes de l'affiche en train de brûler qui lui avaient fait monter une brève rougeur aux joues.

Une fois le commandant Gardeterark et son escorte partis, Odim ferma la porte qui donnait sur le service d'emballage et s'assit auprès du feu. Très lentement, il se pencha en avant, ramassa une allumette mâchonnée sur le tapis et la jeta au fond de l'âtre. Besi s'agenouilla à côté de lui et lui tint la main. Ils restèrent un long moment sans parler.

Odim dit enfin, s'efforçant à la gaieté : « Eh bien, ma chère petite Besi, nous voilà en difficulté. Comment pouvons-nous faire front ? Où pouvons-nous aller tous habiter ? Ici, sans doute. Peut-être que l'on pourrait mettre au rancart ce four dont on ne se sert presque jamais et y loger quelques parents. On pourrait en faire un coin agréable... Mais si je n'ai pas l'autorisation de travailler... eh bien, c'est la ruine qui nous attend tous. Ils le savent, les coquins. Ces Uskuti voudraient nous avoir tous pour esclaves... »

« Quel horrible bonhomme ! Ses yeux, ses dents... comme un crabe. »

Odim se redressa dans son fauteuil et fit claquer ses doigts. « Un coup de chance, quand même. Pour commencer, on va entreprendre ce Fashnalgid dans l'entrepôt à côté. Par bonheur, le capitaine en question loge en ce moment chez moi – peut-être l'as-tu aperçu. Il lit des livres et il se peut qu'il soit civilisé. Et ma femme le nourrit bien. On pourrait peut-être le persuader de nous aider. »

Il releva le menton de Besi, l'obligeant à le regarder droit dans les yeux.

« Il est toujours possible de faire quelque chose, ma poulette.

Passe voir ce sympathique capitaine Fashnalgid et invite-le ici. Dis que j'ai un présent pour lui. Il assouplira les règlements pour nous, sûr et certain. Et, Besi... il est laid comme un démon des montagnes, mais ça ne fait rien. Sois très gentille avec lui, hein, ma poulette ? Aussi gentille que tu peux l'être, ce qui n'est pas rien. Et même un peu aguicheuse... tu vois ? Même si ça doit t'entraîner à la limite. Nos vies dépendent de ce genre de chose... »

Il tapota son long nez et lui adressa un sourire enjôleur. « Va vite, ma colombe. Et souviens-toi... ne recule devant rien pour nous l'attacher. »

UNE CARRIÈRE MILITAIRE

La Loi Restreignant la Concentration des Personnes en leur Domicile rencontra le même accueil mixte que toutes les autres proclamations de l'Oligarchie. Dans les quartiers les plus privilégiés de la cité, on hocha la tête en disant : « La sage décision que voici – quelle bonne idée. » Du côté des quais on s'exclama : « Alors voilà la dernière que ces enfoirés sont allés nous chercher ! »

Eedap Mun Odin s'abstint d'afficher sa consternation quand il regagna les cinq étages bondés de sa maison. Il savait que la police se présenterait assez tôt pour l'informer qu'il enfreignait la nouvelle loi.

Ce soir-là, il flatta ses enfants de la main, installa sa modeste anatomie près de la masse somnolente de sa femme et se prépara mentalement à une séance de pauk. Il n'avait rien dit à son épouse, sachant que l'anxiété qu'elle ne manquerait pas de manifester, ses larmes, la course dans laquelle elle se lancerait d'un bout à l'autre de la pièce, couvrant ses enfants de gros baisers mouillés en chemin, ne contribueraient en rien à résoudre le problème. Comme la respiration de sa compagne devenait aussi régulière qu'une douce brise sur les vallées automnales de Kuj-Juvec, Odin convoqua ses ressources intérieures et se livra à la petite mort donnant accès au pauk.

Pour les pauvres, les inquiets, les persécutés, il y avait toujours ce refuge : la transe du pauk. Le pauk permettait de communiquer avec les parents qui en avaient fini avec la vie sur terre. Ni l'État ni l'Église n'exerçait sa juridiction sur le royaume des morts. La vaste dimension de la mort n'avait pas de restriction sur la concentration des personnes ; pas plus que Dieu l'Azoïaxique n'y régnait. Seuls les diaphes et les plus anciens radiés y existaient dans un oubli bien ordonné, s'enfonçant vers le soleil éternellement couché du Foyer Orinel, de ce sein maternel qui accueillait tous les mortels.

Comme une plume, l'âme frissonnante d'Eedap Mun Odin dériva vers le bas, pour s'entretenir d'une façon ou d'une autre avec le diaphe de son père, récemment parti du monde d'en haut.

Celui-ci ressemblait à présent à une espèce de cage dorée mal faite. Il était difficile de voir à travers l'obsidienne de la non-existence, mais l'âme d'Odin présenta ses respects, et le diaphe pétilla légèrement en réponse. Odin déballa ses ennuis.

Le diaphe écouta, traduisant ce qu'il pouvait exprimer de consolation en d'affreuses petites bouffées de poussière brillante. Il communiqua à son tour avec les rangées d'ancêtres qui brillotaient au-

dessus de lui. Enfin il formula un conseil à l'adresse d'Odim.

« Doux fils bien-aimé, tes aïeux t'honorent pour les soins affectueux dont tu entoures ta famille. La famille doit compter sur la famille, puisque les gouvernements ne font preuve d'aucune compréhension à son égard. Ton excellent frère Odirin Nan vit loin de toi, mais, comme toi, il porte une constante affection aux pauvres gens que nous sommes. Va le trouver. Va trouver Odirin Nan. »

La voix sans voix sombra dans un tourbillon. Sur quoi Odim répondit faiblement qu'il aimait son frère Odirin Nan, mais que ce frère vivait dans le lointain pays de Shivenink ; ne valait-il pas mieux franchir les montagnes pour retourner auprès d'une branche éloignée de la famille qui vivait encore dans les vallées de Kuj-Juvec ?

« Ceux qui ici peuvent encore faire entendre leur voix déconseillent un retour à Kuj-Juvec. Le chemin à travers les montagnes devient plus hasardeux chaque décime, comme le rapportent de nouveaux arrivants ici. » La fragile structure brillotait en parlant. « Et puis, les vallées sont de plus en plus rocailleuses, et le bétail de plus en plus maigre. Fais voile vers l'ouest, là où se trouve ton frère, fils bien-aimé, ô toi le plus respectueux des jeunes gens. Sois avisé. »

« Père, entendre la mélodie de ta voix revient à obéir à sa musique. »

Avec des témoignages d'affection de chaque côté, l'âme d'Odim remonta à travers l'obsidienne, comme un charbon ardent à travers un vide étoilé. Les rangs des générations passées furent bientôt hors de vue. Puis vint la douleur de trouver un faible corps humain allongé, inerte, sur un matelas, et de chercher un moyen d'y entrer.

Odim regagna son corps mortel, affaibli par son excursion, mais fortifié par la sagesse de son père. À côté de lui, sa monumentale épouse continuait de respirer régulièrement, dans la sérénité de son sommeil.

Il passa un bras autour d'elle et se blottit dans sa chaleur, comme un enfant contre sa mère.

Il y avait ceux – amants du secret – qui se levaient à peu près au moment où Odim s'installait pour dormir. Il y avait ceux – amants de la nuit – qui aimaient être debout avant l'aube, afin de devancer leurs semblables. Il y avait ceux – amants du froid – qui étaient d'une constitution telle qu'ils trouvaient leur bonheur dans les petites heures du jour, quand la résistance humaine est à son degré le plus bas.

À trois heures du matin sonnantes, le commandant Gardeterark était debout dans son pantalon de cuir, gardant un œil vigilant sur son reflet dans le miroir tandis qu'il se rasait.

Le commandant Gardeterark n'était pas du genre à se livrer à des enfantillages comme le pauk. Il se considérait comme un rationaliste.

Le rationalisme était son credo et celui de sa famille. Il n'avait pas foi en l'Azoiaxique – aller à l'église était tout autre chose – et encore moins dans le pauk. Il ne serait jamais venu à l'esprit du commandant que sa façon de penser l'avait confiné à un *umwelt* d'obsidienne vivante, où ne brillait aucune lumière.

Pour l'instant, à chaque coup de son rasoir d'égorgeur, il envisageait divers moyens de rendre la vie dure aux habitants de Koriantura, ainsi qu'à son sous-officier, le capitaine Harbin Fashnalgid. Gardeterark croyait avoir des raisons de famille parfaitement rationnelles de détester Fashnalgid, outre le motif que lui donnait l'inefficacité de ce dernier. Et il était un homme rationnel.

Un grand roi avait autrefois régné sur Sibornal, avant le dernier Hiver de Weyr. Il portait le nom, transmis de génération en génération, de Roi Denniss. Il tenait sa cour à Askitosh-le-Vieux, et avait élu demeure dans les formidables édifices que l'on appelait aujourd'hui les Palais d'Automne. Telle était la légende.

À sa cour, le Roi Denniss avait fait venir des érudits de toutes les parties du globe. Le grand roi s'était battu pour la survie de Sibornal au cours des sinistres siècles de l'Hiver de Weyr, et avait lancé une armée sur les mers pour attaquer Pannoval.

Les hommes de savoir du roi avaient composé des catalogues et des encyclopédies. Tout ce qui vivait avait été nommé, enregistré, classé par catégorie. Seul le monde presque inanimé des morts avait été exclu, par déférence pour l'Église de la Paix Redoutable.

Une longue période de confusion avait suivi la mort du Roi Denniss. L'hiver était venu. Puis les grandes familles des sept nations sibornaliennes s'étaient réunies pour former une Oligarchie, s'efforçant de gouverner le continent sur des bases rationnelles et scientifiques, à l'exemple du Roi Denniss. Ils avaient dépêché des hommes de savoir au loin pour éclairer les natifs de Campannlat – en des endroits aussi lointains que le vieux centre de culture de Keevasien, au sud-ouest de Borlien.

L'automne de la présente Grande Année avait vu la promulgation d'un des décrets les plus éclairés de l'Oligarchie. L'Oligarchie avait changé le calendrier sibornalien. Auparavant, les nations sibornaliennes, à l'exception des habitants d'endroits aussi perdus que le Haut Hazziz, adhéraient à la formule « tant d'années après le couronnement de Denniss ». L'Oligarchie avait aboli cet usage.

Désormais, les petites années étaient comptées comme les astronomes en avaient décidé, à partir de la petite année où Helliconia et son luminaire le plus faible, Batalix, étaient le plus éloignés de Freyr : en d'autres termes, à partir de l'année de l'aphélie.

Il y avait 1825 petites années, chacune comptant 480 jours, dans une Grande Année. La présente année, celle de l'incursion

d'Asperamanka dans Chalce, était l'année 1308 après l'Aphélie. Grâce à ce système astronomique, personne ne pouvait oublier où l'on en était relativement aux saisons. C'était une disposition rationnelle.

Et le commandant Gardeterark d'achever rationnellement de se raser, de se sécher le visage et de commencer à brosser rationnellement ses formidables dents – tant de coups de brosse pour chaque dent de devant, tant pour chaque dent du fond.

Le nouveau calendrier inquiéta la paysannerie. Mais l'Oligarchie savait ce qu'elle faisait. Elle se mit à travailler dans le secret ; elle collectionnait les secrets. Elle avait des agents partout. Au cours de l'automne, elle se dota d'une police secrète chargée de veiller à ses intérêts. Son chef, l'Oligarque, devint progressivement un personnage secret, une fiction, une légende ténébreuse qui planait sur Askitosh, alors que Roi Denniss – s'il fallait en croire les chroniques – était aimé par son peuple et partout visible.

Toutes les lois et tous les édits promulgués par l'Oligarchie s'appuyaient sur des arguments rationnels. La rationalité était une cruelle philosophie lorsqu'elle était pratiquée par des individus comme Gardeterark. La rationalité lui donnait de bonnes raisons pour persécuter le monde. Chaque soir, au mess, il buvait à la rationalité, poussant le bord du verre entre ses grandes dents tandis que l'alcool lui dévalait dans la gorge.

Pour l'heure, ayant fini sa toilette, il laissa son serviteur l'aider à enfiler ses bottes et son grand manteau. Rationnellement vêtu, il sortit dans les rues glacées des heures précédant l'aube.

Son sous-officier, le capitaine Harbin Fashnalgid, n'était pas du genre rationnel, mais il buvait.

Chez lui la boisson n'avait commencé par n'être qu'une forme de sociabilité, à laquelle il s'adonnait en compagnie d'autres jeunes subalternes. À mesure que croissait sa haine de l'Oligarque, la boisson lui devint de plus en plus nécessaire. Il y avait des habitudes auxquelles on finissait par ne plus pouvoir échapper.

Un soir, au mess des officiers à Askitosh, Fashnalgid était tranquillement en train de boire et de lire, sans prêter attention à ses compagnons. Un jovial capitaine du nom de Naipundeg s'arrêta près de son fauteuil et posa sa cravache en travers du livre ouvert.

« Alors, Harbin, toujours en train de lire, espèce de sauvage ! Des cochonneries, je suppose ? »

Refermant le volume, Fashnalgid dit de sa voix sans timbre : « Ce n'est pas un ouvrage que tu risques d'avoir rencontré sur ton chemin, Naipundeg. C'est une histoire de l'architecture sacrée à travers les âges. Je l'ai trouvé chez un bouquiniste l'autre jour. Il a été imprimé il y a trois cents ans, et on y trouve expliqué comment il y a des secrets que nous avons aujourd'hui oubliés. Des secrets de confort, par

exemple. Si ça t'intéresse. »

« Non, à franchement parler, ça ne m'intéresse pas. Ça m'a l'air horriblement ennuyeux. »

Fashnalgid se leva, glissant le petit livre dans une poche de son uniforme. Il leva son verre et le vida. « Il y a de tels abrutis dans notre régiment. Je ne rencontre jamais personne d'intéressant ici. Tu ne m'en veux pas que je te dise ça ? Tu es fier d'être un abruti, n'est-ce pas ? Tu trouverais ennuyeux tout livre qui ne raconte pas des cochonneries, n'est-ce pas ? »

Il vacilla légèrement sur ses jambes. Naipundeg, lui-même passablement éméché, se mit à beugler de rage.

C'est alors que Fashnalgid laissa éclater sa haine de l'Oligarchie, et du pouvoir croissant de l'Oligarque.

Naipundeg, se jetant un autre grand verre de tord-boyaux dans le gosier, le provoqua en duel. Des témoins furent requis. Encourageant leurs requérants, ils les poussèrent dehors.

Là, une nouvelle querelle éclata. Les deux officiers chassèrent leurs témoins et commencèrent à se tirer dessus.

La plupart des balles se perdirent dans la nature.

Sauf une.

Qui atteignit Naipundeg au visage, brisant l'os malaire, pénétrant dans la tête par l'œil gauche pour ressortir de l'autre côté du crâne.

Dans cette société militaire de rencontre, Fashnalgid put faire passer le duel pour une affaire d'honneur à propos d'une dame. La cour martiale convoquée sous la haute autorité du Prêtre-Soldat Asperamanka se laissa facilement convaincre ; Naipundeg, originaire de Bribahr, n'était pas populaire. Fashnalgid fut déchargé de toute responsabilité. Mais sa conscience n'en fut pas pour autant apaisée ; il avait tué un autre officier. Moins ses compagnons de beuveries lui faisaient de reproches, plus il se jugeait coupable.

Il demanda une permission et alla passer quelque temps à la propriété de ses parents, dans la région vallonnée qui s'étendait au nord d'Askitosh. Là, il espérait se corriger, devenir plus raisonnable du côté des femmes et de la boisson. Ses parents commençaient à se faire vieux, même s'ils continuaient – comme ils le faisaient depuis quarante ans et plus – à faire chaque jour à dos de hoxney le tour de leurs champs et de leurs bois.

Les deux frères cadets de Harbin faisaient marcher la propriété à eux deux, aidés par leurs femmes. C'étaient des hommes avisés, qui semaient du tout-venant quand le premier choix ne donnait rien, choisissaient les espèces qui poussaient le plus vite, plantaient des caspiarns résistant au froid là où les bourrasques abattaient les arbres en place, construisaient de solides clôtures pour tenir à distance les troupeaux de flambregs qui venaient en maraude des plaines du nord.

Des phagors renfrognés travaillaient sous la direction des frères.

Enfant, Harbin se sentait là comme au paradis. À présent, la propriété devenait un lieu de misère. Il se rendait compte de tout ce qu'il fallait de travail pour maintenir une situation menacée par des conditions climatiques de plus en plus mauvaises, et ne tenait pas à s'en mêler. Chaque matin, il endurait les rabâchages de son père plutôt que d'aller dehors avec ses frères. Plus tard, il se retirait dans la bibliothèque, pour feuilleter mélancoliquement de vieux livres qui l'avaient enchanté autrefois et s'accorder à l'occasion un petit verre.

Harbin Fashnalgid se désolait souvent d'être un incapable. Il n'arrivait pas à exercer sa volonté. Il était trop modeste pour se rendre compte que beaucoup de personnes, surtout les femmes, l'appréciaient pour ce trait de caractère. En des temps plus cléments, il aurait eu un énorme succès.

Mais il était observateur. Il ne lui fallut pas longtemps pour remarquer que tout n'allait pas très bien entre son plus jeune frère et sa femme. Peut-être leur différend n'était-il que passager. Mais Fashnalgid commença à témoigner de la sympathie à la jeune femme. Plus il lui parlait, plus il oubliait ses bonnes résolutions. Il l'entreprit. Il lui débitait des histoires à dormir debout sur les charmes de la vie militaire, tout en la touchant, lui souriant et feignant une grande peine qui n'était qu'en partie feinte. C'est ainsi qu'il gagna sa confiance et devint son amant. La chose avait été ridiculement facile.

Rien de plus irrationnel qu'un tel comportement.

Même dans les deux étages de cette maison parentale construite un peu au hasard, il était impossible que la liaison demeurât secrète. Ivre d'amour, ou de quelque chose qui y ressemblait, Fashnalgid devint incapable de se conduire avec discrétion. Il couvrait sa nouvelle maîtresse de cadeaux insensés – hamac en osier, chèvre à deux têtes, poupée habillée en soldat, coffre d'ivoire bourré de versions manuscrites de légendes de Ponipot, couple de pécubis dans une cage dorée, figurine en argent représentant un hoxney avec un visage de femme, jeu de cartes en ivoire incrusté de nacre, pierres polies, clavicorde, rubans, poèmes, crâne madi fossilisé avec des yeux d'albâtre.

Il engagea des musiciens du village pour lui jouer la sérénade.

La jeune femme, de son côté, transportée de délices par le premier homme de sa vie qui ne connaissait rien à la culture des pommes de terre et du pellamont, dansait pour lui toute nue sur sa véranda, seulement parée des bracelets qu'il lui donnait, et chantait l'entraînant zyganéké.

Cela ne pouvait pas durer. La lugubre atmosphère de la campagne ne pouvait supporter une telle exubérance. Une nuit, les deux frères de Fashnalgid retroussèrent leurs manches, firent irruption dans le nid

d'amour, renversèrent le clavicorde et flanquèrent Fashnalgid à la porte de la maison.

« Abro Hakmo Astab ! » rugit Fashnalgid. Même les ouvriers agricoles de la propriété ne se seraient pas permis d'employer cette ignoble expression à voix haute.

Il se releva et s'épousseta dans l'obscurité. La chèvre à deux têtes mâchonnait ses pantalons.

Fashnalgid se planta sous la fenêtre de son vieux père, hurlant des insultes et des supplications. « Mère et toi avez eu une vie heureuse, bon sang. Vous êtes de la génération qui considérait l'amour comme une question de volonté. "La volonté nous distingue de l'animal, et l'amour de qui en est privé", comme dit le poète. Vous vous mariez aussi pour la vie, hein, vieil imbécile ? Eh bien, c'est différent à présent. La volonté a cédé la place aux variations atmosphériques...

« À présent il faut saisir l'amour au passage... N'était-ce pas ton devoir de père de me rendre heureux ? Hé ? Réponds, espèce de vieux schnock. Si tu as été si foutument heureux, pourquoi n'es-tu pas arrivé à me donner un heureux caractère ? Tu ne m'as rien donné. Pourquoi faut-il que je sois toujours si malheureux ? »

Aucune réponse ne vint de la maison plongée dans l'obscurité. Une poupée habillée en soldat vola par une fenêtre et le heurta à la tempe.

Il ne lui restait plus qu'à regagner son régiment à Askitosh. Mais les nouvelles voyageaient vite chez les propriétaires terriens. Le scandale suivit Fashnalgid. La malchance voulut que le commandant Gardeterark fut un oncle de la femme qu'il avait déshonorée, de cette femme qui, il n'y avait pas si longtemps encore, dansait toute nue pour lui sur sa véranda et chantait l'entraînant zyganké. À partir de ce moment, la position d'Harbin Fashnalgid dans le régiment devint de plus en plus difficile.

Son argent partait dans l'achat de livres obscurs, ainsi que dans les femmes et la boisson. Il était en train de réunir un dossier contre l'Oligarchie, dans lequel apparaissait comment l'autorité qu'elle exerçait sur le Continent Nord s'était renforcée au cours des siècles somnolents de l'automne. En fouillant dans le grenier d'un antiquaire, il tomba sur une liste de titres de propriétés uskuti dépassant un certain revenu annuel ; la propriété des Fashnalgid y figurait. Ces propriétés étaient « sujettes à obligations envers l'Oligarchie ». Cette expression n'était pas expliquée.

Fashnalgid vaqua à ses occupations militaires tout en ruminant cette expression. Il finit par acquérir la conviction qu'il faisait lui-même partie de ces obligations.

Entre deux beuveries et deux coucheries, il se remémorait certaines fanfaronnades de son père. Le vieil homme n'avait-il pas

déclaré un jour avoir rencontré l'Oligarque en personne ? Nul n'avait jamais vu l'Oligarque. Il n'y avait pas de portrait de l'Oligarque. Il n'existait aucune image de l'Oligarque dans l'esprit de Fashnalgid, sinon peut-être celle d'une immense paire de griffes en train de se refermer sur les terres de Sibornal.

Un soir, après son service de place, Fashnalgid ordonna à son serviteur personnel de seller son hoxney et partit au galop pour la propriété de son père.

Ses frères lui montrèrent les dents comme de méchants mâtins. Et il ne lui fut pas accordé de seulement apercevoir la lumière de sa vie, exception faite d'un bras nu disparaissant au coin d'une porte au moment où elle était soustraite à sa vue. Il reconnut les bracelets sur le charmant poignet. Comme ils s'entrechoquaient quand elle dansait !

Son père était étendu sur un canapé-lit, enveloppé de couvertures. Le vieillard était tout juste capable de répondre aux questions de son fils. Ses paroles n'étaient que radotages et atermoiements. Tristement, Fashnalgid reconnut son propre portrait dans les mensonges et les fumisteries de son père. Le vieil homme continuait d'affirmer avoir vu un jour Torkerkanzlag II, l'Oligarque Suprême. Mais cela remontait à plus de quarante ans, au temps de sa jeunesse.

« Les titres sont arbitraires », dit le vieillard. « Ils sont destinés à dissimuler les véritables noms. L'Oligarchie est chose secrète, et les noms de ses Membres et de l'Oligarque sont tenus secrets, de façon que personne ne les connaisse. Tiens, ils ne se connaissaient pas entre eux... Ce qui est aussi bien... »

« Alors tu n'as jamais rencontré l'Oligarque ? »

« Personne n'a jamais prétendu l'avoir rencontré. Mais les circonstances étaient un peu particulières, et il se trouvait dans la pièce à côté. L'Oligarque en personne. C'est du moins ce qui s'est dit sur le moment. Je sais qu'il était là, je l'ai toujours dit. Pour ce que j'en sais, ce pouvait être un homard géant avec des pinces montant jusqu'au ciel, mais il était là ce jour-là, ça ne fait aucun doute... et si j'avais ouvert la porte, je l'aurais vu, avec ses pinces et tout le reste... »

« Père, qu'est-ce que tu faisais là, quelles étaient ces circonstances un peu particulières ? »

« Givremont, ça s'appelait. Givremont, tu sais bien. Tout le monde sait où c'est, mais même les Membres de l'Oligarchie ne se connaissent pas entre eux. Il est important que le secret soit gardé. Souviens-toi de ça, Harbin. Aux jeunes garçons l'honnêteté, aux femmes la chasteté, aux hommes le secret... Tu connais le vieil adage que mon grand-père avait l'habitude de citer : "Il y a plus d'un bras dans une manche sibornalienne." Il y a du vrai là-dedans. »

« Quand as-tu été à Givremont ? As-tu cédé un droit sur cette propriété à l'Oligarchie ? Il faut que je sache. »

« Les devoirs, mon garçon, il y a des devoirs. C'est tout autre chose que d'acheter des poupées et des poèmes. La propriété est assurée d'être protégée si on en fait cession. L'hiver approche, il faut songer à l'avenir. Je me fais vieux. La sécurité... Ce n'est pas la peine de te mettre dans tous tes états. Il en a été convenu ainsi avant ta naissance. J'étais quelqu'un alors, plus que tu ne le seras jamais – tu devrais être commandant aujourd'hui, mon garçon, mais d'après ce qui me vient aux oreilles par les Gardeterark... Voilà pourquoi j'ai signé cet accord en vertu duquel mon fils aîné servirait dans l'armée de l'Oligarque, contribuerait à la défense de l'État, quand je... »

« Tu m'as vendu à l'armée avant ma naissance ? »

« Harbin, Harbin, les fils entrent dans l'armée. C'est faire acte de bravoure. Et de piété. C'est faire acte de piété, Harbin. Comme on l'enseigne à l'église. »

« Tu m'as vendu à l'armée ? Qu'as-tu obtenu exactement en retour ? »

« La paix de l'esprit. Le sentiment du devoir accompli. La sécurité, comme je disais tout à l'heure, mais tu n'écoutais pas. Ta mère était d'accord. Demande-lui. C'était son idée. »

« Par le Foyer... » Fashnalgid alla se verser à boire. Comme il expédiait le contenu du verre au fond de son gosier, son père se redressa et dit d'une voix bien distincte : « J'ai reçu une promesse. »

« Quelle sorte de promesse ? »

« Le futur. La sauvegarde de notre propriété. Harbin, pendant de nombreuses années j'ai été moi-même un Membre. C'est pourquoi je t'ai cédé à l'armée. C'est un honneur – une bonne, une belle carrière. Tu devrais cultiver davantage le jeune Gardeterark... »

« Tu m'as *vendu*. Père, tu as vendu ton fils comme un esclave... » Il se mit à pleurer et se précipita hors de la maison. Sans un regard en arrière, il s'éloigna au grand galop de l'endroit où il était né.

Quelques mois plus tard, il était affecté à Koriantura avec son bataillon, sous le haut commandement de son ennemi, le commandant Gardeterark, avec mission de préparer une chaude réception à l'armée d'Asperamanka au retour de son expédition.

Tout au long des temps dont l'histoire avait gardé le souvenir, Sibornal avait connu une unité plus grande que la foule de nations que comptait Campannat. Les nations du Continent Nord avaient leurs différences, mais restaient capables d'union face à une menace extérieure.

En des siècles plus cléments, Sibornal avait été un continent favorisé. Dès le début du printemps de la Grande Année, Freyr s'était levé pour ne plus jamais se coucher, permettant aux terres du Nord de se développer de bonne heure. Maintenant que l'Année déclinait, l'Oligarchie s'employait à resserrer les rênes de son pouvoir – amenant

ses propres ténèbres.

L'Oligarchie et les gens du commun savaient que l'hiver, qui s'installait lentement mais sûrement, pouvait faire éclater la société comme une conduite d'eau gelée. Les perturbations causées par le froid, le manque de ravitaillement pouvaient mener à l'écroulement de la civilisation. Après Myrkwyr, qui n'en avait plus que pour quelques années à arriver, le pays serait la proie des ténèbres et de la glace pour trois siècles et demi helliconiens : c'était l'Hiver de Weyr, lorsque Sibornal devenait le domaine des vents polaires.

Campannlat s'effondrerait sous le poids de l'hiver. Ses nations étaient incapables de collaborer. Des populations entières retourneraient à la barbarie. Sibornal, malgré des conditions encore plus sévères, survivrait grâce à une rigoureuse planification.

Toujours en quête de consolation, Harbin Fashnalgid fréquentait des prêtres et des saints hommes. L'Église était un réservoir de savoir. C'est là qu'il découvrit la réponse à la survie de Sibornal. Pour quelqu'un qui, comme lui, était obsédé par son quasi-bannissement de la propriété de son père, de ces champs et de ces bois où peinaient ses frères, cette réponse avait la force d'une révélation. Ce n'était pas vers la terre que Sibornal se tournerait une fois réduit à la dernière extrémité.

Le vaste continent était recouvert pour une si grande part de glace polaire qu'il valait mieux le considérer comme un mince anneau de terre donnant sur la mer. C'était dans les mers que résidait le salut de Sibornal en hiver. Les mers froides contenaient plus d'oxygène que les chaudes. L'hiver venu, les mers grouilleraient de vie. Les puissantes chaînes alimentaires de l'océan offriraient leur abondance – même quand la glace recouvrirait ce domaine familial d'où il avait été banni.

L'effrayant travail de l'histoire rongea Fashnalgid. Il était habitué à penser en termes de jours ou de décimes, pas en décennies et en siècles. Il combattit son penchant pour la boisson et se mit à passer autant de temps avec les prêtres qu'avec les catins. Un aumônier attaché à la chapelle de la caserne d'Askitosh devint son confident. Fashnalgid lui confessa un jour sa haine de l'Oligarchie.

« L'Église aussi déteste l'Oligarchie », dit le prêtre d'un ton doux. « Et pourtant nous travaillons ensemble. L'Église et l'État ne doivent surtout pas être séparés. Vous en voulez à l'Oligarchie parce que c'est à cause d'elle que vous avez été obligé d'entrer dans l'armée. Mais les défauts de caractère dont vous souffrez sont votre propriété – pas celle de l'armée, pas celle de l'Oligarchie.

« Louez l'Oligarchie pour ses aspects positifs. Louez-la pour sa continuité et son pouvoir bienveillant. On dit que l'Oligarchie ne dort jamais. Réjouissez-vous qu'elle veille sur notre continent. »

Fashnalgid demeura silencieux. Il lui fallut un certain temps pour

comprendre pourquoi la réponse du prêtre le troublait. Il lui vint à l'esprit qu'un « pouvoir bienveillant » était une contradiction dans les termes. Il était uskuti, et pourtant il avait été pratiquement vendu à l'armée, cette autre forme d'esclavage. Quant à l'Oligarchie qui ne dormait jamais... quiconque pouvait se passer de sommeil était par définition inhumain, et par conséquent aussi opposé à l'humanité que les phagors.

Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il se rendit compte que le prêtre avait parlé de l'Oligarchie en des termes semblables à ceux qu'il aurait pu employer pour Dieu l'Azoiaxique. Lui aussi était loué pour sa continuité et son pouvoir bienveillant. Lui aussi veillait sur le continent. Et n'affirmait-on pas que l'Église ne dormait jamais ?

À partir de ce moment, Fashnalgid cessa d'aller à l'église et fut plus confirmé que jamais dans l'opinion que l'Oligarchie était une monstruosité.

La Première Garde de l'Oligarque avait eu la chance de ne pas être embrigadée dans l'expédition punitive d'Asperamanka au nord de Campannlat. Quelques semaines plus tard, cependant, elle recevait l'ordre de se rendre à Koriantura pour occuper la frontière.

Fashnalgid avait eu l'audace de questionner le commandant Gardeterark sur les raisons de ce mouvement.

« La Mort Grasse est en train de s'étendre », dit le commandant avec rudesse. « Nous ne voulons pas d'émeutes dans les villes frontières, non ? » L'antipathie que lui inspirait son sous-officier était telle qu'il ne le regardait pas dans les yeux mais dans la moustache.

Pour sa dernière soirée à Askitosh, Fashnalgid était avec la femme qui avait alors ses préférences, une certaine Rostadal. Elle habitait dans un grenier à seulement quelques rues de la caserne.

Fashnalgid aimait bien Rostadal et la plaignait. C'était une personne déplacée. Elle venait d'un village dans le Nord. Elle n'avait rien. Pas de biens. Pas de croyances politiques ou religieuses. Pas de famille. Elle réussissait cependant à être gentille, et savait rendre accueillante la petite chambre qu'elle louait.

Il se dressa soudain dans le lit et dit : « Il va falloir que j'y aille, Rostadal. Donne-moi à boire, veux-tu ? »

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Contente-toi de me donner à boire. C'est le poids du malheur. Je ne peux pas rester. »

Sans protester, elle glissa hors du lit et lui apporta un verre de vin. Il l'avalait d'un trait.

Elle le regarda et dit : « Explique-moi ce qui te tracasse. »

« Je ne peux pas. C'est trop terrible. Le monde est rempli de mal. Il commença à se rhabiller. Elle se glissa dans son heudrant défraîchi, sans mot dire, se demandant s'il allait la payer. Il n'y avait qu'une

lampe à huile pour éclairer la scène.

Après avoir lacé ses bottes, Fashnalgid ramassa le livre qu'il avait posé sur la table de chevet et lui laissa quelques sibs. Son expression était celle d'une immense détresse. Il vit la peur de la jeune femme mais ne pouvait rien faire pour la réconforter.

« Est-ce que tu reviendras, Harbin ? » demanda-t-elle en joignant les mains.

Il leva les yeux vers le plafond craquelé et secoua la tête. Puis il sortit.

Une méchante pluie tombait sur Askitosh, faisant écumer les caniveaux. Fashnalgid n'y fit même pas attention. Il s'engagea d'un pas vif dans les rues désertes, essayant de chasser ses pensées.

La nuit précédente, un messenger monté sur un yelk épuisé était passé par ces mêmes rues. Il se dirigeait vers le quartier général au sommet de la colline. Bien que la chose ait été étouffée, le mess des officiers en avait rapidement entendu parler. Le messenger était un agent de l'Oligarque. Il était porteur d'un message annonçant la victoire des forces d'Asperamanka sur les armées alliées de Campannat et la délivrance d'Isturiacha. Asperamanka, disait le message, attendait un accueil triomphal à son retour en Sibornal.

Le messenger avait mis pied à terre dans la cour pour tomber aussitôt de tout son long. Il présentait tous les symptômes de la Mort Grasse. Un officier supérieur l'avait achevé d'un coup de pistolet.

Une ou deux heures plus tard, la mère de Fashnalgid lui apparaissait au cours d'un rêve agité. « Le frère va massacrer le frère », disait-elle. Il était lui-même suspendu à un crochet.

Deux jours passèrent et Fashnalgid se trouva affecté à Koriantura.

Dès qu'il eut pris les ordres du commandant Gardeterark, il vit clairement le plan qu'avait conçu l'Oligarque. Il n'y avait qu'un facteur qui risquait de déranger le programme destiné à protéger Sibornal contre les rigueurs de l'Hiver de Weyr. Ce facteur était encore plus diviseur que le froid : la Mort Grasse. Dans la folie qui accompagnait la Mort Grasse, le frère dévorait le frère.

La mort de son messenger de minuit avertissait l'Oligarque que le retour de l'armée d'Asperamanka apporterait la peste du Continent Sauvage. Une décision rationnelle avait fini par s'imposer : l'armée ne devait pas revenir. La Première Garde, dont Fashnalgid était un officier, était à Koriantura pour une seule et unique raison : anéantir l'armée d'Asperamanka quand elle approcherait de la frontière. Les mesures prophylactiques, la Loi Restreignant la Concentration des Personnes en leur Domicile, imposées à la cité et à Eedap Mun Odin, étaient des manœuvres destinées à faire mieux accepter le massacre, quand il aurait lieu, à la population.

Ces pénibles pensées agitaient Harbin Fashnalgid dans le lit qu'il

occupait sous le toit d'Odin. Contrairement au commandant Gardeterark, il n'était pas un lève-tôt. Mais il n'arrivait pas à fuir dans le sommeil la vision qu'il avait dans la tête. Cette Oligarchie qu'il voyait désormais comme une araignée, tapie quelque part dans l'obscurité, se maintenant à travers les âges quoi qu'il pût en coûter aux gens du commun.

Tel était le contenu implicite de la remarque de son père lui disant qu'il avait acheté la promesse du futur. Il l'avait achetée avec la vie de son fils. Son père avait assuré sa propre sécurité en tant qu'ex-Membre de l'Oligarchie, quoi qu'il pût en coûter à autrui.

« Il faut que je fasse quelque chose », dit Fashnalgid en s'arrachant enfin de son lit. De la lumière filtrait à travers sa petite fenêtre. Tout autour de lui, il pouvait entendre la vaste famille d'Odin qui commençait à bouger.

« Il faut que je fasse quelque chose », répéta-t-il en s'habillant. Et quand, quelques heures plus tard, Besi Besamitikahl entra dans son bureau, il lut dans certaines attitudes qu'elle prenait inconsciemment l'aveu de sa disponibilité. À ce moment-là, il vit comment il pourrait se servir d'elle et d'Odin pour déranger les plans de l'Oligarque et sauver l'armée d'Asperamanka.

L'escarpement situé à l'est de Koriantura, qui dégringolait jusqu'à l'Isthme de Chalce, marquait le point de jonction des continents de Sibornal et Campannlat. Le terrain accidenté qui s'étendait au sud de l'escarpement – et que devait traverser toute armée faisant rouie vers Uskutoshk – était limité à l'ouest par des marécages qui finissaient par mener à la mer, et s'interrompait au bout de quelques milles avec les Murs d'Ivoire, qui se dressaient comme des sentinelles devant les steppes de Chalce.

Harbin Fashnalgid et les trois simples soldats qu'il avait sous ses ordres arrêterent leurs yelks au pied des Murs d'Ivoire et mirent pied à terre. Ils découvrirent une caverne qui les mettait à l'abri de la morsure du vent, et Fashnalgid ordonna à l'un des hommes d'allumer un petit feu. Lui-même but un petit coup à une flasque de poche.

Il avait d'ores et déjà utilisé Besi Besamitikahl. Elle lui avait montré un chemin à travers les petites rues de Koriantura qui descendait en décrivant une courbe, évitant le reste de la Première Garde, concentrée le long des remparts de l'escarpement. En principe, Fashnalgid était désormais un déserteur.

Il avait donné à son détachement quelques informations destinées à les fourvoyer. Ils devaient attendre ici l'arrivée de l'armée d'Asperamanka. Ils ne couraient aucun danger. Il avait un message spécial de l'Oligarque pour Asperamanka en personne.

Ils mirent leurs yelks à l'attache en position couchée de façon à

pouvoir se blottir contre les animaux et profiter ainsi de leur chaleur.

L'attente commença. Fashnalgid lisait un livre de poésie amoureuse.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Les hommes se mirent à se plaindre entre eux. Le brouillard se dissipa, le ciel devint d'un bleu vaporeux. Soudain, ils entendirent des bruits de sabots dans le lointain. Venant du sud, des cavaliers approchaient.

Les Murs d'Ivoire étaient les bastions de l'inhospitalier massif montagneux qui moutonnait autour du Golfe de Chalce. Ils formaient des canons par lesquels devaient passer tous les voyageurs.

Fashnalgid fourra le volume de poésie dans sa poche et bondit sur ses pieds.

Il sentait – comme cela lui était si souvent arrivé dans le passé – la faiblesse de sa détermination. Les heures d'attente, sans parler du caractère langoureux des vers, avaient sapé sa volonté d'agir. Néanmoins, il ordonna sèchement à ses hommes de sortir de leur cachette tout en restant hors de vue. Il s'attendait à voir l'avant-garde d'une armée. Seuls deux cavaliers apparurent.

Ils arrivaient lentement, tous les deux affalés sur les selles de leurs yelks. Ils étaient en uniforme, les yelks étaient à moitié tondus, à la mode militaire. Fashnalgid leur ordonna de faire halte.

Un des cavaliers mit pied à terre et s'avança lentement. Bien que ce ne fût guère plus qu'un tout jeune homme, son visage était gris de poussière et de fatigue. « Êtes-vous d'Uskutoshk ? » lança-t-il d'une voix rauque.

« Oui, de Koriantura. Vous faites partie de l'armée d'Asperamanka ? »

« Nous avons trois jours d'avance sur le gros de la troupe. Peut-être plus. »

Fashnalgid réfléchit. S'il les laissait passer, les deux cavaliers seraient interceptés par les guetteurs du commandant Gardeterark et risquaient de révéler où il se trouvait. Il ne s'estimait pas capable de les abattre de sang-froid – ce jeune homme était tout de même un lieutenant porte-enseigne. Le seul moyen de les arrêter était de les mettre au courant du sort qui attendait l'armée, et de s'assurer de leur coopération.

Il fit un pas en direction du lieutenant. Celui-ci fit aussitôt jaillir un revolver qu'il cala sur son bras gauche replié. Tout en visant, l'œil dans le prolongement du canon, il dit « N'approchez pas davantage. Vous avez d'autres hommes avec vous. »

Fashnalgid écarta les mains. « Non, ne faites pas ça. Nous ne vous voulons pas de mal. Je veux seulement vous parler. On dirait qu'un petit coup à boire ne vous ferait pas de mal. »

« Nous allons tous les deux rester où nous sommes. » Sans

détourner l'œil de l'alignement du canon, le lieutenant lança à son compagnon « Va désarmer cet homme. »

S'humectant nerveusement les lèvres, Fashnalgid espérait que ses hommes allaient venir à la rescousse ; d'un autre côté, il espérait que non, car cela risquait de lui faire prendre une balle dans le corps. Il regarda le deuxième cavalier mettre pied à terre. Bottes, pantalons, manteau, toque de fourrure. Visage pâle, avec des traits fins, dépourvu de barbe. Quelque chose dans ses mouvements dit à Fashnalgid, expert en la matière, que c'était une femme. Elle s'approcha de lui de façon hésitante.

Quand elle fut près de lui, Fashnalgid passa à l'attaque, saisissant par le poignet le bras qu'elle tendait vers lui, le lui tordant et la faisant brutalement pivoter. Se servant d'elle comme d'un bouclier entre lui et l'autre homme, il dégaina son propre pistolet.

« Jette ton arme, ou je vous descends tous les deux. » Quand l'autre eut obtempéré, Fashnalgid appela ses hommes. Les soldats émergèrent prudemment, n'ayant apparemment aucune envie d'en découdre.

Le cavalier, privé de son arme, continuait de faire face à Fashnalgid. Celui-ci, tenant toujours son arme pointée, glissa sa main gauche à l'intérieur du manteau de sa prisonnière et lui palpa les seins.

« Qui diable es-tu donc ? » Il éclata de rire au moment même où la femme se mettait à pleurer. « Tu es décidément un homme qui aime voyager avec son petit confort... un petit confort tout ce qu'il y a de bien fourni, ma foi. »

« Je m'appelle Luterin Shokerandit. Lieutenant. J'ai une mission urgente à remplir auprès de l'Oligarque Suprême, aussi feriez-vous bien de me laisser passer. »

« Dans ce cas tu es dans de sales draps. » Il ordonna à un de ses hommes de ramasser le pistolet de Shokerandit, fit pivoter la femme et lui enleva sa toque pour mieux la regarder. Toress Lahl se tint devant lui, les yeux noirs de colère. Il lui tapota la joue en disant à Shokerandit : « Je n'ai rien contre toi. Loin de là. Je suis là pour te mettre en garde. Je vais ranger mon pistolet et nous allons nous serrer la main en hommes dignes de ce nom. »

Ils échangèrent une poignée de main méfiante, se surveillant mutuellement. Shokerandit prit Toress Lahl par le bras et l'attira à ses côtés, sans mot dire. Quant à Fashnalgid, le contact d'une paire de seins lui avait remonté le moral ; il commençait à se féliciter de la façon dont il était en train de maîtriser une situation difficile quand un de ses hommes, qui continuait à faire le guet, annonça que des cavaliers approchaient ; ils venaient du nord, de Koriantura.

Une colonne d'hommes montés se rapprochait effectivement des

Murs d'Ivoire, un étendard flottant en son milieu. Fashnalgid sortit prestement une lunette d'approche de la poche de son manteau et observa l'avance du groupe.

Il laissa échapper un juron. En tête de la colonne se trouvait son supérieur en personne, le commandant Gardeterark. La première pensée de Fashnalgid fut que Besi l'avait trahi. Mais il était plus vraisemblable qu'un quelconque habitant de Koriantura l'avait vu quitter la ville et avait signalé le fait.

Les silhouettes étaient encore à une distance respectable.

Il n'avait aucun doute sur ce que serait son sort s'il était pris, mais il était encore temps d'agir. Autant par son attitude que par ses paroles, il persuada Shokerandit et la femme qu'il serait plus sûr pour eux de se joindre à lui que d'essayer de fuir – surtout lorsqu'il leur offrit deux de ses yelks bien reposés à monter. Criant à ses hommes de garder leur poste et de dire au commandant qu'il y avait un important corps de troupe à l'autre bout des Murs, Fashnalgid sauta sur son yelk et, suivi de Shokerandit et de Toress Lahl, s'éloigna au grand galop tout en poussant devant lui un des yelks resté sans cavalier.

À quelque distance de là, un passage latéral s'ouvrait dans l'étroit défilé des Murs. Fashnalgid lança le yelk sans cavalier droit devant et engagea le sien dans le passage. Le bruit du yelk qui s'enfuyait, pensait-il, conduirait ses ennemis à poursuivre leur course dans cette direction.

Le défilé se réduisit à une simple fissure. À force de presser leurs montures, ils parvinrent tant bien que mal à escalader la pente instable. Ils émergèrent un peu plus haut dans une confusion de rochers éclatés où des arbustes et des buissons, courbés par le vent, indiquaient la direction du sud. Quelque part au-dessous d'eux roula le tonnerre de la troupe du commandant en train de passer au galop.

Fashnalgid essuya d'un revers de main la sueur glacée qui lui mouillait le front et prit la direction de l'ouest. Les deux soleils étaient proches l'un de l'autre, Freyr aussi bas que d'habitude au sud-ouest, Batalix à son couchant à l'ouest.

Les trois cavaliers poussèrent leurs montures à travers une série de buttes érodées et leur firent contourner un bloc erratique en morceaux de la taille d'une maison, où subsistaient d'anciens signes d'habitation humaine. Au loin, au-delà du point où le sol s'abaissait, on pouvait voir briller la mer. Fashnalgid fit halte et but un coup à sa flasque. Il la tendit à Shokerandit, mais ce dernier secoua la tête.

« Je vous ai suivi de confiance », dit-il. « Mais maintenant que nous avons échappé à vos amis, vous feriez bien de me dire ce que vous avez en tête. J'ai pour tâche de remettre un message à l'Oligarque dans les meilleurs délais possibles. »

« Et moi j'ai pour tâche d'échapper à l'Oligarque. Laisse-moi te

dire que si tu te présentes devant lui, tu as toutes les chances de te faire descendre. » Il mit Shokerandit au courant de la réception qui se préparait pour Asperamanka. Shokerandit secoua la tête.

« C'est l'Oligarchie qui nous a envoyés en Campannlat. Il faut que vous soyez complètement fou pour croire qu'on va nous massacrer à notre retour.

« Si l'Oligarchie a si peu de considération pour un individu, elle n'en aura pas davantage pour une armée. »

« Aucune personne sensée n'irait anéantir une de ses armées ! » Fashnalgid se mit à faire de grands gestes.

« Tu es plus jeune que moi. Tu as moins d'expérience. Ce sont les gens sensés qui sont les plus nuisibles. Tu crois vivre dans un monde où les hommes se comportent raisonnablement ? Qu'est-ce que la rationalité ? N'est-ce pas simplement l'espoir que les autres se comporteront comme nous ? Il faut que tu sois dans l'armée depuis bien peu de temps pour croire que tout le monde a la même mentalité. Franchement, je crois que mes amis sont fous. Certains ont été rendus fous par l'armée, d'autres étaient assez fous pour être attirés par ce royaume de la crétinerie, d'autres sont simplement doués pour la folie. Un jour, j'ai entendu prêcher le Prêtre-Soldat Asperamanka. Il parlait avec une telle force que je le crois brave homme. Il y a de braves types... Mais la plupart des officiers sont plutôt des types dans mon genre, crois-moi – des pourris que seuls des fous voudraient suivre. »

Un silence suivit cet éclat. Puis Shokerandit dit avec froideur : « Je ne ferais certainement pas confiance à Asperamanka. Il était prêt à laisser mourir ses propres hommes. »

« "Sagesse est prompte à folie devenir/Si l'on apprend seulement à souffrir" », cita Fashnalgid, ajoutant : « Une armée transportant la peste.. L'Oligarchie serait heureuse de s'en débarrasser, maintenant qu'une attaque de Campannlat n'est plus à redouter. Et puis, ça arrange Askitosh de se débarrasser du contingent de Bribahr...

Comme s'il n'y avait plus rien à dire, Fashnalgid tourna le dos aux deux autres et but un grand coup à sa flasque. À mesure que Batalix descendait vers le mince ruban que formait la mer au loin, le ciel se couvrait de nuages.

« Que proposez-vous donc de faire, s'il est exclu que nous nous fassions prendre entre deux feux ? » demanda hardiment Toress Lahl.

Fashnalgid pointa un doigt vers l'horizon. « Un bateau attend de l'autre côté des marais, madame, avec une amie à moi dedans. C'est là que je vais. Vous êtes libres de venir si vous voulez. Si vous croyez en mon histoire, vous viendrez. »

Il se remit lentement en selle, attacha son col sous son menton, lissa sa moustache et hocha la tête en signe d'adieu. Puis il éperonna sa monture. Le yeik baissa la tête et commença à descendre la pente

rocheuse en direction de la mer qui brasillait au loin.

Luterin Shokerandit lança à la silhouette qui s'éloignait « Et quelle est sa destination, à votre bateau ? »

Le vent qui agitait les buissons noya presque la réponse à sa question.

« Terminus Shivenink... »

La mince silhouette montée sur son yelk s'engagea dans le labyrinthe de marais qui s'étendait au voisinage de la mer ; aussitôt des oiseaux s'envolèrent d'entre les sabots broussailleux de l'animal tandis que de petits amphibiens disparaissaient dessous. Des choses sautillaient dans les flaques criblées de gouttes de pluie. Tout ce qui pouvait bouger s'écartait du chemin de l'homme.

Le capitaine Harbin Fashnalgid était d'humeur trop sombre pour se demander pourquoi il fallait que l'humanité restât aussi isolée au milieu de toutes les autres formes de vie. Cette question – ou plutôt une certaine impuissance à percevoir la réponse correcte au problème qu'elle posait – était pourtant à l'origine de l'existence d'un monde qui se déplaçait au-dessus de la planète suivant une orbite circumpolaire.

Ce monde était un monde artificiel. Station d'Observation Terrienne Avernus : telle était sa désignation. Il tournait autour de la planète 1500 kilomètres au-dessus de la surface, d'où il était visible sous la forme d'une brillante étoile à la course rapide ; les habitants de la planète lui avait donné le nom de Kaido.

À bord de la station, deux familles surveillaient l'enregistrement automatique de toutes les informations qui pouvaient être recueillies sur Helliconia au cours de son passage au-dessus de l'Avernus. Elles veillaient aussi à ce que ces informations – dans toute leur richesse, leur confusion, leur profusion de détails – soient transmises à la planète Terre, à un millier d'années-lumière de distance. C'était à cette fin que la SOT avait été construite. À cette fin que des êtres humains avaient été mis au monde pour la peupler. L'Avernus n'était plus, à cette époque, qu'à quelques années terrestres de son quatre millièmes anniversaire.

L'Avernus était la concrétisation, coulée dans la technologie la plus avancée de sa culture, de l'impuissance à percevoir la réponse au vieux problème de savoir pourquoi l'humanité était divorcée de son environnement. C'était le dernier témoignage de ce long divorce. Il ne représentait rien de moins que le triomphe d'une époque où l'homme avait essayé de conquérir l'espace et de réduire la nature en esclavage tout en restant lui-même un esclave.

Pour cette raison, l'Avernus était en train de mourir.

Au cours des longs siècles de son existence, l'Avernus avait traversé bien des crises. Sa technologie n'était pas en cause ; loin de là – la vaste coque de la station, qui avait un kilomètre de diamètre, était une entité conçue pour s'entretenir elle-même, pourvue de petits servo-mécanismes qui s'activaient à sa surface comme autant de parasites, remplaçant plaques et instruments au gré des besoins. Les servo-mécanismes se déplaçaient rapidement, s'adressant des signaux de leurs bras asymétriques, comme des crabes sur une plage de germanium inconnue, communiquant entre eux dans un langage que seul l'ordinateur de contrôle MAITRE D'ŒUVRE comprenait. En quarante siècles les servo-mécanismes n'avaient jamais failli à leur tâche. Les crabes s'étaient révélés infatigables.

Des escadrons de satellites auxiliaires accompagnaient l'Avernus à travers l'espace, ou filaient dans toutes les directions, comme les étincelles d'un feu. Ils se croisaient et se recroisaient sur leurs orbites, les uns pas plus gros qu'un globe oculaire, les autres de forme et de conception complexes, vaquant à leurs occupations programmées : la récolte d'informations. Un flot incessant de données desséchait ce qui leur servait de gorge. Quand l'un d'eux fonctionnait mal, ou était réduit au silence par un grain de poussière

cosmique, un instrument de rechange s'envolait des trappes de service de l'Avernus et prenait sa place. Comme les crabes, les satellites étincelles s'étaient révélés infatigables.

Même chose à l'intérieur de l'Avernus. Derrière son lisse cloisonnement de plastique se trouvait l'équivalent d'un endo-squelette ou, pour utiliser une comparaison plus adéquatement dynamique, un système nerveux. Ce système nerveux était infiniment plus complexe que celui de n'importe quel être humain. Il possédait l'équivalent inorganique d'un cerveau bien à lui, de reins, de poumons, d'entrailles bien à lui. Il était dans une large mesure indépendant du corps qu'il servait. Il résolvait tous les problèmes liés à l'excès de chaleur ou de froid, à la condensation, au microclimat, aux déchets, à l'éclairage, à l'intercommunication, aux illusions sensorielles, et à des centaines d'autres facteurs destinés à rendre la vie physiologiquement supportable aux occupants de la station. Comme les crabes et les satellites, ce système nerveux s'était révélé infatigable.

La race humaine, elle, s'était fatiguée. Chaque membre des huit familles – plus tard réduites à six, et désormais à deux – n'avait, dans la spécialité qui était la sienne, qu'un seul et unique but : transmettre autant d'informations que possible sur Helliconia à la lointaine planète Terre.

Un but trop limité, trop abstrait, trop coupé du système sanguin.

Progressivement, les familles étaient devenues victimes d'une sorte de neurasthénie des sens et avaient perdu le contact avec la réalité. La Terre, globe vivant, avait cessé d'exister.

Il ne restait plus que la Terre Obligation, un poids sur la conscience, une ancre pour l'esprit.

Même la planète qui s'offrait à leurs yeux, le splendide et changeant ballon d'Helliconia, qui flamboyait dans la lumière de ses deux soleils et traînait derrière lui son cône de ténèbres pareil à un coup de vent, même Helliconia devint une abstraction. Il était impossible de se rendre sur Helliconia. S'y rendre signifiait la mort. Bien que les êtres humains qui vivaient à sa surface, si dévotement observés d'en haut, parussent en tout point semblables aux humains de souche terrienne, ils étaient protégés du contact avec le dehors par un mécanisme viral complexe, aussi infatigable que les mécanismes de l'Avernus. Le virus en question, le virus hélico, était mortel pour les habitants de l'Avernus en toutes saisons. Des hommes et des femmes étaient descendus à la surface de la planète. Ils y avaient marché durant quelques jours, s'émerveillant de l'expérience. Puis ils avaient péri.

Sur l'Avernus, un minimalisme résigné avait longtemps régné. Il était devenu de règle d'avoir de moins en moins d'entrain.

Au cours de la lente avance de l'automne sur la planète au-dessous, alors que Freyr s'éloignait de jour en jour et de décennie en décennie d'Helliconia et de ses planètes sœurs – alors que les 236 unités astronomiques séparant Batalix de Freyr à son périégée s'étraient vers les formidables 710 UA de l'apogée –, les jeunes de la Station d'Observation, désespérés, se soulevèrent et renversèrent leurs maîtres. Qu'est-ce que cela pouvait faire que ceux-ci fussent eux-mêmes des esclaves ? L'ascétisme avait fait son temps. Les vieux furent massacrés. Le minimalisme fut massacré. Ce fut le règne de l'eudémonisme. La Terre avait tourné le dos à l'Avernus. Très bien, alors l'Avernus tournerait le dos à Helliconia.

D'abord, un aveugle abandon à la sensualité avait été suffisant. Le seul fait d'avoir brisé les chaînes stériles du devoir était assez glorieux. Mais – et dans ce « mais » réside peut-être le destin de la race humaine – l'hédonisme se révéla insuffisant. La promiscuité, tout comme l'abstinence, était une impasse.

De cruelles perversions sortirent des lits souillés de l'Avernus. Dommages physiques, scarifications, cannibalisme, pédérastie, pédophilie, sodomie, pénétrations sadiques d'enfants en bas âge et de personnes âgées devinrent monnaie courante. Flagellation, fornication collective, viol anal et bucal, mutilation – tel était le pain quotidien. La libido se déchaînait, l'intellect déclinait.

Toutes les dépravations s'en donnèrent à cœur joie. Les laboratoires furent encouragés à produire des mutations de plus en plus grotesques. Des nains pourvus d'organes sexuels hypertrophiés furent suivis d'organes sexuels hybrides doués de vie. Ces « parties jouetnitales » – ou « zizipantins » – se déplaçaient sur des jambes leur appartenant en propre ; des modèles ultérieurs progressèrent grâce à des muscles labiaux et préputiaux. Ces monstres reproducteurs s'excitaient et s'engloutissaient réciproquement en public, ou s'en prenaient aux humains qu'ils rencontraient sur leur passage. Les organes devinrent plus élaborés, plus aposématiques. Ils proliféraient, se dressaient et s'affaissaient, suçaient, se répandaient en liquides gluants, et se reproduisaient. Les formes qui ressemblaient à des champignons priapiques et celles qui ressemblaient à des oocies labyrinthiques déployaient une activité incessante, présentant des couleurs éclatantes ou fanées selon leur état de flaccidité ou de tumescence. Dans les dernières phases de leur évolution, ces appareils génitaux autonomes atteignaient des tailles énormes ; certains devenaient violents et se jetaient comme autant de limaces multicolores contre les murs des réservoirs de verre où ils écoulaient leur existence quasi pélagique.

Plusieurs générations d'Averniens vénérèrent ces étranges objets polymorphes un peu comme s'il s'était agi de dieux bannis de la station. La nouvelle génération ne devait pas les tolérer.

Une guerre civile, une guerre entre générations, éclata. La station se transforma en champ de bataille. Les organes mutants prirent le large ; beaucoup d'entre eux furent détruits.

Le combat se poursuivit durant plusieurs années et plusieurs vies. Les morts furent nombreux. La vieille structure des familles, restée si longtemps stable, fondée sur des modèles éprouvés sur Terre, éclata. Les deux camps avaient pour noms les Tan et les Pin, mais les étiquettes n'avaient que peu de rapport avec ce qui avait un jour existé.

L'Avernus, havre technologique, temple de tout ce qu'il y avait eu de positif et d'entreprenant dans l'intelligence humaine, n'était plus qu'une arène pleine de confusion dans laquelle des sauvages passaient le plus clair de leur temps à se tendre des embuscades pour se fracasser le crâne.

QUELQUES RÉGLEMENTS SUPPLÉMENTAIRES

Tout un système de levées de terre recouvrait les marécages entre Koriantura et Chalce tel un réseau de veines. Ça et là, les digues se coupaient. Les intersections étaient parfois marquées par de grossières barrières, qui empêchaient le bétail de s'égarer. La partie supérieure des digues était aplatie là où hommes et animaux s'étaient tracé des passages ; les côtés disparaissaient sous l'épais tapis d'une herbe rude qui se mêlait aux roseaux bordant les fossés où coulait une eau noire. Le terrain ainsi morcelé gargouillait quand on marchait dessus. Du gros bétail le traversait posément. Les bêtes s'arrêtaient de temps en temps pour boire dans des mares où stagnait une eau sombre.

Luterin Shokerandit et sa prisonnière étaient les seules figures humaines visibles sur des milles à la ronde. Leur progression dérangeait parfois des volées d'oiseaux qui décollaient bruyamment, sans prendre trop d'altitude, et repliaient soudain l'éventail de leur nuée ailée pour replonger de concert vers la terre.

À mesure que l'homme se rapprochait de la mer et qu'augmentait la distance le séparant de la femme qui le suivait, les petits ruisseaux subissaient de plus en plus l'influence de la mer et leurs eaux devenaient de plus en plus saumâtres. Leur doux babil fournissait un accompagnement agréable au floc-floc des sabots du yelk.

Shokerandit fit halte et attendit que Toress Lahl comble son retard. Il allait lui crier un encouragement, quand quelque chose le retint.

Il était sûr que l'étrange capitaine Fashnalgid mentait au sujet de la réception qui attendait Asperamanka sur les crêtes de Koriantura. Croire Fashnalgid revenait à mettre en doute l'intégrité du système selon lequel Shokerandit vivait. Tout de même, un certain accent de sincérité dans ses paroles invitait Shokerandit à la prudence. Il avait pour mission de porter le message d'Asperamanka à Koriantura, au quartier général de la garnison qui s'y trouvait affectée. Il entraînait donc aussi dans sa mission d'éviter une éventuelle embuscade. Le plus sage semblait être de faire semblant de croire l'histoire de Fashnalgid, et de s'échapper de Chalce en bateau.

Une lumière trompeuse régnait sur les marais. La silhouette de Fashnalgid avait disparu. Shokerandit n'avancait pas aussi vite qu'il l'aurait voulu. Sa monture suivait la piste ménagée au sommet des

levées de terre, mais chaque pas n'en paraissait pas moins lent et empêtré par la boue.

« Reste près de moi », lança-t-il à Toress Lahl. Sa voix résonna sourdement dans sa tête. D'une secousse il fit repartir le yelk.

La pluie brunâtre qui avait menacé un peu plus tôt s'était transformée en un classique ascendant-descendant uskuti, comme il était de tradition d'appeler la chose. Ses châles s'étaient désormais éloignés vers le sud, laissant toute une confusion de motifs lumineux sur les marais. Aux yeux de certains, le paysage pouvait paraître morne ; pourtant, même en ces terres inexploitable, certains processus vitaux étaient à l'œuvre pour les espèces qui se disputaient la suprématie sur Helliconia, les ancipités et les humains.

Dans les eaux soumises aux marées qui alimentaient les bassins de chaque côté des levées de terre, prospéraient des algues marines. Semblables aux lamineuses, elles concentraient l'iode contenue dans l'eau dans leurs minces doigts bruns. Les algues diffusaient ce corps chimique dans l'atmosphère sous forme de composés iodés, notamment d'iode méthylique. À mesure que l'iode méthylique se redécomposait en iode dans l'atmosphère, la circulation des vents en assurait la dissémination dans toutes les parties du globe.

Les ancipités et les humains ne pouvaient pas vivre sans iode. Leurs glandes thyroïdes en faisaient la moisson pour la régulation de leurs métabolismes par hormones porteuses d'iode interposées.

À cette époque de la Grande Année, après la période déclin des Sept Éclipses, certaines de ces hormones s'employaient à ce que la race humaine fût plus exposée que d'habitude aux ravages du virus hélico.

Comme prisonnières d'un labyrinthe, ses pensées tournaient en rond, composant des motifs désormais familiers. Il se rappelait souvent ses exploits à Isturiacha – mais sans fierté à présent. Ses compagnons l'avaient admiré pour son courage ; chaque balle qu'il avait tirée, chaque coup de son épée qui avait brisé un corps ennemi, brillait maintenant d'un éclat légendaire. Pourtant il reculait d'horreur devant ce qu'il avait fait, et devant la jubilation qui avait été la sienne pendant qu'il le faisait.

Même chose avec cette femme. Au cours de leur voyage solitaire vers le nord, il avait possédé Toress Lahl. Elle ne lui avait opposé aucune résistance pendant qu'il prenait son plaisir. Il se régalait encore du contact de sa chair, et de son pouvoir sur elle. Et pourtant il pensait avec des remords à la femme qui lui était destinée, Insil Esikananzi, et qui attendait là-bas, à Kharnabhar. Que penserait-elle si elle le voyait couché avec cette étrangère issue du cœur du Continent Sauvage ?

Ces pensées revenaient, déformées et fugitives, jusqu'au moment où il en eut mal au crâne. Il se souvint tout à coup d'une fois où, enfant, il avait fait irruption chez sa mère. Il s'était étourdiment précipité dans sa chambre. Elle était là, cette vague silhouette qui s'enfermait si souvent dans ses quartiers (et de plus en plus souvent depuis la mort de Favin). Elle était en train de se faire habiller par sa servante, observant l'opération dans son miroir d'argent brumeux où l'amoncellement de ses flacons de parfum et de ses onguents se reflétait comme les flèches et les dômes d'une cité lointaine.

Sa mère s'était retournée pour lui faire face, sans reproche, sans animation, sans – pour autant qu'il s'en souvînt – un mot. Elle se faisait passer sa plus belle robe en vue de quelque grande réception. Cette robe, cadeau de savants liés à la Roue, était entièrement brodée d'une carte d'Helliconia. Les pays et les îles étaient représentés en argent, les mers en bleu vif. Les cheveux maternels, en attendant d'être coiffés, pendaient tristement, cascade qui dévalait du pôle Nord jusqu'au Haut Nyktryhk et au-delà. La robe se boutonnait dans le dos. Il remarqua, pendant qu'il se tenait là et que la servante se penchait pour attacher les boutons, que la cité d'Oldorando, dans le Continent Sauvage, marquait l'emplacement des parties sexuelles de sa mère. Il avait toujours été honteux de cette observation.

Les épaisses touffes d'herbe qui défilaient sous ses pieds se transformèrent sous ses yeux en masses de poils. L'herbe se rapprochait de façon incompréhensible. Il voyait de petits amphibies sauter dans les fissures bordées de poils, entendait le tintement de l'eau qui allait son chemin, regardait de minuscules pâquerettes disparaître sous les sabots des yelks comme autant d'étoiles subissant une éclipse. L'univers vint à sa rencontre. Il était en train de glisser de sa selle.

Au dernier moment, il réussit à se remettre droit et à atterrir sur ses pieds. Il éprouva une curieuse sensation dans les jambes.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » lui demanda Toress Lahl en arrivant.

Shokerandit eut de la difficulté à bouger le cou pour lever la tête vers elle. Les yeux de la jeune femme étaient cachés par sa toque. Se méfiant d'elle, il fit un geste en direction de son pistolet, puis se souvint qu'il était caché dans sa selle. Il tomba en avant, plongeant son visage dans le pelage humide qui couvrait la croupe de son yelk. Il s'écroula et se sentit glisser par-dessus le bord de la levée de terre.

Une étrange raideur s'était emparée de lui. Un divorce s'était produit entre son vouloir et son pouvoir. Il entendit pourtant Toress Lahl mettre pied à terre et s'approcher, dans un bruit de terre gargouillante, de l'endroit où il gisait.

Il eut conscience de son bras qui l'entourait, de sa voix anxieuse, qui cherchait à se faire entendre. Voilà qu'elle l'aidait à se relever. Ses

os étaient douloureux. Il eut envie de crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. La douleur qui lui taraudait les os, les courbatures qu'il ressentait dans ses membres gagnèrent son crâne. Son corps se tordit et se contracta. Il vit le ciel pivoter sur un gond.

« Vous êtes malade », dit Toress Lahl. Elle n'arrivait pas à se résoudre à prononcer l'effroyable nom de la maladie.

Elle le lâcha et le laissa allongé dans l'herbe humide. Elle tourna les yeux vers le vide des marais et les collines nues, au loin, d'où ils étaient partis. Des rideaux de pluie continuaient de se déplacer dans la partie sud du ciel. De petits crabes couraient dans les ruisselets à ses pieds.

Elle pouvait s'enfuir. Son ravisseur gisait sans forces à ses pieds. Elle pouvait le tuer d'un coup de son propre pistolet. Retourner en Campannat par voie de terre serait trop périlleux avec une armée qui approchait quelque part dans la steppe. Koriantura n'était qu'à quelques milles de distance au nord-ouest ; l'escarpement qui marquait la frontière faisait tache à l'horizon. Mais c'était là territoire ennemi. Le jour était en train de décliner.

Toress Lahl se mit à aller et venir, ne sachant trop quelle décision prendre. Puis elle retourna auprès de la forme prostrée de Luterin Shokerandit.

« Bon, voyons ce qu'on peut faire », dit-elle.

Elle parvint, non sans mal, à le remettre en selle, puis monta derrière lui et fit démarrer le yelk d'un coup de talon. L'autre yelk se décida finalement à suivre, comme s'il préférait la compagnie à une nuit solitaire dans les marais.

Poussée par l'anxiété, elle força l'animal à aller de plus en plus vite. Comme le soir tombait, elle aperçut Fashnalgid en avant, sa silhouette se découpant sur la lointaine étendue de la mer. Levant le revolver de Shokerandit, elle tira en l'air. Des nuées d'oiseaux s'envolèrent alentour dans un concert de cris.

Une demi-heure plus tard, la nuit, ou sa demi-sœur, avait pris possession du paysage, même si des flaques miroirs, ici et là, accrochaient un reflet de l'horizon sud-ouest, juste au-dessous duquel se cachait Freyr. Fashnalgid n'était plus visible.

Elle éperonna le yelk, soutenant le corps de Shokerandit contre le sien.

De l'eau affluait de chaque côté de la levée de terre. Son bruit allait en augmentant, ce qui semblait indiquer que la marée était en train de monter. Toress Lahl n'avait jamais vu la mer et en avait un peu peur. Dans la lumière trompeuse, elle arriva sur une petite jetée avant de s'en apercevoir. Un bateau y était amarré.

La mer jaunâtre léchait la boue avec un bruit glouton. Des herbes et des joncs à épillets faisaient un léger frou-frou. De petites vagues

claquaient contre le flanc du canot. Il n'y avait aucun signe de présence humaine.

Toress Lahl descendit du yelk et allongea Shokerandit contre un talus. Elle s'avança précautionneusement sur la jetée grinçante à laquelle était amarré le canot.

« Je te tiens ! Ne bouge plus ! »

Elle poussa un petit cri au son de la voix qui venait de sous ses pieds. Un homme jaillit de sous la jetée et braqua son pistolet sur sa tête.

Elle sentit l'alcool qui empuantissait son haleine, vit son énorme moustache et reconnut avec soulagement le capitaine Fashnalgid. En la reconnaissant à son tour, celui-ci laissa échapper un grognement qui n'exprimait pas tant le plaisir ou le mécontentement que l'aveu que la vie était pleine d'incidents agaçants dont il fallait s'accommoder.

« Pourquoi m'avez-vous suivi ? Est-ce que vous emmenez Gardeterark derrière vous ? »

« Shokerandit est malade. Vous voulez bien m'aider ? »

Il se retourna et lança en direction du bateau « Besi ! Tu peux sortir. Il n'y a pas de danger. »

Besi Besamitikahl, enveloppée dans ses fourrures, émergea de sous une bâche où elle s'était mise à l'abri et s'avança. Elle avait écouté le capitaine sans étonnement, ou presque, quand celui-ci, dans une de ses envolées oratoires, lui avait exposé son plan pour soustraire Asperamanka à la colère de l'Oligarque – comme il avait dramatiquement formulé la chose. Il allait se débrouiller d'une façon ou d'une autre pour rencontrer le Prêtre-Soldat et galoper avec lui jusqu'à la côte, où Besi attendrait avec un bateau. Ce bateau serait fourni par Eedap Mun Odim. Il comptait sur elle. C'était une question de vie ou de mort – et d'honneur.

Odim avait écouté la jeune femme avec ravissement quand elle lui avait fait part de ce plan. Une fois Fashnalgid compromis dans son entreprise illégale, il serait au pouvoir d'Odim. Il allait s'empresse de mettre un bateau à la disposition du capitaine, avec un pilote, et Besi ferait le tour de la baie pour aller le chercher, lui et son saint compagnon.

Au moment même où ces dispositions étaient prises, les lois de l'Oligarque exerçaient une oppression de plus en plus grande sur la population. Jour après jour, rue par rue, Koriantura tombait sous la loi martiale. Odim voyait tout, ne disait rien, s'inquiétait pour sa tribu de parents et élaborait ses propres plans.

Pour l'instant, Besi aida Toress Lahl à transporter le corps tout raide de Luterin Shokerandit dans le bateau. « Est-ce qu'il faut vraiment que nous prenions ces deux-là ? » demanda-t-elle à Fashnalgid en fixant un regard irrité sur le malade. « Ils sont

probablement contagieux. »

« On ne peut pas les laisser ici », dit Fashnalgid.

« Je suppose que vous voulez que l'on prenne aussi les yelks ? »

Le capitaine ignore cette remarque et fit signe au pilote d'appareiller. Debout sur le rivage, les yelks les regardèrent s'éloigner. L'un d'eux s'aventura dans la boue, glissa et revint en arrière. Ils restèrent là, les yeux rivés sur le petit bateau en train de s'évanouir dans la direction de Koriantura.

Il faisait froid sur l'eau. Laissant le pilote à la barre, les autres s'accroupirent sous la bâche, à l'abri du vent. Toress Lahl n'avait guère envie de parler, mais Besi la pressa de questions.

« D'où es-tu ? Pas d'ici à en juger par ton accent. Est-ce que cet homme est ton mari ? »

À contrecœur, Toress Lahl avoua qu'elle était l'esclave de Shokerandit.

« Bah, il y a des moyens de couper à l'esclavage », dit Besi sur le ton du réconfort. « Pas beaucoup, quand même. Je suis désolée pour toi. Ça risque d'être pire pour toi si ton maître meurt. »

« Peut-être que je pourrais trouver un bateau à Koriantura qui accepterait de me ramener à Campannat – une fois que le lieutenant Shokerandit sera hors de danger, je veux dire. Est-ce que vous m'aideriez ? »

Fashnalgid dit : « Ma petite dame, nous aurons suffisamment de problèmes de retour à Koriantura sans qu'on aille encore aider une esclave à s'enfuir. Tu es une femme avenante... tu devrais pouvoir trouver à te caser. »

Ignorant cette dernière remarque, Toress Lahl demanda « Quel genre de problèmes ? »

« Ah... C'est à Dieu, à l'Oligarque et à un certain commandant Gardeterark d'en décider », répondit Fashnalgid. Il sortit sa flasque et y but copieusement.

Sans grand enthousiasme, il la tendit aux femmes.

De sous la bâche, Shokerandit dit, lentement mais distinctement « Je ne veux pas encore en passer par là... »

Toress Lahl posa une main sur son front brûlant.

Fashnalgid dit « Tu découvriras que la vie est essentiellement faite des mêmes comédies, mon joli lieutenant. »

La population de Sibornal représentait moins de quarante pour cent de celle de Campannat. Pourtant, les communications entre les capitales, parfois lointaines, de chaque nation étaient généralement meilleures qu'en Campannat. Les routes étaient bonnes, sauf dans les pays arriérés comme Kuj-Juvec ; et rares étant les centres de population qui se trouvaient à une grande distance de la côte, les mers

servaient de voie de communication. Ce n'était pas un continent difficile à gouverner, à partir du moment où une puissante volonté s'affirmait dans la cité la plus puissante de Sibornal, Askitosh.

Un plan des rues d'Askitosh révélait une structure en demi-cercle, dont le centre était la gigantesque église perchée sur le front de mer. La lumière qui brillait au sommet de la flèche de cette église était visible à des milles de la côte. Mais à l'arrière du demi-cercle, à un mille et quelques de la mer, se trouvait la masse de granit de Givremont sur laquelle se dressait un château abritant la volonté la plus puissante d'Askitosh et de tout Sibornal.

Cette Volonté veillait à ce que le territoire et les routes maritimes du continent foisonnent d'activité – foisonnent de préparatifs militaires et de ce précurseur des préparatifs militaires qu'est l'affiche. Des affiches apparaissaient dans les villes et dans les plus modestes hameaux, annonçant restriction sur restriction. Les avis qu'elles portaient se disaient dictés par l'intérêt porté à la population : ils visaient à la Prévention de la Propagation de la Mort Grasse, ou à la Limitation de la Famine, ou encore à l'Arrestation des Eléments Dangereux. Mais ce à quoi ils revenaient était la Réduction de la Liberté Individuelle.

Il était généralement supposé par ceux qui travaillaient pour l'Oligarchie que la Volonté qui se trouvait derrière les décrets réglant la vie des habitants du Continent Nord était celle de l'Oligarque Suprême, Torkerkanzlag II. Personne n'avait jamais vu Torkerkanzlag. S'il existait, il fallait croire qu'il ne sortait pas d'un ensemble de pièces bien précises à l'intérieur du Château de Givremont. Mais des décrets comme ceux qui étaient présentement publiés étaient ressentis comme tout à fait en accord avec la nature de quelqu'un qui avait si peu l'amour de sa propre liberté qu'il vivait enfermé dans une suite de pièces sans fenêtres.

Ceux qui étaient plus haut placés dans la hiérarchie avaient leurs doutes au sujet de l'Oligarque Suprême, et soutenaient souvent que le titre ne correspondait à rien et que le gouvernement reposait dans les mains de la Chambre Intérieure de l'Oligarchie elle-même.

C'était là une situation paradoxale. Au cœur de l'État il y avait une entité presque aussi nébuleuse que l'Azoiaxique, l'entité qui se trouvait au cœur de l'Église. On pensait généralement que Torkerkanzlag était un nom adopté par élection et probablement utilisé par plus d'une personne.

Et puis il y avait les petites phrases qui étaient supposées tomber des lèvres mêmes – du bec, affirmaient certains – de l'Oligarque.

« Nous pouvons nous livrer à nos débats ici, au sein de cette assemblée. Mais souvenez-vous que le monde n'est pas une chambre parlementaire. Il ressemble davantage à une chambre de torture. »

« Que le fait d'être traités de scélérats ne vous tourmente pas. C'est le sort de tous les gouvernants. Les gens ne demandent que ça, de la scélératesse ; il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter ce qui se dit à chaque coin de rue. »

« Faites preuve de perfidie chaque fois que c'est possible. Cela revient moins cher que des armées. »

« L'Église et l'État sont frère et sœur. Un jour nous déciderons de qui héritera de la fortune de la famille. »

De tels morceaux de sagesse passaient dans l'œsophage de la Chambre Intérieure et, de là, dans le corps politique.

Quant à la Chambre Intérieure, on aurait pu s'attendre à ce que ses membres connussent la nature de la Volonté. Il n'en était rien : les Membres de la Chambre Intérieure – ils étaient pour lors en séance et portaient des masques – étaient collectivement encore moins sûrs de la nature de la Volonté que les ignorants qui vivaient dans les rues humides au bas de la colline. Ils étaient si proches de cette formidable Volonté qu'ils devaient la contenir par des faux-semblants. Les masques qu'ils portaient n'étaient rien d'autre que la manifestation extérieure d'une barrière de dissimulation ; ces hommes de pouvoir se faisaient si peu confiance que chacun avait adopté quant à la nature de l'Oligarque une attitude qui empêchait de distinguer la vérité – un peu comme des insectes qui, s'ils sont prédateurs, se déguisent en quelque chose d'inoffensif pour tromper leur proie, ou, s'ils sont inoffensifs, en une espèce venimeuse pour tromper leurs prédateurs.

Il se pouvait donc que le Membre de Braijth, la capitale de Bribahr, fût un homme qui connaissait la vérité sur la Volonté qui les dominait. Il pouvait avouer la vérité à ses collègues ; ou il pouvait raconter une prudente demi-vérité ; ou il pouvait mentir d'une façon ou d'une autre, à sa convenance.

Et de fait, dans le cas de ce Membre de Braijth, son degré de rouerie pouvait difficilement être jugé étant donné que, sous l'unité forcée du continent, garantie par plus d'un pacte solennel, Uskutoshk était en guerre avec Bribahr et que des troupes d'Askitosh étaient en train d'assiéger Rattagon (pour autant qu'il fût possible d'assiéger cette île forteresse).

Par ailleurs, les autres Membres faisaient mine d'avoir confiance dans le Membre de Braijth selon la sympathie qu'éveillait secrètement en eux la politique de son pays, le seul à oser contester la domination d'Uskutoshk. Le tout était de feindre. Même leur sincérité était feinte.

Personne n'était sûr de ce qu'il croyait savoir. Moyennant quoi ils étaient collectivement satisfaits, trouvant une certaine sécurité dans la conviction que leurs collègues étaient encore plus dupes qu'eux-mêmes.

Ainsi l'âme de la plus puissante cité de la planète était en son

centre le lieu d'une nébulosité et d'une confusion profondes. C'était dans cette confusion qu'on avait choisi de relever le défi du changement de saison.

Les Membres étaient présentement en train de discuter du dernier décret tombé de la main invisible de l'Oligarque pour recevoir leur ratification. C'était le décret le plus hardi à ce jour. Il devait interdire la pratique du pauk, comme contraire aux principes de l'Église.

Si la législation requise passait, elle entraînerait en pratique l'installation d'une garnison dans chaque hameau sur toute l'étendue du continent pour faire respecter l'interdiction. Comme les Membres se considéraient comme des gens de savoir, ils abordèrent le sujet posément. Leurs lèvres bougeaient à peine sous leurs masques.

« Ce décret touche à notre nature même », dit le Membre de la cité de Juthir, la capitale de Kuj-Juvec. « Nous parlons ici d'une coutume fort ancienne. Mais ce qui est ancien n'est pas forcément sacro-saint. D'un côté, nous avons notre irremplaçable Église, la base même de l'unité sibornalienne, avec sa pierre angulaire : Dieu l'Azoiaxique. De l'autre, non reconnue par l'Église, nous avons la coutume du pauk, qui permet aux vivants de se plonger dans un état de transe pour communiquer avec les esprits de leurs ancêtres. Ces esprits, comme nous le savons, sont supposés descendre vers le Foyer Originel, cette insondable figure maternelle, tout comme ils sont supposés en descendre. D'un côté, il y a notre religion, pure, intellectuelle, scientifique ; de l'autre, il y a cette vague notion d'un principe féminin.

« Il est nécessaire de nous préparer pour les temps plus durs, plus froids, à venir. Pour cela, il faut nous armer contre le principe féminin en nous-mêmes, et l'extirper de la population. Il faut nous attaquer à ce culte pernicieux du Foyer Originel. Il faut proscrire le pauk. Je suis persuadé que ce que je dis là ne fait que mettre en lumière la sagesse qu'il y a derrière ce nouveau – et, ô combien inspiré – décret de la Volonté.

« J'irai même jusqu'à affirmer... »

La plupart des Membres étaient vieux, habitués à l'être, obstinés à l'être depuis longtemps. Ils se réunissaient dans une salle ancienne dont tous les éléments, qu'ils fussent en bois ou en fer, avaient été astiqués pendant des siècles par une armée d'esclaves. La table de fer à laquelle ils étaient accoudés, le sol nu sous leurs pieds chaussés de pantoufles, les fauteuils soigneusement ouvragés dans lesquels ils étaient assis, tout luisait d'un poli exceptionnel. L'austère lambrissage de fer qui garnissait les murs leur renvoyait leur reflet déformé. Un feu rougeoyait dans la prison de sa grille, expédiant plus de fumée que de flammes à travers les barreaux ; comme il ne faisait pas grand-chose pour réchauffer la salle, les Membres étaient bien emmitouflés

dans leurs vêtements de feutrine, comme des mimes dans une vieille pièce de théâtre. La seule pièce d'ameublement qui amortissait un peu ce lugubre miroitement était la grande tapisserie qui ornait un mur. Sur un fond écarlate, on y voyait une grande roue propulsée à travers les cieux par des rameurs en vêtements bleu pâle ; chaque rameur souriait en direction d'une étonnante figure maternelle dont les narines, la bouche et les seins crachaient des gerbes d'étoiles dans le ciel. Cette œuvre ancienne conférait une touche de majesté à la salle.

Tandis que l'un ou l'autre d'entre eux pérorait, les Membres sirotaient une infusion de pellamont, contemplaient leurs ongles ou fixaient les étroites fenêtres qui offraient des aperçus d'une Askitosh découpée en petites sections verticales.

« Certains soutiennent que le mythe du Foyer Originel est une image poétique du moi », dit le Membre de la lointaine province de Carcampan. « Mais encore faudrait-il établir si une entité telle que le moi existe. Si oui, il se peut qu'il ne soit même pas – si je puis m'exprimer ainsi – maître dans sa maison. Peut-être existe-t-il en dehors de nous-mêmes. Autrement dit, le moi n'est peut-être qu'une composante d'Helliconia elle-même, vu que nos atomes sont ceux d'Helliconia. Auquel cas il se peut qu'il y ait quelque danger à détruire le contact avec le Foyer. Je dois attirer l'attention des Honorables Membres ici présents là-dessus. »

« Danger ou pas, les gens doivent se plier à la volonté de l'Oligarque, ou l'Hiver de Weyr les détruira. Nous devons être guéris de notre moi. Seule l'obéissance nous fera traverser trois siècles et demi de glace... » Cette platitude venait de l'autre extrémité de la table de fer, où se mêlaient ombres et reflets.

La vue d'Askitosh formait un camaïeu sépia. La cité était enveloppée dans une des fameuses « brumes-vase » caractéristiques du pays, un mince rideau d'air froid et sec qui descendait des plateaux s'élevant derrière la ville. S'y ajoutait la fumée qui montait des milliers de cheminées, résultat des efforts que déployaient les Uskuti pour se tenir au chaud. La cité était voilée par une ombre dont elle était en partie responsable.

« D'un autre côté, communiquer avec nos ancêtres dans l'état de pauk est source d'un grand réconfort », dit une barbe grise. « Notamment dans l'adversité. Enfin, quoi, j'imagine que rares sont ceux d'entre nous qui n'ont pas trouvé quelque consolation à communiquer avec les diaphes. »

D'une voix bougonne, un Membre du port lorajien d'Ijivibir dit : « À propos, pourquoi nos hommes de science n'ont-ils pas découvert comment il se fait que diaphes et radiés soient maintenant amicaux avec nos âmes, alors qu'autrefois – comme en attestent des documents parfaitement authentifiés – ils étaient toujours hostiles ? Se pourrait-il

que ce changement soit lié aux saisons – amicaux en hiver et en été, hostiles au printemps ? »

« La question n'aura plus aucun intérêt si nous laissons diaphes et radiés se débrouiller tout seuls en promulguant le décret que nous avons devant nous », répliqua le Membre de Juthir.

Par les étroites fenêtres on pouvait apercevoir les toits de l'imprimerie gouvernementale où, après encore un jour ou deux de discussion, le décret de l'Oligarque Suprême Torkerkanzlag II devait être mis sous presse. Les affiches qui tombèrent par milliers des presses à vis annonçaient en caractères gras que ce serait dorénavant un Délit d'Entrer en Pauk, soit Secrètement, soit en Compagnie. La chose était présentée comme une autre précaution contre les Progrès de la Peste. Pénalité contre les contrevenants : Cent Sibbs et, en cas de Récidive, Emprisonnement à Vie.

Askitosh comportait un système de transport par rail assuré par des motrices à vapeur qui entraînaient des voitures à la vitesse de dix à douze milles à l'heure. Les motrices étaient sales mais fiables, et le système était en train de s'étendre à l'extérieur de la cité. Ces voitures transportèrent les paquets d'affiches jusqu'aux points de distribution situés à la périphérie de la cité, et jusqu'au port, d'où ils furent expédiés par voie de mer dans toutes les directions.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent bientôt à Koriantura. Des colleurs d'affiches se mirent à parcourir la ville, placardant un peu partout les termes de la nouvelle loi. Une de ces affiches fut collée au mur de la maison où, depuis deux cents ans, vivait la famille d'Eedap Mun Odim.

Mais cette maison était désormais vide, abandonnée aux souris et aux rats. On en avait claqué la porte pour la dernière fois.

Eedap Mun Odim s'éloigna de la grande maison familiale de son petit pas raide habituel. Il avait sa fierté ; son visage ne trahissait rien du chagrin qu'il éprouvait.

Ce fameux matin, il prit un chemin détourné pour se rendre au Quai Climent ; il passa par la Rue de Rungobandryaskosh et la Cour Sud. Son esclave Gagrim suivait, portant son sac.

Il se disait à chaque pas que c'était la dernière fois de sa vie qu'il marchait dans les rues de Koriantura. Tout au long des années passées, ses origines kuj-juveci l'avaient conduit à considérer cet endroit comme un lieu d'exil ; ce n'était que maintenant qu'il se rendait compte à quel point il s'y sentait chez lui.

Il avait procédé à ses préparatifs de départ au mieux de ses possibilités ; heureusement, il avait encore un ou deux amis uskuti, marchands comme lui, qui l'avaient aidé.

La Rue de Rungobandryaskosh bifurquait sur la gauche pour se

transformer en raidillon. Odim s'arrêta au tournant juste avant le cimetière et se retourna. Sa vieille maison se dressait là-bas, étroite à la base, large au sommet, avec son balcon de bois encastré qui s'y accrochait comme le nid de quelque oiseau exotique et les rebords de son toit pentu qui se relevaient jusqu'à presque toucher ceux de la maison d'en face. À l'intérieur, plus de pullulante famille Odim : rien que de la lumière, de l'ombre, et les fresques à l'ancienne sur les murs, représentant la vie comme elle avait été un jour dans un Kuj-Juvec à présent presque imaginaire. Il rentra plus fermement sa barbe dans son manteau et repartit d'un pas vif.

C'était là un quartier de petits artisans – orfèvres, horlogers, relieurs et artistes en tout genre. D'un côté de la rue se dressait un petit théâtre où se donnaient des pièces extraordinaires, des pièces qui pouvaient remplir les théâtres du centre ville : pièces trempant dans la science et la magie, pièces traitant de choses possibles et impossibles (tant les deux se ressemblaient), tragédies sur des tasses de thé brisées, comédies sur des massacres généralisés. Satires aussi. L'ironie et la satire étaient des choses que les autorités ne pouvaient ni comprendre ni supporter. Aussi le théâtre était-il souvent fermé. Il l'était pour l'heure, et la rue n'en paraissait que plus triste.

Dans la Cour Sud vivait un vieux peintre qui avait peint des décors pour le théâtre et des porcelaines pour la fabrique dont Odim exportait les produits. Jheserabhay était désormais bien vieux, mais il avait toujours la main sûre pour les assiettes et les soupières ; chose tout aussi importante, il avait souvent donné du travail à la vaste famille Odim. Odim l'appréciait, en dépit de sa langue acérée, et lui apportait un cadeau d'adieu.

Un phagor introduisit Odim dans la maison. Il y avait beaucoup de phagors à la Cour Sud. Les Uskuti avaient en général une aversion marquée pour la race ancipitée, alors que les artistes semblaient les adorer, se délectant perversement de l'immobilité et des brusques mouvements des créatures. Odim, quant à lui, détestait leur écœurante odeur de lait suri et il se dépêcha de passer dans la pièce où se trouvait Jheserabhay.

Enveloppé d'un heedrant à l'ancienne mode, les pieds posés sur un sofa, celui-ci était assis près d'un poêle en fonte portatif. Un album d'images était posé à côté de lui. Il se leva lentement pour accueillir Odim. Lequel s'assit en face de lui sur une chaise recouverte de velours, tandis que Gagrim restait debout derrière lui, tenant toujours son sac.

Le vieux peintre secoua tristement la tête en entendant les nouvelles que lui apportait Odim.

« Sûr que Koriantura est en train de traverser une sale période. Je n'ai jamais connu pire. C'est vraiment malheureux, Odim, que tu sois

obligé de partir à cause de toutes ces difficultés. Mais vous n'avez jamais vraiment été chez vous ici, non – toi et ta famille ? »

Odim demeura impassible. Il dit lentement, sans réfléchir : « Si, je suis ici chez moi, et tes paroles me stupéfient. Je suis né ici, dans ce mille de rayon, et mon père avant moi. C'est ici ma patrie tout autant que la tienne, Jhessie. »

« Je croyais que tu étais de Kuj-Juvec ? »

« À l'origine ma famille est de Kuj-Juvec, oui, et fière de l'être. Mais je suis d'abord et avant tout sibornalien et korianturien. »

« Pourquoi pars-tu, alors ? Où vas-tu ? Ne prends pas cet air offensé. Bois une tasse de thé. Une véroniquette ? »

Odim se lissa la barbe. « Les nouveaux décrets m'empêchent de rester. J'ai une grande famille, et je dois faire du mieux que je peux pour elle. »

« Naturellement, naturellement. Tu as une très grande famille, n'est-ce pas ? Personnellement, je suis contre ce genre de chose. Célibataire endurci. Pas de parents. Toujours fidèle à mon art. J'ai été mon propre maître. »

Plissant les yeux, Odim dit « Les Kuj-Juveci ne sont pas les seuls à avoir des familles nombreuses. Nous ne sommes pas des primitifs, tu sais. »

« Mon cher vieil ami, te voilà bien susceptible aujourd'hui. Je ne portais aucune accusation. Vivre et laisser vivre, telle est ma devise. Où comptes-tu aller ? »

« Je préférerais n'en rien dire. Les choses s'ébruitent, les murmures deviennent clameurs. »

L'artiste laissa échapper un grognement. « Je suppose que tu vas retourner à Kuj-Juvec. »

« Étant donné que je n'y suis jamais allé de ma vie, je ne peux pas y retourner. »

« Quelqu'un me disait que ta maison est pleine de peintures murales de cette partie du monde. Il paraît qu'elles sont assez belles. »

« Oui, oui, anciennes mais belles. Elles sont l'œuvre d'un grand artiste qui ne s'est jamais fait un nom. Mais ce n'est plus ma maison. J'ai dû la vendre, avec tout ce qu'il y avait dedans. »

« Dans ce cas... J'espère que tu en as tiré un bon prix ? »

Odim avait été obligé d'accepter un prix dérisoire, mais il se contenta d'un seul mot « Passable. »

« Je crois que je vais te regretter, bien que j'aie perdu l'habitude de voir des gens. C'est à peine si je vais encore au théâtre. Ce vent du nord pénètre mes vieux os. »

« Jhessie, j'ai joui de ton amitié pendant vingt-cinq ans, à un ou deux décimes près. J'ai aussi beaucoup apprécié ton travail ; peut-être ne t'ai-je pas assez bien payé. Bien que je ne sois qu'un marchand, je

n'en apprécie pas moins le talent artistique chez les autres, et personne dans tout Sibornal n'a peint des oiseaux sur porcelaine aussi beaux que les tiens. Je désire te faire un cadeau d'adieu, quelque chose de trop fragile pour pouvoir voyager, que tu apprécieras, je pense. J'aurais pu vendre ça aux enchères avec le reste, mais j'ai pensé que tu étais la personne qui méritait de l'avoir. »

Jheserabhay se mit péniblement en position assise, attendant la suite des événements. Odime fit signe à son esclave d'ouvrir le sac. Gagrime en retira un objet qu'il tendit à Odime. Celui-ci le tint en l'air, de façon tentante, devant les yeux de l'artiste.

L'horloge avait la forme et la taille d'un œuf d'oie. Son cadran indiquait les vingt-cinq heures du jour sur le cercle extérieur et les quarante minutes de l'heure à l'intérieur, comme le voulait la tradition. Mais quand elle sonnait l'heure – et on pouvait la lui faire sonner n'importe quand en pressant un bouton – l'horloge pivotait, révélant brièvement un deuxième cadran derrière. Ce cadran possédait aussi deux aiguilles, la grande indiquant la semaine, le décime et la saison de la petite année, et la petite la saison de la Grande Année.

Les deux cadrans étaient en émail. L'œuf était en or. Il était soudé, par le haut et le bas, à une figure en jade qui avait l'air de le tenir, la majestueuse figure du Foyer Originel, assise sur un talus qui formait le socle de l'horloge. D'un côté de la figurine, du blé poussait ; de l'autre, on reconnaissait des glaciers. La finition de l'ensemble était exquise, le détail parfait : les doigts de pied qui dépassaient des sandales du Foyer maternel possédaient distinctement des ongles.

Tendant ses vieilles mains couturées, Jheserabhay prit l'horloge et l'examina durant un long moment sans parler. Ses yeux s'embuèrent de larmes.

« C'est une merveille, pas moins. Le travail en est superbe. Et je n'arrive pas à en deviner la provenance. Ça vient de Kuj-Juvec ? »

Odime releva tout de suite le menton. « Nous autres barbares sommes d'excellents artisans. Ne savais-tu pas que nous vivons dans l'ordure mais passons notre vie à tuer les gens et à fabriquer d'exquises œuvres d'art ? N'est-ce pas l'idée que vous autres fiers Uskute vous faites de nous ? »

« Je ne voulais pas t'offenser, Odime. »

« Eh bien, ça vient de Juthir, si tu veux savoir, notre capitale. Prends, c'est pour toi. Ça me rappellera à ton souvenir pendant cinq minutes. » Tout en disant cela il détourna la tête et regarda par la fenêtre. Des soldats commandés par un sous-officier étaient en train de perquisitionner dans une maison juste en face. Sous les yeux d'Odime, d'eux d'entre eux firent sortir un homme sur la place. Celui-ci tenait la tête baissée, comme honteux d'être vu en telle compagnie.

« Je suis vraiment désolé de te voir partir, Odime », dit l'artiste sur

le ton de la consolation.

« Le mal est lâché sur le monde. Il faut que je m'en aille. »

« Je ne crois pas au mal. Aux erreurs, oui. Pas au mal. »

« Peut-être as-tu peur de croire qu'il existe. Il existe partout où il y a des hommes. Il est ici même, dans cette pièce. Adieu, Jhessie. »

Il laissa le vieil homme tandis que celui-ci, cramponnant l'horloge, essayait de se relever de son fauteuil poussiéreux.

Odim jeta un regard méfiant autour de lui avant de quitter l'abri de la maison où Jheserabhay avait son appartement. Les soldats avaient disparu avec leur prisonnier. Il s'avança d'un pas vif dans la Cour, chassant de son esprit son entrevue avec l'artiste. Ces Uskuti étaient toujours d'un commerce difficile, après tout. Ce serait un soulagement de les quitter.

Il était prêt à partir. Tout avait été fait légalement, même s'il avait dû se dépêcher. Depuis que Besi Besamitikahl était allée chercher le capitaine déserteur Fashnalgid en canot, il y avait de cela deux jours, Odim s'était occupé de mettre ses affaires en ordre. Il avait vendu sa maison à un parent inamical et son affaire d'exportation à un concurrent amical. Il avait acheté un navire avec l'aide de Fashnalgid. Il rejoindrait son frère tout là-bas, en Shivenink. Ce serait un plaisir de revoir Odirin ; ils pourraient s'aider mutuellement maintenant qu'ils n'étaient plus jeunes...

La lutte est le véritable visage de l'espoir, se dit Odim en redressant les épaules et en pressant le pas. Tiens bon. La vie sera plus facile, hiver ou pas. Il faut que tu cesses de ne songer qu'à l'argent. Tu es obnubilé par le tout-puissant sib. Ce revers te sera favorable. En Shivenink, avec l'aide d'Odirin, je travaillerai moins dur. Je ferai de la peinture, comme Jheserabhay. Peut-être que je deviendrai célèbre.

Nourrissant des pensées semblablement réconfortantes, il tourna sur le quai. Son soliloque fut brisé par le bruyant passage d'un canon à vapeur qui se dirigeait lentement vers le sud. Le bruit courait qu'une grande bataille allait bientôt se livrer ; une raison supplémentaire de quitter la ville aussi vite que possible. Le canon était si lourd qu'il faisait trembler le sol pavé de cailloux ronds. Son diabolique moteur, ses pistons en pleine action, vomissait un torrent de fumée. Des petits garçons couraient à côté en hurlant de joie.

Le canon à vapeur suivit Odim le long du Quai Climent, sa gueule pesante pointant plus ou moins dans sa direction. Non sans un certain soulagement, il vira devant ODIM : LES PLUS BELLES PORCELAINES D'EXPORTATION, Gagrim sur ses talons.

Une certaine confusion régnait dans la salle d'exposition et l'entrepôt, en grande partie parce que personne n'était au travail. Ouvriers à la journée et esclaves profitaient de la situation pour ne

rien faire. Beaucoup d'entre eux traînaient devant la porte, regardant passer le canon. Leur manque d'empressement à s'écarter était le signe d'un certain manque de respect envers leur ex-patron.

Laisse couler, se dit-il. On va profiter de la marée de cet après-midi pour partir et ces gens-là pourront faire ce qu'il leur plaît.

Un messenger se présenta pour lui dire que le nouveau propriétaire des lieux était en haut et désirait le voir. Un sentiment de danger traversa l'esprit d'Odim. Il semblait peu plausible que le nouveau propriétaire fût ici, étant donné que la cession ne prenait officiellement effet qu'à minuit, aux termes du contrat. Mais il décida de ne pas s'inquiéter et grimpa les escaliers avec détermination, Gagram toujours derrière lui.

La salle de réception était une galerie élégamment meublée, avec des fenêtres qui donnaient sur le port. Les murs étaient ornés de tapisseries et d'une série de miniatures qui avaient appartenu au grand-père d'Odim. Des échantillons de services en porcelaine trônaient sur des tables bien astiquées. C'était là que les clients étaient reçus et que se traitaient les affaires les plus importantes de la maison.

Ce matin-là, il n'y avait qu'un gros client dans la salle basse de plafond, et son uniforme laissait supposer que ce n'était pas pour une affaire très agréable. Le commandant Gardeterark tournait le dos à la fenêtre, la tête en avant, son épaisse bouche en saillie se déplaçant en direction d'Eedap Mun Odim. Derrière lui se tenait une Besi Besamitikahl toute pâle.

« Entrez », dit-il. « Et fermez la porte. »

Odim s'arrêta si brusquement sur le seuil que Gagram se cogna contre lui. Le commandant Gardeterark était enfermé dans son grand manteau, un vêtement en gros tissu avec des boutons pareils à des yeux de flambreg disposés à intervalles réguliers, comme des sentinelles de métal, et des poches qui faisaient saillie comme des boîtes. C'était en tout point un manteau qui pouvait s'acquitter des tâches de son occupant en cas d'absence de celui-ci. Mais Gardeterark était bien à son poste, surveillant Odim d'entre ses boutons, tandis que ce dernier fermait la porte conformément à l'ordre donné.

Ce qui effrayait le plus Odim n'était pas tant le commandant que la vue de Besi à côté de lui. Un simple coup d'œil au visage décomposé de la jeune femme lui dit qu'elle avait été forcée de dévoiler ses secrets. Son esprit se porta immédiatement vers ceux qu'il avait accepté de cacher en ces lieux : Harbin Fashnalgid, officiellement proclamé déserteur ; un lieutenant de l'armée ennemie atteint de la Mort Grasse ; et une Borldoraniennne, une esclave, qui le soignait. Il savait que ce qui était pour lui simple humanité était aux yeux exorbités de Gardeterark une liste mortelle de crimes.

Une flambée de colère éclata dans la mince charpente d'Odim. Il

avait peur, mais la colère l'emportait sur la peur. Il avait détesté cet odieux et froid officier dès le moment où il l'avait trouvé en bas, bouffi du pouvoir qu'il avait sur les autres. Pas question de laisser cet individu contrecarrer ses plans pour conduire tout le monde en lieu sûr.

Désignant Besi de la tête, Gardeterark dit : « Cette esclave me dit que vous abritez un déserteur, un certain Harbin Fashnalgid. »

« Il m'attendait ici. Il m'a forcée... » commença Besi. Gardeterark leva sa main gantée, qui présentait plusieurs boutons elle aussi, et lui asséna une gifle retentissante.

« Vous cachez un déserteur ici », dit-il. Il fit un pas vers Odim, sans un regard vers la jeune femme, qui s'était écroulée contre le mur en se tenant la bouche.

Gardeterark sortit un pistolet d'une de ses poches-boîtes et le pointa sur le ventre d'Odim. « Tu es en état d'arrestation, Odim, espèce de fumier d'étranger. Conduis-moi à l'endroit où tu caches Fashnalgid. »

Odim empoigna sa barbe. Bien que la vue de la violence dont Besi venait d'être victime l'eût effrayé, elle avait aussi affermi sa résolution. Il fixa un regard ébahi sur le commandant.

« Je ne vois pas de qui vous voulez parler. »

Des dents jaunes pointèrent entre des lèvres qui se refermèrent aussitôt. C'était la façon de sourire toute personnelle du commandant.

« Tu sais très bien de qui je parle. Il logeait chez toi. Il s'est offert une petite expédition en Chalce avec cette femme, certainement avec ta connivence. Il doit être arrêté pour désertion. Un homme de quai l'a vu entrer ici. Conduis-moi à lui ou je te fais emmener au poste pour un petit interrogatoire. »

Odim recula.

« Je vais vous y conduire. »

Au bout de la galerie se trouvait une porte donnant sur l'arrière du bâtiment. Gardeterark suivit Odim, écartant une table qui lui bouchait le passage. Les articles de porcelaine allèrent se briser par terre.

Odim ne réagit pas. Il fit signe à Gagrime de passer devant. « Ouvre cette porte. »

« Ton esclave peut rester derrière », dit Gardeterark.

« C'est lui qui a les clés pendant la journée. »

Les clés se trouvaient dans la poche de Gagrime, attachées par une chaîne à sa ceinture. Il déverrouilla la porte d'une main tremblante, s'effaçant pour laisser passer les deux hommes.

Ils pénétrèrent dans un couloir qui menait aux arrière-bureaux. Au bout du couloir, ils tournèrent à gauche, où quatre marches donnaient accès à une porte de métal. Odim fit signe à l'esclave de l'ouvrir. Une clé particulière fut utilisée à cet effet.

L'ayant franchie, ils émergèrent sur un balcon qui donnait sur une cour. La plus grande partie de la cour était occupée par des voitures remplies de bois et deux fours ancien modèle. En général, ces fours n'étaient plus utilisés, mais l'un d'eux était présentement en activité pour répondre à une commande urgente de la garnison qui n'exigeait pas du premier choix. À part ça, le plus gros de la porcelaine d'Odim venait d'entreprises situées ailleurs à Koriantura. Une équipe de quatre phagors surveillait le four. Il était ancien et insuffisamment isolé, et remplissait la cour de chaleur et de fumée.

« Eh bien ? » s'impatienta Gardeterark comme Odim hésitait.

« Il est là-bas dans une soupente », dit Odim en indiquant du doigt l'autre côté de la cour. Leur balcon était relié à la soupente en question par une passerelle qui enjambait la cour. Elle était presque aussi ancienne que les fours au-dessous ; son unique garde-fou était branlant et noir de suie.

Odim s'engagea précautionneusement sur la passerelle. À mi-chemin, tandis que des tourbillons de fumée montaient d'en bas, il s'arrêta, s'appuyant d'une main au garde-fou. « Je ne me sens pas bien... Je ferais bien de revenir sur mes pas », dit-il en se tournant vers le commandant. « Regardez le four. »

Eedap Mun Odim n'était pas un homme violent. Toute sa vie, il avait détesté la brutalité. Les simples signes de la colère le dégoûtaient – chez lui non moins que chez les autres. Il s'était contraint à la politesse et à l'obéissance, suivant l'exemple de ses parents. Et voilà qu'il rejetait la discipline qu'il s'était imposée. Il imprima à ses deux mains jointes en un seul bloc un large mouvement de balancier et, comme Gardeterark jetait un coup d'œil en bas, les lui abattit sur la nuque.

« Gagram ! » appela Odim. Son esclave ne fit pas un mouvement.

Gardeterark chancela, donnant de la bande contre le garde-fou, et essaya de lever son pistolet. Odim lui expédia un coup de pied dans le genou et un coup de tête dans la poitrine. L'officier paraissait deux fois sa taille, le grand manteau impénétrable.

Il entendit le garde-fou craquer, entendit le pistolet partir, sentit Gardeterark basculer dans le vide, se mit à quatre pattes sur la passerelle pour éviter de tomber lui aussi.

Gardeterark poussa un cri affreux en tombant.

Odim le regarda dégringoler, battant des bras, sa bouche bestiale grande ouverte. Sa chute fut brève. Il atterrit au beau milieu du four à double chambre qui était allumé. Le dessus du four était jonché de briques descellées et de gravats. Des fissures qui allaient en s'élargissant y rougeoyèrent. Sentant la chaleur qui s'en élevait, Odim s'allongea de tout son long sur la passerelle pour éviter d'être brûlé.

Hurlant à pleins poumons, le commandant essaya de se remettre

debout. Le grand manteau cramait comme une vieille cabane. Sa jambe passa à travers une des fissures. Le dessus du four s'écroula. Une gerbe de feu jaillit en l'air comme un geyser. La température à l'intérieur du four dépassait légèrement les onze cents degrés. Gardeterark, déjà en train de brûler, disparut dedans.

Ensuite, toujours allongé sur la passerelle, Odim perdit la notion du temps. Ce fut Besi, avec sa bouche fendue, qui s'aventura sur la passerelle pour l'aider à regagner la galerie. Gagram avait fui.

Elle le serrait contre elle tout en essuyant son visage brûlé avec un linge. Il se rendit compte qu'il n'arrêtait pas de lui répéter : « J'ai tué un homme. »

« Tu nous as tous sauvés », dit-elle. « Tu as été très courageux, mon chéri. À présent il faut se dépêcher d'embarquer et de partir avant que quelqu'un ne découvre ce qui s'est passé. »

« J'ai tué un homme, Besi. »

« Dis plutôt qu'il est tombé, Eedap. » Elle lui donna un baiser de ses pauvres lèvres éclatées et se mit à pleurer. Il l'étreignit comme il ne l'avait jamais fait en plein jour, et elle sentit son corps sec trembler.

Ainsi s'achevait la période bien organisée de la vie d'Eedap Mun Odin. À partir de maintenant, l'existence ne serait plus qu'une série d'improvisations. Comme son père avant lui, il avait essayé de contrôler son petit univers en tenant bien ses comptes, en équilibrant ses rentrées et ses sorties, en n'escroquant personne, en observant tous les conformismes possibles. D'un seul coup, tout cela avait disparu. Le système s'était effondré.

Besi Besamitikahl dut l'aider à marcher jusqu'au navire en attente. Avec eux allaient deux autres personnes, dont les vies avaient été semblablement bouleversées.

Le capitaine Harbin Fashnalgid avait vu sa tête grossièrement représentée sur une affiche rouge au moment où il descendait à terre avec Besi, après avoir couvert les vingt milles qui séparaient Koriantura du petit appontement dans les marais. L'affiche sortait tout juste de l'imprimerie locale réquisitionnée par l'armée et était encore luisante de colle. Pour Fashnalgid, le navire d'Odim était l'occasion non seulement de s'enfuir d'Uskutoshk mais de rester auprès de Besi. Fashnalgid s'était dit que s'il devait réformer son existence, il avait besoin d'une femme courageuse et fidèle pour veiller sur lui. Il gravit la passerelle d'embarquement d'un pas vif, pressé d'être délivré de l'armée et de son ombre.

Derrière lui venait Toress Lahl, veuve du grand Bandai Eith Lahl, récemment tombé au combat. Depuis la mort de son époux et sa capture par Luterin Shokerandit, sa vie était devenue aussi incertaine que celle d'Odim ou de Fashnalgid. Voilà qu'elle se retrouvait dans un port étranger, sur le point de partir pour un autre port étranger. Son

ravisser était déjà à bord, attaché à sa couche pendant qu'il souffrait le martyre de la Mort Grasse. Elle pouvait lui échapper ; mais Toress Lahl ne voyait pas comment une femme d'Oldorando pouvait revenir saine et sauve chez elle de Sibornal. Elle restait donc pour soigner Shokerandit, espérant gagner par là sa reconnaissance s'il survivait à la peste.

De la peste, elle avait moins peur que les autres. À Oldorando, elle exerçait le métier de médecin. Le mot qui lui inspirait peur et curiosité était le nom de la patrie de Shokerandit, Kharnabhar, un mot empreint de légendaire et de romanesque quand il était prononcé en terre borldoraniennne.

Pour acquérir son navire, Odim avait recouru à des intermédiaires, des amis locaux qui connaissaient des personnages utiles dans la Guilde des Prêtres-Marins. Le produit de la vente de sa maison et de son affaire était entièrement passé dans l'achat de la *Saison Nouvelle*, un brick de 639 tonneaux à deux mâts grésés à voiles carrées qui était pour le moment amarré le long du Quai Climent. Le vaisseau avait été construit vingt ans plus tôt, dans les chantiers navals d'Askitosh.

Le chargement était terminé. La *Saison Nouvelle* contenait, outre toutes les provisions sur lesquelles Odim avait pu mettre la main à bref délai, un troupeau d'arangs, des services en belle porcelaine Odim, et un malade victime de la peste, avec une esclave pour le soigner.

Odim avait réussi à obtenir un permis de sortir du chef de quai, une vieille connaissance que l'exportateur avait généreusement payée durant des années. On persuada le capitaine du vaisseau de concentrer dans le moins de temps possible toutes les cérémonies recommandées par les deutéroscopistes et les hiéromanciens pour faire un bon voyage. Un coup de canon fut tiré pour signaler le départ d'un navire de Sibornal.

Un bref hymne à Dieu l'Azoiaxique fut chanté sur le pont. À la faveur du vent et de la marée, un espace de plus en plus grand se creusa entre le navire et le Quai Climent. La *Saison Nouvelle* entama son voyage vers la lointaine terre de Shivenink.

G4PBX/4582-4-3

Sur l'Avernus, le Kaido au pied rapide des deux helliconiens, s'abattait la monotonie de la barbarie. Eedap Mun Odin était justement fier du beau travail que représentait l'horloge kuj-juveci dont il avait fait cadeau à Jheserabhay ; l'étroitesse même d'une société comme celle de Kuj-Juvec conférait à ses arts une vitalité concentrée. Mais la barbarie qui régnait sur l'Avernus ne produisait que des crânes fracassés, des guets-apens, des danses tribales, des rires simiesques.

Les nombreuses générations qui avaient œuvré au service de la civilisation avernienne avaient souvent exprimé leur désir d'échapper au sentiment de futilité, à la doctrine minimaliste imposés par le concept de Terre Obligation. Certains avaient préféré la mort sur Helliconia à une continuation de l'ordre avernien. Ils auraient dit, si la question leur avait été posée, qu'ils préféreraient la barbarie à la civilisation.

La barbarie était infiniment plus ennuyeuse que les contraintes de la civilisation. Les Pin et les Tan étaient perpétuellement en proie à la crainte et à la pénurie. Entourés d'une technologie en grande partie autonome, ils ne vivaient guère mieux que beaucoup de tribus de Campannlat, prises entre marais, mer et forêts. La barbarie donnait libre cours à leurs peurs et bridait leur imagination.

Les secteurs de la station qui avaient subi les plus grands dommages étaient ceux qui étaient les plus intimement liés à l'activité humaine, comme les cantines et les restaurants, et les fabriques de protéines qui les fournissaient. Les cultures qui occupaient la plus grande partie de l'intérieur de la coque sphérique étaient désormais des champs de bataille. L'homme chassait l'homme pour se nourrir. Les grands « zizipantins » ambulants, ces monstruosité génitales créées à partir d'un héritage génétique pervers, étaient pareillement traqués et mangés.

La station automatisée continuait de montrer sur des écrans intérieurs des images du monde qui vivait au-dessous d'elle – et continuait, naturellement, de faire varier la météorologie intérieure, de sorte que l'humanité n'était pas privée de cet éternel stimulus.

Les tribus survivantes n'étaient plus capables d'établir les rapports d'antan. Les images de chasseurs, rois, érudits, marchands, esclaves, qu'ils recevaient étaient désormais coupées de leur contexte. Elles étaient reçues comme des visiteurs d'un autre monde, dieux ou démons. Elles n'éveillaient qu'étonnement dans le cœur de ceux dont les aïeux en étudiaient le contenu avec détachement.

Les rebelles de l'Avernus – simple poignée de dissidents au début – avaient ouvert la voie à des libertés plus grandes que celles dont ils croyaient jouir. Ils avaient échoué sur les rivages d'une morne existence. La tête s'était fait voler le pouvoir par le ventre.

Mais l'Avernus avait une obligation qui l'emportait sur celle d'avoir soin de ses habitants. Son premier devoir était de transmettre un signal continu vers la planète Terre, à un millier d'années-lumière de distance. Au cours des siècles fort mouvementés d'existence de la Station d'Observation, ce signal, avec tout son stock d'informations, n'avait jamais faibli.

Ce signal constituait une artère de données qui étaient renvoyées à la Terre en accord avec le plan originel de l'élite technologique responsable d'un projet grandiose d'exploration interstellaire. L'artère ne tarit jamais, même lorsque les habitants de l'Avernus eurent régressé à un stade voisin de la sauvagerie.

L'artère ne tarit jamais, mais quelque part une veine avait été sectionnée. La Terre ne

répondait pas toujours.

Charon, un lointain avant-poste du système solaire, abritait un complexe récepteur construit à même la surface de méthane glacé du satellite. Dans cette station, où les formes les plus proches de la vie intelligente étaient les androïdes qui l'entretenaient, les signaux en provenance d'Helliconia étaient analysés, classés, stockés, transmis à l'intérieur du système solaire. Les opérations ayant trait aux signaux destinés à l'extérieur étaient beaucoup moins compliquées ; elles se ramenaient à un chapelet d'accusés de réception, ou à un ordre invitant l'Avernus à couvrir plus à fond telle ou telle zone. Les bulletins d'information qui partaient jadis vers l'extérieur avaient cessé depuis bien longtemps, depuis que quelqu'un avait fait remarquer l'absurdité qu'il y avait à alimenter l'Avernus de nouvelles vieilles d'un millier d'années. L'Avernus ne savait rien – et ne se souciait désormais nullement – des événements dont la Terre était, ou avait été, le théâtre.

De ces événements, par exemple : les nations surpeuplées de la Terre avaient passé la plus grande partie du vingt et unième siècle bloquées dans une série de pénibles confrontations : l'Est menaçait l'Ouest, le Nord menaçait le Sud, le Monde Occidental aidait et escroquait le Tiers-Monde. L'augmentation des populations, la dimension des ressources, les incessants conflits localisés transformaient lentement la face du globe en quelque chose qui ressemblait plus ou moins à un tas de décombres. Le concept de « nation terroriste » domina le milieu du siècle ; ce fut à cette époque que l'ancienne cité de Rome fut rayée de la carte. Pourtant, contrairement à toute attente, on n'en vint jamais à cet ultime Valhalla qu'était la guerre nucléaire. En partie parce que les superpuissances se livraient à leurs manœuvres par petites nations interposées, en partie parce que l'exploration de l'espace proche servait en quelque sorte de soupape de sécurité aux pulsions agressives.

Ceux qui vivaient au vingt et unième siècle considéraient que c'était là une bien triste époque en dépit des progrès exponentiels qui avaient été accomplis sur le plan technologique, notamment dans le domaine de l'électronique. Ils veillaient à ce que chaque champ et chaque usine producteurs d'aliments fussent électroniquement protégés ou physiquement surveillés. Ils vivaient une vie de plus en plus réglementée, mais la structure, les bases sur lesquelles reposait la civilisation, étaient maintenues. Toute restrictive qu'elle était, elle pouvait être transcendée.

Beaucoup d'individus particulièrement doués firent de ce siècle un siècle brillant, du moins rétrospectivement. Des hommes et des femmes surgirent de nulle part, des masses, et acquirent une vaste renommée par leurs dons. Leur brillante personnalité, le défi qu'ils lançaient à leur environnement défavorisé illuminèrent les cœurs de millions de gens. Quand Derek Eric Absalom mourut, on dit que la moitié du globe pleura. Mais ses merveilleuses chansons improvisées demeurèrent à titre de consolation.

D'abord il n'y eut que deux nations à se faire concurrence au-delà des confins du système solaire. Leur nombre s'éleva à quatre pour s'arrêter à cinq. Les voyages interstellaires coûtaient beaucoup trop cher. Il ne pouvait y avoir plus de joueurs à ce jeu, même à une époque où la technologie était devenue une religion. Contrairement à la religion, l'espoir du pauvre, la technologie était une stratégie de riche.

La fièvre de l'exploration interstellaire gagna les foules. Beaucoup admiraient sur le plan intellectuel. Beaucoup acclamaient leurs propres équipes. Les projets étaient toujours présentés avec une grande solennité. Immenses dépenses, immenses distances, immense prestige : ces trois éléments s'unissaient pour impressionner les contribuables dans leurs vilaines cités.

C'est durant les beaux jours du voyage interstellaire, à peu de chose près de 2090 à 3200, que furent lancés quelques vaisseaux spatiaux automatisés : Ces vaisseaux transportaient des colons stockés sur ordinateurs, capables de parcourir indéfiniment le vide à la recherche de mondes habitables.

La première planète extrasolaire sur laquelle l'humanité mit le pied fut solennellement appelée Nouvelle Terre. C'était un des deux corps célestes dépourvus de lune qui orbitaient

autour d'Alpha du Centaure C. « Le désert d'Arabie en beaucoup plus grand », dit un commentateur, mais on s'en tint généralement au confort d'une admiration respectueuse tandis que se déroulaient les paysages monotones de Nouvelle Terre.

La planète se composait essentiellement de sable et de chaînes de montagnes désagrégées. Son unique océan n'occupait pas plus d'un cinquantième de sa surface totale. Aucune forme de vie n'y fut découverte, à part des vers anormalement gros et une espèce d'algue qui poussait dans les eaux salées du bord de mer. L'air, bien que respirable, avait un taux d'humidité extrêmement bas ; les gorges humaines se desséchaient en quelques minutes à son contact. Aucune pluie n'arrosait jamais l'aveuglante surface de Nouvelle Terre. C'était un monde désert, et qui l'avait toujours été. Aucune biosphère viable ne pouvait s'y établir.

Les siècles passèrent.

Une base et un centre de repos furent établis sur Nouvelle Terre. Les vaisseaux d'exploration poussèrent encore plus loin, jusqu'à couvrir une sphère d'espace de presque deux mille années-lumière de diamètre. Aussi vaste que fût cette étendue au regard de l'expérience d'une espèce qui n'avait qu'assez récemment dompté le cheval elle ne constituait qu'une partie négligeable de la galaxie.

De nombreuses planètes furent découvertes et explorées. Aucune d'entre elles n'était porteuse de vie. De ressources minérales supplémentaires pour la Terre, mais pas de vie. Tout au fond des miasmes lugubres d'une géante gazeuse, furent découvertes des choses frétilantes qui allaient et venaient d'une façon suggérant une volonté. Elles entourèrent même le submersible qui plongea pour les examiner. Pendant soixante ans, des explorateurs humains essayèrent de communiquer avec les choses frétilantes – sans succès. À cette époque : la dernière baleine qui restait dans les océans pollués de la Terre disparut.

Sur quelques mondes nouvellement découverts, des bases furent établies et des exploitations minières mises en place. Il y eut des accidents – dont la Terre ne fut pas informée. La planète géante Wilkins fut démantelée ; des engins nucléaires, rugissant à travers son atmosphère, convertirent son hydrogène en fer et en métaux plus lourds, et la planète se disloqua. Il en résulta une libération d'énergie correspondant à ce qui était prévu – mais plus rapidement que prévu. Une mortelle radiation à ondes courtes anéantit tous ceux qui faisaient partie du projet. Sur Orogolak, un conflit éclata entre deux bases rivales, et la courte guerre nucléaire qui s'ensuivit transforma la planète en un désert de glace.

Il y eut aussi des succès. Même Nouvelle Terre fut un succès. Suffisant, en tout cas, pour qu'une station se monte au bord de sa mer chargée de substances chimiques. De petites colonies s'établirent sur vingt-neuf planètes, dont certaines devaient prospérer plusieurs générations durant.

Certaines de ces colonies firent naître d'intéressantes légendes – qui vinrent augmenter la riche réserve de la Terre –, mais aucune n'était assez vaste ni assez complexe pour nourrir des valeurs culturelles s'écartant de leur système d'origine.

L'humanité de l'âge spatial devint victime d'un grand nombre de maladies et de troubles mentaux aussi nouveaux qu'étranges. C'était un fait rarement reconnu que chaque population terrestre était un réservoir de maladies ; une proportion considérable de gens appartenant à tous les groupes ethniques passèrent une bonne partie de leur vie à être souffrants – pour des raisons non identifiables. Le SEPIA (Syndrome d'Etat Pathologique Irrémédiablement Aberrant) demandait hautement à être identifié. En condition d'apaisement, le SEPIA proliférait.

Ce qui était longtemps resté sans traitement fut long à se révéler incurable. Les systèmes nerveux flanchaient, les mémoires fabriquaient des vies imaginaires, la vision devenait hallucinatoire, les muscles s'ankylosaient, les estomacs souffraient de brûlures. La folie de l'espace devint monnaie courante. D'obscur frayeurs traversaient le psychisme lancé dans le vide.

En dépit de ses inconvénients et de ses déceptions, l'infiltration de la galaxie se poursuivait. Là où il n'existe pas de vision, les gens périssent – et il existait une vision. Une vision dans laquelle la connaissance, malgré tous ses dangers, était quelque chose de désirable ; et l'ultime connaissance résidait dans une compréhension de la vie et de ses rapports avec l'univers inorganique. Sans cette compréhension, la connaissance était chose vaine.

Une flotte sino-américaine était en train d'explorer les nuages de poussière de la constellation d'Ophiucus, à sept cents années-lumière de la Terre. Cette région contenait des amas moléculaires géants, des champs gravitationnels non isotropes, des agglomérats de planètes, et autres anomalies. De nouvelles étoiles se créaient dans les plis de la matière en formation.

Un satellite astrophysique relié à l'un des cyborgoïdes de la flotte obtint des relevés spectrographiques d'un système binaire atypique situé à quelque trois cents années-lumière des nuages d'Ophiucus qui révélaient l'existence au sein de ce système d'au moins une planète présentant des conditions semblables à celles de la Terre.

La bizarrerie d'une étoile jaune vieillissante de type G4 orbitant autour d'une supergéante blanche de guère plus de onze millions d'années avait déjà retenu l'intérêt des astronomes attachés à la flotte sino-américaine. La spectro-analyse les encouragea à approfondir leur enquête.

La planète de ce lointain système binaire supposée semblable à la Terre fut classée sous l'appellation G4PBX/4582-4-3. Des signaux expédiés à travers les nuages de poussière entreprirent leur long voyage vers la Terre.

Reposant dans son berceau à l'intérieur du vaisseau amiral de la flotte, puis croisant au large des nuages dépoussiérés d'Ophiucus, existait un vaisseau de colonisation entièrement automatisé. Le vaisseau fut programmé et expédié vers G4PBX/4582-4-3. On était en 3145.

Le vaisseau de colonisation pénétra dans le système de Freyr-Batalix en 3600 après J.-C., pour s'attaquer immédiatement à la tâche pour laquelle il était programmé l'établissement d'une Station d'Observation.

G4PBX/4582-4-3 était là, comme une chose sortie d'un rêve ! Bien réelle, mais au-delà du croyable, au-delà même du ravissement.

À mesure que les signaux de la nouvelle station étaient transmis à la Terre, il devint de plus en plus clair que la planète nouvellement découverte ressemblait de près à la Terre. Non seulement elle était pourvue d'innombrables formes de vie, imitant en cela la prodigalité terrienne – et offrant du même coup un contraste réconfortant avec les planètes précédemment découvertes –, mais elle présentait une curieuse gradation d'espèces semi-intelligentes et intelligentes. Au nombre des dernières il y avait un être humanoïde et un être à cornes qui ressemblait un peu à un minotaure à poils rudes.

Les signaux finirent par atteindre Charon, aux confins du système solaire, où les androïdes transmettaient les données à la Terre, à seulement cinq heures-lumière de distance.

Au milieu du cinquième millénaire, les Âges Modernes de la Terre étaient en train de décliner lentement. L'Âge de l'Aperception n'était plus qu'un souvenir. Exception faite de quelques méritocrates installés au pouvoir, l'exploration galactique était devenue pour tous une abstraction, un fardeau de plus infligé par la bureaucratie. G4PBX/4582-4-3 changea tout cela. Cessant de jouer simplement les corps célestes mystérieux dans un trio de planètes sœurs, l'astre acquit couleur et personnalité. Il devint Helliconia, la planète des merveilles, le monde au-delà des voiles de ténèbres où il y avait de la vie.

Les soleils d'Helliconia prirent une signification symbolique. Les mystiques mettaient l'accent sur la façon dont le couple Freyr-Batalix semblait présenter ces divisions du psychisme humain célébrées dans une vieille légende asiatique :

Deux oiseaux dans le pêcher, toujours ensemble :

L'un mange les fruits, l'autre regarde faire.

L'un est notre Moi individuel, goûtant à tous les dons du monde ;

L'autre le Moi universel, témoin de tout et s'émerveillant.

Avec quelle avidité furent étudiées les premières images d'êtres humains et de phagors, en train d'émerger péniblement d'un monde enfoui sous la neige ! Un inexplicable sentiment de gratitude remplissait les cœurs humains. Un lien avec une autre vie intelligente avait enfin été établi !

Le temps que l'Avernus soit construit et placé sur orbite autour d'Helliconia, le temps qu'il soit peuplé par les humains élevés par des mères de substitution sur le vaisseau de colonisation, la sphère de l'activité spatiale placée sous l'autorité de la Terre se rétrécit. Les planètes habitées du système solaire évoluaient vers une forme centralisée de gouvernement, qui devait se transformer plus tard en COSA, ou Co-Système Allié ; elles s'occupaient de leurs affaires byzantines. Les colonies lointaines furent laissées à elles-mêmes, échouées ici et là sur des mondes semi-habitables comme autant de Robinson sur des îles désertes.

La Terre et les planètes qu'elle avait pour voisines étaient désormais des réservoirs d'informations non digérées. Les matériaux expédiés à la Terre avaient été traités, mais le savoir qu'ils représentaient n'avait pas été absorbé. Les inimitiés qui existaient depuis le temps des tribus, les rivalités fondées sur la peur et la soif de posséder demeuraient latentes. Le rétrécissement de l'espace les fit resurgir.

En 4901 après J.-C., toute la Terre était gérée par la seule et unique compagnie du nom de COSA. Les systèmes judiciaires avaient cédé le pas aux comptes des profits et pertes. Grâce à telle ou telle série de leviers de commande, COSA possédait chaque bâtiment, chaque industrie, chaque service, chaque usine, et la peau de chaque être humain de la planète – y compris des humains qui étaient contre. Le capitalisme avait atteint sa glorieuse apogée. Il touchait un petit pourcentage sur chaque bouffée d'oxygène qui se respirait. Et il payait ses actionnaires en bioxyde de carbone.

Sur Mars, Vénus, Mercure et les lunes de Jupiter, les êtres humains étaient plus libres – libres de fonder leurs petites nations et de ruiner leur vie comme bon leur semblait. Mais ils formaient une sorte de population de seconde classe dans le système solaire. Tout ce qu'ils acquéraient – et l'acte d'acquérir continuait de jouer un rôle important dans leur vie – ils en payaient le prix à COSA.

Ce fut en 4901 que ce fardeau devint trop lourd, et en 4901 qu'un homme d'État de la Terre commit la faute d'utiliser le vieux terme désobligeant d'« immigrants » à propos des habitants de Mars. Et ce fut donc en 4901 qu'une guerre nucléaire éclata entre les planètes – la Guerre pour un Mot, comme on l'appela.

Bien que l'on possède peu de documents sur ces temps pré-apocalyptiques, on sait que les populations s'estimaient alors trop civilisées pour entreprendre une telle guerre. Elles craignaient que quelque désaxé n'appuyât sur un bouton. En fait, les boutons furent pressés par des gens sains d'esprit, en réponse à toute une série d'ordres relayés selon un processus parfaitement rodé. La peur d'une destruction totale avait toujours été présente. Les armes nucléaires, une fois inventées, ne peuvent pas être désinventées. Et telles sont les lois de l'énantiotropie que la peur devint désir, que les missiles foncèrent vers leurs cibles, que les gens brûlèrent comme des chandelles, et que villes et silos explosèrent en un feu inextinguible.

Ce fut une guerre entre les mondes, comme cela avait été prédit. Mars fut réduit au silence pour toujours. Les autres planètes se livrèrent à des repréailles qui n'engageaient qu'une fraction de l'ensemble de leur puissance de feu (et furent en conséquence détruites). La Terre ne fut touchée que par douze bombes de 10000 mégatonnes. C'était assez.

Un énorme nuage s'éleva au-dessus de la capitale de La Cosa. De la poussière

composée de particules de suie, de débris de bâtiments, de fragments de corps, de végétaux et de minéraux, s'éleva jusqu'à la stratosphère. Un ouragan de feu balaya les continents. Forêts et montagnes se consumèrent sous son souffle. Quand les incendies s'éteignirent, quand une grande partie de la radioactivité fut retombée sur le sol ravagé, le nuage demeura.

Ce nuage était synonyme de mort. Il recouvrait tout l'hémisphère Nord, faisant obstacle à la lumière du soleil. La photosynthèse, base de toute vie, ne pouvait plus avoir lieu. Tout se figea. Les plantes moururent, les arbres moururent. Même l'herbe mourut. Les survivants de la catastrophe se retrouvèrent en train d'errer dans un paysage qui en vint à ressembler de plus en plus au Groenland. La température au sol tomba rapidement à trente degrés sous zéro. L'hiver nucléaire était arrivé.

Les océans ne gelèrent point. Mais le froid, les impuretés qui flottaient dans les hautes couches de l'atmosphère firent tache d'huile, empoisonnant à son tour l'hémisphère Sud. Le froid s'empara même des terres favorisées de l'équateur. Ténèbres et glaces régnèrent sur la Terre. Il semblait que le nuage dût être le dernier acte créateur de l'humanité.

Helliconia était célèbre pour ses longs hivers. Mais ces hivers étaient le résultat d'un processus naturel ; ils ne signifiaient pas la mort de la nature, mais son sommeil, sommeil dont la planète était assurée de se réveiller. L'hiver nucléaire ne contenait en revanche aucune promesse de printemps.

L'affreux contrecoup de la guerre se mêla de façon indistincte avec une autre sorte d'hiver. Les sommets se recouvrirent d'une neige que l'été – qui n'en avait que le nom – ne chassa point ; l'hiver suivant, de nouvelles chutes vinrent s'ajouter à ce qui restait des précédentes. Les couches s'épaissirent. Elles devinrent permanentes. Et l'une de se joindre à l'autre. Et un lac gelé d'en engendrer un autre. Les réservoirs de glace du Grand Nord commencèrent à s'écouler vers le sud. La terre prit la couleur du ciel. Voilà que l'ère glaciaire était de retour.

Le voyage spatial était oublié. Pour les Terriens, franchir un mille était redevenu une aventure.

Un certain esprit d'aventure gagna ceux qui faisaient voile sur la Saison Nouvelle. Le brick quitta le port sans incident, et cinglait bientôt vers l'ouest le long de la côte sibornalienne, sa toile gonflée par un vent frais du nord-est. Le capitaine Fashnalgid se surprit en train de siffler une matelote.

Eedap Mun Odim invita sa corpulente épouse et ses trois enfants à monter sur le pont. Debout les uns à côté des autres, ils restèrent là sans rien dire, les yeux fixés sur Koriantura. Le temps s'était éclairci. Freyr flamboyait bas sur l'horizon sud, Batalix brillait presque au zénith. Le gréement dessinait un jeu d'ombres compliqué sur le pont et les voiles.

Odim s'excusa poliment et se dirigea vers la poupe, où Besi Besamitikahl s'était retirée, solitaire. Il crut qu'elle souffrait du mal de mer jusqu'au moment où les mouvements de sa tête lui indiquèrent qu'elle pleurait. Il passa un bras autour d'elle.

« Ça me fait mal de voir mon petit trésor gaspiller ses larmes. »

Elle s'agrippa à lui. « Je me sens tellement coupable, doux maître. C'est moi qui vous ai mis dans cette fâcheuse situation... Jamais je n'oublierai la vue de cet homme... en train de brûler... C'est entièrement de ma faute. »

Il essaya de la consoler, mais elle lui débita son histoire. À présent, c'était Harbin Fashnalgid qui était responsable de tout. Il l'avait envoyée lui acheter des livres aux premières heures du matin, alors qu'il n'y avait personne de normalement constitué qui fût encore levé, et elle s'était fait prendre dans la rue par le commandant Gardeterark.

« Ses maudits bouquins ! Et il disait que c'était tout ce qui lui restait comme argent. Quelle idée d'aller gaspiller son dernier argent sur des bouquins ! »

« Et le commandant... qu'est-ce qu'il a fait ? »

Elle se remit à pleurer. « Je ne lui ai rien dit. Mais il a reconnu en moi une de vos possessions. Il m'a emmenée dans une pièce où il y avait d'autres soldats. Des officiers. Et il m'a obligée à... à danser pour eux. Puis il m'a traînée jusqu'à nos bureaux... C'est de ma faute. Jamais je n'aurais dû avoir la bêtise d'aller chercher ces bouquins... »

Odim lui essuya les yeux en murmurant des paroles apaisantes. Quand Besi se fut un peu calmée, il demanda d'une voix empreinte de gravité : « As-tu vraiment de l'affection pour ce capitaine Harbin ? »

Elle se serra de nouveau contre lui. « Plus maintenant. »

Ils demeurèrent silencieux. Korianura disparaissait au loin. La *Saison Nouvelle* était en train de croiser une flottille de charrettes à harengs ventruës. Leurs chaluts étaient sortis. Derrière les pêcheurs se tenaient des saleurs et des tonneliers prêts à vider le poisson et à le mettre en conserve aussitôt celui-ci hissé à bord.

Entre deux reniflements, Besi dit : « Vous n'oublierez jamais ce qui est arrivé quand vous... quand cet homme est tombé dans le four, n'est-ce pas, doux maître ? »

Il lui caressa les cheveux. « La vie à Korianura est finie. J'ai mis tout ce qui appartenait à Korianura derrière moi, et je te conseillerais d'en faire autant. Une vie nouvelle recommencera quand nous arriverons chez mon frère en Shivenink. »

Il l'embrassa et retourna auprès de sa femme.

Le matin suivant, Fashnalgid alla voir Odim. Sa grande silhouette gauche dominait la forme mince et légèrement tassée d'Odim.

« Je vous suis reconnaissant d'avoir eu la gentillesse de me prendre à bord », dit-il. « Vous serez dûment payé quand nous aurons atteint Shivenink, je vous le garantis. »

« Ne vous inquiétez pas », se contenta de répondre Odim. Il ne savait comment se comporter avec cet officier, à présent déserteur, autrement qu'en recourant à sa méthode habituelle dans ses rapports avec autrui : la politesse. Le navire était bourré de gens qui l'avaient supplié de les prendre à bord pour échapper à la législation oligarchique ; tous l'avaient payé. La cabine d'Odim était pleine de trésors de toute sorte.

« Ce ne sont pas des paroles en l'air... vous serez dûment payé », répéta Fashnalgid en posant un regard appuyé sur Odim.

« Bon, bon, très bien, merci », fit Odim, et il s'éloigna à reculons. Du coin de l'œil il vit Toress Lahl arriver sur le pont et se dirigea vers elle pour échapper aux prévenances de Fashnalgid. Besi le suivit. Elle avait évité le regard de Fashnalgid.

« Comment se porte votre malade ? » demanda Odim à la Borldoranienne.

Toress Lahl s'appuya au bastingage, ferma les yeux et respira une ou deux fois à fond. Ses traits pâles, presque diaphanes, en disaient long sur sa tension nerveuse. Ainsi que le dessous de ses yeux, qui présentait un aspect sale et fripé. Elle dit, sans ouvrir les yeux « Il est jeune et résolu. Je crois qu'il vivra. C'est généralement ce qui se passe dans les cas de ce genre. »

« Vous n'auriez pas dû emmener un cas de peste à bord. Cela met nos vies à tous en danger », dit Besi. Elle parlait avec une hardiesse nouvelle pour elle ; elle n'aurait jamais osé parler aussi franchement devant Odim. Mais le voyage transformait les rapports entre les individus.

« "Peste" n'est pas le terme scientifiquement exact. La peste et la Mort Grasse sont des choses différentes, bien que nous utilisions un mot pour l'autre. Aussi indécents que soient les symptômes de la Mort Grasse, la majorité des individus jeunes et en bonne santé qui contractent cette maladie en réchappent. »

« Elle se propage comme la peste, non ? »

Sans tourner la tête, Toress Lahl répondit : « Je ne pouvais pas laisser Shokerandit mourir. Je suis médecin. »

« Si vous êtes médecin, vous devriez connaître les dangers que cela comporte. »

« Je les connais, je les connais. » Secouant la tête, elle planta là son monde pour se précipiter dans l'entrepont.

Elle s'arrêta devant la porte du réduit dans lequel elle gardait Shokerandit. Comme elle appuyait son front contre son bras, elle eut une brève vision du tour qu'avait pris sa vie, de la triste situation qu'était la sienne, et de l'incertitude dans laquelle se trouvait tout le monde à bord. Qu'est-ce qui motivait cette lucidité, que même les phagors ne possédaient pas, cette conscience d'être conscient, quand celle-ci était incapable de changer ce que l'on faisait ?

Elle soignait l'homme qui avait ôté la vie à son mari. Et – oh, oui, elle le sentait – il lui avait déjà communiqué son mal. Elle savait qu'il pouvait facilement se transmettre à n'importe qui d'autre dans le confinement du navire ; les mauvaises conditions d'hygiène que connaissait la *Saison Nouvelle* favorisaient la contagion. Pourquoi la vie – et était-il possible que, même maintenant, une partie d'elle-

même eût plaisir à vivre ?

Elle déverrouilla la porte, vainquit sa résistance d'une pression de l'épaule et pénétra dans le réduit. Elle y passa les deux jours suivants, sans voir personne, ne se traînant que rarement sur le pont pour respirer un peu d'air frais.

Pendant ce temps Besi s'était vu confier la tâche d'avoir à l'œil les nombreux parents d'Odin, installés dans la cale principale. Elle trouvait l'essentiel de son soutien chez la grand-mère qui confectionnait les délicieux savrilas. La vieille femme réussissait encore à faire de la cuisine sur un petit réchaud à charbon de bois, emplissant la cale d'arômes charitables, tout en apaisant les anxiétés de la famille.

Ladite famille traînassait sur des caisses, des ottomanes et des coffres, fidèle à ses habitudes d'oisiveté, ce qui ne l'empêchait pas de se plaindre des rigueurs de la vie en mer. Théâtralement, ils discouraient devant Besi et quiconque voulait bien écouter, ou n'était pas en train de discourir simultanément, sur les dangers des voyages en mer. Et Besi songeait : Et que dire des dangers de la peste ! Si elle se répand dans cette cale, combien d'entre vous, pauvres malheureux que vous êtes, survivront ? Elle décida de rester avec eux quoi qu'il arrive, et s'arma secrètement d'un petit poignard.

Toress Lahl se tenait à l'écart, ne parlant à personne même lorsqu'elle se hissait sur le pont.

Le matin du troisième jour, elle vit de petits icebergs qui parsemaient les eaux. Le matin du troisième jour, en proie à la fièvre, elle retourna à sa veille, comme d'habitude. La porte mettait de plus en plus de mauvaise volonté à s'ouvrir.

Luterin Shokerandit était confiné dans un petit espace irrégulier à l'avant de la *Saison Nouvelle*. Un pilier de soutènement se dressait au milieu du réduit, laissant juste assez de place pour une couchette sur un côté et un seau, une balle de foin, un réchaud et quatre fhlebihts apeurés attachés au-dessus du petit hublot. Le hublot laissait entrer assez de lumière pour que Toress Lahl pût distinguer les taches qui maculaient le plancher et la forme massive attachée sur la couchette inférieure. Elle referma la porte derrière elle, s'y adossa un instant, puis s'avança vers la forme prostrée.

« Luterin ! »

Il bougea. Sous son bras gauche, qu'elle lui avait attaché par le poignet aux montants de la couchette, il avança un peu la tête, comme une tortue, et ouvrit un œil qui se fixa sur elle à travers une mèche de cheveux. Sa bouche s'ouvrit, laissant échapper un son rauque.

Elle puisa une louche d'eau dans un tonneau posé derrière le réchaud et le fit boire.

« Encore à manger », dit-il.

Elle savait qu'il se rétablirait. C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis qu'elle l'avait transporté là. Il était de nouveau capable d'une pensée organisée. Elle n'osait pourtant pas encore le toucher, bien qu'il fût solidement attaché par les poignets et les chevilles.

Sur le dessus du fourneau se trouvaient les restes carbonisés du dernier fhlebiht qu'elle avait tué. Elle l'avait découpé en morceaux à l'aide d'un fendoir et fait cuire au mieux de ses possibilités sur le charbon de bois. Les cornes torsadées, la longue toison blanche de l'animal gisaient avec d'autres détritrus dans un coin.

Alors qu'elle lui lançait un morceau, Toress Lahl remarqua pour la première fois combien la viande grillée avait l'air bonne. Shokerandit la cala sous un coude et se mit à la ronger. Il levait de temps en temps un œil sur elle. Un œil où ne brillait plus le feu de la folie furieuse. La boulimie avait passé.

La pensée du sauvage appétit dont il avait fait preuve lui était un supplice. Elle regarda ses membres nus, luisants de la sueur de ses efforts précédents, et imagina ce que ce serait de planter ses dents dans cette chair. Elle fit main basse sur la viande carbonisée posée sur le réchaud.

Les chaînes et les menottes étaient prêtes. Toress Lahl tomba à genoux et se traîna vers elles, s'en servant pour s'attacher au poteau central. Elle se lia les poignets et lança gauchement la clé dans un coin, hors de portée. La puanteur de l'endroit lui frappa les narines, l'odeur du corps de l'homme mêlée à celle des animaux confinés et de leurs crottes, le tout pimenté par les exhalaisons du charbon de bois. Comme elle en perdait la respiration, une raideur s'empara d'elle. Son corps commença à se tendre autant que le permettaient les chaînes, les genoux relevés dans une position disgracieuse, la tête roulant lentement à l'extrémité du cou. La carcasse de l'animal était coincée sous un bras tel un petit enfant.

L'homme demeura où il était, les yeux grands ouverts, immobile. Enfin le nom de la femme franchit ses lèvres. Le regard de Toress Lahl croisa un instant le sien, mais c'était le regard d'une démente et elle continua de rouler les yeux.

La mâchoire pendante, Shokerandit s'efforça de se redresser. Il était solidement attaché à la couchette. Les plus sauvages accès de son délire, lorsque le virus hélico faisait rage dans son hypothalamus, n'avaient pas réussi à lui faire briser les lanières de cuir qui lui entouraient les poignets et les chevilles.

Tandis qu'il se débattait, il trouva une paire de pincettes de cuivre, comme on en utilisait pour remuer les braises, contre son flanc. L'instrument était inutilisable pour trancher ses liens. Il dormit quelque temps. À son réveil, il essaya de nouveau de se libérer.

Il appela. Personne ne viendrait. La peur de la Mort Grasse était trop grande. La femme gisait, presque immobile, contre son pilier. Il pouvait la pousser du bout du pied. Les bêtes bêlaient tout en tournant inlassablement en rond sur leur paille. Leurs yeux lançaient des éclairs jaunes dans la demi-obscurité.

Shokerandit avait été attaché de façon à rester couché sur le ventre. Ses articulations étaient en train de se débloquer. Il était désormais en mesure de se dévisser la tête pour regarder autour de lui. Il examina l'armature de la couchette au-dessus de lui. Une barre transversale était fixée sous le lit, au milieu du cadre, pour consolider l'ensemble de la structure. Un long poignard était planté dedans.

Les minutes passèrent tandis qu'il regardait le poignard dans une position des plus inconfortables. Le manche n'était pas loin au-dessus de lui, mais, attaché comme il était, il n'avait aucun espoir de s'en saisir. Il ne faisait pour lui aucun doute que Toress Lahl l'avait placé là avant de succomber à la maladie. Mais pourquoi ?

Il sentit les pincettes de cuivre contre sa chair. La raison de leur présence lui apparut aussitôt, accompagnée de la révélation de l'ingéniosité de la jeune femme. En se tortillant il réussit à faire glisser les pincettes le long de la couchette jusqu'à ce qu'il puisse les saisir entre les genoux. Puis vint le martyre de la contorsion pour faire pivoter ses genoux serrés et les soulever en direction de la dague. Il s'échina une heure, deux heures durant, suant et gémissant de douleur jusqu'à ce qu'enfin le manche du poignard soit prisonnier des griffes de cuivre. Puis ce ne fut qu'une question de temps pour dégager le poignard.

Il tomba sur ses cuisses. Shokerandit se reposa jusqu'au moment où il eut repris assez de force pour faire glisser la lame vers le haut de la couchette. Enfin il put la prendre entre ses dents.

Il lui fallut encore peiner pour trancher une des lanières de cuir, mais il finit par y arriver. Une fois qu'il eut une main libre, il lui fut facile de se débarrasser de ses liens. Il se laissa aller sur le dos, haletant. Enfin il quitta la couche fétide.

Il fit un pas ou deux, puis s'effondra sans force contre le pilier de bois. Les mains sur les genoux, il contempla la forme déjetée, travaillée par de lents mouvements, de Toress Lahl. Bien qu'il n'eût pas encore toute sa tête, il comprit le dévouement de la jeune femme et le souci qu'elle avait eu de lui quand elle s'était sentie atteinte par la peste. Tant qu'il était en proie à la folie de la fièvre, il n'aurait jamais pu, faute de la coordination nécessaire, attraper le poignard et se délivrer. Sans le poignard, il aurait été incapable de trancher ses liens une fois rétabli.

Après s'être reposé un peu, il se redressa et palpa son corps crasseux. Il avait changé. Il avait survécu à la Mort Grasse et s'en

trouvait changé. Les douloureuses contorsions auxquelles il avait été soumis avaient eu pour effet de lui tasser la colonne vertébrale ; sa taille, estima-t-il, s'était réduite de trois ou quatre pouces. Son appétit anormal lui avait fait prendre du poids. Durant cette phase, il aurait dévoré n'importe quoi, la couverture de la couchette, ses propres excréments, des rats, si Toress Lahl ne lui avait pas fait manger de la viande grillée. Il n'avait aucune idée du nombre d'animaux qu'il avait dévorés. Ses membres étaient plus épais. Il fixa un regard incrédule sur son large poitrail. Il était désormais plus petit, plus rond, plus massif. Son poids se trouvait réparti de façon radicalement différente.

Mais il vivait !

Il était passé par le chas de l'aiguille et vivait !

Peu importaient les conséquences, tout valait mieux que la mort et la dissolution. Il y avait cette espèce d'extraordinaire sensibilité à la vie, aux mouvements inconscients de la respiration, au besoin de s'alimenter et d'éliminer, à l'aisance du geste, au vagabondage de la pensée – si peu souvent lié au moment présent. C'était une sensibilité, un savoir, que même la dégradation et l'inconfort ne pouvaient abolir. Au moment même où la jouissance lui en était rendue, il se sentit éclater de santé dans le réduit puant.

Comme si un rideau venait d'être tiré, il revit des scènes de son enfance dans les montagnes de Kharnabhar, à la Grande Roue. Le souvenir de son père et de sa mère lui revint. Il se remémora une fois de plus son héroïsme sur le champ de bataille devant Isturiacha. Ses souvenirs étaient clairs, nets, comme si tout était arrivé à quelqu'un d'autre.

Il se revit terrassant Bandai Eith Lahl.

Il se sentit rempli de reconnaissance envers la veuve qui, devenue sa prisonnière, ne l'avait pas laissé mourir. Était-ce parce qu'il ne l'avait pas violée ni battue ? Ou sa bonté était-elle indépendante de tout ce qu'il avait pu faire ?

Il se pencha pour la regarder, triste de la voir si blême, si atteinte. Il passa un bras autour d'elle, respirant son odeur malsaine. Sa tête dodelinante pivota, comme pour se reposer contre lui. Ses lèvres sèches se retroussèrent sur ses dents et elle lui mordit l'épaule.

Shokerandit s'écarta aussitôt d'elle. Il lui tendit la viande qui traînait à ses pieds. Elle en prit une bouchée mais sans arriver à mâcher. Cela viendrait plus tard, quand la folie se déclarerait dans toute sa force.

« Je veillerai sur toi », lui dit-il. « Je monte sur le pont pour me laver et respirer un peu d'air frais. » Son épaule saignait.

Combien de temps avait-il passé là ? Il força sur la porte pour l'ouvrir. Le navire grinçait de partout, les escaliers étaient parcourus d'ombres changeantes.

Tout à la joie de sa liberté de mouvement retrouvée, il grimpa les marches et regarda autour de lui. Les ponts étaient déserts. Il n'y avait personne à la barre.

« Ohé ! » lança-t-il. Personne ne répondit, mais il perçut un mouvement furtif.

Pris d'inquiétude, il courut droit devant lui sans cesser d'appeler. Un corps à demi nu gisait près du mât. Ses yeux tombèrent en arrêt dessus. Toute la chair de la poitrine et de la partie supérieure du bras avait été sommairement découpée et – oh, oui, il pouvait l'imaginer – mangée...

LA MOUCHE À RAYURES JAUNES

Givremont n'avait en soi rien d'impressionnant ; en comparaison de beaucoup de collines de Sibornal, ce n'était guère plus qu'une verrue. Mais cette verrue dominait le paysage rigoureusement plat des environs, les anneaux extérieurs d'Askitosh. Le Château de Givremont dominait et enveloppait presque entièrement la butte.

Quand le souffle du vent du nord était chargé de pluie, l'eau recueillie par les toits, les fortifications et les flèches agressives du château, rejaillissait sur la population d'Askitosh, comme si elle eût été porteuse des compliments personnels de l'Oligarque.

Un avantage de cette situation à découvert – du moins pour l'Oligarque et sa Chambre Intérieure – était que les nouvelles pouvaient parvenir rapidement au château ; non seulement par l'intermédiaire des messagers qui peinaient en un défilé ininterrompu sur les cailloux glissants de la montée, mais aussi par signaux héliographiques expédiés d'autres collines lointaines. Toute une chaîne de stations de transmission ceinturait Sibornal, l'artère principale du système d'information coïncidant avec une assez grande précision avec le parallèle sur lequel se trouvait Askitosh. C'est ainsi que parvint à l'Oligarque – toujours à supposer qu'il existât – la nouvelle de l'accueil accordé à l'armée victorieuse qui avait traversé Chalce pour revenir à Koriantura.

Cette armée avait fait halte au pied de l'escarpement où Chalce venait mourir à la face de Sibornal. Elle resta là deux jours, le temps d'être rejointe par les traînants. Ceux qui mouraient de la peste étaient enterrés sur-le-champ. Hommes et montures avaient beaucoup maigri depuis leur départ d'Isturiacha, presque un demi-décime auparavant. Mais Asperamanka était toujours à leur tête. Le moral des troupes était bon. Les hommes se lavèrent et nettoyèrent leur équipement, prêts pour une entrée triomphale en Uskutoshk. La musique militaire astiqua ses instruments et répéta ses marches. Les régiments déployèrent leurs étendards.

Tout cela fut accompli sous les canons soigneusement camouflés de la Première Garde de l'Oligarque.

Dès que les hommes d'Asperamanka se remirent en marche, dès qu'ils furent à portée de tir, l'artillerie de l'Oligarque les prit sous son feu. Les canons à vapeur se mirent à les pilonner. Et les balles de pleuvoir. Et les grenades d'exploser.

Et les braves soldats de tomber, eux et leurs yelks. Du sang plein

la bouche, face contre terre. Hurlait qui pouvait hurler. La scène disparaissait dans la fumée et les envolées de terre. On courait çà et là, incapable de comprendre, étourdi par le choc. Les instruments étincelants cessèrent de jouer. Asperamanka cria à son clairon de sonner la retraite. Pas un seul coup de feu ne répondit aux concitoyens devenus assaillants.

Ceux qui survécurent à cette mauvaise surprise se cachèrent comme des bêtes sauvages dans la nature. Beaucoup en avaient perdu la voix.

« Abro Hakmo Astab ! » Au moins crièrent-ils cela, le juron sibish tabou que même la soldatesque hésitait à proférer. C'était un cri de défi au destin.

Certains survivants grimpèrent dans les replis venteux des montagnes. D'autres se perdirent dans le labyrinthe des marais. D'autres se regroupèrent, décidés à retraverser le désert herbeux pour unir leurs forces à ceux qui étaient restés à Isturiacha.

De son ton le plus persuasif, Asperamanka essaya de convaincre les groupes dispersés de reformer les rangs. Il ne reçut que des insultes en retour. Hommes et officiers avaient pareillement perdu confiance en l'autorité. « Abro Hakmo Astab... » Voilà ce qu'on lui lançait en pleine figure.

À situation extrême, juron extrême. Sa véritable signification se perdait dans la nuit des temps, ainsi que son origine. Une interprétation polie voulait que les deux soleils fussent de la sorte voués à être souillés. Dans le Continent Nord, recroquevillés sous le souffle glacial des Régions Polaires, les hommes proféraient ce juron contre l'Azoïaxique – et contre tous les autres dieux, oubliés ou non – comme pour appeler les ténèbres éternelles sur le monde.

« Abro Hakmo Astab ! » – la souillure de la lumière. Ceux qui lançaient ces mots à Asperamanka filaient aussitôt. Asperamanka cessa de donner des ordres. L'orage monta sous son front, il tira son manteau autour de lui, se prépara à s'occuper de son propre salut. Mais l'homme d'Eglise qu'il était sentait le juron peser dans son esprit. Lui aussi s'en trouvait souillé.

Voilà ce qu'un informateur rapporta à l'Oligarque installé dans sa colline de pierre à Askitosh. Ainsi le gouverneur des hommes apprenait-il quelque chose de l'accueil plein de trahison qu'il avait réservé aux troupes d'Asperamanka devant Koriantura.

La mesure qu'il prit ensuite n'exigeait pas grande réflexion. Après délibération de la Chambre Intérieure, un avis fut diffusé dans les régions les plus reculées du pays. Il annonçait qu'une Armée Atteinte de la Peste, ayant dessein de répandre la Maladie et la Mort à travers le Continent, avait été courageusement repoussée à la Frontière. Tout

le monde devait travailler plus dur pour célébrer l'Événement.

Et les vieilles poissonnières de Koriantura, les poings sur les hanches, lurent ce qui était écrit et dirent : « Et voilà, toujours "travailler plus dur" Comment sommes-nous censées travailler encore plus dur ? » Et, resserrant leurs rangs, ce fut d'un œil torve qu'elles regardèrent passer les unités de la Première Garde quand celle-ci reprit la direction de l'ouest dans le fracas de ses bottes ferrées.

Quant aux vestiges de cette armée défaite sur la zone frontrière, il leur restait une autre bataille à livrer.

Depuis la mort du dernier C'Sarr de Campannat, il y avait de cela quatre cent soixante-dix-neuf ans, les phagors avaient crû en force. Même avant que Freyr Donne-la-mort ait atteint sa pleine puissance pour décliner de nouveau, leurs effectifs avaient augmenté. La volonté humaine de les limiter était morte en partie avec le C'Sarr. Les ancipités les plus timorés, qui acceptaient de vivre dans les plaines parmi les Fils de Freyr, avaient passé le mot aux contingents guerriers du Haut Nyktryhk. Les premiers maraudeurs étaient de sortie plus tôt en cet hiver helliconien.

Un groupe d'ancipités, montés sur des kaidos, pouvait s'abattre comme le vent sur les prairies si redoutées des hommes. En partie pour une raison très simple : stalons, pliches et kaidos pouvaient se nourrir d'herbe, régime auquel les fragiles Fils de Freyr n'auraient pas résisté.

Néanmoins, les unités du Haut Nyktryhk restaient à l'écart des prairies menant à Sibornal, à moins d'y être attirées par quelque objectif particulier. Sibornal était redouté par les ancipités. Dans leurs pâles cervelles flottait le souvenir d'une terrible mouche.

Ce souvenir – plus proche d'une programmation que d'un souvenir – leur disait que les froides régions de Sibornal étaient le repaire des mouches, et d'une mouche en particulier. Cette mouche rendait la vie presque impossible aux innombrables flambregs qui peuplaient les plaines situées au-dessous des Régions Polaires. La mouche à rayures jaunes vivait aux dépens des troupeaux de flambregs. La femelle enfonce son ovipositeur dans le cuir des animaux. Là, les larves, une fois écloses, pénètrent dans le système sanguin, finissant par former des foyers d'infection sous la peau jusqu'au moment où elles étaient prêtes à faire irruption dans le monde.

La taille des larves atteignait celle de l'extrémité d'un pouce humain. Elles se grignotaient un chemin à travers la peau de leur hôte, pour finalement tomber sur le sol où elles passaient à l'état de chrysalides.

Cette terreur à rayures jaunes semblait ne remplir aucun rôle dans la vie, à part celui de gâcher l'existence des flambregs. Mais il n'en

était pas ainsi. Aucun autre animal n'avait envie de s'aventurer dans le territoire sur lequel régnait la mouche à rayures jaunes ; de sorte que, sauf accident, le domaine des flambregs n'était pas trop pâturé.

La mouche n'en restait pas moins un fléau, une calamité pour les flambregs, qui galopaient souvent le long des crêtes les plus venteuses, insouciant du danger, en une vaine tentative pour échapper à leur sort. Les ancipités, qui descendaient des flambregs, gardaient souvenance de ce tourment à rayures jaunes dans leurs esprits éotemporels, et se tenaient soigneusement à l'écart de son empire.

Mais une armée humaine défaite en train d'errer dans les espaces sauvages de Chalce constituait un objectif particulier aux yeux des ancipités. Se déplaçant avec le vent, comme le vent, avec une provision de lances et de fusils dans les étuis qu'ils portaient sur leur dos, ils s'abattirent sur les Fils de Freyr.

Ils tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Même les phagors qui servaient dans l'armée d'Asperamanka furent fauchés sans le moindre scrupule.

Quelques poignées d'humains conservèrent un semblant de discipline militaire. Ils se rangèrent derrière leurs chariots de provisions et tirèrent méthodiquement sur l'ennemi. Beaucoup de phagors tombèrent.

Puis les maraudeurs se replièrent pour quelque temps, regardant les hommes dépérir sous l'action de la soif et du froid, avant d'attaquer de nouveau. Ils n'en épargnèrent pas un seul.

Pour les soldats, il ne servait à rien de se rendre. Ils combattirent jusqu'au bout, ou se firent sauter la cervelle. Peut-être possédaient-ils eux aussi une espèce de mémoire raciale : l'été, lorsque Freyr brillait de tous ses feux, correspondait au temps de la suprématie humaine ; lorsque arrivait le long hiver, c'était au tour des ancipités de dominer le globe, comme ils l'avaient dominé autrefois, avant que l'humanité n'arrive sur la scène. Aussi se défendirent-ils sans espoir, pour mourir sans recours. Les femmes qui les accompagnaient moururent elles aussi.

Il y eut quand même des cas où, les munitions venant à manquer, les phagors renoncèrent à tuer tout le monde et emmenèrent les humains en esclavage.

Bien que l'Oligarque n'en sût rien, les ancipités se révélèrent ses meilleurs alliés. Ils éliminèrent tout ce qui restait de la grande armée d'Asperamanka.

Les unités phagors que l'on rencontrait en Sibornal faisaient montre d'un tempérament moins guerrier. Elles étaient principalement composées d'esclaves ancipités qui avaient faussé compagnie à leurs maîtres, ou de phagors des basses terres accoutumés depuis des

générations aux tâches les plus dures et à la servilité. Ces créatures parcouraient la campagne en petites bandes, évitant autant que possible les agglomérations humaines.

Naturellement toute chose vulnérable appartenant aux Fils de Freyr devenait leur cible ; le vieil antagonisme, profondément enraciné, était toujours vivace. Quand un de ces groupes aperçut la *Saison Nouvelle* non loin de la côte, le brick devint l'objet d'une surveillance attentive. Le groupe suivit le navire tandis qu'il était porté le long de la côte désolée de Loraj vers l'ouest de la Baie de la Persécution, où prenait fin le territoire uskuti.

Huit pliches, une gnasse, trois stalons vieillissants et un jeunot composaient toute la bande. À part le jeunot, tous étaient décornés. Ils étaient accompagnés d'un yelk transformé en bête de somme qui portait les principaux éléments de leur ordinaire, du pemmican et un épais porridge. Ils étaient armés.

Bien qu'un vent soutenu en direction de la mer eût tendance à pousser le brick loin de la terre, le courant côtier, qui allait d'est en ouest, l'en rapprochait lentement. Les phagors avançaient de pair avec lui, mille par mille, infatigablement, tandis que la distance qui les en séparait se réduisait. Ils savaient au fond de leur être que le moment viendrait où ils pourraient s'emparer du vaisseau et le détruire.

On ne voyait d'activité à bord que par intermittence. Une nuit on entendit tirer plusieurs coups de feu. Une autre fois, on vit un homme courir vers le bastingage de tribord, poursuivi par deux femmes en train de hurler. Des couteaux brillèrent dans les mains des femmes. L'homme se jeta par-dessus bord et tenta de gagner le rivage à la nage avant de couler sans un cri dans l'eau glacée.

De petits icebergs, tels des cygnes, se déplaçaient en direction de l'ouest après s'être répandus hors de la Baie de la Persécution. Ils venaient parfois cogner contre les flancs de la *Saison Nouvelle*. Luterin Shokerandit les entendait, assis dans le misérable réduit où gisait Toress Lahl.

Il avait verrouillé la porte mais n'en tenait pas moins un petit couperet à la main. La boulimie causée par la Mort Grasse faisait de chaque personne à bord un ennemi potentiel. Il se servait parfois du couperet pour découper des morceaux de bois dans les barrots du navire. Il avait besoin de ce bois pour alimenter le petit feu sur lequel il faisait cuire des tranches de viande prélevées sur le dernier fhlebiht. À eux deux Shokerandit et Toress Lahl avaient pratiquement dévoré les quatre chèvres à longues pattes en ce qu'il évaluait à huit ou neuf jours de mer.

Il fallait généralement à peu près une semaine à la Mort Grasse pour suivre son cours. Passé ce délai, le malade était mort ou en voie de guérison, en possession de toutes ses facultés mais

physiologiquement changé. Il ne quitta pas la jeune femme des yeux tout le temps qu'elle passa à se débattre et à épaissir. En ses efforts pour se libérer, Toress Lahl avait déchiré ses vêtements, souvent en se servant de ses dents. Elle avait rongé le montant auquel elle était attachée. Sa bouche était meurtrie et maculée de sang. Il la regardait avec amour.

Vint le moment où elle fut capable de lui rendre son regard. Elle sourit.

Elle dormit quelques heures, puis revint à la vie, pleine de ce sentiment de bien-être qu'éprouvent ceux qui survivent à la Mort Grasse.

Shokerandit la détacha et la baigna avec un linge trempé dans une cuvette d'eau salée. Elle l'embrassa tandis qu'il l'aidait à se mettre debout. Elle examina son corps nu et se mit à pleurer.

« Je ressemble à un tonneau. Moi qui étais si mince. »

« C'est normal. Regarde-moi. »

Elle le détailla à travers ses larmes, puis éclata de rire.

Ils rirent ensemble. Il se rendit compte de la merveilleuse architecture du nouveau corps de la jeune femme, encore luisant de sa toilette, de la beauté de ses épaules, de ses seins, de son ventre, de ses cuisses.

« Ce sont les proportions d'un nouveau monde, Luterin », commenta Toress Lahl ; c'était la première fois qu'elle l'appelait par son petit nom.

Il lança les bras en l'air, s'éraflant les phalanges au plafond. « Je suis content que tu aies survécu. »

« C'est parce que tu as veillé sur ta prisonnière. »

Il était dans l'ordre des choses de refermer ses bras sur elle, dans l'ordre des choses de baiser sa bouche meurtrie, dans l'ordre des choses de se laisser aller avec elle sur ce plancher où ils avaient tout récemment lutté avec la mort. Là, ils luttèrent d'une autre façon qui n'avait d'autre fin que le plaisir.

Plus tard, il lui dit : « Tu n'es plus ma prisonnière, Toress Lahl. Nous sommes maintenant prisonniers l'un de l'autre. Tu es la première femme que j'aie aimée. Je t'emmènerai en Shivenink, et nous irons dans les montagnes où vit mon père. Tu verras les merveilles de la Grande Roue de Kharnabhar. »

Elle commençait déjà à oublier ce qui venait de se passer et répondit d'un ton indifférent.

« Même à Oldorando nous avons entendu parler de la Grande Roue. Je viendrai avec toi si tu en as décidé ainsi. Le bateau est bien silencieux. Si on allait voir comment se portent les autres ? Ils sont peut-être tous malades de la peste – Odim et toute sa nichée, et l'équipage. »

« Reste encore un peu ici avec moi. » Allongé contre Toress Lahl, qu'il tenait toujours dans ses bras, penché sur l'eau sombre de ses yeux, Luterin n'était pas pressé de rompre le charme. Pour l'heure il était incapable de distinguer l'amour de la santé retrouvée.

Elle dit brusquement : « À Oldorando j'étais médecin. C'est mon devoir de soigner les malades. » Elle détourna son visage de Luterin.

« D'où vient la peste ? Des phagors ? »

« C'est du moins ce qu'on croit. »

« Alors notre brave capitaine a dit la vérité à propos de ce guet-apens pour empêcher notre armée de retourner en Sibornal et d'y répandre la peste. Elle était parmi nous. En prenant cette décision, l'Oligarque a fait preuve de sagesse plutôt que de méchanceté. »

Toress Lahl secoua la tête. Elle se mit à se peigner avec des gestes lents, sensuels, en regardant dans un petit miroir plutôt que dans sa direction. « C'est trop facile. Ce qu'a décidé l'Oligarque est pure vilénie. Détruire la vie est toujours une vilénie. Il se peut que ce qu'il a fait ne soit pas seulement mal ; il se peut que ce soit aussi parfaitement inefficace. J'ai quelque connaissance de la nature contagieuse de la Mort Grasse – bien que cette maladie soit latente la majeure partie de la Grande Année et, par conséquent, difficile à étudier. Ce qui est appris à grand-peine une année est oublié l'année d'après. »

Il s'attendait à ce qu'elle poursuive sur cette lancée mais elle se tut, continuant d'examiner son visage même lorsqu'elle eut reposé son peigne, se léchant un doigt pour se lisser les sourcils.

« Fais attention à ce que tu dis quand tu parles de l'Oligarque. Il en sait plus que nous. »

Elle se retourna enfin vers lui. Leurs regards se rencontrèrent cependant qu'elle déclarait, en appuyant un peu sur ses mots : « Je n'ai pas à respecter ton Oligarque. Contrairement à l'Oligarchie, la Mort Grasse sait faire preuve d'une certaine miséricorde dans son fonctionnement. Ce sont surtout les vieux et les très jeunes qui meurent ; une majorité d'adultes bien portants survit – plus de la moitié. Ils se métamorphosent de façon positive, comme c'est notre cas. » Elle pressa sur lui un doigt encore humide, non sans humour. « Avec nos formes massives nous représentons le futur, Luterin. »

« N'empêche que la moitié de la population mourra... des communautés entières détruites... L'Oligarque ne saurait permettre que cela arrive en Sibornal. Il prendra probablement des mesures radicales... » D'un geste, elle l'empêcha d'aller plus loin. « Une telle hécatombe a ses avantages à une époque où les récoltes baissent et où la famine menace. Les survivants en bonne santé en tirent bénéfice. La vie continue. »

Il rit. « Par à-coups... »

Elle secoua la tête, comme prise d'une certaine impatience. « Il faut que nous voyions qui a survécu à bord. Je n'aime pas ce silence. »

« J'espère pouvoir remercier Eedap Mun Odin de sa bonté. »

« Je suis sûre que tu le pourras. »

Debout tout près l'un de l'autre dans la petite pièce malodorante, ils se regardèrent dans la pâle lumière. Shokerandit alla pour l'embrasser, mais elle détourna les lèvres au dernier moment. Puis ils se risquèrent dans le couloir.

La scène devait lui revenir beaucoup plus tard. C'est alors, faute d'avoir pu le faire sur le moment, qu'il prendrait la mesure de tout ce que Toress Lahl lui refusait d'elle-même. Physiquement, il la trouvait très désirable ; mais l'attitude indépendante de la jeune femme l'attirait sans qu'il en eût alors vraiment conscience. C'était seulement lorsque cette indépendance aurait été usée par le temps qu'ils pourraient parvenir à une véritable entente.

Mais Shokerandit pouvait difficilement accéder à une juste appréciation de ce fait tant que sa vision des choses était fondée sur certaines méprises qui le laissaient, où qu'il se tournât, anxieux, incapable de se développer sur le plan émotionnel. Son innocence lui barrait le chemin de la maturité.

Shokerandit passa devant. Au-delà de l'escalier menant au pont supérieur, le couloir donnait sur la cale principale où avaient été installés les parents d'Odin. Il alla écouter à la porte et perçut des mouvements furtifs à l'intérieur. Pas un bruit ne venait des cabines situées de part et d'autre du couloir. Il essaya la porte de l'une d'entre elles, et frappa ; elle était fermée à clé et aucune réponse ne lui parvint.

Comme il émergeait sur le pont, Toress Lahl derrière lui, trois hommes entièrement nus se dépêchèrent de se cacher. Ils quittaient un cadavre de femme qui gisait, bras et jambes écartés, au pied du mât de misaine. Il avait été partiellement démembré. Toress Lahl s'approcha pour l'examiner.

« On va jeter ça par-dessus bord », dit Shokerandit.

« Non. Cette femme est déjà morte. Laisse-la où elle est. Laisse les vivants se nourrir. »

Leur attention se porta sur la situation du navire même. La *Saison Nouvelle*, comme leurs sens les en avaient informés, ne bougeait plus. Les courants marins l'avaient lentement amenée à toucher le rivage. Le navire était échoué sur une langue de sable qui partait de la grève.

Un petit amas d'icebergs s'était accumulé vers la poupe. Côté proue, il aurait suffi de sauter par-dessus bord pour gagner le rivage sans se mouiller les pieds. Cette langue de sable était gardée par deux gros rochers, l'un dépassant la hauteur des mâts du navire, qui se dressaient sur la grève, faisant obstacle aux marées. Ils avaient

probablement été jetés dans leur position présente par quelque ancienne explosion volcanique, bien que rien d'aussi dramatique qu'un volcan ne fût visible à l'intérieur des terres. La côte offrait seulement un paysage de falaises basses, si croulantes qu'il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un vieux mur en partie démoli à coups de canon, et, au-delà des falaises, de landes moutarde, d'où soufflait un vent froid qui faisait venir les larmes aux yeux.

Battant des paupières pour chasser l'eau qui lui brouillait la vue, Shokerandit regarda de nouveau le plus gros rocher. Il était sûr d'avoir aperçu du mouvement par là. Un instant plus tard, deux phagors apparurent, s'éloignant du rivage de leur curieuse démarche glissée. Il devint clair qu'ils allaient à la rencontre d'un groupe de quatre de leurs congénères qui se matérialisèrent sur une petite hauteur, traînant le cadavre de quelque animal. D'autres phagors s'avancèrent de derrière le rocher pour accueillir les chasseurs.

Le groupe originel de treize ancipités s'était joint le matin même à un second groupe plus important, composé lui aussi d'esclaves en fuite, ainsi que de quatre phagors qui avaient fait office de bêtes de somme dans la soldatesque de l'Oligarque. Tout cela faisait désormais trente-six phagors. Ils avaient un feu en train dans une cavité située du côté du rocher regardant vers la terre, sur lequel ils avaient l'intention de faire rôtir le flambreg que le groupe de chasseurs avait abattu à coups de lance.

Toress Lahl lança un regard plein d'anxiété à Shokerandit.

« Ils vont nous attaquer ? »

« Ils ont une aversion notoire de l'eau, mais ils peuvent facilement suivre cette langue de sable et se lancer à l'abordage. On ferait bien de se mettre à la recherche des membres d'équipage valides – et en vitesse. »

« Nous avons été les premiers à attraper la Mort Grasse, nous sommes peut-être les premiers à être rétablis. »

Leur exploration du navire les horrifia. C'était devenu un abattoir. Personne n'avait échappé à la peste. Ceux qui s'étaient enfermés tout seuls dans les cabines avaient été atteints et, dans certains cas, étaient morts tout aussi seuls. Là où deux ou trois personnes s'étaient enfermées ensemble, la première à présenter les symptômes de la maladie avait probablement été tuée. Tous les animaux à bord avaient été abattus et dévorés, et l'on s'était disputé leurs restes. Le cannibalisme avait fait régner sa loi dans la grande cale, où se trouvait la famille Odim. Sur vingt-trois membres de la famille, dix-huit étaient déjà morts, généralement tués par leurs parents. Des cinq encore en vie, trois continuaient de souffrir de la folie provoquée par la maladie et s'enfuirent quand on leur cria après. Deux jeunes femmes étaient capables de parler ; elles étaient allées jusqu'au bout de la

métamorphose. Toress Lahl leur trouva un abri dans le réduit où Shokerandit et elle avaient trouvé refuge.

Les écoutes menant au quartier de l'équipage étaient bloquées. D'en bas venaient des bruits animaux et une voix monocorde qui chantait sans fin :

« De sa blonde amie il vit l'incision,

Ô sublime vision...

Ô sublime vision... »

Dans un placard de rangement de l'avant, ils découvrirent les corps de Besi et de la vieille grand-mère. Besi gisait les yeux grands ouverts, le visage figé en une expression de surprise. Toutes deux étaient mortes.

Dans la cale avant, ils tombèrent sur de grosses caisses demeurées intactes au cours de la catastrophe qui s'était abattue sur le navire.

« Dieu soit loué, des caisses de fusils ! » s'exclama Shokerandit. Il ouvrit la caisse la plus proche et souleva la toile d'emballage qui en recouvrait le contenu. Là, chaque pièce enveloppée dans du papier de soie, reposait un service de table au complet de la porcelaine la plus dure, décoré de charmantes scènes domestiques. Les autres caisses contenaient encore de la porcelaine, de la meilleure qualité exportée par Odim. C'étaient là les cadeaux qu'il destinait à son frère de Shivenink.

« Ce n'est pas ça qui va tenir les phagors à distance », dit Toress Lahl en riant à moitié.

« Il faudra bien qu'il y ait quelque chose. »

Le temps semblait s'être arrêté tandis qu'ils parcouraient le navire ensanglanté. Le petit été ayant commencé, les heures de jour dispensées par Batalix étaient longues. Freyr était rarement très haut au-dessus de l'horizon et rarement très bas au-dessous. La bise soufflait sans discontinuer. À un moment donné un bruit semblable à un roulement de tonnerre arriva sur ses ailes.

Aussitôt après, silence. Rien que la rumeur sourde de la mer, le heurt occasionnel d'un bloc de glace contre la coque de bois. Puis nouveau roulement de tonnerre, cette fois bien distinct et continu. Shokerandit et Toress Lahl échangèrent un regard perplexe, incapables d'imaginer ce qu'était ce bruit. Les phagors l'identifièrent sans avoir besoin de réfléchir. Pour eux, le bruit d'un troupeau de flambregs en mouvement était immédiatement reconnaissable.

Les flambregs vivaient par millions au-dessous des limites de la calotte glaciaire. Ils remplissaient de leur progéniture les Régions Circumpolaires. Parmi tous les pays de Sibornal, Loraj offrait une variété de territoires qui convenait particulièrement bien aux

flambregs, avec ses vastes forêts d'arbres de plein vent comme l'eldawon, et son paysage de basses collines moutonnantes et de lacs. Les flambregs, contrairement aux yelks, n'étaient que modérément carnivores, avec une prédilection pour tous les rongeurs et les oiseaux qu'ils pouvaient attraper. Ils se nourrissaient principalement de lichen, de champignons et d'herbe, le tout additionné d'écorce. Les flambregs mangeaient aussi la mousse indigeste appelée mousse à flambreg par les tribus primitives de Loraj qui les chassaient. Cette mousse contenait un acide gras qui protégeait les membranes cellulaires des animaux contre les effets du froid, permettant aux cellules de continuer à fonctionner normalement à basse température.

Un troupeau de plus de deux millions de têtes approchait de la côte. Beaucoup de hardes de Loraj étaient deux ou trois fois plus nombreuses. Celle-ci avait émergé d'une forêt d'eldawons et galopait presque parallèlement à la mer. Le sol tremblait sous ses myriades et ses myriades de sabots.

Sur le rivage, les phagors montrèrent des signes d'inquiétude. Leurs vagues opérations culinaires s'interrompirent. Ils allaient et venaient, scrutant l'horizon, manifestant une incertitude tout humaine.

Deux voies d'évasion s'offraient à eux. Ils pouvaient grimper au sommet du rocher de la taille d'une maison, ou ils pouvaient se lancer à l'attaque du navire pour s'en emparer. Dans les deux cas ils échapperaient à la ruée des animaux.

Il y avait, annonçant l'arrivée du troupeau, un signe avant-coureur vivant. Au-dessus de la houle des épaules animales volait une nuée de moucheron, acharnés à pomper le sang qui irriguait le museau velu des flambregs. Ces moucheron étaient aussi les ennemis d'une mouche de la taille d'une grosse guêpe qui, pour l'instant, fonçait en avant du troupeau dans un air plus dégagé. Elle surgit de nulle part et atterrit pile entre les yeux d'un des phagors. C'était une mouche à rayures jaunes.

Le groupe des ancipités, cédant à une panique inhabituelle, se mit à courir dans tous les sens. Celui dont la mouche avait choisi le visage pour se poser dessus tourna les talons et alla se jeter en plein contre le rocher. Il écrasa la mouche et s'assomma par la même occasion.

Le reste du groupe s'assembla pour discuter d'un plan d'action. Certains membres du groupe nouvellement arrivé trimbalaient un petit emblème ratatiné, un ancêtre en engourdire. Ce symbole rabougri d'eux-mêmes, cet illustre arrière-grand-stalon mangé aux mites, quoique presque entièrement transformé en kératine, était encore à un doigt ou deux du non-être. En lui, une faible étincelle servait encore de foyer à leurs tentatives de raisonnement. Leurs facultés de compréhension quittèrent leurs cervelles. La

communication s'établit. Les flux de leurs pâles encéphales entrèrent en engourdure.

D'une zone de totale blancheur, un esprit émergea. Il n'était pas plus gros qu'un lapin. Le phagor, dont c'était là l'ancêtre, dit intérieurement « Ô aïeul sacré, qui es à présent en train de t'intégrer à la terre, tu nous vois ici en grand danger au bord du monde-qui-noie. Les Bêtes-que-nous-étions courent sur nous et vont nous piétiner. Fortifie nos bras, indique-nous la voie du salut. »

À travers leurs cervelles la figure kératinique transmet des images que les ancipités connaissaient bien, des images qui se succédaient à toute vitesse. Images des Régions Circumpolaires avec leur glace, leurs marécages, leurs sombres et vigoureuses forêts, et de la vie grouillante qui s'agitait là, même là, à la lisière de la calotte glaciaire. Une calotte glaciaire alors beaucoup plus étendue, car Batalix était seul à régner dans les cieux. Images de créatures traquées se cachant dans des cavernes, faisant alliance avec cet esprit sans cervelle appelé feu. Images des Autres et de leur humble rôle d'animaux familiers. Terrifiantes images de Freyr venant rôder dans les octaves d'air avec ses taches noires, de cette espèce de gigantesque araignée glace-sang. La retraite de D'Sehm-Hrr la belle, jadis toute d'argent dans les cieux tranquilles. Les Autres se révélant Fils de Freyr, s'enfuyant en emportant sur leurs épaules l'esprit sans cervelle appelé feu. Des foules et des foules d'ancipités succombant aux inondations, à la canicule, dans les batailles avec les Fils de Freyr aux fronts de singes.

« Agissez vite, souvenez-vous des inimitiés. Gagnez la sécurité de la chose de bois que vous voyez flotter sur le monde-qui-noie, tuez tous les Fils de Freyr. Restez-y à l'abri de la course des Bêtes-que-nous-étions. Soyez vaillants. Soyez grands. Tenez les cornes hautes ! »

La petite voix s'enfuit vers des terres au-delà du monde connu. Ils remercièrent l'arrière-grand-stalon d'un ronronnement guttural.

Ils allaient obéir à ses paroles. Car la voix était sienne et la voix était leur et qu'il n'y avait pas de différence. Temps et jugement n'avaient pas place dans leurs pâles cervelles.

Ils avancèrent lentement vers le navire échoué.

C'était pour eux une chose radicalement étrangère. La mer était leur grande terreur. L'eau les engloutissait et les anéantissait. Le navire se découpait sur l'orange brasillant de Freyr, qui ronflait juste au dessous de l'horizon, prêt à sauter de sa cachette dans cette mer avide.

Serrant leurs lances, ils se dirigèrent d'un pas hésitant vers la *Saison Nouvelle*.

Le sable craquait sous leurs pieds. En même temps, leurs oreilles frémissantes captaient le tonnerre des flambregs en train d'approcher.

D'un côté flottaient les icebergs, pas plus hauts que le petiot qui

marchait près de sa pliche. Les uns étaient collés aux flancs du vaisseau ; les autres, comme animés d'une mystérieuse volonté, décrivaient lentement des figures compliquées sur la mer étale, formes fantomatiques dans la pâle lumière, leurs reflets comme pris d'engourdire dans la prison de l'eau.

À mesure que la langue de sable rétrécissait, le groupe de ancipités devait resserrer les rangs. Finalement, il n'y eut place que pour deux stalons en tête. Le navire dressait au-dessus d'eux sa masse immobile.

Des choses craquèrent bruyamment sous les pieds des stalons. Ils essayèrent de faire halte, mais ceux qui étaient derrière les poussèrent en avant. Nouveaux craquements. Regardant par terre, il virent les fins tessons blancs sous leurs pieds et la blancheur craquelée qui s'étendait jusqu'à la coque au navire.

« Il y a de la glace et elle se casse », se dirent-ils, utilisant le présent continu de l'Ancipité Natif. « Rebroussons chemin ou nous tombons dans le monde-qui-noie. »

« Nous devons tuer tous les Fils de Freyr, comme c'est dit. Avançons. »

« Impossible ; le monde-qui-noie les protège. »

« Rebroussons chemin. Tenons les cornes hautes. »

Accroupis derrière le bastingage de la *Saison Nouvelle*, Luterin Shokerandit et Toress Lahl regardèrent leurs ennemis repartir d'un pas traînant vers le rivage pour chercher refuge du côté du rocher.

« Ils risquent de revenir. Il va falloir remettre le navire à flot aussi vite que possible », dit Shokerandit. « Allons voir ce qui reste de l'équipage. »

Toress Lahl dit : « Avant de quitter la côte, on devrait tuer quelques flambregs s'il en vient par ici. Autrement tout le monde va crever de faim. »

Ils échangèrent un regard inquiet. Il leur venait tout à coup à l'esprit qu'ils naviguaient avec un chargement de morts et de fous.

Tournant le dos au grand mât, ils poussèrent un grand cri qui se perdit dans l'étendue déserte de la mer et de la terre. Un temps, puis un cri leur répondit. Ils appelèrent de nouveau.

Un homme émergea du gaillard d'avant, vacillant sur ses jambes. Il avait subi la métamorphose et avait ce côté barrique typique du survivant. Ses vêtements n'étaient plus à sa taille, son visage naguère osseux était large et présentait un aspect curieusement étiré. Ils eurent de la peine à reconnaître en lui Harbin Fashnalgid.

« Je suis heureux de vous voir en vie », dit Shokerandit en se portant à sa rencontre.

Le nouveau Fashnalgid leva la main en un geste de mise en garde et s'assit lourdement sur le pont.

« Ne m'approchez pas », dit-il. Il enfouit son visage dans ses mains.

« Si vous êtes suffisamment en forme, nous avons besoin d'aide pour remettre le navire en route », dit Shokerandit.

« Laisse-le se remettre », dit Toress Lahl. À ces mots Fashnalgid laissa échapper un gloussement rauque et leur gueula : « "Laisse-le se remettre !" Comment un homme peut-il se remettre ? Pourquoi se remettrait-il... J'ai tenu durant ces derniers jours en mangeant du arang cru – oui, et en tuant un homme pour le privilège de continuer... Entrailles et tout... Et voilà que je découvre que Besi est morte. Besi, la fille la plus gentille, la plus loyale que la terre ait portée... Pourquoi voudrais-je me remettre ? Je voudrais être mort. »

« Dans quelque temps vous vous sentirez mieux », dit Toress Lahl. « Vous la connaissiez à peine. »

« Je suis désolé pour Besi », ajouta Shokerandit. « Mais il faut que nous remettions le navire en route. »

Fashnalgid leva vers lui un regard mauvais. « Voilà qui est bien de toi, pauvre conformiste que tu es ! Peu importe ce qui arrive, il faut que tu fasses ce que tu es censé faire. Que le navire pourrisse sur place, pour ce que j'en ai à foutre... »

« Vous êtes ivre, Harbin ! » Il se sentait moralement supérieur à ce personnage abject.

« Besi est morte. Qu'importe le reste ? » Il s'affala sur le pont.

Toress Lahl fit signe à Shokerandit. Ils s'éloignèrent discrètement.

Ils prirent des haches d'incendie pour forcer les portes des cabines et descendirent dans l'entrepont.

Comme Shokerandit atteignait le bas des escaliers, un homme nu se jeta sur lui. Shokerandit tomba sur un genou et fut saisi à la gorge. Son attaquant – un Odin – grondait en montrant les dents, plus proche d'un animal enragé que d'un être humain. Il s'agrippait à Shokerandit sans le moindre effort cohérent pour triompher de lui. Shokerandit planta deux doigts repliés dans les yeux de l'homme, redressa le bras et poussa d'un coup sec. Au moment où l'autre lâchait prise, il lui expédia un coup de pied dans le ventre, lui sauta dessus et le cloua par terre.

« Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? On le jette aux phagors ? »

« On va l'attacher et le laisser dans une cabine. »

« Je préfère ne pas prendre de risques. » Il ramassa la hachette qu'il avait laissée tomber et, d'un coup de manche sur la tempe, estourbit l'homme étendu sur le ventre.

Ils s'attaquèrent à la cabine du capitaine, située en poupe. La serrure céda à leur assaut et ils entrèrent en trombe. Ils se retrouvèrent dans une coquerie confortablement aménagée, avec des fenêtres qui s'ouvraient au-dessus de l'eau.

Ils s'arrêtèrent net. Un homme armé d'une escopette à l'ancienne

était assis le dos tourné aux fenêtres, sa pétoire braquée sur eux.

« Ne tirez pas », fit Shokerandit. « Nous n'avons pas de mauvaises intentions. »

L'homme se leva. Il abaissa son arme.

« Je vous aurais réduits en charpie si vous étiez cinglés. »

Sa morphologie exceptionnellement lourde désignait en lui un survivant de la Mort Grasse. C'est alors qu'ils reconnurent le capitaine. Ses officiers gisaient çà et là dans la cabine, les mains liées. Certains étaient bâillonnés.

« On s'est amusés comme des fous », dit le capitaine. « Heureusement, j'ai été le premier à me remettre, et nous n'avons perdu que le second – pour cause de fringale, c'est-à-dire, excusez l'expression. Encore quelques heures et ces officiers seront prêts à reprendre leur poste. »

« Alors vous pouvez les laisser et vous occuper du reste de votre navire », dit sèchement Shokerandit. « Nous sommes échoués, et il y a des phagors qui nous menacent à terre. »

« Comment va Maître Eedap Mun Odim ? » demanda le capitaine en les accompagnant hors de la cabine, son fusil sous le bras.

« Nous n'avons pas encore trouvé Odim. »

Ils le trouvèrent plus tard. Il s'était enfermé dans sa cabine avec une provision d'eau, du poisson séché et des biscuits de mer dès qu'il s'était senti pris par la fièvre. Il avait subi la métamorphose. Il était à présent plus petit de quelques centimètres, et d'une autre corpulence qu'auparavant. La raideur caractéristique de son maintien avait disparu. Il portait une tenue de marin flottante, ses propres vêtements étant devenus trop étroits pour lui. Clignant des yeux, il émergea sur le pont comme un ours en fin d'hibernation de sa caverne.

Il jeta de brefs regards autour de lui, fronçant les sourcils, quand ils le hélèrent. Shokerandit s'avança lentement, bien conscient que c'était lui qui avait contaminé tout le monde à bord. Il rappela humblement son nom à Odim.

L'ignorant complètement, Odim s'approcha du bastingage et tendit le bras vers ce qui avait attiré son attention de ce côté du navire. Quand il parla, ce fut d'une voix qu'étranglait la rage.

« Regardez-moi ce vandalisme ! Je ne sais quel misérable a jeté ma plus belle vaisselle par-dessus bord. C'est un crime. Ce n'est pas parce que la maladie est sur ce navire que cela excuse... Qui a fait ça ? J'exige de le savoir. Le coupable ne reprendra pas la mer avec moi. »

« Eh bien... » fit Toress Lahl.

« Euh... » fit Shokerandit. Il prit son courage à deux mains et dit : « Monsieur, je dois avouer que c'est moi qui ai fait ça. À un moment où des phagors menaçaient de nous attaquer. »

Il indiqua du doigt l'endroit où l'on pouvait les voir, au voisinage

du rocher.

« On abat les phagors à coups de fusil, on ne leur lance pas de la vaisselle de prix, imbécile », dit Odim. Il mit un frein à sa colère. « Vous n'aviez plus votre bon sens... c'est là votre excuse ? »

« Ce navire ne possède pas d'armes permettant de le défendre. Nous avons vu que les phagors allaient attaquer – et ils vont remettre ça s'ils sont réduits au désespoir. J'ai jeté cette vaisselle par-dessus bord délibérément, pour recouvrir la langue de sable. Comme je m'y attendais, les puants ont cru qu'ils marchaient sur une mince couche de glace et ont battu en retraite. Je suis désolé pour votre porcelaine, mais elle a sauvé le navire. »

Odin ne dit rien. Ses yeux se fixèrent successivement sur le pont et sur le mât. Puis il sortit un petit carnet noir de sa poche et le parcourut. « Ce service serait allé chercher un bon millier de sibs en Shivenink », dit-il d'une voix sourde en leur décochant un regard acéré.

« Il a sauvé tout le reste de la porcelaine à bord », dit Toress Lahl. « Vos autres caisses sont intactes. Comment se porte le reste de votre famille ? »

Marmonnant dans sa barbe, Odin griffonna une note dans son carnet. « Peut-être plus d'un millier... Merci, merci... Je me demande quand est-ce qu'on pourra fabriquer de nouveau d'aussi beaux articles. Probablement pas avant le printemps de la Grande Année prochaine, dans un futur dont nous séparent des siècles et des siècles. Pourquoi irait-on se soucier de ça ? »

Dans une sorte d'état second, il se retourna pour donner une poignée de main à Shokerandit. « Je vous suis reconnaissant d'avoir sauvé le navire », dit-il en regardant ailleurs.

« Il faudrait s'occuper maintenant de le remettre à flot », intervint le capitaine.

Le bruit du troupeau de flambregs avait augmenté d'intensité. Ils se retournèrent pour voir déferler les animaux à un mille à peine à l'intérieur des terres. Odin s'éclipsa sans se faire remarquer.

Ce ne fut que plus tard qu'ils découvrirent la raison de son comportement quelque peu excentrique. Il n'y avait pas que la mort de sa chère Besi qui l'avait bouleversé. De ses trois enfants, seul son aîné, Kenigg, avait survécu aux ravages de la Mort Grasse. Son épouse était morte elle aussi. On ne devait retrouver d'elle qu'un crâne, un torse et un tas d'ossements.

La remise à flot dut attendre plusieurs heures. Le capitaine et quelques membres de l'équipage ayant récupéré, on s'efforça de remettre un peu d'ordre à bord. Ceux qui étaient encore malades furent installés aussi confortablement que possible à l'infirmerie. Les blessés furent soignés. Les convalescents exposés à l'air frais. Les morts

enveloppés dans des couvertures et alignés sur le pont supérieur. Il y en avait vingt-huit en tout. Les survivants étaient au nombre de vingt et un, en comptant le capitaine et les onze hommes qui restaient de son équipage.

Quand tout le monde eut été retrouvé et l'ordre rétabli, les personnes valides se rassemblèrent pour un service d'action de grâces à Dieu l'Azoiaxique, qui décidait de tout et à qui, par conséquent, elles devaient d'avoir survécu.

Tout à leurs hymnes innocents, ces braves gens ne voyaient pas que leur survie, en sa complexité, était bien au-delà de la capacité de n'importe quelle déité locale.

Helliconia était à ce moment-là en train de régresser vers des conditions assez proches de celles qui avaient existé avant que son soleil parent, Batalix, ne soit pris dans le champ gravitationnel de la supergéante de type A. La planète était alors porteuse d'un nombre remarquable d'espèces vivantes allant, pour ce qui était de la taille, du virus à la baleine, tout en restant privée des niveaux énergétiques ou de la complexité nécessaires pour donner le jour à des êtres dotés de la puissance d'organisation cellulaire requise pour de plus hautes fonctions mentales – pensée, raisonnement déductif, perception des fonctions associées à l'état de veille. Les ancipités représentaient le suprême effort d'Helliconia à cet égard.

Les ancipités faisaient partie de ce système interdépendant que formait la biosphère d'Helliconia. Une des fonctions de ce système gestaltique – dont, inutile de le dire, ses éléments constitutifs étaient totalement inconscients – était de maintenir des conditions optimales pour la survie de tous. De même que la mouche à rayures jaunes ne pouvait pas vivre sans le flambreg, de même, en dernière analyse, le flambreg ne pouvait pas vivre sans la mouche à rayures jaunes. Toute vie était interdépendante.

La capture de Batalix par la supergéante fut seulement un événement de première grandeur et non une catastrophe pour la vie helliconienne, même si elle fut catastrophique pour de nombreuses espèces vivantes de nombreux individus. L'effet de cette capture fut assez progressif pour que la biosphère le supportât. La planète veillait sur les siens. Sa lune fut perdue ; ses processus vitaux continuèrent, même au milieu de perturbations qui déchaînèrent des tempêtes et des blizzards sur des centaines d'années.

Le rayonnement à haut taux de radioactivité du nouveau soleil entraîna plus de dommages. De nouvelles espèces furent anéanties, cependant que d'autres survécurent par voie de mutation génétique. Parmi les jeunes espèces, il y en eut qui, en termes évolutionnistes, se développèrent à la va-vite ; elles ne survécurent dans le nouvel environnement qu'au prix de certains sacrifices. Les assatassi dans la

mer, nés sous forme d'asticots des corps pourrissants de leurs parents ; les yelks et les biyelks, nécrogènes qui ressemblaient à des mammifères mais ne possédaient pas de matrice ; la souche humaine : telles furent quelques-unes des créatures qui proliférèrent dans les conditions de bombardement énergétique survenues quelque huit millions d'années auparavant.

Les nouvelles créatures étaient le produit des efforts constants de la biosphère vers l'unité et s'y trouvaient replacées au moment culminant du changement. Avant sa capture par Freyr, Helliconia possédait une atmosphère contenant une forte quantité de bioxyde de carbone qui y protégeait la vie par un effet de serre et dispensait chichement une température de sept degrés centigrades sous zéro. Après la capture, le bioxyde de carbone fut beaucoup moins abondant, se combinant à l'eau au moment du périgée pour former du carbonate de calcium. Le taux d'oxygène s'éleva à des niveaux appropriés aux nouvelles créatures : les humains, à la différence des phagors, ne pouvaient pas vivre dans l'atmosphère rare en oxygène du Nyktryhk. Dans les mers, de plus grandes concentrations de macromolécules entraînèrent un accroissement d'activité tout le long de la chaîne alimentaire. Tous ces nouveaux paramètres de l'existence s'intégrèrent aux fonctions régulatrices de la biosphère d'Helliconia.

Les humains, en tant que forme de vie la plus complexe, étaient les plus vulnérables. Aussi rebelles qu'ils fussent à cette idée, la communauté qu'ils formaient ne constituait jamais qu'un élément de l'équilibre de la planète à laquelle ils appartenaient. En cela, ils n'étaient pas différents des poissons, des champignons ou des phagors.

Afin qu'ils puissent assurer au mieux leur fonction dans les extrêmes traversés par Helliconia, la pression évolutionniste avait introduit un système destiné à contrôler la masse des humains. Le virus hélicopléomorphe avait pour vecteur une espèce d'arthropode, une tique, qui se transférait facilement de phagor à humain. Le virus était endémique durant deux périodes de la Grande Année helliconienne, au printemps et à la fin de l'automne, avec de petits sursauts entre ces cycles. Ces deux pandémies étaient connues sous le nom de fièvre osseuse et de Mort Grasse.

Le dimorphisme sexuel était négligeable ; mais les deux sexes représentaient un dimorphisme saisonnier. Homme et femme pesaient une moyenne d'une soixantaine de kilos sur toute une Grande Année. Mais le printemps et l'automne apportaient de dramatiques variations de poids.

Les survivants du fléau printanier qu'était la fièvre osseuse pesaient entre quarante-trois et quarante-quatre maigres kilos et offraient un aspect squelettique à ceux qui étaient habitués à l'ancien ordre des choses. Ce poids inférieur devenait héréditaire. Il persistait

de génération en génération en tant que facteur essentiel de survie durant la chaleur croissante. Mais cette maigreur devenait progressivement moins apparente, jusqu'au moment où les populations retrouvaient un poids moyen d'une soixantaine de kilos.

À l'approche de l'hiver, le virus se réveillait, obéissant en partie à des signaux glandulaires. Les survivants de ces attaques gagnaient en corpulence, au lieu de la perdre, accusant un surplus de poids correspondant en moyenne à la moitié de ce qu'il était auparavant. Pendant quelques générations, la population pesait une moyenne de soixante-seize kilos. Endomorphe à un extrême, elle devenait ectomorphe à l'autre.

Ce processus pathologique jouait un rôle vital dans la préservation de la race humaine et s'accompagnait d'un effet secondaire dont bénéficiait l'ensemble de la biosphère. Au printemps, les quotas énergétiques croissants de la planète réclamaient une biomasse plus diversifiée ; pareillement, la diminution des quotas énergétiques au moment de l'hiver demandait une réduction de l'ensemble de la biomasse. Le virus opérait dans la population humaine un élagage en rapport avec l'ensemble de l'organisation de la chaîne alimentaire dans la biosphère.

L'existence humaine n'était pas possible sans le virus, tout comme les troupeaux de flambregs auraient finalement cessé d'exister sans le fléau que représentait la mouche à rayures jaunes.

Le virus détruisait. Mais c'était une destruction génératrice de vie.

LE VIOL DE LA MÈRE

Une forte bise soufflait au large. Les nuages se dissipèrent, révélant Batalix dans le ciel. La mer étincelait, projetant des gerbes d'écume comme autant de poignées de perles fines. La *Saison Nouvelle* filait vers l'ouest-sud-ouest dans la musique de ses haubans.

Le long de la côte de Loraj, au nord, les Palais d'Automne se dressaient en une succession de terrasses. Les rêves de tyrans oubliés étaient emprisonnés dans leur pierre, ajoutant une dimension temporelle à leur déploiement dans l'espace. Selon la légende, le Roi Denniss avait jadis vécu à l'intérieur de ces saints murs. Depuis leur construction, les Palais, semblables à quelque rapport humain sans aboutissement décisif, n'avaient jamais été entièrement occupés ni entièrement désertés. Ils s'étaient révélés trop grandioses pour ceux qui les avaient créés comme pour ceux qui étaient venus ensuite. Ils continuaient cependant de servir, bien longtemps après le premier automne, quel qu'il fût, qui avait vu leurs tours s'élever au-dessus du rivage de granit. Des êtres humains – des tribus entières d'êtres humains – vivaient dedans comme des oiseaux sous des avant-toits à l'abandon.

Érudits et savants, qui sont gens qu'attire toujours le passé, y avaient aussi élu domicile. Pour eux, les Palais d'Automne étaient le plus grand site archéologique du monde ; leurs caves croulantes plongeaient dans tout un âge révolu de l'humanité. Et quelles caves ! Des labyrinthes d'une profondeur presque infinie s'enfonçaient dans le rocher, comme s'ils avaient eu pour fonction d'aspirer la chaleur du cœur d'Helliconia. On y trouvait des comptes gravés dans la pierre et l'argile, des tessons de poteries, des squelettes de feuilles ayant appartenu à des forêts disparues, des crânes à mesurer, des dents à replacer dans des mâchoires, des tas de saletés, des armes rongées par la rouille... l'histoire d'une planète attendant patiemment d'être interprétée, tout en défiant d'avance, à la façon d'une vie humaine disparue, la possibilité d'une compréhension totale.

Les Palais avaient quelque chose de fantomatique dans le lointain ; la *Saison Nouvelle* les doubla par tribord sans quitter le large.

Ce qui restait de l'équipage voyait parfois d'autres navires. Au voisinage du port d'Ijivibir, ils doublèrent des flottilles de charrettes à harengs en pleine activité. Plus au large, un navire de guerre se laissait parfois apercevoir, leur rappelant que le conflit entre Uskutoshk et Bribahr durait toujours. Personne ne les importuna ni ne

leur adressa le moindre signal. Des dauphins des glaces batifolaient le long du vaisseau.

Après Clusit, le capitaine décida de faire escale sur la côte. Il connaissait ces eaux et voulait faire provision de vivres avant d'aborder la dernière partie du voyage qui devait les conduire au port shiveninki de Rivenjk. Ses passagers avaient des doutes quant à l'opportunité de descendre à terre après leur récente rencontre avec la bande de phagors, mais il les rassura.

Cette partie de Loraj était située en deçà du tropique de l'hémisphère Nord et demeurait fertile. À l'intérieur des terres s'étendait un chatoyant paysage de bois, de lacs, de rivières et de marais, pratiquement inhabité. Encore plus à l'intérieur se dressaient d'anciennes forêts d'eldawons et de caspiarns, qui s'étendaient jusqu'à la calotte glaciaire.

Sur le rivage, paraissaient des phoques casqués, qui se mirent à mugir lorsque les passagers et l'équipage de la *Saison Nouvelle* s'avancèrent parmi eux. Ils se laissèrent tuer à coups de rame sans offrir de résistance. La rame devait frapper la créature sous la mâchoire, à l'endroit où la gorge était vulnérable. Ses conduits respiratoires bloqués, le phoque mourait étouffé. Cela prit un certain temps. Les passagers détournaient les yeux des animaux à l'agonie. Leurs femelles essayaient souvent de les aider, gémissant pitoyablement.

Les têtes des phoques étaient recouvertes de quelque chose qui ressemblait à un casque. Ce casque était le produit de cornes qui avaient suivi tout un processus d'adaptation, les phoques étant à l'origine des animaux terrestres que le froid de l'Hiver de Weyr avait refoulés dans les océans. Il leur protégeait les oreilles et les yeux, ainsi que le crâne.

Comme les humains se détournaient des phoques qu'ils étaient en train de tuer, des poissons à pattes s'arrachèrent aux vagues et escaladèrent à toute allure l'étagement abrupt des galets. Ils attaquèrent les phoques mourants, leur arrachant de gros morceaux de chair grasseuse.

« Hé ! » cria Shokerandit, et il dirigea ses coups sur les poissons.

Quelques-uns d'entre eux se dispersèrent et détalèrent sous des cailloux. Il en resta un sur place, victime des coups de rame de Shokerandit. Il le ramena et le montra à Odime et à Fashnalgid.

Le poisson mesurait un bon mètre. Ses six « pattes » avaient l'air de nageoires. De part et d'autre de ses joues creuses pendaient un certain nombre de barbillons charnus. Il agitait la tête dans tous les sens, claquant des mâchoires, ses yeux gris brumeux fixés sur l'auteur de sa capture.

« Vous voyez cette créature ? C'est un poisson récureur », expliqua

Shokerandit. « Bientôt ces bestioles viendront à terre par milliers. La plupart sont mangés par les oiseaux. Les autres survivent et creusent des galeries dans la terre pour se protéger. Plus tard, quand l'Hiver de Weyr sera là, ils se transformeront en des choses encore plus longues que les serpents. »

« Les vers de Wutra, voilà comment on les appelle », dit le capitaine. « Il vaudrait mieux jeter ça, monsieur. Même pour les marins, c'est immangeable. »

« Les Lorajiens en mangent. »

Le capitaine répondit avec déférence mais fermement : « Pour les Lorajiens, c'est effectivement un mets délicat. N'empêche que ces choses sont toxiques. Les Lorajiens les font cuire avec un lichen vénéneux, et on dit que les deux poisons s'annulent l'un l'autre. J'ai moi-même tâté de ce plat, monsieur, quand j'ai fait naufrage sur cette côte il y a quelques années de ça. Mais la vue et le goût de ces choses continuent de me faire horreur, et je ne veux assurément pas que mes hommes s'en remplissent la panse. »

« Très bien. » Shokerandit rejeta à la mer le poisson récureur encore frétilant.

Des pique-bœufs et autres sortes d'oiseaux décrivaient des cercles au-dessus d'eux en poussant de grands cris. Les marins découpèrent six phoques casqués aussi vite que possible et transportèrent les morceaux de viande sur le canot. Les abats furent laissés aux autres prédateurs.

Toress Lahl pleurait en silence.

« Remontez dans le bateau », dit Fashnalgid. « Pourquoi pleurez-vous ? »

« Quel horrible endroit », dit la jeune femme en détournant la face. « Des choses à pattes qui rampent hors de la mer et toutes les choses en vie qui mangent d'autres choses en vie. »

« Ainsi va le monde, ma petite dame. Montez. »

Ils regagnèrent le navire à la rame, suivis des oiseaux qui n'en finissaient pas de crier.

La *Saison Nouvelle* mit à la voile et commença à glisser sur les eaux calmes, sa proue animée d'un léger balancement pointant vers Shivenink. Toress Lahl essaya de parler à Shokerandit, mais il l'écarta de son chemin ; Fashnalgid et lui avaient à faire. Elle resta près du bastingage, une main en visière au-dessus des yeux, regardant s'effacer le littoral.

Odin arriva et vint se placer à côté d'elle.

« Il ne faut pas être triste. Nous allons bientôt toucher le port de Rivenjk, où nous serons en sécurité. Mon frère sera là pour nous accueillir, et nous pourrons nous reposer et nous remettre des différents chocs que nous avons subis. »

Elle fondit de nouveau en larmes. « Croyez-vous en un dieu ? »

demanda-t-elle en tournant vers lui un visage brouillé de larmes. « Ce voyage... quelle épreuve pour vous. »

Il marqua un temps avant de répondre. « Madame, j'ai passé jusqu'à ce jour toute ma vie en Uskutoshk. Je me comportais comme un Uskuti. Je croyais comme un Uskuti. Je me conformais – ce qui signifie que je faisais régulièrement mes dévotions à Dieu l'Azoiaxique, le Dieu de Sibornal. Maintenant que j'ai quitté cet endroit, ou que j'en ai été chassé, comme il serait plus juste de dire, je m'aperçois que je ne suis pas le moins du monde uskuti. Qui plus est, je découvre que je n'ai pas la moindre foi en Dieu. Et je me sens du même coup délivré d'un grand poids. » Joignant le geste à la parole, il se tapota la poitrine. « Je puis vous dire cela à vous, étant donné que vous n'êtes pas uskuti. » Elle désigna le rivage qu'ils quittaient. « Cet affreux endroit... ces horribles créatures... tout ce que j'ai eu à subir... mon mari tué au combat, les choses atroces qui se sont passées sur ce bateau... Tout semble aller de mal en pis chaque année... Pourquoi ne suis-je pas née au printemps ? Je suis désolée, Odim – tout cela ne me ressemble pas... »

Après un instant de silence, il dit d'un ton doux : « Je comprends. Moi aussi j'ai eu bien des malheurs. Ma femme, mes plus jeunes enfants, ma chère Besi... Mais je parle au diaphe de ma femme en pauk, et elle me reconforte. N'essayez-vous pas d'atteindre votre époux à travers le pauk, madame ? »

Elle lui répondit d'une voix sourde. « Si, si, je m'enfonce jusqu'à son diaphe. Il n'est pas comme je désirerais le voir. Il me reconforte et me dit que je devrais trouver le bonheur avec Luterin Shokerandit. Pardonner ainsi... »

« Et alors ? Luterin est un charmant jeune homme, d'après ce que je vois et entends. »

« Je ne pourrai jamais l'accepter. Je le hais. Il a tué Bandai Eith.

Comment pourrais-je l'accepter ? » Son hostilité la laissa muette de saisissement.

Odim haussa ses larges épaules. « Si le diaphe de votre mari vous conseille de la sorte... »

« Je suis une femme de principe. Peut-être qu'il est plus facile de pardonner quand on est mort. Tous les diaphes parlent avec la même voix, sucrée comme la pourriture. Il se peut que j'en finisse avec cette habitude du pauk... Je ne peux pas accepter l'homme qui m'a réduite en esclavage – aussi tentants que soient les termes dont il se sert pour m'amadouer. Jamais. Ce serait odieux. »

Il posa une main sur le bras de la jeune femme. « Tout vous est odieux, hein ? Pourtant, vous devriez essayer de songer, comme je le fais, qu'une nouvelle vie est présentement offerte aux exilés que nous sommes. J'ai vingt-cinq ans et cinq décimes – autant dire que je ne

suis plus un jeune homme ! Vous êtes beaucoup plus jeune. L'Oligarque est censé avoir fait la remarque que le monde est une chambre de torture. Cela vaut seulement pour les gens qui le croient.

« Quand nous étions à terre, en train de tuer ces phoques – seulement six sur des milliers, après tout ! –, je me suis senti pénétré du sentiment que j'étais en train d'être façonné pour l'hiver de magnifique façon. J'avais pris du poids, mais j'étais débarrassé de l'Azoiaxique... » Il soupira. « Les paroles profondes ne sont pas mon fort. Je suis plus à mon aise avec les chiffres. Je ne suis qu'un marchand, comme vous le savez, madame. Mais cette métamorphose que nous avons subie... c'est tellement merveilleux que nous devons, nous devons *absolument*, essayer de vivre en accord avec la nature et ses généreux calculs. »

« Et c'est comme ça que je suis censée céder à Luterin, n'est-ce pas ? » dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Un sourire lui étira le coin de la bouche. « Harbin Fashnalgid a un petit faible pour vous, lui aussi, madame. »

Comme ils éclataient de rire, Kenigg, le seul fils survivant d'Odim, accourut vers lui et le serra dans ses bras. Il se baissa et déposa un baiser sur la joue du garçon.

« Vous êtes un homme exceptionnel, Odim, je vous le dis comme je le pense », dit Toress Lahl en lui tapotant la main.

« Vous aussi vous êtes exceptionnelle – mais essayez de ne pas être trop exceptionnelle si vous voulez être heureuse. C'est un vieux proverbe de Kuj-Juvec. »

Elle hocha la tête en signe d'approbation, l'œil éclairé par le pétilllement d'une larme.

Le temps se gâta à l'approche des côtes de Shivenink. Shivenink était un pays presque entièrement constitué d'une énorme chaîne de montagnes – les Monts Shivenink, qui avaient donné leur nom à l'ensemble de la contrée. Cette chaîne séparait les territoires de Loraj et de Bribahr.

Les Shiveninki étaient des gens pacifiques et profondément religieux. Leurs fureurs s'étaient épuisées dans les colères chthoniennes originelles qui avaient produit leurs montagnes. Dans les replis de leur forteresse naturelle, ils avaient construit un ouvrage dans lequel se résumait la dimension particulière de leur dévotion et de leur détermination : la Grande Roue de Kharnabhar. Cette roue était devenue un symbole, non seulement pour le continent de Sibornal mais aussi pour le reste de la planète.

D'imposantes baleines dressèrent leur museau effilé pour observer la *Saison Nouvelle* au moment où celle-ci entrait dans les eaux de Shivenink. De brusques rafales de neige s'abattirent sur le navire, les dérobant presque aussitôt à la vue.

Le navire était en difficulté. Le vent hurlait dans son gréement, le pont était balayé d'embruns ; le brick tanguait furieusement. Dans ce que l'on aurait pu prendre pour la nuit – alors que Freyr venait de poindre – les marins furent expédiés dans les enfléchures. Leur nouvelle morphologie les rendait gauches. Ils grimpèrent dans la mâture, se faisant tremper jusqu'aux os. Les voiles rebelles furent ferlées. Puis ils redescendirent sur un pont qui ne cessait d'être inondé.

L'équipage ne comptant plus qu'un nombre réduit d'hommes, Shokerandit et Fashnalgid, ainsi que quelques-uns des Odim les plus valides, aidèrent à manœuvrer les pompes. Celles-ci étaient situées au milieu du navire, juste en arrière du grand mât. Huit hommes pouvaient faire fonctionner chaque pompe, quatre à chacun des deux bras. Il y avait tout juste assez de place pour seize hommes dans le puits des pompes. Comme cette partie du pont était la plus exposée aux assauts des flots, les pompeurs étaient constamment inondés. Les hommes s'activaient en jurant, les pompes gémissaient comme des vieillards malades, les eaux venaient se fracasser contre les uns et les autres.

Au bout de vingt-cinq heures le vent tomba, le baromètre se stabilisa, la mer se fit moins houleuse. La neige tombait en silence, portée par la brise qui venait de la terre. Le rivage était invisible, mais on n'en sentait pas moins sa présence, comme si une énorme chose s'était trouvée là, prête à s'éveiller de son ancien sommeil de pierre. Tous les occupants du navire éprouvèrent cette sensation et un grand silence s'installa parmi eux. Ils le cherchaient des yeux à travers le rideau de neige et ne voyaient rien.

Le jour suivant apporta une amélioration, un passage calme dans l'orchestration des éléments.

Les averses de neige se firent de moins en moins drues sur toute l'étendue des eaux vertes. Batalix perça dans le ciel. La chose endormie apparut lentement, ne laissant d'abord voir que sa croupe.

Le navire se trouva réduit aux dimensions d'un jouet par une série d'immenses bastions bleu-vert dont les sommets se perdaient dans la nue. Les bastions défilaient à la vitesse du navire qui, à nouveau toutes voiles dehors, cinglait vers l'ouest. C'étaient d'énormes promontoires, chacun plus grand que le précédent. Au niveau de la mer, des piliers de proportions gigantesques suggéraient irrésistiblement qu'ils avaient été sculptés par une main animée d'une intention bien précise ; ils soutenaient des frontons rocheux qui s'élevaient presque à la verticale. Ça et là, des arbres étaient visibles, accrochés à des plissements rocheux. Des veinures de neige horizontales dessinaient les lignes de chaque promontoire.

Les failles qui séparaient les promontoires formaient des golfes

profonds – des poches dans lesquelles les montagnes gardaient des réserves de ténèbres et d'orages. Des éclairs s'ébattaient dans ces renforcements. Des oiseaux blancs planaient sur les courants qui s'engouffraient par leurs embouchures. D'étranges bruits et résonances, portés par les eaux, s'échappaient des cavités embrumées, agaçant l'esprit des humains comme le sel qui venait s'accrocher à leurs lèvres.

Des rayons de soleil intermittents pénétraient ces golfes, révélant à leur extrémité des cataractes de glace bleutée, d'immenses cascades figées pour ce qui semblait une éternité, qui s'étaient un jour précipitées des hautes demeures du roc, de la glace, de la grêle et du vent, de ces sommets presque constamment cachés par les nuages.

Et puis, un golfe plus grand que les précédents. Un gouffre, flanqué de murs noirs. À son entrée, perché sur un rocher où les mers les plus grosses ne pouvaient le submerger, un phare. Ce signe d'une présence humaine renforçait la solitude du paysage. Le capitaine hocha la tête et dit : « Voici le Golfe de Vajabhar. On peut faire escale ici, à Vajabhar même – qui pointe comme une dent sur la mâchoire inférieure du golfe. »

Mais ils poursuivirent leur chemin, et l'énorme morceau de planète qui se dressait à tribord de se déplacer, semblait-il, avec eux.

Plus tard, la côte se fit encore plus massive comme ils atteignaient les eaux de la Péninsule de Shiven. Il leur fallait la contourner pour atteindre le port de Rivenjk. La péninsule ne comportait pas de baies. Rien ne la distinguait particulièrement. Sa principale caractéristique était sa taille. Même les hommes d'équipage se massaient sur le pont durant leurs moments de liberté pour contempler le spectacle.

Les hautes pentes de Shiven étaient couvertes de végétation. Des plantes grimpantes pendaient dans le vide, à l'imitation, semblait-il, des nombreuses petites cascades qui n'allaient jamais au bout de leur chute, balayées par les vents qui fouettaient les à-pics. Les nuages s'écartaient parfois pour révéler l'immense faite rocheux coiffé de neige qui grimpait jusqu'au ciel. C'était l'extrémité sud d'une chaîne de montagnes qui s'incurvait vers le nord pour rejoindre les gigantesques successions de plateaux de lave situées au-dessous de la calotte glaciaire.

À un nombre de milles relativement réduit de la course du navire, la péninsule s'élevait à des hauteurs de six milles et plus au-dessus du niveau de la mer. Plus haute que n'importe quel sommet sur terre, la chaîne de Shivenink rivalisait de proportions avec le Haut Nyktryhk de Campannlat. Elle formait un des spectacles les plus majestueux de la planète. Drapée dans ses orages, ses propres conditions climatiques, l'immense chaîne se révélait à peu de regards humains, sauf à partir du pont d'un navire de passage.

Éclairée par les rayons presque horizontaux de Freyr, la formation arborait un habit d'ombre et de lumière à couper le souffle. Aux yeux des passagers, tout semblait brillant, neuf. La contemplation d'un paysage aussi titanesque suffisait à les transporter. Et pourtant, ce qu'ils voyaient était ancien – même en termes géologiques.

Les hauteurs qui les dominaient étaient venues à l'existence il y avait plus de quatre millions d'années, quand la croûte helliconienne, encore loin d'être complètement formée, avait été frappée par d'énormes météores. Les Monts Shivenink, les Murailles Occidentales de Campannlat, ainsi que les lointaines montagnes d'Hespagorat constituaient l'ultime héritage de cet événement, segments d'un grand cercle englobant les matériaux éjectés par un seul impact. L'Océan Climent, qui, dans l'esprit des marins, s'étendait pratiquement à l'infini, occupait le cratère originel.

Ils naviguèrent durant des jours et des jours. Comme dans un rêve, la péninsule restait à tribord, immuable, à croire qu'elle n'allait jamais disparaître.

Un jour, ils contournèrent une petite île, simple verrue dans l'océan qui avait dû tomber de la masse continentale en surplomb. Bien que ce ne fut pas le genre d'endroit où il avait l'air de faire bon vivre, l'île était habitée. Une odeur de feu de bois vint flotter autour du navire ; ce détail, ainsi que la vue de quelques huttes nichées au milieu d'un bouquet d'arbres donnèrent envie aux passagers d'aller passer un petit moment à terre, mais le capitaine ne voulut rien savoir.

« Ces insulaires sont tous des pirates, pour beaucoup d'entre eux des gens prêts à tout qui ont perdu leur navire dans une tempête. Si nous devons débarquer là, ils nous massacraient et nous voleraient notre navire. Autant essayer de s'entendre avec des vautours. »

Trois longs canoës en peau se détachèrent de l'île. Shokerandit fit passer sa lunette d'approche à la ronde, et ils regardèrent les hommes qui, le dos courbé, ramaient vers eux comme si leur vie en dépendait. À l'arrière d'une des embarcations se tenait une femme nue aux longs cheveux noirs. Elle portait un bébé auquel elle donnait le sein.

Une tempête de neige souffla des montagnes juste à ce moment-là, s'abattant sur la mer comme un châte. Les flocons se posaient sur la poitrine nue de la femme pour y fondre aussitôt.

La *Saison Nouvelle* possédait trop de voilure pour que les canoës eussent le moindre espoir de rattraper le brick. Ils n'eurent bientôt plus que sa poupe en vue. Les hommes n'en continuèrent pas moins de ramer avec une farouche énergie. Ils ramaient toujours quand ils furent hors de vue, comme des fous.

Une ou deux fois, la nuée et la brume se dissipèrent suffisamment pour permettre aux passagers d'apercevoir les hauteurs de Shiven.

Alors, tel qui voyait la brèche poussait un cri et d'autres passagers accouraient pour regarder, le souffle coupé, jusqu'où s'élevaient ces rocs ruisselants, ces jungles verticales, ces neiges.

Une fois, ils furent témoins d'un glissement de terrain. Une partie de la falaise se détacha. Elle dégringola, dégringola, entraînant avec elle des tonnes de rochers. À l'endroit où elle heurta la mer, elle souleva une énorme vague. Un bloc de glace tomba, disparut sous la surface, rejaillit hors de l'eau. Des blocs encore plus gros suivirent – s'étant détachés de quelque glacier invisible dans les nuages. Le tout accompagné d'un énorme bruit qui se répercutait de loin en loin.

Une colonie d'oiseaux bruns s'envola du rivage à tire-d'aile – il y en avait des milliers – avec des cris de frayeur. Si grande était leur envergure que, lorsqu'ils passèrent au-dessus du navire, on aurait cru entendre gronder le tonnerre. Leur passage dura une demi-heure, et le capitaine en tira plusieurs pour améliorer l'ordinaire.

Quand le brick eut fini de contourner la péninsule et commença à faire voile vers le nord, à deux jours de Rivenjk, une nouvelle tempête éclata. Elle fut moins violente que la précédente. Ils furent ballottés au milieu du brouillard et de la neige qui s'abattait sur eux en puissantes rafales. Durant une journée entière la lumière des soleils filtra à travers un rideau épais de brumes et de grêle, les grêlons étant parfois gros comme le poing.

Quand la tempête se fut calmée et que les hommes préposés aux pompes furent en mesure, tenant à peine sur leurs jambes, d'aller se coucher, la côte redevint peu à peu visible.

Ici les falaises étaient moins abruptes, bien que toujours aussi impressionnantes, gérant leurs propres nuées et leurs propres orages. Du noir manteau d'un orage émergea la gigantesque silhouette d'un homme, enveloppée de brume.

L'homme semblait prêt à s'élancer du rivage pour atterrir sur le pont de la *Saison Nouvelle*.

Toress Lahl jeta un cri d'alarme.

« C'est le Héros, madame », la rassura le second. « Il est le signe que la fin du voyage approche – et une bonne chose par la même occasion. »

Une fois saisie la dimension de la côte, il devenait clair que la statue était gigantesque. Le capitaine démontra à l'aide de son sextant qu'elle se dressait à plus de mille mètres de hauteur.

Les bras du Héros étaient levés, un peu au-dessus et en avant de la tête. Les genoux étaient légèrement fléchis. L'attitude de l'homme laissait supposer qu'il était sur le point soit de sauter dans l'océan, soit de s'envoler. La dernière possibilité était suggérée par ce qui aurait pu être une paire d'ailes, ou un manteau, flottant à ses larges épaules. Pour des raisons de stabilité, la partie inférieure de ses jambes n'avait

pas été séparée de la paroi rocheuse dans laquelle il était sculpté.

La statue était stylisée, creusée de curieuses volutes, comme pour lui conférer une forme aérodynamique. La face était anguleuse, pareille à celle d'un aigle, et cependant pas tout à fait inhumaine.

Ajoutant à la solennité du spectacle, une cloche lointaine sonna. Sa voix d'airain roula sur les eaux grises jusqu'au brick.

« Une figure splendide, n'est-ce pas ? » lança fièrement Luterin Shokerandit. Les passagers, dans le nouvel état qui était le leur, s'approchèrent tous du bastingage pour contempler, mal à l'aise, la gigantesque statue.

« Qu'est-ce qu'il représente ? » demanda Fashnalgid en fourrant ses mains dans les poches de son manteau.

« Il ne représente rien. Il est lui-même. Le Héros. »

« Il doit représenter quelque chose. »

Agacé, Shokerandit dit : « Il est là, c'est tout. Un homme. Qui ne demande qu'à être vu et admiré. »

Ils retombèrent dans un silence gêné, écoutant le son mélancolique de la cloche.

« Shivenink est le pays des cloches », déclara Shokerandit.

« Est-ce que le Héros a une cloche dans son ventre ? » demanda le jeune Kenigg.

« Qui irait construire une chose pareille dans un endroit pareil ? » interrogea Odim pour couvrir l'impertinente question de son fils.

« Laissez-moi vous dire, mes amis, que cette puissante figure a été créée il y a des siècles – certains disent plusieurs Grandes Années », expliqua Shokerandit. « Selon la légende, elle a été construite par une race d'hommes supérieurs que nous appelons les Architectes de Kharnabhar. Les Architectes ont construit la Grande Roue. Ce sont les plus grands bâtisseurs que le monde ait jamais connus. Quand ils en eurent fini avec la Roue, ils sculptèrent cette figure géante du Héros. Et le Héros a toujours gardé Rivenjk et la route de Kharnabhar depuis. »

« Par le Foyer, vers quoi allons-nous ? » se demanda Fashnalgid à voix haute. Il descendit fumer une véroniquette et lire un livre.

Quand la désolation d'une Terre post-apocalyptique eut fait place à une nouvelle ère glaciaire, il y avait trois siècles que l'on recevait des signaux d'Helliconia. Au moment où les glaciers gagnaient le sud, rares étaient ceux qui avaient la possibilité d'observer l'histoire de cette planète nouvellement découverte, en dehors des androïdes de Charon.

Au moins pouvait-on mettre ceci au crédit de cette ère glaciaire. Elle débarrassa la Terre des carcasses suppurantes des cités défuntes. Elle effaça les cimetières qu'étaient devenues toutes les habitations antérieures. Campagnols, rats, loups couraient là où il y avait eu un jour des autoroutes. Dans l'hémisphère Sud, la glace était également en marche. Des condors solitaires survolaient les Andes désertes. Les pingouins s'avançaient, de génération en génération, vers les banquises désirées de Copacabana.

Une chute de quelques degrés seulement avait suffi à dérégler complètement les

mécanismes compliqués du contrôle climatique. Le souffle nucléaire avait plongé la biosphère survivante – Gaïa, la Terre mère – dans un état de choc. Pour la première fois depuis des temps immémoriaux, Gaïa rencontrait une force brute à laquelle elle n'arrivait pas à s'adapter. Elle avait été violée et presque assassinée par ses enfants.

Pendant des centaines de millions d'années, la surface de la Terre s'était maintenue sur la bande étroite des extrêmes de température les plus agréables à la vie – maintenue par une instinctive complicité entre toutes les choses vivantes en conjonction avec leur monde nourricier. Ceci en dépit de l'accroissement de l'énergie solaire, cause de changements dramatiques dans la composition de l'atmosphère. Le taux de sel de la mer s'était maintenu à un constant 3,4 p. 100. Si jamais ce taux était monté à un simple 6 p. 100, toute vie marine aurait cessé. Ce pourcentage de salinité a pour effet de détruire les membranes cellulaires.

La quantité d'oxygène présente dans l'atmosphère s'était de même maintenue à un ferme 21 p. 100. Même chose pour le pourcentage d'ammoniac. La couche d'ozone s'était, elle aussi, maintenue.

Tous ces équilibres homéostatiques avaient été maintenus par Gaïa, la Terre mère à qui toutes les choses vivantes, des séquoias aux algues, des baleines aux virus, devaient leur existence. Seule l'humanité avait grandi et oublié Gaïa. L'humanité avait inventé ses propres dieux, avait possédé ces dieux, avait été possédée par eux, s'était servie d'eux comme armes contre ses ennemis et contre elle-même. L'humanité s'était réduite en esclavage, autant par haine que par amour. Dans la folie de cet isolement, l'humanité inventa de formidables moyens de destruction. En commettant un véritable génocide, elle tua presque Gaïa.

Celle-ci fut longue à se rétablir. Un symptôme frappant de sa maladie fut la mort des arbres. Ces organismes abondants, qui s'étaient étendus des forêts tropicales aux toundras nordiques, furent tués par la radioactivité et l'impossibilité de pratiquer la photosynthèse. Avec la disparition des arbres, un élément vital dans la chaîne homéostatique fut brisé ; les abris qu'ils fournissaient à une myriade de formes de vie furent perdus.

Un froid vigoureux régna pendant près d'un millier d'années. La Terre tomba en catalepsie. Mais les mers vivaient.

Les mers avaient absorbé une bonne partie des gros nuages de bioxyde de carbone libérés par l'holocauste nucléaire. Le bioxyde de carbone resta prisonnier de l'eau, retenu dans les profondeurs des courants océaniques pour n'être libéré qu'au bout de plusieurs siècles. Cette ultime libération inaugura une période d'effet de serre.

Comme cela était déjà arrivé, la vie sortit de la mer. Beaucoup de composants de la biosphère – insectes, micro-organismes, plantes, l'homme lui-même – avaient survécu, grâce à l'isolement, les caprices du vent et autres circonstances providentielles. Ils redevinrent actifs, à mesure que le blanc faisait place au vent. La couche d'ozone, qui protège les cellules vivantes du mortel rayonnement des ultraviolets, se reconstitua. Une fois de plus, à mesure que fondait la croûte de glace, le son d'instruments séparés tendait à former un ensemble orchestral.

Vers 5900, la situation s'était nettement améliorée. Des antilopes bondissaient au milieu de petits bouquets d'épineux. Des hommes et des femmes emmitoufflés dans des peaux de bêtes remontaient lentement vers le nord à mesure que reculaient les glaciers.

La nuit, ces revenants rendus à l'humilité se blottissaient les uns contre les autres à la recherche d'un peu de réconfort et levaient les yeux vers les étoiles. Les étoiles avaient à peine changé depuis le paléolithique. C'était la race humaine qui avait changé.

Des nations entières avaient disparu à tout jamais. Ces populations entreprenantes qui avaient élaboré de puissantes technologies et s'étaient aussitôt élancées vers les planètes puis vers les étoiles, qui avaient forgé des armes et des légendes ingénieuses – ces populations s'étaient rayées de la carte. Leurs seuls héritiers étaient les androïdes stériles qui travaillaient sur les planètes extérieures.

Émergèrent des races qui, dans un contexte antérieur, auraient fait partie des

défavorisés. Elles vivaient sur des îles ou dans le désert, au sommet des montagnes ou sur des fleuves indomptés, dans la jungle ou les marais. Elles avaient jadis formé la masse des pauvres. Elles émergeaient aujourd'hui pour hériter de la Terre.

C'étaient des gens qui avaient plaisir à vivre. Dans ces premières générations, tandis que la glace faisait retraite, il n'y avait pas lieu de se quereller. Le monde se réveillait. Gaïa leur pardonnait. Ils redécouvrirent des moyens de vivre en compagnie du monde naturel dont ils faisaient partie. Et ils redécouvrirent Helliconia.

À partir de l'an 6000 et durant les six siècles suivants, on pouvait dire Gaïa en convalescence. Les hauts glaciers se retiraient rapidement vers leurs forteresses polaires.

Quelques anciens modes de vie avaient survécu. À mesure que les sols réapparaissaient, de vieux bastions de la culture technophile étaient mis au jour – généralement cachés dans des complexes militaires de pointe. Dans les plus profonds bastions vivaient encore des gens dont les ancêtres avaient fait partie de l'élite dirigeante de cette culture technophile ; ils avaient assuré leur survie tandis que ceux qui avaient dépendu d'eux avaient péri. Mais ces fossiles vivants, exposés à la lumière du soleil, mouraient en quelques heures – comme des poissons arrachés aux énormes pressions des profondeurs océaniques.

Dans leurs immondes terriers, on découvrit un espoir – le lien avec une autre planète vivante. Des ordres furent expédiés vers Charon à travers l'espace, et une compagnie d'androïdes rappelée sur Terre. Ces androïdes, doués d'une habileté sans faille, se mirent à construire des auditoriums dans lesquels la nouvelle population pourrait observer tout ce qui se passait sur la planète lointaine.

La mentalité des nouvelles populations fut modelée dans une large mesure par le déroulement de l'histoire qu'ils voyaient. Les survivants des autres planètes, coupés de la Terre, avaient aussi leurs liens avec Helliconia.

Au milieu de fraîches étendues verdoyantes, les auditoriums se dressaient comme autant de conques plantées dans le sable. Chaque auditorium pouvait abriter dix mille personnes. Sur leurs pieds chaussés de sandales, grossièrement vêtus de peaux, et plus tard de textiles, les gens venaient s'émerveiller. Ce qu'ils voyaient était une planète guère différente de la leur, qui se libérait lentement de l'étreinte d'un long hiver. C'était leur histoire.

Il arrivait parfois à un auditorium de rester désert des années. Les nouvelles populations avaient aussi leurs crises, sans parler des catastrophes naturelles qui accompagnaient le rétablissement de Gaïa. Elles avaient hérité non seulement de la Terre mais aussi de ses incertitudes.

Quand elles le pouvaient, les nouvelles générations retournaient voir l'histoire de ces vies parallèles aux leurs. C'étaient des générations sans dieux terrestres ; mais les figures que montraient les écrans géants apparaissaient comme des divinités.

En 6344, les formes de vie connaissaient de nouveau une relative abondance. La population humaine s'engagea solennellement à jouir en commun de toutes ses possessions, déclarant que non seulement la vie mais aussi sa liberté étaient choses sacrées. Tous furent fortement influencés par les actions d'un Helliconien qui habitait un hameau obscur du continent central, un chef du nom d'Aoz Roon. Ils virent comment un brave homme pouvait être conduit à la ruine par sa volonté de suivre son propre chemin. Pour les nouvelles générations, il n'existait pas de « propre chemin » ; il n'y avait qu'un chemin commun, le voyage de la vie, l'uct de l'esprit communautaire.

Lorsqu'ils virent l'immense figure d'Aoz Roon, virent l'eau chassée de ses lèvres et de sa barbe tandis qu'il buvait dans ses mains, ils regardaient des gouttes qui étaient tombées un millier d'années auparavant. La compréhension humaine des générations passées avait amené le passé et le présent à se confondre. Durant de nombreuses années, l'image d'Aoz Roon en train de boire dans ses mains devint une icône populaire.

Pour les nouvelles générations, qu'un profond sentiment de sympathie liait à toute vie, il était naturel de se demander s'il n'était pas possible d'aider Aoz Roon et ceux qui

vivaient avec lui. Ils ne songèrent pas à s'embarquer dans des vaisseaux spatiaux, comme les populations préglaciaires auraient pu le faire. Ils décidèrent plutôt de concentrer leur don de sympathie et d'émettre cette sympathie vers l'extérieur par le canal des conques.

C'est ainsi que des signaux partirent de la Terre vers Helliconia, répondant pour la première fois aux signaux qui avaient longtemps afflué en sens inverse.

Les caractéristiques de la race humaine dérivèrent d'un réservoir génétique légèrement différent de ce qu'il avait été autrefois. Ceux qui avaient hérité de la Terre possédaient une grande puissance d'empathie qui était loin de prédominer dans le monde préglaciaire. Ce don d'entrer dans la personnalité d'autrui, de partager en toute sympathie son état d'esprit n'avait jamais été rare. Mais l'élite l'avait méprisé – ou exploité. L'empathie allait à l'encontre de leurs intérêts d'exploiteurs. Pouvoir et empathie ne faisaient pas bon ménage.

Désormais l'empathie était chose largement répandue. Elle devint un trait dominant, typique d'une race de survivants. Il n'y avait rien d'inhumain là-dedans.

Il y avait chez les Helliconiens un aspect inhumain qui intriguait fort les Terriens. Les Helliconiens connaissaient l'état d'esprit de leurs morts et communiquaient régulièrement avec eux.

La nouvelle race terrienne n'était pas particulièrement préoccupée par la mort. Ils considéraient que, lorsqu'ils mouraient, ils étaient repris et absorbés par la Terre mère, au sein de laquelle leurs particules élémentaires étaient appelées à se recombinaison pour former de futures choses vivantes. Ils enterraient leurs morts peu profondément, des fleurs dans la bouche, pour symboliser la force qui jaillirait de leur pourrissement. Mais il en allait différemment sur Helliconia. Ils étaient fascinés par cette coutume qu'avaient les Helliconiens de descendre en pawk pour communiquer avec leurs diaphes, ces étincelles d'énergie vitale.

Et l'on observa que la race ancipitée entretenait de semblables relations avec ses morts. Les phagors morts semblaient dans un état d'« engourdire » et leur déclin s'étendait sur plusieurs générations. Les phagors n'avaient pas de rituels d'inhumation.

Ces macabres prolongements de l'existence étaient regardés sur Terre comme une compensation pour les rigueurs climatiques que subissaient les choses vivantes au cours d'une Grande Année helliconienne. Il y avait cependant une nette différence entre les défunts de la race ancipitée et ceux de la race humaine.

Les phagors en engourdire soutenaient leurs descendants vivants, formaient un réservoir de savoir et d'encouragement, les réconfortaient dans l'adversité. Les esprits auxquels les humains en pawk rendaient visite étaient en revanche d'une parfaite malveillance. Aucun diaphe ne parlait sinon pour proférer des reproches et se plaindre d'une vie gâchée.

Pourquoi cette différence ? se demandèrent les nouveaux intellectuels.

Ils répondirent d'après leur propre expérience. Ils dirent : Aussi redoutables que soient les phagors, ils ne sont pas séparés du Foyer Originel, la figure helliconienne de Gaïa. Aussi ne sont-ils pas tourmentés par les esprits qui les entourent. Les humains en sont séparés ; ils adorent beaucoup de dieux inutiles qui leur font du mal. Aussi leurs esprits ne peuvent-ils jamais être en paix.

Qu'il serait heureux pour les Helliconiens – disaient les plus empathiques d'entre eux – de pouvoir bénéficier du réconfort de leurs diaphes au milieu de tous leurs autres ennuis !

Aussi prit-on une résolution. Ceux qui avaient la chance de faire l'expérience de la vie, de se dégager du niveau moléculaire pour faire surface dans la vaste lumière de la conscience, comme le saumon qui jaillit hors de Veau pour attraper quelque vie ailée, feraient rayonner leur joie en direction d'Helliconia.

Autrement dit, ce que la Terre contenait de vie émettrait des rayons d'empathie comme un signal adressé à Helliconia. Non à ce qui vivait sur Helliconia. Les vivants, coupés de leur Foyer Originel, tout à leurs affaires, leurs désirs et leurs haines, n'étaient guère susceptibles de recevoir un tel signal. Mais les diaphes – éternellement avides de

contact – pouvaient réagir ! Au sein de leur existence privée d'événements, suspendus dans l'obsidienne tandis qu'ils s'enfonçaient vers le Foyer Originel, les diaphes étaient probablement en mesure de recevoir un rayonnement d'empathie.

Toute une génération discuta de cette proposition audacieusement visionnaire.

La chose valait-elle la peine d'être tentée ? se demanda-t-on.

Ce serait une formidable expérience d'unification même si l'on échouait, répondit-on.

Pouvait-on espérer affecter des êtres étrangers – morts, de surcroît ! – à une telle distance ?

À travers nous, Gaïa pourrait s'adresser au Foyer Originel. Ce sont des congénères, non des étrangers. Peut-être que cette stupéfiante idée n'est pas la nôtre mais la sienne. Nous devons essayer.

Mais la distance est telle dans l'espace et le temps...

L'empathie est une question d'intensité. Elle défie l'espace et le temps. Ne sommes-nous pas encore émus par l'exil d'Iphigénie dans cette histoire ancienne ? Essayons.

Vraiment ?

Quoi qu'il en soit, cela en vaut la peine. L'esprit de Gaïa commande.

Alors ils essayèrent.

Ils essayèrent sans relâche. Où qu'elles fussent assises pour regarder, où qu'elles pussent aller et venir dans leurs rudes sandales, les générations vivantes écartaient toute préoccupation matérielle pour faire rayonner leur empathie vers les morts d'Helliconia. Et même quand ils ne pouvaient s'empêcher d'inclure les vivants, tels Shay Tal ou Laintal Ay, ou quiconque avait leur préférence, ils continuaient de communier avec ces morts de longue date.

Et au cours des années la chaleur de leur empathie produisit son effet. Les radiés cessèrent de se plaindre, les diaphes cessèrent de maugréer. Les vivants qui communiquaient grâce au pauk n'étaient plus réprimandés mais réconfortés. Un amour non possessif avait triomphé.

UNE JOURNÉE PAISIBLE À TERRE

Devant la cheminée où chauffait l'appareil à biogaz, deux frères conversaient. Le plus mince des deux donnait de temps à autre de petites tapes sur l'épaule du plus corpulent, celui qui parlait. Odirin Nan Odim, que les siens appelaient Odo, comptait un an et six décimes de plus qu'Eedap Mun Odim. Il était tout le portrait de son frère en dehors de cette différence capitale de corpulence, le spectre de la Mort Grasse n'ayant pas encore fait son apparition à Rivenjk.

Les deux frères avaient bien des choses à se dire, et bien des projets à échafauder. Un navire transportant la soldatesque de l'Oligarque avait récemment pénétré dans le port, et les diktats qu'avait bravés Odim commençaient à inquiéter aussi Odo. Néanmoins, les Shiveninki ne se laissaient pas faire aussi facilement que les Uskuti. Il était encore possible de vivre confortablement à Rivenjk.

Les dernières précieuses porcelaines qu'Odim avait apportées à son frère aîné avaient été fort bien accueillies.

« Bientôt, ces porcelaines auront encore plus de valeur », dit Odo. « Il se peut qu'on n'atteigne jamais plus une telle qualité.

« Que veux-tu, le climat se détériore, et l'hiver s'annonce.

« Et la conséquence de cela, mon frère, c'est qu'on viendra à manquer de combustible pour les fours, et que son prix augmentera en proportion. Et puis, les gens étant appelés à mener une vie de plus en plus rude, ils se contenteront de plats en étain. »

« Que comptes-tu donc faire, mon frère ? »

« Mes relations commerciales avec Bribahr, le pays voisin, sont excellentes. J'expédie même mes marchandises à Kharnabhar, qui se trouve bien plus au nord. La porcelaine n'est pas la seule chose que l'on puisse acheminer ainsi. Il faut nous adapter, nous spécialiser dans d'autres marchandises. J'ai des projets... »

Mais on ne laissait jamais longtemps Odirin Nan Odim en paix. Comme son frère, il hébergeait nombre de parents, dont quelques volubiles et volumineux représentants se précipitaient à ce moment même vers la cheminée, la tête pleine d'un conflit qu'Odo seul pouvait résoudre. Certains membres de la famille d'Eedap Mun qui avaient survécu à la peste et aux hasards de la traversée avaient été cantonnés chez leurs parents de Rivenjk, et il était une fois de plus question de déterminer le territoire de chacun.

« Peut-être souhaites-tu venir voir avec moi ce qui se passe », dit

Odo.

« Avec joie. À compter d'aujourd'hui, mon frère, je te suis comme ton ombre. »

À Rivenjk, les fermes étaient disposées en rond autour d'une cour ceinte d'une haute muraille qui les protégeait des intempéries. Plus la maisonnée était prospère et plus le mur était haut. Autour de la cour vivaient les diverses branches de la famille Odim – toutes aussi peu entreprenantes que celles de Koriantura.

Les familles vivaient avec leurs animaux domestiques, logés dans des étables jouxtant les habitations humaines. On en avait entassé quelques-uns pour faire place aux nouveaux arrivants. C'était cet arrangement qui était à la source du présent conflit, les Odim occupant les lieux faisant bien plus cas de leurs animaux que de leurs parents fraîchement débarqués – et à juste titre.

Le système sanitaire en vigueur dans la plupart des fermes de Rivenjk reposait sur une espèce de commensalisme entre animaux et humains. Les excréments des uns et des autres étaient drainés vers un puisard en forme de bouteille creusé dans le sous-sol rocheux de la cour. Une plaque rabattable permettait non seulement de l'entretenir régulièrement mais aussi d'y jeter les légumes avariés. Le pourrissement souterrain des ordures produisait le biogaz, essentiellement composé de méthane.

Le biogaz issu du puits était capté et acheminé au moyen de tuyaux vers les maisons, où il servait à la cuisine et l'éclairage.

C'était pour faire face aux extrêmes de l'Hiver de Weyr que ce système évolué s'était répandu dans tout le territoire de Shivenink.

Examinant les doléances de leurs parents, les deux frères découvrirent que deux de leurs cousins avaient été logés dans une étable où existait une légère fuite de gaz. Offensés par l'odeur, les cousins avaient insisté pour déménager avec toutes leurs affaires dans la maison adjacente, qui était déjà comble.

On colmata la fuite. Les cousins protestèrent pour la forme, puis réintégrèrent leur logement. On envoya quelques esclaves vérifier le fonctionnement de la fosse.

Odo prit son frère par le bras. « L'église est toute proche, comme tu t'en rendras compte lorsque je t'emmènerai visiter la ville. J'ai pris mes dispositions pour qu'un court cérémonial d'action de grâces y soit célébré ce soir. Nous louerons Dieu l'Azoiaxique de t'avoir gardé en vie. »

« C'est bien aimable de ta part. Mais je me dois de te dire, mon frère, que je suis dépourvu de toute croyance religieuse. »

« Cette petite cérémonie est nécessaire », déclara Odo, levant un doigt d'un air qui n'admettait pas de réplique. « Ce sera l'occasion pour toi de faire officiellement connaissance avec nos parents. Il y a

du découragement en toi, mon frère, et cela est dû aux pertes que tu as subies. Il te faut une femme, ou du moins une esclave, qui te rende heureux. Quelle est la condition de cette étrangère qui vous accompagne, cette Toress Lahl ? »

« C'est une esclave qui appartient à Luterin Shokerandit. Elle est médecin, et très brave. Luterin, lui, est un jeune homme charmant, et qui vient de Kharnabhar. Je suis moins sûr du capitaine Fashnalgid. C'est un déserteur, encore que je ne lui en fasse pas reproche. J'ai entrepris ce voyage, avant que la Mort Grasse n'ait raison de nous, en compagnie d'une femme qui contribuait beaucoup à mon bien-être. Hélas, l'épidémie l'a emportée. »

« Venait-elle aussi de Kuj-Juvec, mon frère ? »

« Non, mais elle était devenue comme la colombe qui manquait à mon arbre. Elle était fidèle et bonne. Son nom, car il me faut le prononcer, était Besi Besamitikahl. Elle comptait pour moi encore plus que... »

Odim s'arrêta net, car Kenigg accourait en compagnie d'un nouvel ami. Comme Odim prenait en souriant la main de son fils, Odo déclara : « Laisse-moi t'aider à trouver une autre colombe pour ton arbre. Tu n'as qu'un frère, mais le ciel est rempli de colombes qui cherchent une branche où se poser. »

Grâce à la générosité d'Odo, Luterin Shokerandit et Harbin Fashnalgid s'étaient vu attribuer une petite chambre sous les toits. Elle était éclairée par une unique lucarne qui donnait sur la cour et par laquelle ils pouvaient observer les allées et venues de la famille et de ses esclaves. Dans un renforcement du mur se trouvait un poêle sur lequel leur propre esclave serait à même de cuisiner leurs repas.

Les deux hommes disposaient de lits de bois surélevés et pourvus de couvertures. Toress Lahl était censée dormir par terre au pied du lit de Shokerandit.

Il la fit entrer dans son lit pendant que Fashnalgid dormait encore, et la tint toute la nuit dans ses bras. Fashnalgid ne bougea qu'au moment où Shokerandit se leva.

« Luterin, qu'est-ce qui te rend si énergique ? » dit-il dans un profond bâillement. « N'as-tu pas assez bu du vin des Odim hier au soir ? Repose-toi donc, l'ami, et par l'Azoiaxique, remettons-nous de cet épouvantable voyage. »

Shokerandit s'approcha du chevet de Fashnalgid et lui répondit en souriant : « J'ai bien assez bu. Maintenant je désire rallier Kharnabhar aussitôt que possible. Je suis dans une position délicate, et il faut que je sache comment se porte mon père. »

« Au diable les pères ! Que leurs diaphes se nourrissent de cuir à chausser. »

« J'ai aussi un autre sujet d'inquiétude – dont vous feriez bien de

tenir compte. Bien que l'Oligarque ait fort à faire avec la guerre qu'il mène contre Bribahr, il a un vaisseau à quai ici. Il se peut que d'autres viennent le rejoindre. Peut-être nous surveillent-ils tous deux. Plus vite je partirai, mieux cela vaudra. Pourquoi ne viendriez-vous pas aussi ? Il y aurait du travail pour vous chez mon père, et vous seriez en sécurité. »

« Ne dit-on pas qu'il fait toujours froid à Kharnabhar ? C'est à combien au nord d'ici ? »

« La route de Kharnabhar couvre plus de vingt-deux degrés de latitude. »

Fashnalgid éclata de rire. « Vas-y tout seul. Moi je reste. Je trouverai bien un bateau en partance pour Campanlat ou Hespagorat. Tout plutôt que ton trou gelé, merci bien. »

« Comme vous voudrez. Nous n'avons guère de sympathie l'un pour l'autre, n'est-ce pas ? Or, il faut s'entendre pour survivre au voyage d'ici à Kharnabhar. »

Fashnalgid dégagea un bras des fourrures qui le recouvraient et tendit la main à Shokerandit. « Eh bien, disons que tu es pour le système et que je suis contre, mais quelle importance ? »

« Il te plaît de croire que je suis pour le système, mais depuis ma métamorphose je m'en suis détaché. »

« Vraiment ? Tu es pourtant bien impatient de rentrer chez ton père à Kharnabhar. » Fashnalgid se mit à rire. « Les véritables conformistes sont ceux qui n'ont pas conscience de se conformer. J'ai de l'amitié pour toi, Luterin, bien que tu considères que j'ai gâché ta vie en te capturant. Au contraire, je t'ai sauvé des griffes de l'Oligarque, et tu me dois de la reconnaissance. Suffisamment, par exemple, pour envoyer ta Toress passer la matinée dans mon lit. »

Le rouge monta au visage de Shokerandit. « Elle vous apportera de l'eau ou de la nourriture pendant mon absence. Pour le reste, elle est à moi. Faites connaître vos besoins au frère d'Odin – il ne manque pas d'esclaves dont il ne se soucie guère. »

Leurs yeux croisèrent brièvement le fer. Puis Shokerandit fit mine de sortir.

« Puis-je venir avec toi ? » appela Toress. « J'ai à faire. Tu peux rester ici. »

Dès qu'il eut disparu, Fashnalgid s'assit dans son lit. La jeune femme s'habillait en toute hâte. Elle jetait des regards furtifs au capitaine, qui lissa sa moustache et lui adressa un sourire.

« Ne sois donc pas si pressée, femme. Approche un peu. La douce Besi est morte et il faut m'en consoler. » Comme elle ne répondait pas, il sortit tout nu de son lit. Toress Lahl se rua vers la porte, mais il l'attrapa par le poignet et la tira en arrière.

« Je t'ai dit de ne pas te montrer aussi pressée. Tu ne m'as peut-

être pas bien entendu ? » Il saisit sa longue chevelure brune et l'attira doucement à lui. « En général les femmes ne se plaignent pas des attentions du capitaine Fashnalgid. »

« J'appartiens à Luterin Shokerandit. Vous avez entendu ce qu'il a dit. »

Il lui tordit le bras et lui fit un grand sourire. « Tu es une esclave, tu appartiens donc à tout le monde. De plus, tu le hais cordialement – j'ai bien vu les regards que tu lui lances. Je n'ai jamais forcé une femme, Toress, c'est la vérité, et tu verras que je suis bien plus expert que lui, d'après ce qu'il m'a été donné d'entendre. »

« S'il vous plaît, lâchez-moi ou je lui dirai tout et il vous tuera. »

« Allons, allons, tu es bien trop jolie pour me menacer. Ouvre-moi ta porte. Ne t'ai-je pas sauvé la vie ? Vous alliez tomber dans un piège. C'est un innocent-né, ton Luterin. »

Il lui mit une main entre les jambes. Elle dégagea sa main droite et le frappa au visage.

Saisi de colère, Fashnalgid la souleva de terre et la jeta sur son lit. Il s'abattit sur elle.

« Maintenant tu vas m'écouter, avant que les mots ne me manquent tout à fait. Toi et moi sommes du même bord. Ton Shokerandit est très bien, mais il va rentrer dans son pays pour y retrouver la sécurité et occuper la place qui lui revient – toutes choses que toi et moi avons perdues. Qui plus est, il s'apprête à t'emmener à des milles et des milles vers le nord. Qu'y a-t-il d'autre là-haut que de la neige, de la terre sainte et cette gigantesque Roue ? »

« C'est son pays. »

« Kharnabhar ne convient qu'aux chefs. Le reste meurt dans le froid. Tu ne sais donc rien de la réputation de la Roue ? C'était autrefois une prison, la pire de la planète. Veux-tu finir dans la Roue ?

« Lie ton sort au mien. Je sais quel genre de femme tu es. Tu as vu quel genre d'homme je suis. Je suis un paria, mais je me débrouille fort bien tout seul. Avant de te retrouver embarquée pour Dieu sait combien de milles vers une forteresse prise dans les glaces du Grand Nord et dont tu ne t'échapperas plus, pèse bien le pour et le contre, femme, et lie ton sort au mien. Nous embarquerons pour Campannlat et ses cieux plus cléments. Il se peut même que nous retournions dans ton cher Borldoran. »

Elle était devenue toute pâle. Au-dessus d'elle, le visage de Fashnalgid était flou, réduit à des sourcils, des yeux perçants et une énorme moustache morte. Elle craignait qu'il ne la frappe, voire qu'il ne la tue – et que Shokerandit ne s'en soucie pas. Sa détermination commençait à fléchir sous le fardeau de la captivité.

« C'est à lui que j'appartiens, capitaine. À quoi bon discuter cela ? Mais vous pouvez vous servir de moi, s'il le faut absolument. Pourquoi

pas ? Il le fait bien, lui. »

« Voilà qui est mieux », dit-il. « Je ne te ferai pas de mal. Débarrasse-toi donc de ces vêtements. »

Luterin Shokerandit connaissait bien le port de Rivenjk. À Kharnabhar on en parlait avec envie, et quand on s'y rendait c'était toujours avec excitation. Mais maintenant qu'il avait un peu mieux vu le monde, il se devait d'admettre que Rivenjk n'était en fait qu'une petite ville portuaire.

Il y avait au moins le plaisir d'être de nouveau à terre. Il sentait encore, il l'aurait juré, un léger roulis sous ses pieds. Il descendit vers le port, entra dans une auberge et but une mesure de yadahl en écoutant parler les marins.

« Ces soldats ne font que nous amener des ennuis », dit un de ses voisins à son compagnon. « Je suppose que tu sais que l'un d'entre eux s'est fait poignarder dans l'Allée de la Perspicacité la nuit dernière, ce qui ne m'étonne guère. »

« Ils prennent le large demain », répondit l'autre. « Tu vas voir que ce soir ils seront consignés à bord, et bon débarras ! » Il poursuivit un ton plus bas. « Ils s'en vont se battre contre les bonnes gens de Bribahr, ordre de l'Oligarque. Quant à savoir quel mal Bribahr a bien pu nous faire, à nous autres, mystère... »

« Possible qu'ils aient pris Braijth, mais Rattagon est imprenable. L'Oligarque perd son temps. »

« Une ville qui se trouve en plein milieu d'un lac, à ce que j'ai entendu dire. »

« Exact. »

« Eh bien, je me réjouis de ne pas être soldat. »

« De toute façon tu es trop bête pour faire autre chose qu'un marin. »

Comme les deux hommes partaient d'un grand rire, Shokerandit fixa son regard sur une affiche collée au mur près de la porte. Elle proclamait que dorénavant Quiconque Entrerait en Pauk Commettrait un Délit. Se Mettre en Pauk, que ce soit Seul ou en Compagnie, Revenait à Encourager les Progrès de la Peste Connue sous le Nom de Mort Grasse. Les Contrevenants s'exposaient à une Amende de Cent Sibs et, en Cas de Récidive, à l'Emprisonnement à Vie. Par Ordre de l'Oligarque.

Bien que ne pratiquant jamais le pauk, Shokerandit n'approuvait pas la nouvelle série de décrets que l'Etat était en train de promulguer.

Tout en finissant son verre, Shokerandit songea qu'il n'éprouvait sans doute que de la haine pour l'Oligarchie. Lorsque l'Archiprêtre-Soldat Asperamanka l'avait envoyé au rapport auprès de l'Oligarchie, il s'était senti honoré. Puis Fashnalgid l'avait capturé quasiment sur la

frontière sibornalienne, et il avait mis du temps à croire cet homme qui disait qu'ils allaient être froidement exécutés, lui et le reste de l'armée, à leur retour. Il était encore plus difficile d'admettre que la totalité des forces d'Asperamanka avait été éliminée sur ordre de l'Oligarque.

Les circonstances avaient donc fait de Shokerandit non pas un héros mais un fugitif. Il n'osait imaginer quel serait son sort s'il était arrêté pour désertion.

« Qu'a bien pu vouloir dire Harbin avec son "pour le système" ? » marmonna-t-il. « Je suis un rebelle, un paria – comme lui. »

Il était dans son intérêt de rentrer à Kharnabhar et de se placer sous la puissante protection de son père. Là-bas, au moins, à Kharnabhar, les forces de l'Oligarque ne pourraient l'atteindre. Il serait toujours temps de songer à Insil.

Cette réflexion en amena une autre. Il se sentait redevable envers Fashnalgid. Il devait le convaincre de l'accompagner dans son pénible voyage vers le nord. Fashnalgid pouvait se rendre utile à Kharnabhar : il pourrait l'aider à témoigner du massacre de milliers de jeunes Shiveninki, par leur propre camp.

J'ai fait preuve de courage pendant la bataille, se dit-il, je dois donc avoir celui de me battre contre l'Oligarchie si nécessaire. D'autres à Kharnabhar comprendront ce que je ressens lorsque je leur dirai la vérité.

Il laissa une pièce de monnaie pour son verre et quitta l'auberge.

Le long des quais courait une grande avenue bordée de rajabarals. À mesure que la température baissait, les arbres se préparaient pour le long hiver. Au lieu de perdre leurs feuilles ils rassemblaient leurs branches au faîte de leur large tronc. Shokerandit se souvint d'avoir vu dans des livres d'histoire naturelle des images montrant comment branches et feuilles se fondaient pour former un solide bouchon de résine qui protégerait l'arbre, désormais anonyme et inaltérable, jusqu'à ce qu'il libère ses graines au Grand Printemps suivant.

Sous les rajabarals paraient les soldats qu'avait amenés un vaisseau battant pavillons de Sibornal et de l'Oligarchie. Shokerandit craignit un instant d'être reconnu, mais il se savait protégé par le nouveau physique que lui avait donné sa métamorphose. Il tourna le dos au port et se dirigea vers la place du marché, où se tenaient les agents qui réglaient les affaires des voyageurs en partance pour Kharnabhar.

Le vent glacial qui soufflait des montagnes lui fit resserrer son col et rentrer la tête dans les épaules. Il vit les pèlerins qui, avides de visiter les sanctuaires de la Grande Roue, s'étaient rassemblés devant la porte de l'agent ; nombre d'entre eux étaient pauvres et chichement vêtus.

Il lui fallut un certain temps pour régler l'affaire à sa convenance. Il pouvait faire le voyage avec les pèlerins, ou encore voyager seul, en louant traîneau, équipage, conducteur et homme à tout faire. La première solution était la plus sûre, la moins rapide et la moins coûteuse Shokerandit estima la seconde plus digne du fils d'un Gardien de la Roue.

Restait à se procurer de l'argent, ou une lettre de crédit.

Il pouvait avoir recours aux amis de son père qui avaient une certaine influence sur les affaires de la ville. Il hésita, et finit par choisir un homme très simple du nom d'Hernisarath, qui possédait aux confins de la ville une ferme et une hôtellerie pour pèlerins. Hernisarath l'accueillit chaleureusement, lui signa sur l'heure une lettre de crédit pour l'agent, et insista pour que Shokerandit se joigne à lui et à son épouse pour le repas de midi.

Lorsque vint le moment de prendre congé, il raccompagna Shokerandit sur le seuil et lui donna l'accolade.

« Tu es un jeune homme innocent et qui a bon fond, Luterin, et je suis heureux de pouvoir t'aider. À l'approche de l'Hiver de Weyr, il devient chaque jour plus difficile de faire marcher la ferme. Mais espérons tout de même que nous nous reverrons. »

« C'est un plaisir de rencontrer un jeune homme si bien élevé », dit sa femme. « Salue ton père de notre part. »

Lorsqu'il les quitta Shokerandit rayonnait, ravi d'avoir fait bonne impression ; Harbin, lui, devait être ivre à cette heure. Mais pourquoi Hernisarath l'avait-il qualifié d'« innocent » ?

Les hauteurs se mirent à déverser des tourbillons de neige pareille au sucre fin qui se dissout dans un verre d'eau qu'on remue. Elle allait en s'épaississant, étouffant le bruit de ses bottes sur les pavés. Les rues se vidèrent. De longues écharpes de nuages gris engendrèrent des zones de pénombre, foncées pour Freyr, plus claires pour Batalix, puis le nuage recouvrit toute la baie et plongea Rivenjk dans l'obscurité. Shokerandit fit soudain halte derrière un rajabaryl. Un homme arrivait derrière lui, resserrant son col contre sa gorge. Il dépassa l'arbre, jeta un regard en arrière, traîna un peu les pieds puis tourna vivement dans une rue transversale. Shokerandit nota avec amusement que c'était l'Allée de la Perspicacité.

Faisant preuve d'un manque de prévoyance inhabituel, il n'avait pas averti ses compagnons de voyage que la tête du Héros gardant l'entrée du port renfermait un poste de signalisation héliographique. La présence de déserteurs à bord de la *Saison Nouvelle* avait ainsi pu être révélée bien avant que le brick n'arrive à quai...

Le temps pour lui de regagner la demeure d'Odo par les chemins les plus détournés, le plus gros de la tempête était passé.

« Quelle chance que vous arriviez à temps ! » dit Odo comme

Shokerandit poussait la porte. « Mon frère et moi-même, ainsi que le reste de la famille, sommes sur le point de nous rendre à l'église, car nous voulons rendre grâce à Dieu pour l'arrivée à bon port de la *Saison Nouvelle*. Vous plairait-il de vous joindre à nous ? »

« Mais... certainement. S'agit-il d'une cérémonie intime ? »

« Tout ce qu'il y a d'intime. Il n'y aura que le prêtre et la famille. »

Shokerandit regarda Odim, qui l'encouragea d'un hochement de tête. « Vous êtes à la veille de repartir en voyage, Luterin. Nous nous connaissons depuis si peu de temps, et voilà qu'il faut nous séparer. La cérémonie n'en est que plus indiquée, même si vous ne croyez pas en la prière. »

« Je vais voir si Fashnalgid veut venir aussi. » Il escalada en toute hâte l'escalier en colimaçon dont les marches de bois menaient à la chambre qu'Odo leur avait allouée. Il y trouva Toress Lahl au lit, sous ses fourrures.

« Tu es censée travailler, et non rester couchée toute la journée », lui dit-il. « Est-ce que tu pleures encore ton mari ? Où est le capitaine ? »

« Je ne sais pas. »

« Trouve-le, veux-tu ? Il doit être quelque part en train de boire. »

Il dévala les escaliers. Aussitôt qu'il eut disparu Fashnalgid sortit en riant de sous son propre lit. Toress Lahl refusa de sourire.

« C'est de nourriture dont j'ai besoin, et pas de prières », dit-il en jetant prudemment un regard par la fenêtre. « Quant à boire, ce n'est pas une mauvaise idée... »

Le clan des Odim se rassemblait dans la cour où, armés de longues perches et pataugeant dans la neige fondue, les esclaves continuaient de s'affairer sans aucun résultat autour de la fosse à biogaz. L'endroit résonnait de bavardages animés.

Shokerandit apparut. Certaines des passagères de la *Saison Nouvelle* vinrent en courant le serrer dans leurs bras ; c'était là une attitude qui rappelait davantage les usages de Kuj-Juvec que ceux des autres contrées de Sibornal, mais Shokerandit ne considérait plus cette liberté de mœurs comme allant à l'encontre de l'éducation si formaliste que lui-même avait reçue.

« Rivenjk est une ville ravissante », déclara certaine grand-tante tout emmitouflée en prenant le bras de Shokerandit. « Il y a beaucoup de beaux édifices et de belles statues. Je vais être heureuse ici ; j'ai même l'intention de monter une presse pour imprimer de la poésie. Croyez-vous que vos compatriotes aiment la poésie ? »

Shokerandit voulut répondre mais elle se détournait déjà et agrippait la manche d'Eedap Mun Odim. « Voilà notre héroïque cousin, celui qui nous sauve de l'oppression. À l'église, permettez-moi de me placer à côté de vous. Tenez, allons-y ensemble, que je puisse

être fière. »

« Mais c'est moi, ma tante, qui serai fier de marcher à vos côtés », répondit Odim avec un sourire plein d'amabilité. Riant et se bousculant, le petit groupe passa le portail de la cour et se mit en route vers l'église.

« Et nous ne sommes pas moins fiers de vous compter parmi nous, Luterin », ajouta Odim qui redoutait que Shokerandit ne se sente laissé pour compte. Il lui plaisait d'avoir tant d'Odim sous les yeux. En quelque sorte, bien que la Mort Grasse eût fort éclairci leurs rangs, la corpulence des survivants était une manière de compensation.

Lorsqu'ils défilèrent sous la haute voûte de l'église, Odim se rangea si près de son frère que leurs coudes se touchèrent. Il se demanda si comme lui son frère était dépourvu de toute foi en Dieu l'Azoiaxique. Il était bien trop poli pour poser une question aussi indiscrete ; aux hommes le secret, comme disait le proverbe. Il en serait allé tout différemment si son frère avait manifesté le désir de se confier, un soir, devant un verre de vin. Pour le moment, il suffisait que la cérémonie les unisse et leur permette à la fois de pleurer la perte d'êtres chers, dont sa femme et ses enfants ainsi que sa chère Besi Besamitikahl, et de se réjouir de ce que leur propres vies eussent été épargnées.

Désincarnée, asexuée, vide de tout désir charnel, une voix de soprano déroulait un fil de repentir théâtral qui partait du fond de l'église pour s'élancer jusqu'au lacies de poutres qui en formait le cintre.

Odim souriait en chantant, et sentait son âme s'élever jusqu'aux chevrons du toit. Comme il aurait été bon de croire ! Mais le désir de croire n'était-il pas déjà une consolation ?

Tandis que dans l'église les fidèles unissaient leurs voix, dix robustes soldats descendaient la rue en compagnie d'un officier et faisaient halte devant le portail d'Odirin Nan Odim. En inclinant le buste, le gardien leur ouvrit. Les soldats l'écartèrent rudement et se rassemblèrent au milieu de la cour, foulant d'un pas lourd un tapis de neige déjà fort piétiné.

L'officier aboya ses ordres. Quatre hommes furent envoyés fouiller les maisons situées aux quatre points cardinaux, les autres devant rester sur place pour guetter d'éventuels fuyards.

« Abro Hakmo Astab ! » s'écria Fashnalgid en sautant de son lit. À moitié nu, il surveillait d'un œil la fenêtre et de l'autre Toress Lahl, à qui il lisait de temps à autre quelques vers d'un petit livre. Sur ses ordres, elle était en train de lui préparer à manger ; tenant à la main un tison enflammé qu'elle avait obtenu d'un des esclaves d'en bas, elle s'apprêtait à allumer le réchaud.

Elle était accoutumée au langage blasphématoire des soldats, mais

l'obscénité du juron la fit tressaillir.

« Ah ! que j'aime entendre une voix militaire ! "Rien ne vaut ta chanson sous les cieux printaniers..." fit Fashnalgid. Et le martèlement des bottes ! Mais oui, c'est bien eux. Regarde-moi ce jeune imbécile de lieutenant dans son uniforme étincelant. Tout ce que j'ai un jour été...

Il contempla la cour où, devant les soldats, des esclaves continuaient à dégager à coups de perche les conduites de biogaz tout en observant l'envahisseur d'un air méfiant.

Une paire de bottes entreprit l'ascension de l'escalier menant à la mansarde.

Fashnalgid gronda, découvrant des dents blanches sous l'ondulation de sa moustache. Il se jeta sur son épée et regarda furieusement autour de lui comme une bête aux abois. Toress Lahl était pétrifiée, une main sur la bouche et l'autre tendant le tison en flammes.

« Haaaa... » Il se rua en avant, lui arracha le brandon et se précipita vers la fenêtre en laissant derrière lui une traînée de fumée. Poussant le vantail, il passa tant bien que mal le buste par l'ouverture et lança de toutes ses forces le tison dans la cour.

Il n'avait pas oublié les talents qu'il avait acquis dans l'armée, et nulle grenade n'aurait atteint sa cible avec plus de précision. La flamme décrivit une parabole en traversant l'air soudain assombri et disparut dans la trappe béante de la chambre à biogaz. Pendant une seconde ce fut le silence. Puis tout sauta. Les pavés de la cour s'envolèrent. Une gigantesque flamme au cœur bleu surgit au beau milieu du tout.

Avec un rugissement de satisfaction, Fashnalgid traversa la pièce et ouvrit la porte en grand. Sur le seuil se tenait un jeune soldat à l'air hésitant, qui regardait par-dessus son épaule le chemin par lequel il était venu. Sans réfléchir, Fashnalgid lui passa son épée à travers le corps. Comme l'homme se pliait en deux, il lui décocha un coup de pied qui l'envoya rouler dans l'escalier tête la première.

« Sauvons notre peau, femme », s'écria-t-il en saisissant Toress Lahl par la main.

« Luterin... » prononça-t-elle, mais elle avait bien trop peur pour ne pas le suivre. Ils dévalèrent les escaliers. Dans la cour, c'était la panique. Le gaz continuait de brûler. Ceux des Odim qui étaient trop jeunes, trop vieux ou trop volumineux pour assister à l'office, ainsi que leurs animaux, couraient dans tous les sens au milieu des soldats. L'élégant lieutenant tira quelques balles en direction des nuages. Les esclaves hurlaient. L'une des maisons avait pris feu.

Il ne fut pas difficile de contourner la mêlée et de franchir le portail.

Une fois dans la rue, Fashnalgid ralentit le pas et rengaina son

épée de façon à passer inaperçu.

Ils se hâtèrent vers l'église. Hors d'haleine, il plaqua la jeune femme contre un arc-boutant. À l'intérieur s'élevaient des hymnes à Dieu l'Azoiaxique. Tout à sa fièvre, il la saisit violemment par les avant-bras.

« Ah, les fumiers ! C'est après nous qu'ils en ont. Même dans ce trou perdu... »

« Lâchez-moi. Vous me faites mal. »

« Je vais te lâcher. Tu vas entrer dans l'église et aller chercher Shokerandit. Dis-lui que l'armée nous a retrouvés. Inutile de chercher à s'enfuir par la mer, à présent. S'il a pu trouver un traîneau, départ pour Kharnabhar dès que possible. Va le lui dire. » Il la poussa pour l'encourager. « Dis-lui qu'ils veulent le pendre. »

Le temps que Toress Lahl réapparaisse en compagnie de Shokerandit, les rues s'étaient peuplées – et pas seulement de passants innocents. Tandis que les Odim couraient en hurlant leur détresse, Fashnalgid dit « Luterin, tu as trouvé un traîneau ? On peut partir tout de suite ? »

« Aviez-vous besoin de détruire la maison des Odim, après tout ce qu'ils ont fait pour nous ? » répondit Shokerandit en contemplant le désarroi de l'autre.

« N'aie pas trop confiance en Odim. C'est un marchand. Il faut partir. L'armée est sur les dents. Souviens-toi que ta jolie Toress Lahl est officiellement une esclave en fuite. Tu sais ce que coûte ce genre de chose. Où est le traîneau ? »

« On ira le chercher quand les écuries seront ouvertes, au lever de Batalix. Je vois que tu as tout à coup changé d'avis ? »

« Où allons-nous nous cacher en attendant l'aube ? »

Shokerandit réfléchit. « Il y a bien Hernisarath. C'est un ami de ma famille ; lui et sa femme nous abriteront jusqu'au matin... Mais il faut d'abord que j'aille faire mes adieux à Odim. »

Fashnalgid pointa sur lui un doigt épais. « Tu n'en feras rien. Il te livrera aux soldats. Il y en a partout. J'avais raison, tu es un innocent ! »

« D'accord, et vous un excentrique. Trêve d'insultes, comment se fait-il que vous ayez changé d'avis ? Ce matin encore vous étiez prêt à vous embarquer pour Campannlat. »

Fashnalgid sourit. « Et si j'avais soudain ressenti le besoin d'être plus près de Dieu ? J'ai décidé de vous accompagner, toi et ton esclave, jusqu'à Kharnabhar. »

« LES MORTS NE PARLENT PAS DE POLITIQUE »

Le sixième jour du sixième décime de chaque sixième petite année, le Synode de l'Église de la Paix Redoutable se réunissait à Askitosh.

Le menu fretin se rassemblait dans des couvents derrière le Palais du Prêtre Suprême, tandis que les quinze dignitaires du synode permanent vivaient et se réunissaient dans le Palais proprement dit. Ils représentaient à la fois le bras régulier et le bras séculier ou militaire de l'organisation de l'Église. C'était une lourde responsabilité. Ces hommes-là n'étaient pas des plaisantins.

N'étant que des hommes, les quinze en avaient donc les faiblesses. L'un était régulièrement terrassé par l'alcool tous les jours à quatre heures vingt. D'autres avaient dans leur chambre de jeunes esclaves masculins ou féminins. D'autres encore se livraient à d'étranges profanations. Toutefois, chacun se consacrait pour une part au moins à la bonne continuation de l'Église. Les hommes de valeur se faisant rares, les quinze pouvaient être considérés comme de bons éléments.

Le plus dévoué de tous était Chubsalid, natif de Bribahr et élevé par les saints pères au sein des cloîtres de leur église, actuel Prêtre Suprême de l'Église de la Paix Redoutable, représentant sur Helliconia de Dieu l'Azoiaxique qui existait avant la vie et autour de qui tourne toute vie.

Jamais le plus alerte des yeux ecclésiastiques n'avait vu Chubsalid porter une bouteille à ses lèvres. S'il avait quelque penchant d'ordre sexuel, c'était un secret entre lui et son créateur. S'il ressentait jamais de la colère, de la peur ou de l'amertume, son visage bien rose n'en laissait rien paraître. Et ce n'était pas un imbécile.

À la différence de l'Oligarchie, dont le siège de Givremont était à moins d'un mille de là, le Synode jouissait d'une large popularité. L'Église pourvoyait réellement aux besoins de ses ouailles ; elle leur remontait le moral et les soutenait dans l'adversité. Et elle observait un silence plein de tact sur la question du pauk.

À la différence de l'Oligarque, qu'on ne voyait jamais et que l'imagination populaire terrorisée se représentait généralement sous la forme d'un énorme crustacé aux pinces hyperactives, le Prêtre Suprême Chubsalid visitait les pauvres et était fort bien accueilli par ses fidèles. Avec sa haute stature, son visage amène, encore que taillé

à coups de serpe, et sa crinière blanche, il faisait un Prêtre Suprême idéal. Lorsqu'il parlait, on avait envie de l'écouter. Ses homélies étaient un tissu de piété souvent brodé d'esprit : il faisait aussi bien rire que prier.

Lors des rencontres synodales, les discussions se tenaient en un Haut Sibish constitué de multiples propositions, de parenthèses sophistiquées et de formes verbales spectaculaires. Mais cette fois-ci l'ordre du jour était de nature pratique. Il était question des relations tendues qu'entretenaient les deux grandes instances de Sibornal, le Gouvernement et l'Église.

L'Église surveillait avec inquiétude la sévérité accrue des édits de l'Oligarchie. Un des membres du synode était en train de parler sur ce thème devant l'assemblée.

« La nouvelle Loi Restreignant la Concentration des Personnes en leur Domicile ainsi que les autres dispositions similaires sont/continuent d'être présentées par l'État comme autant de mesures destinées à freiner l'avancée de la peste. Déjà elles provoquent autant de troubles que ne le fait/fera/pourra le faire la peste elle-même. Les pauvres sont expulsés puis arrêtés pour vagabondage, ou bien périssent en raison d'un froid qui va grandissant. »

L'homme avait des cheveux d'argent et sa voix rendait un son argentin, mais sa conviction portait jusqu'au fond de la salle. « Nous voyons clairement la volonté politique qui se cache derrière cette loi inique. Au fur et à mesure que les fermes du Nord périclitent/vont périclitant, les paysans et petits fermiers qui les tenaient émigrent en ville, où ils doivent trouver un abri, lequel est généralement déjà surpeuplé. La Loi vise à les confiner dans leurs fermes en faillite. Ils y mourront de faim. J'espère ne pas me montrer trop peu charitable en disant que ceci n'est pas fait pour déplaire à l'État. Les morts ne parlent pas de politique. »

« Prévoyez-vous une révolte des villes au cas où la Loi viendrait à être abrogée ? » fit une voix à l'autre bout de la table.

« Quand j'étais jeune on disait qu'un Sibornalien travaille à vie, se marie à vie et se languit de la vie », répondit la voix argentine. « Mais nous ne nous rebellons jamais. Nous laissons cela aux habitants du Continent Sauvage. Jusqu'à présent l'Église ne s'est pas prononcée sur ces Lois restrictives. Maintenant, il semble que nous ayons atteint un point critique avec cette Loi contre le pauk. »

« Nous n'avons pas de position officielle sur la question. »

« Jusqu'à maintenant l'État n'en avait pas non plus. Encore une fois, les morts n'ont pas de ligne politique, et cela l'État le sait/l'a toujours su. Quoi qu'il en soit, l'Oligarchie a légiféré sur la question du pauk. Ceci cause/a causé/causera un supplément de misère à nos fidèles, pour qui – pardonnez-moi cette comparaison – le pauk est

aussi naturel que la parturition.

« On est en train de punir injustement les pauvres sous prétexte de les préparer à l'hiver qui vient. Je demande que l'Eglise prenne publiquement position contre les récentes initiatives de l'État. »

Un homme âgé et chauve, totalement dénué de pilosité et de pigmentation, se leva en prenant appui sur ses deux cannes et prit la parole.

« Il se peut que les choses soient comme vous les présentez, mon frère. L'Oligarchie cherche peut-être à renforcer son pouvoir. Mais mon opinion est qu'elle y est obligée. Pensez à l'avenir. Le temps viendra bien vite où nos descendants se trouveront confrontés/feront face à trois siècles et demi de rude Hiver de Weyr. L'Oligarchie considère qu'à la dureté de la nature doit répondre la dureté de l'homme.

« Laissez-moi vous rappeler ce terrible blasphème sibish qui ne doit pas être proféré. On le tient avec raison pour suprême sacrilège. Et pourtant, il est admirable. Oui, admirable. Je ne tolérerais pas/ne saurais tolérer qu'il soit prononcé dans mon diocèse, mais je ne peux qu'admirer le défi qu'il contient. »

Il reprit ses esprits. Il y en eut pour croire que le vénérable allait s'abaisser à proférer le juron. Au lieu de cela, l'homme changea de tactique.

« Dans le Continent Sauvage de Campannlat, le froid amène le chaos. Ces gens n'ont pas comme nous un ordre prépondérant. Ils regagnent leurs cavernes en rampant. Sibornal reste intact. Nous survivrons/voulons survivre/avons survécu (perpétuel) grâce à notre capacité d'organisation. Et celle-ci doit se resserrer comme une main de fer. Pour que l'État survive, beaucoup doivent mourir.

« Certains d'entre vous se sont plaints que tous les phagors dussent être abattus sans distinction. Je dis, moi, qu'ils ne sont pas humains. Débarrassons-nous d'eux. Ils n'ont point d'âme. Abattons-les, eux et tous ceux qui prennent leur parti. Abattons les fermiers dont les fermes battent de l'aile. Le temps n'est plus à l'action individuelle. L'individualisme doit être au plus tôt/sera lui-même puni de mort. »

Il se rassit, et au milieu du silence général ses cannes firent un bruit d'ossements.

Un murmure choqué fit le tour de la pièce, mais du fond de son fauteuil bordé d'hermine le Prêtre Suprême Chubsalid déclara d'une voix douce : « Je ne doute pas que de tels discours se tiennent à Givremont, mais nous-mêmes devons nous en tenir à la voie que nous avons choisie, ce qui implique (continu) que nous ayons de la compassion, fût-ce pour des fermiers en faillite. Notre Église soutient l'individu en tant que tel, la conscience individuelle, le salut individuel, et notre devoir est de le rappeler de temps à autre à nos

amis de l'Oligarchie, de manière que le peuple en soit également convaincu.

« Si les saisons se font de moins en moins clémentes, nous ne sommes pas obligés de les imiter. L'enseignement essentiel de l'Église peut/pourra/doit survivre même dans les moments les plus durs. Sinon il n'est plus de vie en Dieu. L'État voit dans ces temps de crise l'occasion de montrer sa force. L'Église se doit d'en faire au moins autant. Qui, parmi les quinze ici présents, estime avec moi que l'Église doit s'opposer à l'État ? »

Chacun des quatorze membres interpellés se tourna vers son voisin et la longue table ne fut plus que murmures. Ils se doutaient du châtimement qui sanctionnerait la position préconisée par leur supérieur.

L'un d'eux leva une main baguée d'or et dit d'une voix chevrotante : « Sire, le jour peut venir (potentiel) où nous aurons effectivement à adopter cette position. Mais pour le pauk ? Alors que nous évitons soigneusement depuis des éons – alors que certains mettent en doute la légitimité du défi – alors que le mythe du Foyer Originel va à l'encontre de notre... »

Il laissa en suspens cette théâtrale réflexion.

Le plus jeune des membres du Synode était un Prêtre-Chapelain du nom de Parlingelteg ; c'était un homme délicat, encore qu'il fût à mots couverts accusé par certains de commettre quelques indécadences. Il ne craignait jamais de prendre la parole, et s'adressa directement à Chubsalid.

« Le misérable discours que nous venons d'entendre a au moins le mérite de renforcer ma conviction – et il en va sans doute de même pour vous : nous devons nous opposer à l'État. Peut-être tout particulièrement sur la question du pauk. Ne faisons pas comme si le pauk n'avait aucune réalité ou comme si les diaphes n'existaient pas, pour la seule raison qu'ils ne cadrent pas avec l'Enseignement.

« Pourquoi croyez-vous que l'État ait tenté de proscrire le pauk ? Pour une seule et unique raison. L'État est coupable de génocide. Il a fait assassiner les milliers d'hommes enrôlés dans l'armée d'Asperamanka. Les mères de ces enfants assassinés ont communiqué avec leurs fils après leur mort. Les diaphes ont parlé. Qui a dit ici que les morts ne s'intéressaient pas à la politique ? C'est une absurdité. Par la bouche de ces morts, des milliers de cris s'élèvent contre l'État et l'Oligarchie meurtrière. Je me range aux côtés du Prêtre Suprême. Il nous faut prendre position contre Torkerkanzlag et le faire déposer. »

Sous les applaudissements de plusieurs aînés, il rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blonds. La séance fut levée. Ils reculaient encore le moment de prendre une décision. Église et État n'avaient-ils pas toujours été inséparables ? Et parler ainsi ouvertement de ce massacre... Ils aimaient tant la paix – certains l'aimaient même à tout

prix.

On décréta une pause d'une heure. Il faisait trop frais pour sortir. Ils déambulèrent dans les salons de repos chauffés tandis que les domestiques servaient de l'eau ou du vin dans des tasses de porcelaine. Ils parlèrent entre eux. Il y avait peut-être moyen d'éviter une confrontation ouverte ; mis à part les dires des diaphes, il n'y avait pas de preuve véritable, n'est-ce pas ?

Une cloche tinta. Ils se rassemblèrent. Chubsalid était en conversation privée avec Parlingelteg et tous deux arboraient un air solennel.

Le débat se poursuivait encore quand un esclave en livrée frappa à la porte et entra. Il s'inclina profondément devant le Prêtre Suprême et lui présenta un billet sur un plateau.

Chubsalid en prit connaissance puis resta un instant silencieux, un coude posé devant lui sur la table, sa main calée sur son front haut. Les conversations moururent. Tous attendaient qu'il parle.

« Mes frères », dit-il en parcourant l'assistance du regard. « Nous avons un visiteur, un témoin précieux. Je suggère que nous le fassions comparaître devant nous. Son histoire, j'imagine, aura plus de poids que tous nos débats. » Il fit un signe à l'esclave, qui s'inclina à nouveau et sortit précipitamment.

Un autre homme fit son entrée dans la salle. Posément, il se retourna et ferma les portes derrière lui avant de s'avancer vers la table où se tenaient les quinze représentants de l'Eglise. Il était vêtu de bleu foncé de la tête aux pieds ; bottes, culotte, chemise, veste et manteau, tout était bleu foncé, même le chapeau qu'il tenait à la main. Seuls ses cheveux étaient blancs, bien qu'un peu de noir subsistât sur les tempes. Lorsque le Synode l'avait vu pour la dernière fois, sa chevelure était entièrement noire.

Cette chevelure accentuait encore la taille de la tête. Mais c'était la colère qu'exprimait le ferme dessin des sourcils, des yeux et de la bouche, une colère qui couvait comme un orage qui se prépare.

Il s'inclina profondément devant le Prêtre Suprême et lui baisa la main. Puis il se retourna et salua le Synode.

« Je vous remercie de m'accorder cette audience », dit-il.

« Archiprêtre-Soldat Asperamanka, nous avons été informés de votre mort au combat », fit Chubsalid. « Nous nous réjouissons de l'inexactitude de notre information. »

Un sourire glacial tordit les lèvres d'Asperamanka. « J'ai bien failli mourir – mais pas au combat. La manière dont j'ai réussi à rallier Askitosh – et de toute mon armée je suis quasiment le seul à y être arrivé – est chose extraordinaire. Blessé à Chalce, aux frontières mêmes de notre continent, j'ai été capturé par des phagors, me suis enfui, perdu dans les marécages – bref, c'est par un miracle de Dieu

que je suis devant vous à cette heure. Dieu m'a protégé et a fait de moi l'instrument de sa justice. En effet, je viens à vous en tant que témoin d'un crime dont la perfidie est sans égale dans l'illustre histoire de Sibornal. »

« Je vous en prie, asseyez-vous », dit le Prêtre Suprême en faisant signe à un laquais. « Nous sommes impatients de connaître ce que vous avez à nous raconter. Nul doute que vous serez un meilleur informateur que les diaphes. »

Tandis qu'Asperamanka contait le récit de l'embuscade et du feu nourri par lequel la garde de l'Oligarque avait accueilli l'armée sur le chemin du retour, tandis que les événements leur étaient intégralement rapportés, il apparut aux quinze que Parlingelteg avait dit la vérité. L'Église allait devoir affronter l'État, faute de quoi elle aurait une part de responsabilité dans le massacre.

Il fallut plus d'une heure à Asperamanka pour faire le récit complet de la campagne et de la trahison qui y avait mis fin. Puis il redevint silencieux, mais pour un instant seulement. Alors, ils eurent la surprise de le voir se cacher le visage dans les mains et éclater en sanglots.

« Ce crime est aussi le mien », s'écria-t-il en larmes. « Je travaillais pour l'Oligarque. Je crains l'Oligarque. Pour moi, Église et État étaient une seule et même chose. »

« Mais plus maintenant », dit Chubsalid. Il se leva et posa une main sur l'épaule d'Asperamanka. « Nous vous savons gré d'être l'instrument de Dieu et de nous permettre de voir clairement où se trouve notre devoir. »

« Jusqu'à présent, l'Oligarchie a disposé des corps et l'Église des âmes. Nous devons maintenant rassembler nos forces et nous préparer à revendiquer la suprématie de l'âme sur le corps. Nous devons nous opposer à l'Oligarchie. Prenons-nous cette résolution ? »

Les quatorze proclamèrent leur assentiment. Une paire de cannes cliqueta sous la table.

« Elle est donc adoptée à l'unanimité. »

À l'issue de la discussion qui suivit, il fut convenu qu'un premier pas consisterait à expédier une Bulle rédigée en termes très fermes à toutes les églises, aux quatre coins du pays. La Bulle déclarerait que l'Église soutenait l'antique pratique du pauk, la considérant comme une liberté essentielle de chaque sujet du royaume, homme ou femme. On ne pouvait prouver que les dénommés diaphes ne tinssent pas le langage de la Vérité. L'Église se refusait à admettre que la pratique du pauk favorisât la propagation de la Mort Grasse. Chubsalid signa la Bulle de son nom.

« Voici sans doute la Bulle la plus révolutionnaire que l'Église ait jamais émise », déclara la voix argentine. « C'est là une simple

constatation. En reconnaissant officiellement le pauk, n'admettons-nous pas de même l'existence du Foyer Originel ? N'ouvrons-nous pas ainsi l'Église à la superstition païenne ? »

« La Bulle ne fait pas mention du Foyer Originel, frère », dit Parlingelteg d'une voix douce.

La Bulle fut adoptée et envoyée à l'imprimeur ecclésiastique. De là, elle prit le chemin de toutes les églises du pays.

Quatre jours passèrent. Dans le Palais du Prêtre Suprême, les sages attendaient que la tempête se lève.

Un messager en ciré descendit de Givremont pour venir délivrer au Palais un document scellé.

Le Prêtre Suprême rompit le sceau et lut le message.

Ce dernier disait que les pamphlets subversifs publiés par le Synode prêchaient la trahison en ceci qu'ils faisaient délibérément fi des Lois récemment promulguées par l'Etat. Or la trahison était punie de mort.

S'il y avait une explication à ce crime infâme, alors le Prêtre Suprême de l'Eglise de la Paix Redoutable devait se présenter en personne devant l'Oligarque et la lui donner sur-le-champ.

La lettre portait la signature de Torkerkanzlag II.

« Je ne crois pas que cet homme existe », déclara Chubsalid. « Il règne depuis plus de trente ans et nul ne l'a jamais vu. Il n'existe pas de portrait de lui. Jusqu'à preuve du contraire, ce pourrait aussi bien être un phagor... »

Il poursuivit un moment dans cette veine, maugréant distraitemment, visitant la bibliothèque du Synode aux fins de comparer des signatures, manipulant des loupes et secouant la tête.

Cette activité fébrile ne laissait pas d'impatisser les conseillers du Prêtre Suprême ; pour eux, il aurait dû se concentrer sur la gravité d'une convocation qui, en apparence au moins, ressemblait fort à un arrêt de mort. Les plus âgés se concertèrent et proposèrent que le siège de l'Église quitte sans attendre Askitosh pour un endroit plus sûr – peut-être Rattagon, bien que cette ville fût assiégée, car sa situation au beau milieu d'un lac en faisait une place forte, voire Kharnabhar, en dépit de son climat extrême, puisque c'était un lieu saint.

Mais Chubsalid en avait décidé autrement. Il ne songea pas un instant à battre en retraite. Prenant tout son temps il passa une bonne heure à comparer des signatures, puis annonça qu'il rencontrerait l'Oligarque. Son scribe écrivit à cet effet un billet d'acceptation. Il suggérait que la rencontre ait lieu dans le grand hall glacial de Givrefort et que toute personne désireuse d'y assister soit autorisée à écouter débattre les deux hommes.

Comme Chubsalid apposait sa signature sur le document, le Prêtre-Chapelain Parlingelteg, qui se tenait non loin de là, vint

s'agenouiller au pied du fauteuil du Prêtre Suprême.

« Sire, lorsque vous irez là-bas, laissez-moi vous accompagner. Quel que soit le sort qu'on vous réserve au château, je veux le partager. »

Chubsalid posa la main sur l'épaule du jeune homme.

« Qu'il en soit fait selon vos souhaits. Je vous saurai gré de votre présence. »

Puis il se tourna vers Asperamanka, qui faisait partie de la compagnie.

« Et vous, Prêtre-Soldat, viendrez-vous aussi à Givrefort témoigner du crime de l'Oligarque ? »

Asperamanka prit un air égaré, comme s'il cherchait des yeux une porte invisible. « Vous parlez mieux que je ne saurais le faire, Prêtre Suprême. Il me semble mal avisé d'aborder le sujet de la peste. Nous ne connaissons pas plus que l'Etat de remède à la Mort Grasse. L'Oligarque a peut-être des raisons que nous ignorons pour vouloir supprimer le pauk. »

« Alors nous les entendrons. Vous viendrez donc avec Parlingelteg et moi-même ? »

« Peut-être devrions-nous emmener des docteurs avec nous ? »

Chubsalid sourit « Nous sommes capables, je pense, de l'affronter sans l'aide de docteurs. »

« Sans doute devrions-nous tenter d'arriver à un compromis », dit Asperamanka d'un air misérable.

« Nous verrons si cela est possible », répondit Chubsalid. « Et merci d'avoir dit que vous nous accompagneriez. »

Le jour se levait. Le Prêtre Suprême Chubsalid revêtit ses vêtements de cérémonie et fit ses adieux à ses collègues. À quelques-uns il donna l'accolade.

L'homme tout argent versa une larme.

Chubsalid lui sourit. « Quoi que nous réserve cette journée, j'aurai besoin de votre courage autant que du mien. » Sa voix était ferme et sereine.

Il monta dans la voiture où l'attendaient Asperamanka et Parlingelteg, et ils se mirent en route.

La calèche parcourut des rues désertes. La police les avait évacuées – sur l'ordre de l'Oligarque – aussi n'y eut-il rien de ces acclamations qui saluaient ordinairement les apparitions du Prêtre Suprême. Rien que le silence.

À mesure que l'attelage gravissait la pente traîtresse de la voie pavée menant à Givremont, la présence militaire se faisait davantage sentir. Une fois aux portes du château, les prêtres qui avaient suivi la voiture de leur chef spirituel furent refoulés par des hommes en armes. La voiture s'engagea sous une lourde voûte de pierre ; les

gigantesques portes de fer se refermèrent sur elle.

De nombreuses fenêtres, dont l'éclat mort, oppressant, contraignait au silence, donnaient sur la cour d'entrée. Il y en avait aussi de mesquines, qui faisaient moins penser à des yeux qu'à des dents émoussées.

Les trois hommes furent introduits sans cérémonie dans le glacial édifice. Leurs pas résonnèrent dans le grand hall d'entrée. Parés de l'uniforme recherché de l'État, des soldats montaient la garde. Aucun ne bougea.

On fit entrer le petit groupe dans un couloir miteux aux plinthes éraflées par d'innombrables bottes, comme si quelque bête au supplice y avait désespérément tenté de recouvrer sa liberté. Après quelques instants d'attente leur guide reçut un signal et ils entreprirent l'ascension d'un escalier de bois très étroit qui montait durant deux étages sans aucune fenêtre pour le ponctuer. Ils débouchèrent dans un second couloir, que n'aurait guère plus apprécié une bête au supplice, et s'arrêtèrent devant une porte. Le guide frappa.

Une voix les pria d'entrer.

Ils pénétrèrent dans une pièce qui déployait tous les fastes pour lesquels l'Oligarchie était connue. C'était une sorte de salon de réception contenant, alignés contre les murs, des sièges dans lesquels seules les anatomies les plus décharnées auraient pu trouver quelque repos. L'unique fenêtre était tendue de rideaux de cuir, de toute évidence destinés à repousser les assauts du jour.

Les chiches proportions de la pièce, dont la hauteur de plafond n'avait d'égale que la profondeur de l'ombre qui la noyait, étaient encore diminuées par son faible éclairage. Une unique chandelle verdâtre brûlait dans un bougeoir sur pied posé au milieu d'un plancher par ailleurs dépourvu de tout ornement. Un courant d'air glacial faisait s'animer des ombres sur les lattes grinçantes du parquet.

« Combien de temps nous faudra-t-il attendre ici ? » demanda Chubsalid au guide.

« Un court instant seulement, sire. »

Les courts instants duraient longtemps dans ce genre d'endroit, mais une porte finit par s'ouvrir. Deux hommes en uniforme et portant l'épée vinrent en écarter les battants, révélant ainsi aux trois visiteurs une seconde pièce.

Celle-ci était éclairée par des rampes à gaz qui dispensaient une maigre lumière sur toute chose à l'exception du visage d'un homme en robe assis dans un vaste fauteuil à l'autre bout de la pièce. Les rampes se trouvant derrière le trône, son visage était plongé dans l'ombre. L'homme ne fit pas un mouvement.

« Je suis Chubsalid, Prêtre Suprême de l'Eglise de la Paix Redoutable. Qui êtes-vous ? » dit Chubsalid d'une voix claire.

« Considérez que vous vous adressez à l'Oligarque », fit en retour une voix tout aussi claire.

Bien qu'ils se fussent préparés à cette rencontre, les trois visiteurs se trouvèrent momentanément réduits au silence par un sentiment mêlé de crainte et de respect. Ils se dirigèrent d'un pas traînant vers les portes ouvrant sur la seconde pièce, mais les soldats leur barrèrent le passage en tirant l'épée au clair.

« Êtes-vous Torkerkanzlag II ? » demanda Chubsalid.

De nouveau la voix claire. « Adressez-vous à moi comme à l'Oligarque. »

Chubsalid et Asperamanka se regardèrent. Puis le premier parla.

« Nous sommes venus à vous, Redoutable Oligarque, pour débattre des restrictions récemment apportées aux libertés traditionnelles de cet État, et pour nous entretenir avec vous de certain crime... »

La voix claire l'interrompit. « Vous n'êtes venus débattre de rien. Vous n'êtes pas venus vous entretenir avec moi. Vous êtes ici parce que vous avez prêché la trahison au mépris délibéré des récents édits promulgués par l'État. Vous êtes ici parce que le châtiment des traîtres est la mort. »

« Au contraire », intervint Parlingelteg. « En venant ici nous escomptions trouver la raison, la justice et la libre consultation, et non quelque mélodrame de pacotille. »

Asperamanka pressa sa poitrine contre la lame d'une des épées et dit : « Redoutable Oligarque, je vous ai servi loyalement. Je suis le Prêtre-Soldat Asperamanka qui, comme vous le savez certainement, a conduit vos armées à la victoire sur les mille cultes païens de Pannoal. N'avez-vous pas... ces armées n'ont-elles pas été détruites à leur retour sur vos terres ? »

« On ne pose pas de questions en présence de son souverain », répliqua la voix toujours calme de l'Oligarque.

« Dites-nous qui vous êtes », dit Parlingelteg. « Si vous êtes humain vous n'en donnez aucune preuve. »

Ignorant cette interruption, Torkerkanzlag II ordonna au garde de tirer les rideaux.

Le guide qui les avait amenés jusque dans cette salle étouffante fit crier les lattes du parquet sous ses pas et saisit à deux mains le rideau de cuir. Lentement, il dévoila la fenêtre.

Un jour grisâtre filtra dans la pièce. Alors que les deux autres se tournaient pour regarder dehors, Chubsalid reporta son regard sur l'Oligarque. La lumière atteignait tout juste le trône plongé dans l'ombre sur lequel il se tenait toujours immobile ; une partie de son visage devint visible.

« Mais... je vous reconnais ! Vous êtes... » Le Prêtre Suprême n'alla pas plus loin car l'un des soldats l'empoigna sans cérémonie et

le projeta contre la fenêtre où se tenait le guide, un doigt pointé vers le bas.

Sous la fenêtre se trouvait une cour entièrement ceinte de hautes murailles grises. Quiconque s'y serait trouvé aurait été écrasé sous le poids des rangées de fenêtres à l'air désapprobateur qui la surplombaient.

Au milieu de la cour s'élevait une cage de bois. À l'intérieur de la cage, un grand poteau d'allure solide. Ce qu'il y avait de remarquable dans cette installation, c'était que cage et poteau étaient disposés sur une plate-forme de planches montée sur une pile de bûches. Des fagots de brindilles en bouchaient les interstices, eux-mêmes entourés de petit bois.

L'Oligarque déclara : « Le châtiment des traîtres est la mort. Ce que vous saviez avant d'entrer ici. La mort sur le bûcher. Vous avez prêché contre l'Etat. Vous serez brûlés. »

Comme on rabattait le rideau sur la fenêtre, Parlingelteg prit courageusement la parole. « Si vous faites cela, vous monterez contre vous toute la religion de Sibornal. La main de chaque homme sera prête à frapper. Vous n'y survivrez pas. Ni même peut-être Sibornal. »

Asperamanka se rua vers la porte en hurlant : « Je vais faire en sorte que le monde n'ignore rien de cette vilénie. »

Mais il y avait à l'extérieur de la porte des soldats qui le repoussèrent.

Debout au centre de la pièce, Chubsalid l'apaisa : « Soyez ferme, mon bon prêtre. Si ce crime est commis ici, au beau milieu d'Askitosh, certains ne trouveront plus le repos jusqu'au triomphe de l'Azoiaxique. Voici le monstre qui considère que la trahison coûte moins cher que les armées. Il se rendra compte que cette trahison-là lui coûtera tout ce qu'il a. »

« Le bien le plus précieux est la survie de la civilisation pendant les siècles à venir », répliqua la forme immobile. « À cette fin tout le reste doit être sacrifié. Les beaux principes n'ont plus cours. Quand la peste rôde, la loi et l'ordre s'effondrent. Ainsi en a-t-il toujours été à l'aube des précédents Grands Hivers – en Campannlat, Hespagorat, en Sibornal même. Les armées perdent la raison, les archives brûlent, les plus fiers emblèmes de l'Etat sont détruits. La barbarie règne.

« Cette fois-ci, cet hiver, nous surmonterons/voulons surmonter la crise. Sibornal doit se constituer en forteresse. Déjà il est impossible à quiconque d'y pénétrer, et bientôt nul ne pourra en sortir. Pendant quatre siècles nous resterons un havre d'ordre public, pendant que le gel déchirera le gosier des loups. Nous vivrons de la mer.

« Les valeurs seront maintenues, mais ces valeurs doivent être les valeurs de la survie. Je ne tolérerai pas de rapports à couteaux tirés entre l'Eglise et l'Etat. Ainsi en a décrété l'Oligarchie. Notre plan est le

seul qui puisse (déterminatif) sauver le maximum de vies humaines.

« Au printemps prochain nous nous relèverons en force, alors que Campannlat sera retombé dans le primitivisme et que les femmes y traîneront leurs charrettes comme des bêtes de somme – s'ils n'ont pas d'ici là oublié comment fabriquer une roue. Alors nous mettrons fin une bonne fois pour toutes aux hostilités qui nous ont depuis toujours opposés à ces terres sauvages.

« Quel mal voyez-vous à cela ? Quel mal voyez-vous, Prêtre Suprême, à ce que triomphe notre continent bien-aimé ? »

Paré de ses atours sacerdotaux, Chubsalid avait fière allure. Il se redressa de toute sa hauteur. Avant de répondre, il laissa le silence retomber sur la rhétorique de l'Oligarque.

« Malgré toute l'arrogance que vous mettez à vous persuader du contraire, vos arguments sont ceux d'un homme faible. La religion de Sibornal est une religion rigoureuse, forgée comme la Grande Roue elle-même par un climat hostile. Mais ce que nous prêchons c'est le stoïcisme, et non la cruauté. Votre principe est l'ancien principe de la fin justifiant les moyens. Or, si vous persistez dans cette voie, vous découvrirez que s'ils sont cruels les moyens pervertissent la fin, et votre plan échouera complètement. »

Pour toute réaction, l'homme assis sur le trône déplaça sa main de quelques centimètres. « Il se peut que nous commettions des erreurs, Prêtre Suprême, cela je l'admets. Alors nous enterrerons nos morts, tout simplement, et nous resterons fidèles à notre plan. »

La jeune voix de Parlingelteg sonna haut et clair : « Les morts porteront témoignage contre vous. Le message se transmettra de diaphe en diaphe et tous auront connaissance de vos crimes. »

L'Oligarque répondit sur un ton plus sombre. « Les morts peuvent porter témoignage, mais ils ne peuvent fort heureusement porter les armes. »

« Lorsqu'on aura vent de ce haut fait, nombreux sont ceux qui prendront les armes contre vous ! »

« Si vous n'avez plus rien à faire que proférer des menaces, alors le temps est venu pour vous d'aller retrouver sous terre ces millions de désarmés. Ou bien l'un d'entre vous souhaite-t-il reconsidérer sa loyauté envers l'Etat à la lumière de ce que je viens de dire ? »

Il fit un geste en direction des gardes. Parlingelteg hurla le juron interdit. « Habro Hakmo Astab, maudit Oligarque ! »

Des gardes en armes traversèrent la pièce et prirent position derrière les trois ecclésiastiques.

Asperamanka était incapable de parler tant sa mâchoire tremblait. Il lança un regard éperdu à Chubsalid, qui lui tapota doucement l'épaule. Le plus jeune prit Chubsalid par le bras et s'écria à nouveau : « Brûlez-nous et c'est tout Askitosh qui s'embrasera ! »

Chubsalid prit la parole. « Je vous préviens, Oligarque, que si vous provoquez un schisme entre Eglise et Etat vos projets n'aboutiront jamais. Vous diviserez le peuple. Si vous nous brûlez, ce sera d'ores et déjà la fin de votre plan. »

D'une voix posée, l'Oligarque déclara : « Je trouverai d'autres personnes qui seront prêtes à coopérer, Prêtre Suprême. Des dizaines de sujets obéissants se précipiteront pour prendre vos places – et considérant cela comme un honneur. Je connais les hommes. »

Comme les gardes se saisissaient des prisonniers, Asperamanka se dégagea. Il se précipita vers le trône de l'Oligarque et posa un genou à terre, tête baissée.

« Redoutable Oligarque, épargnez-moi. Vous savez bien que moi, Asperamanka, je me suis loyalement battu pour vous. Comment pouvez-vous souhaiter que soit anéanti cet instrument précieux ? Faites ce que vous voulez des deux autres mais sauvez-moi, laissez-moi vous servir encore. J'ai foi en ce que vous projetez pour la survie de Sibornal. Si les temps sont durs, les lois doivent l'être aussi. Le pouvoir spirituel doit faire place au pouvoir temporel afin de préparer le chemin. Laissez-moi la vie sauve et je vous servirai... pour la gloire de Dieu.

« Faites-le pour l'amour de votre indigne personne, Asperamanka, mais ne le faites jamais pour Dieu », dit Chubsalid. « Debout ! Mourez avec nous, Asperamanka, la souffrance sera moins grande. »

« Vivant ou mourant nous acceptons le rôle que joue la souffrance dans notre existence », dit l'Oligarque. « Asperamanka, vous me surprenez, vous, le vainqueur d'Isturiacha. Vous êtes venu ici avec vos frères ; pourquoi ne pas brûler avec vos frères ? »

Asperamanka garda le silence. Puis, sans se relever, il se mit à déverser un flot d'éloquence.

« Ce qui vient de se dire ici ne relève pas tant de la politique ou de la morale que de l'histoire. C'est l'histoire que vous voulez changer, Oligarque – c'est peut-être là l'obsession de tous les grands hommes. Il est de fait que notre histoire cyclique a besoin d'une réforme – une réforme qui pour être efficace doit être brutale.

« Je parlerai cependant en faveur de notre Eglise bien-aimée, que j'ai également servie – et avec dévotion. Que *ceux-là* brûlent pour elle. Moi je préfère vivre pour elle. L'histoire nous montre que comme les nations les religions peuvent périr. Je n'ai pas oublié les leçons d'histoire de mon enfance au monastère d'Askitosh-le-Vieux, où l'on m'a enseigné la défaite de la religion de Pannoal, tombée aux mains d'un vilain roi de Borlien et de ses ministres. Si de fait Eglise et Etat se séparent, alors notre Dieu Suprême est pareillement menacé. Laissez-moi, moi qui suis Homme de Dieu, servir vos fins. »

Alors qu'on l'emmenait, Parlingelteg lança un grand coup de pied

à Asperamanka, l'envoyant rouler au sol. « Hypocrite ! » cria-t-il tandis qu'on l'entraînait hors de portée du prêtre.

« Descendez ces deux-là dans la cour », dit l'Oligarque. « Effrayons un peu l'Eglise, et peut-être l'Eglise sera-t-elle à l'avenir un peu moins forte en gueule. »

Il ne fit pas un mouvement lorsqu'on emmena le Prêtre Suprême Chubsalid et le Prêtre-Chapelain Parlingelteg.

La pièce fut bientôt vide. Seuls demeurèrent un garde, silencieux dans la pénombre, et Asperamanka, toujours accroupi, le visage très pâle.

Le regard glacé de l'Oligarque se tourna dans sa direction. « Pour les gens comme vous, je trouverai toujours du travail », dit-il. « Relevez-vous. »

UNE DISCIPLINE DE FER POUR LES VOYAGEURS

La plupart des fleuves de Sibornal coulaient vers le sud. Pendant la plus grande partie de l'année, ils étaient pour la plupart rapides et malveillants, comme il convient aux eaux nées des glaciers.

Le Venj ne faisait pas exception à la règle. Il était large, plein de dangereux courants, et se ruait plutôt qu'il ne coulait vers Rivenjk, son embouchure.

Au cours des siècles cependant, le Venj s'était creusé un lit où, selon son humeur, il décidait ou non de se cantonner, et c'était dans cette vallée que courait la route qui mènerait à Kharnabhar les voyageurs en partance pour le nord.

La route serpentait à travers de riants paysages, protégée des vents dominants par la masse des Monts Shivenink. Elle était bordée de grands buissons indifférents au froid qui produisaient d'énormes fleurs. Des fleurs plus petites en égayaient les bas-côtés, et les pèlerins les cueillaient car il n'en existait nulle part de pareilles.

Durant cette première partie de leur voyage vers Kharnabhar, les pèlerins étaient pleins d'insouciance. Ils voyageaient seuls ou en groupe, dans les tenues les plus diverses. Certains allaient nu-pieds, prétendant qu'ils contrôlaient leur corps pour ne pas souffrir du froid. Musiques et chants résonnaient parmi les groupes. C'était là une rude épreuve de piété – et qui, lorsqu'ils seraient de retour chez eux, leur rendrait grand service jusqu'à la fin de leurs jours – mais ce n'en était pas moins des vacances, et ils se réjouissaient en conséquence. Sur quelques milles à la sortie de Rivenjk le chemin était jalonné d'éventaires où l'on vendait des fruits ou des emblèmes de la Grande Roue ; ou alors c'étaient des paysans de Bribahr – car la frontière était à cet endroit toute proche – qui montaient de la vallée pour venir vendre leurs produits aux voyageurs. Cette partie du trajet n'offrait pas de difficultés.

Puis le chemin devenait plus escarpé. L'air se raréfiait un peu. Sur les buissons aux feuilles semblables à du cuir, les fleurs étaient plus éclatantes, mais aussi plus petites. Les paysans de la vallée se faisaient moins nombreux. Peu de pèlerins avaient encore assez de souffle pour jouer de leurs instruments. On parlait avec inquiétude des voleurs.

Mais enfin... eh bien, ce voyage pas comme les autres se devait d'être une aventure, peut-être même la grande aventure. Tous rentreraient chez eux en héros. Quelques difficultés n'étaient pas pour leur déplaire.

Les auberges où ils passaient la nuit, s'ils pouvaient se le permettre, étaient de plus en plus rudimentaires, et leurs rêves de plus en plus agités. Les nuits bruissaient d'eaux cascading intarissablement – et rappelant aux pèlerins les sommets perdus dans les nuages. Le matin suivant, les voyageurs se mettraient en route en silence. Les montagnes sont les ennemies du bavardage. L'art de la conversation est un produit des basses terres.

La route grimpait toujours, toujours suivant le cours capricieux du Venj. Et toujours les voyageurs suivaient la route. Enfin, de magnifiques paysages venaient les récompenser.

Ils approchaient de Sharagatt, à cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Lorsque les nuages se dissipaient, c'était au nord-ouest que l'on avait la plus belle vue ; le regard descendait le long de l'enchevêtrement des pans de montagnes jusque dans des gorges terrifiantes où planaient les vautours. Plus loin encore, avec de la chance et une vue perçante, on pouvait apercevoir les plaines de Bribahr, bleues par la distance ou peut-être le gel.

Un peu avant Sharagatt, on retrouvait des échoppes au bord de la route. Certaines avaient à vendre des noix ou des fruits de la montagne, d'autres proposaient des paysages peints aussi mal exécutés que hautement idéalisés. Des enseignes apparaissaient. Un virage – puis un autre – que ça tire dans les mollets ! – tiens, un marchand de gaufres – un clocher de bois entraperçu – un autre virage – puis des gens – une foule de gens – et Sharagatt enfin, ce havre tant attendu ! – Sharagatt et la perspective d'un bain et d'un lit bien propre.

Sharagatt fourmillait d'églises, dont certaines s'inspiraient nettement de celles de Kharnabhar. On y vendait peintures et gravures de Kharnabhar. Certains prétendaient que, si l'on savait où s'adresser, on pouvait faire l'acquisition d'authentiques certificats prouvant qu'on avait bien visité la Grande Roue.

Car Sharagatt – si dure que fût la route qui y menait – n'était rien. Ce n'était qu'une étape, un début. C'était à Sharagatt que commençait le véritable voyage vers Kharnabhar. Beaucoup n'allaient pas plus loin. Ville de toutes les promesses, c'était aussi le terme des espoirs perdus. Nombreux étaient ceux qui se trouvaient trop vieux, trop fatigués, trop malades ou simplement trop pauvres pour continuer. Ils restaient un jour ou deux. Puis ils faisaient demi-tour et reprenaient le chemin de Rivenjk, à l'embouchure du fleuve implacable.

Car Sharagatt était à peine au-delà de la zone tropicale. Vers le nord, le climat se faisait vite plus sévère. Plusieurs centaines de milles séparaient Sharagatt de Kharnabhar. Il fallait plus que de la détermination pour accomplir ce voyage.

Luterin Shokerandit, Toress Lahl et Harbin Fashnalgid passèrent la nuit à l'Hôtel de l'Étoile de Sharagatt, ou plutôt dans une véranda

aménagée sous son avant-toit. En effet, malgré les précautions prises par Shokerandit à Rivenjk, ils avaient trouvé l'hôtel complet. On y avait installé à leur intention trois lits superposés.

Fashnalgid était en haut, puis venaient Shokerandit et enfin la jeune femme. Fashnalgid n'avait guère apprécié cet arrangement, mais Shokerandit avait acheté à chacun une pipe d'occhara, une herbe des montagnes, aussi se sentaient-ils très calmes. Ils étaient arrivés jusque-là en carriole, avec quelques autres privilégiés. Demain ils continueraient en traîneau. Ce soir, ils avaient décidé de se reposer. Quand les nuages se dissipèrent sur la montagne, les constellations familières resplendirent dans le ciel nocturne : la Cicatrice de la Reine, la Fontaine, le Vieux Poursuivant.

« Vois-tu les étoiles, Toress Lahl ? Les connais-tu par leur nom ? » demanda Shokerandit d'une voix rêveuse.

« Pour moi, ce sont toutes... des étoiles ! » Elle laissa échapper un petit rire.

« Alors je vais grimper dans ta couchette et te les montrer. »

« Mais il y en a tellement ! »

« Il me faudra longtemps... »

Mais il s'endormit avant d'avoir pu bouger, et même les cris des animaux, plus bas dans la montagne, ne purent le réveiller.

Le lendemain Shokerandit se leva de bonne heure, mais fatigué et sans entrain. Il passa ses vêtements glacés avant de réveiller Toress Lahl.

« À partir de maintenant et jusqu'à la fin de notre voyage, nous dormirons avec tous nos vêtements », lui dit-il. Sans l'attendre, il prit le chemin du grand magasin dans l'intention d'acquérir le matériel qui leur serait nécessaire pendant les quelques semaines à venir. TOUT POUR LE VOYAGE VERS LE NORD pouvait-on lire au-dessus de la porte, en compagnie d'une peinture représentant la Grande Roue.

Il était inquiet. En bon Uskuti, Fashnalgid considérait Shivenink comme un trou perdu, un simple tas de montagnes, mais Luterin Shokerandit avait plus de bon sens. Aussi loin qu'on y fût de la capitale, le pays ne manquait ni de policiers ni d'informateurs. Et puis Fashnalgid avait tué un soldat, ils auraient à leurs trousses l'armée et la police. Il avait de la peine à l'idée des ennuis dans lesquels il avait plongé Eedap Mun Odin et Hernisarath.

Il fit ses achats sous un faux nom et s'en alla inspecter l'équipage qu'il avait loué pour rejoindre Kharnabhar et la sécurité qu'offraient les domaines de son père.

Fashnalgid aborda plus tranquillement la matinée. Dès que Shokerandit eut quitté la véranda, il cessa de feindre le sommeil et descendit dans la couchette de Toress Lahl. Depuis qu'il l'avait démoralisée, elle n'offrait plus de résistance ; et puis l'occhara l'avait

rendue indolente.

« Luterin vous tuera quand il apprendra ce que vous faites », dit-elle.

« Tais-toi et profite-en donc, coquine ! Je m'occuperai de lui en temps voulu. » Dans une étreinte digne d'un ours, il lui maintint les chevilles de ses propres pieds, lui écarta les cuisses et s'enfonça en elle. Son élan envoya valser la couchette contre la balustrade de la véranda.

Sharagatt était divisé en deux : il y avait Sharagatt proprement dit et Sharagatt Nord. Les deux parties, très proches l'une de l'autre, n'étaient séparées que par une centaine de mètres et une falaise. Tandis que Sharagatt était protégé en amont par les pans de montagnes qui le surplombaient, Sharagatt Nord était exposé aux vents katabasiques qui y faisaient régner des températures sensiblement plus basses. C'était là qu'on parquait les bêtes qui faisaient le voyage. À Sharagatt même, elles se seraient ramollies.

Il lui fallut deux heures pour régler tous les détails matériels de l'expédition. Il connaissait bien les gens à qui il avait affaire. Ces gens étaient des montagnards qui se donnaient le nom d'Ondods, ce qui signifiait – selon celui qui traduisait leur langage complexe – soit « le Peuple Saint » soit « le Peuple Sain ».

Leur conducteur serait un Ondod. Il serait accompagné de son esclave phagor. Il possédait un bon traîneau et un attelage de huit asokins.

Comme il inspectait le harnais pouce par pouce, Toress Lahl fit son apparition, le visage pâle et renfrogné.

« On gèle, ici », dit-elle d'un ton apathique.

Il se dirigea vers les achats qu'il venait de faire et en rapporta un sous-vêtement intégral en laine. Il le lui tendit en souriant. « Tiens, c'est pour toi. Enfile ça. »

« Et où donc ? »

« Ici. » Puis il comprit ce qu'elle voulait dire et jeta un coup d'œil en direction de l'Ondod et des phagors qui se tenaient non loin de là. « Oh, ces gens-là n'ont aucune pudeur. Mets-le donc. »

« Mais c'est moi qui ai de la pudeur ! » Elle s'exécuta néanmoins, sous le regard amusé des autres.

Il retourna s'assurer que tout était en ordre et poser quelques questions au conducteur ondod, un petit personnage répondant au nom d'Uuundaamp, avec des yeux noirs et brillants, des joues grêlées, une fine moustache qui s'effilait encore sur les pommettes. Âgé de quatorze ans, il avait maintes fois accompli ce pénible voyage.

Tandis qu'Uuundaamp emmenait Shokerandit voir l'équipage, Toress Lahl apparut dans son nouveau vêtement, lançant des regards interrogateurs en direction de l'Ondod.

« Tous les conducteurs sont jeunes », lui dit Shokerandit. « Ils ne se nourrissent que de viande et meurent généralement très tôt. »

À l'arrière du magasin, une porte ouvrait sur une cour. Là se trouvaient les enclos, séparés les uns des autres par un haut grillage. De la neige sale tapissait le sol. Les chiens faisaient un bruit assourdissant.

Uuundaamp s'engagea dans l'étroite allée qui courait entre les enclos. De part et d'autre, les asokins se jetaient avec force sur le grillage en claquant des mâchoires et en bavant. Avec leurs cornes, ils leur arrivaient à la hanche, et étaient recouverts d'un épais pelage brun, blanc, gris, noir ou assorti.

« Notre attelage – gumtaa – très bons asokins », fit Uuundaamp en désignant les occupants d'un enclos et en jetant à Shokerandit un regard rusé. « Avant nous partir, vous deux donner morceau de viande chien de tête, faire amis ensemble. Comme ça vous toujours amis ensemble. Ishto ? »

« Lequel est-ce, le noir ? » demanda Shokerandit.

Uuundaamp hocha la tête. « Lui tout noir, chien de tête. Lui s'appeler Uuundaamp, comme moi. Les gens disent lui même taille que moi mais pas aussi féroce. »

L'asokin noir était pourvu de cornes incurvées finement marquées dont les extrémités pointaient vers l'extérieur. Le corps d'Uuundaamp était couvert d'une fourrure noire toute hérissée. Seul son poitrail était blanc, ainsi que le dessous de sa queue. Uuundaamp l'Ondod leur désigna cette dernière particularité ; grâce à elle il était facile pour le reste de l'attelage de suivre Uuundaamp.

Uuundaamp se tourna vers Toress Lahl. « M'dame, moi vous prévenir. Vous faire comme je dis, donner une fois viande à Uuundaamp.

Puis plus jamais. Jamais donner viande aux autres asokins, compris ? Ces asokins, eux avoir lois. Nous obéir. Ishto ? »

« Ishto », dit-elle. Elle avait entendu pendant le trajet le terme par lequel ceux de la montagne exprimaient leur assentiment.

Il leva les yeux vers le visage de Toress Lahl, des yeux pétillants de gaieté. « Toi grosse femme. Moi pas donner toi morceau de viande. D'ailleurs, ma femme, elle venir Kharnabhar avec nous. Encore une chose. Plus important. Vous jamais essayer caresser asokin, vu ? Lui prendre main pour morceau de viande. »

Toress Lahl frémit puis éclata de rire. « De toute façon je ne m'y risquerais pas. »

« Allons chercher Fashnalgid », dit Shokerandit une fois qu'il eut tout passé en revue. « Ensuite nous pourrons nous mettre en route. » Leurs provisions étaient suffisantes ; le traîneau ne serait pas surchargé. Il passa son bras sous celui de Toress Lahl. « Tu te sens

bien, j'espère ? Parce qu'il ne faudrait pas tomber malade sur la piste. »

« On ne pourrait pas laisser Fashnalgid ici ? »

« Mais non, c'est un brave type. Et puis il ne sera pas de trop en cas de coup dur. Je dois te dire que les agents de l'Oligarque sont peut-être à nos trousses, auquel cas j'ai de bonnes raisons de m'inquiéter. Ils craignent peut-être qu'en apprenant notre histoire mon père ne se dresse contre l'Oligarchie. Nombre de ses associés sont des militaires. Je me suis renseigné : il y a un traîneau retenu pour quinze heures, c'est-à-dire une heure après nous. On m'a dit que quatre hommes l'avaient loué. Si nous pouvions partir en avance ce ne serait pas plus mal. J'ai une arme. »

« Tu me fais peur. Peut-on faire confiance à ces Ondods ? »

« Ils ne sont pas humains. Ils sont apparentés aux Nondads de Campannlat. Ils ont huit doigts à chaque main – tu verras quand celui-ci enlèvera ses gants. Ils tolèrent les phagors mais ne font jamais vraiment alliance avec les humains. Ils sont retors. Il faut les payer et leur plaire, ou ils risquent de ne pas être commodes. »

Tout en parlant, ils reprirent le chemin de Sharagatt. Le changement de température se fit sentir.

Elle se pendit à son bras et lui dit d'un ton plein de ressentiment : « Pourquoi m'avoir obligée à me déshabiller devant eux ? Ce n'est pas parce que je suis une esclave qu'il faut m'humilier. »

Il se mit à rire. « C'était encore pour leur plaire. Ils voulaient voir. Ils n'en auront que plus de considération pour moi. »

« Pas moi ! »

« Oui, mais moi je suis un chien de tête. »

« Pourquoi n'es-tu pas venu dans mon sac de couchage ? » dit-elle méchamment. « Tu es spécial ou quoi ? Ne suis-je pas censée être à ta disposition chaque fois qu'il te prend l'envie de guillonner ? »

« Tiens ! Tu veux bien de moi maintenant ? Voilà qui est nouveau. » Il eut un petit rire irrité. « Eh bien tu seras satisfaite ce soir. »

Au passage ils prirent Fashnalgid, qui buvait de l'alcool devant une des échoppes bordant la route. Puis Shokerandit passa un moment dans une petite boutique à marchander une couverture à rayures vives, jaunes et rouges. Au milieu des rayures était tissé l'inévitable motif représentant la Grande Roue.

« Par le Foyer, comme tu gaspilles ton argent ! » fit Fashnalgid. « Je croyais que tu avais pris bien soin d'acheter tout ce dont nous avions besoin. »

« Je trouve cette couverture très jolie, pas vous ? »

Il paya le prix qu'on lui demandait, jeta la couverture sur son épaule et reprit le chemin de Sharagatt Nord. Les autres voyageurs ne

parurent pas le remarquer ; tous s'étaient protégés comme ils pouvaient contre l'air froid des montagnes. Fashnalgid vit avec stupéfaction que Shokerandit s'arrêtait encore pour acheter fort cher un chevreau fumé et dépecé.

À TOUT POUR LE VOYAGE VERS LE NORD, on leur dit qu'Uuundaamp dormait. Shokerandit se rendit seul dans un abri de fortune creusé à même le roc et qui se trouvait derrière le magasin, après les enclos. Quelques Ondods assis par terre mangeaient des lanières de viande crue. D'autres dormaient avec leurs femmes sur des corniches taillées dans la paroi.

Uuundaamp était réveillé, et vint vers Shokerandit en se grattant les aisselles. Il bâilla, découvrant ainsi des dents aussi pointues que celles de ses bêtes.

« Vous trop dur, chef, partir trois heures trop tôt. Moi pas être votre homme avant quinze heures. »

« Désolé. Écoute, je veux partir plus tôt. Je t'apporte un cadeau, Ishto ? »

Il jeta sur le sol le chevreau fumé. Uuundaamp s'assit immédiatement et appela ses amis. Il sortit un couteau qu'il agita sous le nez de Shokerandit. « Tous venir manger, ami. Gumtaa. Après partir tout de suite. »

Tandis que tout le monde se rassemblait autour du festin, Uuundaamp appela sa femme comme après réflexion. Elle roula au bas de leur niche commune et s'approcha, empaquetée dans ses couvertures. Tout ce qu'on voyait d'elle, c'était un visage bien rond et une paire d'yeux noirs tout à fait semblables à ceux d'Uuundaamp. Elle ne tenta pas de se joindre au cercle de gourmands mais vint se poster humblement derrière Uuundaamp et attrapa adroitement le maigre morceau de viande qu'il lui lança par-dessus son épaule.

Tout en mâchant sa viande, Shokerandit observait les mains des Ondods. Étroites et nerveuses, elles comptaient huit doigts. Leurs ongles émoussés pareils à des griffes étaient uniformément noirs, luisants de crasse et de graisse.

« Gumtaa », dit Uuundaamp, les joues gonflées de nourriture.

« Gumtaa », approuva Shokerandit.

« Gumtaa », approuvèrent les autres Ondods. Sa femme, puisqu'elle était femme, ne se vit pas demander ce qu'elle pensait de la nourriture.

Du chevreau il ne resta bientôt plus que les os et les cornes. Aussitôt, Uuundaamp se leva et s'essuya les mains à son costume de fourrure. « Au fait, chef », dit-il en continuant de mâcher, « cet horrible sac, là, avec ventre plein de gaz et de bébés, c'est ma femme. S'appelle Moub. Nom pas important. Elle venir avec nous. Vous pas faire attention. »

« Elle sera aussi bien accueillie qu'elle est belle, Uuundaamp. J'ai acheté cette couverture pour moi et je n'avais pas l'intention de m'en séparer, mais voyant la beauté de Moub, je désire lui en faire cadeau. »

« Loobiss. Vous lui donner, chef. Elle pas la perdre. Elle vous embrasser. »

Shokerandit tendit la couverture jaune et rouge à Moub.

« Loobiss », dit-elle. « Beaucoup trop bon pour sac appartenant à coquin d'Uuundaamp. » D'un petit bond agile elle fut devant lui et lui donna un baiser de ses lèvres pleines et luisantes de graisse.

« Gumtaa. N'importe quand avoir envie guillonner, vous prendre Moub. Elle laide mais elle avoir tout ce qu'y faut là-dessous, ishto ? »

« Loobiss ! » Leur amitié était désormais dûment scellée. Une vague de bonheur submergea Shokerandit qui se souvenait des promenades en traîneau avec sa mère, quand il était enfant, et des petits Ondods avec qui il jouait sur les terres de son père. Sa mère avait toujours tenu les Ondods pour grossiers et répugnants, peut-être à cause des conventions très particulières et fondées sur l'insulte qui régissaient chez eux les rapports entre hommes et femmes. Plus tard, lui et ses amis avaient fréquenté une hutte à la lisière de la forêt de caspiarns. Il devait ses premières expériences sexuelles aux femelles ondods. Il se souvenait d'une fille rondelette du nom d'Ipaak. Pour elle, il avait toujours été « son petit coquin à peau rose ».

Discipline de fer pour les asokins, discipline de fer pour les voyageurs. Telle était la règle sur la route qui reliait Kharnabhar au reste du monde.

Fouet à la main, Uuundaamp était assis à l'avant du traîneau avec à ses côtés la masse informe de Moub. Debout à l'arrière, le phagor du nom de Bhryeer dirigeait le long traîneau ; il sautait régulièrement à droite ou à gauche et poussait quand la pente était si abrupte qu'il fallait prêter main-forte aux chiens. Les trois humains étaient assis à califourchon sur la toile goudronnée qui recouvrait le tas de provisions, tournés vers l'avant ou l'arrière selon la direction du vent.

Il fallait prendre garde à ne pas tomber du traîneau et constamment garder un œil sur le conducteur pour savoir dans quel sens ils allaient tourner. Par moments Uuundaamp était à peine visible à cause de la neige qui arrivait par rafales des montagnes en surplomb. Ils avaient franchi les eaux perfides du Venj par un pont de bois et progressaient plus ou moins en direction du nord-nord-ouest en contrebas des Monts Shivenink, où la glace restait cramponnée au-dessus de la ligne des dix mille mètres tout au long de la Grande Année.

Même quand il ne neigeait pas, les chiens disparaissaient derrière

le nuage de vapeur que formait leur haleine. L'attelage comprenait une chienne, pour inciter les sept autres à donner leur pleine mesure. Il arrivait fréquemment que les chiens perdent leur souffle pendant la première partie du voyage. On les entendait alors ahaner, par-dessus le bruit des patins métalliques du traîneau. Tout autre son était étouffé par la neige. Exception faite des murs immaculés qui se dressaient de part et d'autre, la visibilité était nulle. L'odeur des chiens et des vêtements malpropres leur devenait peu à peu familière. La monotonie les empêchait de penser au danger. La fatigue, la réverbération et les rêveries à peine ébauchées emplissaient leurs journées.

Les chiens étaient attelés au moyen d'un harnais de cuir d'une longueur de vingt pieds. On les autorisait à prendre dix minutes de repos toutes les trois heures. Alors tous s'allongeaient, excepté Uuundaamp, le chien de tête. Uuundaamp l'Ondod était au moins aussi proche de ses asokins que de Moub. Ils étaient toute sa vie.

Pendant la pause, Uuundaamp ne se reposait pas. Il partait se promener avec Moub et observait les phénomènes naturels – la forme des nuages, le vol des oiseaux, toute annonce d'un changement de temps, les pistes laissées par les animaux, les sons et les signes précurseurs d'avalanches.

Ils rencontraient de temps à autre des pèlerins qui partaient ou revenaient, effectuant le grand voyage à pied. D'autres traîneaux tintinnabulaient sur la piste. Ils se trouvèrent une fois bloqués derrière un attelage qui traînait laborieusement sa cargaison de harengs, et durent le suivre jusqu'à ce que le véhicule s'engage dans une aire de dépassement. C'était la version terrestre de la charrette à harengs, qui acheminait ses tonneaux de poisson salé vers son lointain rendez-vous.

Les asokins aboyaient furieusement chaque fois qu'ils croisaient un autre attelage, mais jamais aucun conducteur ne leur fit signe.

Les nuits se déroulaient selon un rituel immuable. L'attelage quittait la piste et Uuundaamp le dirigeait vers un endroit de sa connaissance. Il se mettait aussitôt à s'occuper des chiens, qu'il fallait attacher à un pieu à bonne distance les uns des autres, et loin du traîneau dont ils auraient dévoré les peaux. Chaque asokin recevait deux livres de viande crue tous les trois jours ; ils travaillaient mieux quand on les affamait. Mais Uuundaamp donnait tous les soirs un hareng à chacun, qu'il distribuait un par un en commençant par Uuundaamp. Ils attrapaient le poisson aussitôt lâché et n'en faisaient qu'une bouchée. La chienne recevait sa part en dernier. Le chien de tête dormait un peu à part des autres. Si la neige se mettait à tomber, les chiens passaient la nuit là, dans les trous que creusait la chaleur de leur propre corps. Le phagor dormait avec eux.

Quand on s'arrêtait pour la nuit, le dîner devait être prêt en quinze minutes.

« Mais c'est impossible », se plaignit Fashnalgid. « Et d'abord, pourquoi ? »

« Parce que c'est possible et que c'est comme ça », dit Shokerandit. « Dépliez la toile et tenez-la bien. »

Le froid raidissait leurs membres. Les nez pelaient, les joues noircissaient sous la morsure du froid.

Il fallait décharger le traîneau. On montait la tente par-dessus, ce qui impliquait souvent une lutte acharnée contre la bourrasque. Pour ne pas dormir à même le sol, on étendait des peaux sur le traîneau. On disposait alentour les objets dont on aurait besoin pendant la nuit : provisions, fourneau, couteaux, lampe à huile. Bien que la température de la tente demeurât en général inférieure à zéro, le passage à cet espace restreint les mettait en nage. Entrant dans la tente la première nuit, Uuundaamp trouva les trois humains en train de se quereller.

« Vous plus parler. Vous tenir tranquilles. Colère amène smrtaa. »

« Je ne tiendrai pas quatre semaines de ce régime », dit Fashnalgid.

« Si vous lui désobéissez, il partira, tout simplement », dit Shokerandit. « Tout ce qu'il demande c'est que vous mettiez votre personnalité en veilleuse pendant le voyage. Avec un froid pareil on ne peut se permettre de se disputer, ou bien la mort frappera. »

« Eh bien, qu'il parte, cette fripouille ! »

« Mais vous ne comprenez donc pas que nous mourrions sans lui ? »

« Bientôt occhara », dit Uuundaamp en poussant Fashnalgid du coude.

Il tendit à Moub une paire de renards argentés qui provenaient de pièges posés au cours de son précédent voyage.

Une odeur forte mais plaisante envahit la tente. La viande était alléchante. Ils mangèrent avec leurs mains sales et burent de la neige fondue dans un gobelet commun.

« Nourriture ishto ? » demanda Moub.

« Gumtaa », firent-ils en retour.

« Elle mauvaise cuisinière », fit Uuundaamp en allumant les pipes d'occhara qu'il fit ensuite circuler. Par mesure de prudence on éteignit la lampe, et ils fumèrent en paix. Le hurlement du vent sembla s'éloigner. Ils se sentirent pleins de bons sentiments. La fumée qui s'échappait de leurs narines était l'haleine d'une mystérieuse vie meilleure. Ils étaient les enfants de la montagne et elle les prenait sous sa garde. Il n'y a rien à craindre quand on a mangé du renard argenté. En dépit de toutes les différences entre hommes et femmes et entre les hommes et d'autres hommes, tous ont en commun cette chose merveilleuse : la divine fumée qui sort de leurs narines, et peut-être

des oreilles et d'autres orifices encore. Le sommeil lui-même n'est qu'un autre orifice du dieu de la montagne. Parfois, les hommes deviennent pendant leur sommeil des rêves de renards argentés.

Le lendemain matin, comme ils luttaienent contre un vent lugubre et mordant pour replier la tente, Toress Lahl vint parler à voix basse à Shokerandit. « Tu es un être vil et je te hais ! La nuit dernière tu as guillonné ce paquet de lard de Moub. Je vous ai entendus. J'ai senti les soubresauts du traîneau. »

« Pure courtoisie à l'égard d'Uuundaamp. Aucun plaisir. »

Il avait découvert que la jeune Ondod était enceinte jusqu'aux yeux.

« Tu peux t'attendre à ce que ta courtoisie soit récompensée par une maladie. »

Uuundaamp arriva en souriant. Il tenait à la main la queue des renards argentés. « Mettre dans bouche. Gumtaa. Protège visage du froid. »

« Loobiss. Tu en as une pour Fashnalgid ? »

« Lui avoir queue poussée sur la figure », dit Uuundaamp en indiquant la moustache du capitaine et en riant joyeusement.

« Au moins, il essaie d'être gentil », dit Toress Lahl en plaçant avec quelque hésitation la queue de renard entre ses dents pour protéger son nez gercé et ses joues.

« Uuundaamp est très gentil. Et quand nous nous arrêterons ce soir il faudra être gentille avec lui. Lui rendre sa politesse. »

« Oh, non... Luterin... par pitié, pas ça. Je croyais que tu avais quelque sentiment pour moi. »

L'air brusquement sauvage, il se tourna vers elle. « J'ai surtout le sentiment de vouloir arriver sain et sauf à Kharnabhar. Je connais les usages de ces gens et aussi ces voyages, pas toi. C'est un code, une question de survie. Cesse de te considérer comme un être à part. »

Amèrement blessée, elle répliqua « Alors je suppose qu'il t'est bien égal que Fashnalgid me viole chaque fois que tu as le dos tourné. »

Il laissa tomber la tente et agrippa la jeune femme par la veste.

« Tu mens ! Quand a-t-il fait ça ? Dis-le-moi. Quand ? Quand ? Combien de fois ? »

L'air sombre, il écouta son histoire.

« Très bien, Toress Lahl. » Sa voix n'était guère plus qu'un murmure, son visage s'était fait dur. « Il a bafoué le code d'honneur des officiers. Nous avons encore besoin de lui, mais quand nous arriverons chez mon père, je le tuerai. Tu comprends ? Pour le moment, silence. »

Sans un mot, ils chargèrent le traîneau. Smrtaa – le châtiment. Une des caractéristiques dominantes de la vie dans ces contrées. Uuundaamp était en train d'harnacher les chiens, et au bout de

quelques minutes ils reprirent leur route à travers la brume, Shokerandit et Toress Lahl mordant leur queue de renard.

Vigilantes, les machines de l'Avernus continuaient d'enregistrer les événements qu'elles survolaient et de les transmettre automatiquement à la Terre. Mais les rares survivants de la Station d'Observation ne s'intéressaient plus guère à cette fonction première. Eux avaient pour fonction première de survivre. Leur nombre avait tellement diminué – du fait de la maladie aussi bien que des émeutes – que se défendre devenait moins urgent.

On consacra beaucoup de temps à se répartir en tribus et territoires, ainsi qu'à prévenir les batailles rangées. Dans les territoires neutres qui séparaient les tribus, les obscènes zizipantins survécurent et devinrent sacro-saints, intermédiaires entre dieux et démons.

Bien qu'une certaine « paix » s'installât, la destruction des usines qui synthétisaient la nourriture expliquait que le cannibalisme se maintînt. Il n'y avait pratiquement pas d'autre viande qu'humaine. Les tabous qui pesaient sur cette pratique affectèrent gravement la sensibilité délicate des Avernien. Le retour à la pire des barbaries en l'espace d'une génération, voilà qui n'était pas facile à accepter pour leur psyché.

Les tribus devinrent matriarcales, tandis que bon nombre des hommes les plus jeunes, pour la plupart adolescents, développaient des personnalités multiples. Un seul corps pouvait abriter jusqu'à dix personnalités différant par les goûts, l'âge, le sexe et les habitudes. Les végétariens ascétiques côtoyaient les sauvages de l'âge de pierre et les danseurs fous les législateurs.

Le processus complexe qui maintenait les colons averniens séparés de la nature avait désormais atteint ses limites. Ce n'était pas seulement que les individus ne se connussent plus entre eux : ils étaient devenus étrangers à eux-mêmes.

Tous ne s'étaient pas adaptés ainsi à la crise. À la première émeute sérieuse, un groupe de techniciens avait quitté l'Avernus. Ils avaient dérobé un appareil dans une des soutes du département d'entretien et s'étaient enfuis. Ils se posèrent sur Aganip.

La planète vert-blanc-bleu d'Helliconia avait beau être tentante, le danger qu'elle recelait était connu de tous. Aganip occupait une place à part dans la mythologie avernienne, car c'était là que, des siècles auparavant, le vaisseau de colonisation terrien avait établi sa base en attendant que soit construit l'Avernus.

Aganip était une planète dépourvue de vie, dont l'atmosphère était presque entièrement constituée de bioxyde de carbone, avec un soupçon de nitrogène. Mais la vieille base était toujours là et leur fit plus ou moins bon accueil.

Les fugitifs construisirent un petit dôme où ils vécurent dans des conditions précaires. Ils envoyèrent tout d'abord des signaux à la Terre, puis – comme ils n'étaient naturellement pas disposés à attendre deux mille ans – à l'Avernus. Mais l'Avernus avait ses propres problèmes, et ne répondit pas.

Les fugitifs n'avaient rien compris à la nature humaine : ils ne voyaient pas qu'à l'instar de l'éléphant comme de la plus banale pâquerette, la nature humaine est fonction et partie d'une entité vivante. Séparés de cette entité et étant de constitution plus complexe que les éléphants et les pâquerettes, les êtres humains n'ont que peu de chances de s'épanouir. Longtemps, les signaux continuèrent d'être émis automatiquement.

Nul ne les entendit.

KAKOOL SUR LA PISTE

Et quand cet esprit humain collectif auquel nous avons donné le nom d'empathie traversa l'espace pour venir communiquer avec les diaphes d'Helliconia, que se passa-t-il ? Rien d'important – ou quelque chose d'une splendeur sans précédent, quelque chose de radicalement différent ?

Il est possible que l'on se perde à jamais en conjectures sur ce point ; l'humanité a son umwelt, quels que soient les louables efforts qu'elle déploie pour étendre l'univers étriqué de ses perceptions. Faire partie d'un plus grand umwelt est peut-être une impossibilité biologique démontrable. Mais peut-être pas. Qu'il nous suffise d'admettre que s'il se passa quelque splendeur sans précédent, quelque chose de radicalement différent, ce fut au sein d'un umwelt supérieur à celui de l'humanité.

Si cela arriva, ce fut le résultat d'une coopération, peut-être une coopération de facteurs divers, peut-être comparable à la coopération forcée des différents individus qui remontaient la piste de Kharnabhar.

Si cela arriva, il y eut des conséquences. Et ces conséquences peuvent être déterminées par la simple comparaison des destins différents de la Terre, où résidait Gaïa, et de la Nouvelle Terre, à laquelle manquait un esprit tutélaire pour veiller sur sa biosphère.

Commençons par le cas de la Terre, à qui la Nouvelle Terre devait son nom :

On a comparé la trêve qui régna entre les deux hivers nucléaires à un mouvement de balancier. Gaïa tentait de remettre sa pendule à l'heure. Mais la réalité était moins simple, tout comme une biosphère est moins simple qu'un mécanisme d'horlogerie. Les choses peuvent être présentées de manière plus juste : Gaïa avait souffert d'une maladie quasi mortelle. Elle entraînait en convalescence, mais faisait des rechutes.

Ou alors, pour ne pas tomber dans le piège qui consiste à personnifier un processus complexe, on peut dire que le bioxyde de carbone s'échappant des profondeurs des océans inaugura une période pendant laquelle les glaces reculèrent. Lorsque prit fin l'effet de serre, il s'avéra que le balancier était allé trop loin, et que la biosphère tout entière et son bio-système en ruine s'efforçaient en vain de s'adapter. Alors les glaces revinrent.

Cette fois, le froid fut moins sévère, les calottes polaires s'étendirent moins loin et la durée des grands froids fut moindre. Cette période fut marquée par une série d'oscillations, de la même façon qu'un balancier ralentit progressivement jusqu'à occuper une position médiane stable. Pendant des générations et des générations, ce fut une époque malheureuse pour ce qui restait de l'espèce humaine. Lors de la rémission des années 6900, par exemple, une guerre circonscrite éclata dans ce qui avait autrefois été l'Inde, amenant la famine et la peste.

Pouvait-on comparer ce conflit mineur à un regain de vigueur chez un convalescent ?

L'agitation permanente qui régnait alors éveilla une agitation symétrique dans l'esprit humain. Il n'y aurait plus jamais de frontières ; le monde des frontières était mort et ne serait pas reconstruit.

« Nous appartenons à Gaïa. » Tout en faisant cette profession de foi, les êtres humains se dirent qu'en vérité ils n'étaient pas vraiment les meilleurs alliés de Gaïa. Pour voir les plus précieux alliés de celle-ci, il aurait fallu un microscope.

De tout temps – et bien avant l'invention et la généralisation des armements nucléaires – on avait prophétisé que la fin du monde découlerait de la méchanceté des hommes. Il y avait toujours eu des gens pour le croire, bien que ces prophéties aient été maintes fois démenties par le passé. Le châtement faisait à la fois peur et envie.

Une fois qu'on eut inventé les armements nucléaires, ces prophéties gagnèrent en crédibilité, même si on les formulait en termes profanes et non plus religieux.

Il était évident – et d'autant plus que les gouvernements tentaient de le dissimuler – qu'on pouvait provoquer la fin du monde rien qu'en appuyant sur un bouton.

Finalement, on appuya sur le bouton. Et les bombes d'arriver.

Mais il s'avéra que la malfaisance des hommes n'était pas assez forte pour mettre fin au monde. Face à elle il y avait des microbes industriels dont elle n'avait nulle connaissance.

Arbres et plantes de grande taille disparaurent. Les carnivores, y compris l'homme, quittèrent provisoirement la scène. Ils étaient de trop. Ces grandes créatures n'étaient que des premiers rôles dans le drame qui se jouait sur Terre. Les auteurs de la pièce, eux, vivaient toujours. Sous la surface, à même le plancher des plates-formes continentales, une vie microbienne intense continuait d'écrire l'histoire de Gaïa, indifférente à la radioactivité ou à la recrudescence des rayons ultraviolets. Les écosystèmes de la vie unicellulaire reconstituaient la nature ; ils étaient le pouls de Gaïa.

Gaïa se régénérât, et l'humanité était l'une des fonctions de cette régénération. L'esprit humain fit un bond en avant dans la conscience de soi.

De même façon que la nature avait formé une unité dans la diversité, ainsi en advint-il de la conscience. Il n'était plus possible pour un homme ou une femme de simplement ressentir les choses, de simplement penser ; seul existait la pensée/perception empathique. Le cœur et la tête ne faisaient plus qu'un.

L'une des conséquences immédiates de cette évolution fut la méfiance à l'égard du pouvoir.

Il y eut des hommes pour comprendre ce qu'avait fait du monde l'appétit de pouvoir sous toutes ses formes. Cette fièvre disparut. L'humanité commença réellement à se comporter en adulte, à vivre et prendre du plaisir selon une vision adulte. Hommes et femmes contemplaient le territoire où par hasard ils se trouvaient et ne se demandaient plus : « Que pouvons-nous tirer de cette terre ? » mais « Quelle est la meilleure expérience que nous pouvons avoir sur cette terre ? »

Avec cette nouvelle conscience apparurent de nouveaux liens, universels et dénués de toute notion d'exploitation, une abondance de nouveaux rapports. L'antique structure familiale évolua vers de nouvelles super familles. L'humanité devint dans son ensemble un super-organisme à larges mailles. Cela n'arriva pas en un jour, et cela n'arriva pas à tous. Certains ne purent subir la métamorphose. Mais leurs gènes étaient récessifs et leur lignée s'éteindrait. Dans ce monde de nouvelles relations empathiques, ils étaient les seuls insensibles, les seuls à ne pas sourire.

Au bout de quelques générations, la race nouvelle pouvait se considérer comme étant la conscience de Gaïa. Les écosystèmes de la vie unicellulaire avaient désormais voix au chapitre – en quelque sorte, ils s'étaient donné une voix.

Tandis que se produisaient ces phénomènes, la convalescence de la biosphère se poursuivait. Pendant qu'évolue l'humain, une espèce entièrement nouvelle voyait le jour sur Terre.

Nombre de chaînes phylétiques avaient disparu à jamais. La ceinture de forêt tropicale et les myriades d'espèces qu'elle abritait avaient fui l'équateur sous les assauts de l'atome. Ses sols fragiles s'étaient perdus à jamais au fond des océans. Ils furent remplacés de façon fort surprenante.

La chose nouvelle ne venait pas de l'océan mais des neiges et des glaces de l'Arctique. Elle se nourrissait de rayons ultraviolets, et descendit vers le sud alors que les glaciers, eux, reprenaient le chemin du pôle.

Les premiers hommes qui la virent en tombèrent à la renverse.

Les polyèdres blancs avançaient lentement. Certains n'étaient pas plus grands que des tortues géantes. D'autres arrivaient à hauteur d'homme. En dehors de leurs différentes

facettes, ils ne présentaient aucune caractéristique. Nul moyen de locomotion apparent. Ni bras ni tentacules. Nulle espèce de bouche. Pas d'orifices. Ni yeux ni oreilles, ni appendices d'aucune sorte. Des polyèdres blancs, ni plus ni moins. Peut-être certaines facettes étaient-elles moins blanches que d'autres.

Les polyèdres ne laissaient pas de traces. Ils allaient au gré du vent. Ils avaient beau se déplacer lentement, rien ne pouvait les arrêter, encore que quelques courageux eussent essayé. On les baptisa géonantes.

Les géonantes se multiplièrent et se mirent à parcourir la Terre.

Les géonantes constituaient une nouvelle source d'émerveillement. Mais l'autre, l'ancienne, était toujours là.

Les vastes auditoriums en forme de conques étaient toujours disséminés aux quatre coins du monde, entretenus par des androïdes qui n'avaient pas trouvé d'autre fonction à remplir, puisqu'ils n'étaient programmés que pour cela.

Sur les holoécrans, le printemps de la Grande Année devint été au moment où mouraient les dernières neiges de la Terre. L'histoire de la belle MyrdeInggala, ou Reine des Reines, était bien connue de tous. La race nouvelle puisa beaucoup d'enseignements dans cette chronique vieille de mille ans.

Ils étaient assidus. Ils se réjouissaient de l'effet bénéfique qu'avait eu leur empathie sur les diaphes. Mais eux-mêmes avaient à s'occuper d'urgence de leur monde nouveau, où les attendait une beauté naissante et irrésistible. Ils avaient mille ans de printemps devant eux.

Mais cette splendeur sans précédent, cette chose radicalement différente – ce lien empathique entre deux mondes ? Les traces en étaient-elles visibles à ceux qui savaient chercher les signes ?

Voici ce qu'il en était de Nouvelle Terre :

Les autres planètes étaient, elles aussi, en voie de guérison. Point de Mère Nature sur les mondes défunts de Mars et de Vénus. Leurs températures de surface étaient généralement intolérables, leurs atmosphères des cercueils de bioxyde de carbone. Et pourtant les infortunés colons qui s'y étaient installés réussirent à survivre, grâce à l'imagination et à la technologie.

Les Colons avaient contracté une psychose en ce qui concernait la Terre. Les générations successives furent étouffées par l'anomie du cosmos. Ils ne reviendraient jamais plus sur Terre. Ils se sentaient dépossédés.

Quand ils disposèrent à nouveau d'une technologie avancée – et ils furent plus prompts à résoudre les problèmes techniques que les problèmes sociaux – ils construisirent un vaisseau spatial et appareillèrent pour la planète la plus proche que l'humanité eût antérieurement colonisée, Nouvelle Terre, puisque tel était son nom.

Ce fut une expédition strictement masculine. Les hommes laissèrent leurs femmes sur place, préférant emmener avec eux de sveltes partenaires robotisées conçues pour répondre à un idéal abstrait de la féminité. Ils aimaient s'accoupler avec ces parfaites images de métal.

Nouvelle Terre conservait un air respirable. Son unique océan, de dimensions modestes, restait entouré par le désert – le désert et des chaînes de montagnes inhospitalières. Il y avait un spatioport sur l'équateur, avec une ville à côté. Il n'avait pas servi depuis des années. La ville ne s'était pas agrandie ; les routes qui en partaient ne menaient nulle part. Les habitants de cette ville vivaient sans rien savoir du vaste océan d'espace qui s'étendait au-dessus de leurs toits.

Les Nouveaux Terriens étaient comme des animaux châtrés. Quelque chose de vital, de rebelle, manquait totalement à leur âme. Ils n'avaient pas d'aspirations, l'immensité de l'espace ne leur parlait pas, ils n'aimaient pas le monde qui était le leur, et aubes et crépuscules ne leur faisaient ni chaud ni froid. Leur langage dégénéré n'avait pas de conditionnel. La musique avait complètement disparu.

Et pour cause. Leur monde était un monde sans âme.

Ces Nouveaux Terriens se rendaient parfois sur les rivages de leur mer salée. Ils n'y allaient pas pour se délasser mais pour remplir des charrettes entières de varech. Le varech de la mer salée était l'un des rares organismes vivants de la planète. Le peuple de Nouvelle Terre l'étendait sur les champs, où l'on cultivait des céréales venues, bien longtemps auparavant, de la Terre.

Ils ne rêvaient pas parce qu'ils vivaient sur un monde qui n'avait jamais nourri d'image pareille à celle de Gaïa. Mais ils avaient un mythe : ils croyaient vivre dans un œuf géant dont le désert était le jaune et le ciel sans nuages la coquille. Un jour, disait le mythe, le ciel se briserait et tomberait. Alors ils naîtraient. Il leur pousserait des ailes jaunes et une queue blanche et ils s'envoleraient vers un endroit plus accueillant où des arbres semblables à des algues géantes envahiraient les vallées riantes, et où il pleuvrait sans arrêt.

Lorsque les Colons débarquèrent, ils n'aimèrent pas Nouvelle Terre.

Ils repartirent inspecter la planète voisine, qui avait, comme Nouvelle Terre, à peu près la même taille que la Terre.

Alors que Nouvelle Terre était un monde de sable, celui-ci était un monde de glace.

On envoya un appareil téléguidé prendre des photos corrigées par ordinateur de la surface et de ce que cachait la glace.

C'était un monde rébarbatif. Des glaciers recouvraient les chaînes de montagnes. Des champs de neige vierge tapissaient les basses terres. Même à son aphélie, Helliconia n'avait jamais l'air aussi morte que ce monde figé.

Les photographies de reconnaissance montrèrent des océans gelés sous la couche déglacé. Mais il y avait plus. Elles révélèrent les ruines d'immenses cités et le tracé de routes incroyablement larges.

Les Colons se posèrent à sa surface. Sous un champ de glace ils aperçurent les restes d'une vaste construction, dont quelques fragments étaient disséminés à la surface ; certains avaient été acheminés fort loin de leur point de départ par les glaciers. Au moyen d'explosifs, les hommes se frayèrent un chemin vers une aile du bâtiment en ruine.

L'un des premiers artefacts qu'ils remontèrent fut une tête sculptée dans un matériau artificiel très résistant. Ce n'était pas une tête humaine. Dans le crâne mince et effilé étaient enchâssés quatre yeux sans paupières au-dessous desquels on pouvait voir de petites plumes. Un bec assez court contrebalançait l'arrière proéminent du crâne.

Un côté de la tête était noirci.

« Superbe ! », dit l'une des partenaires-robots.

« Superbe ! Affreux, tu veux dire ! »

« Ça a jadis été beau pour quelqu'un. »

Il ne fut pas difficile de fixer une date. La ville avait été détruite trois mille deux cents ans plus tôt, à l'époque où se mettait en place la colonisation acharnée de Nouvelle Terre.

La planète tout entière avait été détruite par un bombardement atomique, et l'espèce ailée avait péri avec elle.

Les Colons appelèrent la planète Armageddon. Ils restèrent longtemps sur son sol glacé à se demander quoi faire, prisonniers de sa mélancolie.

L'un des puissants chefs prit un jour la parole. « Il semble que nous ayons trouvé sur Armageddon la réponse à l'une des questions qui ont tourmenté l'humanité pendant des générations.

« Comment se faisait-il que l'homme ne rencontrait pas dans l'espace d'espèces intelligentes ? On avait toujours cru que la galaxie serait pleine de vie. Faux. Comment se faisait-il qu'il n'y eût pratiquement pas de planètes comparables à la Terre ?

« Eh bien, il faut savoir que la Terre est un endroit plutôt inhabituel, où sont réunis beaucoup de facteurs essentiels. N'en prenons pour exemple que la teneur en oxygène de l'atmosphère terrestre : elle est de vingt et un pour cent. Si elle atteignait vingt-cinq pour cent ou plus, la foudre provoquerait des feux de forêts – même la végétation humide brûlerait. Sur Nouvelle Terre, le taux d'oxygène est de dix-huit pour cent ; il n'y a pas de

plantes pour retenir le bioxyde de carbone et libérer les molécules d'oxygène. Pas étonnant que les pauvres benêts qui l'occupent vivent dans un rêve.

« Néanmoins, les statistiques suggèrent qu'il doit exister d'autres planètes comme la Terre. Armageddon était peut-être l'une d'elles. Supposons qu'une espèce au régime alimentaire très varié parvienne à la suprématie et domine la planète, comme cela s'est produit sur Terre avant la guerre nucléaire. Une telle espèce doit disposer à cette fin d'une technologie, en commençant par la massue et l'arc et les flèches, et ainsi de suite. Elle maîtrise les lois de la nature.

« Vient un moment où la technologie est suffisamment avancée pour placer cette espèce devant une alternative : elle peut prendre le large en direction de l'espace ou bien détruire ses ennemis au moyen d'armements nucléaires. »

« Et s'il n'y a pas d'ennemis sur la planète ? » demanda quelqu'un.

« Eh bien, elle les invente. Comme nous le savons, sous la pression de la concurrence exercée par la technologie, les adversaires deviennent une nécessité. Et voilà où je voulais en venir. À ce stade, prête pour un nouveau mode de vie, libre de quitter sa planète d'origine et sur le point de faire des découvertes majeures, cette espèce se trouve confrontée à un vaste sujet d'examen : suis-je en mesure de développer les talents diplomatiques internationaux qui me permettront de contrôler mon agressivité ? Suis-je capable de me surpasser et d'instaurer une trêve durable avec mes ennemis de manière à mettre au rebut ces armements abjects une bonne fois pour toutes ?

« Vous voyez ce que je veux dire ? Si l'espèce en question échoue à son examen de passage, elle se détruit en même temps que sa planète et prouve par là qu'elle n'était pas digne de franchir cette zone de quarantaine vitale que représente l'espace.

« Armageddon n'en était pas digne. Son peuple a échoué à l'examen. Ils se sont détruits eux-mêmes. »

« Mais ce que vous êtes en train de dire c'est que nulle part, jamais, personne ne s'en est montré digne, puisque nous n'avons jamais rencontré d'espèce ayant conquis l'espace. »

Le chef se mit à rire. « N'oubliez pas que nous nous trouvons encore sur le seuil. Personne ne viendra nous chercher avant d'être sûr que nous sommes dignes de confiance. »

« Le sommes-nous ? »

Au milieu de l'éclat de rire général le chef déclara : « Occupons-nous d'abord d'Armageddon. Peut-être pouvons-nous remettre tout cela en état, si nous appuyons sur le bon bouton. »

Une investigation plus poussée montra ce qu'avait été autrefois la planète. L'une de ses caractéristiques notables était une mer située à une latitude élevée qui – avant le désastre nucléaire – avait été partiellement recouverte de glace. Après la catastrophe, la contamination de l'atmosphère avait refroidi la couche d'air protectrice, laissant la mer septentrionale plus chaude que les masses d'air immédiatement supérieures. L'air se trouva réchauffé par en-dessous, et l'humidité attirée vers le haut. De violents orages en avaient résulté, sans doute suffisamment forts en eux-mêmes pour avoir raison des survivants de la guerre nucléaire. Des chutes de neige abondantes ensevelirent la région d'altitude moyenne qui abritait sur son plateau une zone jadis couverte de cités. La glaciation majeure qui s'installa devint permanente.

Les Colons décidèrent de lâcher sur la mer gelée ce que leur chef avait qualifié d'armements abjects, dans le but de « tout remettre en état ». Mais la solitude glacée resta une solitude glacée. Ici l'esprit tutélaire, la Gestalt que formait la biosphère, était bel et bien mort.

Ils étaient désormais presque à court de carburant. Ils décidèrent de rallier Nouvelle Terre et d'en faire la conquête. Ce qu'ils avaient découvert sur Armageddon leur avait fourni une stratégie. L'idée était qu'une – et une seule – bombe thermonucléaire lâchée au-dessus du pôle nord de Nouvelle Terre provoquerait d'importantes précipitations qui changeraient la face du monde. La mer pouvait être agrandie ; les zombies locaux

pourraient se rendre utiles en creusant des canaux. Le varech pourrait se trouver encouragé à pousser en plus grande quantité, ce qui aurait pour conséquence d'augmenter la production d'oxygène. Le calcul semblait juste. Pour les Colons, c'était une saine décision que d'utiliser une seule fois encore de la force nucléaire.

C'est ainsi qu'ils réintégrèrent leur vaisseau, abandonnant Armageddon à ses éons de glace.

Pour les habitants de Nouvelle Terre, une partie au moins du mythe devint réalité : le ciel craqua et leur tomba sur la tête.

Quelles étaient donc ici les différences vitales ? Pourquoi Nouvelle Terre ne guérirait-elle jamais alors que la Terre, elle, reflorissait et produisait de nouvelles formes de vie telles que les géonautes ?

Lorsque les terriens établirent leur contact empathique avec les diaphes d'Helliconia, un fait nouveau fit irruption dans l'univers. Les terriens, qu'ils le sachent ou non, agissaient comme un foyer de conscience pour la biosphère tout entière. Ce contact n'était pas précaire. C'était l'équivalent psychique du magnétisme ou de la gravité. Il reliait les deux planètes.

Pour présenter les choses de façon plus saisissante, disons que Gaïa communiquait directement avec sa sœur plus robuste, le Foyer Originel.

Bien sûr, ceci n'est que spéculation. L'homme ne peut pénétrer les umwelts supérieurs qui l'entourent. Mais il peut entraîner ses sens étendus à rechercher l'évidence. Et l'évidence était que Gaïa et le Foyer Originel communiquaient à travers le lien établi par leur progéniture. On ne peut que présumer des ondes de choc que provoqua ce contact – à moins que le second âge glaciaire et ses vagues de rémission n'en soient le témoignage.

Dire qu'il y eut à l'origine de la guérison de Gaïa la consolation de rencontrer une âme sœur dans le vide avoisinant est encore de la spéculation.

Il y avait les géonautes : calmes et sereins, apparemment amicaux, quelque chose de nouveau. On pouvait les comprendre non comme le produit monstrueux de l'évolution mais comme l'inspiration née d'une nouvelle et puissante amitié...

Pendant ce temps, sur Helliconia, l'auguste marche des saisons se poursuivait à grands pas.

Dans l'hémisphère Nord, le petit été touchait à sa fin. Les nuits glaciales annonçaient d'autres nuits encore plus froides. Dans les tortueux défilés des Monts Shivenink le froid imposait d'ores et déjà sa loi, à laquelle devait se plier tout être vivant qui s'y aventurerait.

C'était le matin. L'haleine glaciale du pôle hurlait à leurs oreilles. Ils empilaient leur équipement dans le traîneau. Uuundaamp et le phagor harnachaient leurs asokins. Dix-sept jours avaient passé depuis qu'ils avaient quitté Sharagatt. Et toujours aucun signe d'éventuels poursuivants.

Des trois passagers, c'était Shokerandit qui s'en sortait le mieux. Toress Lahl avait sombré dans le mutisme. Le soir, sous la tente, elle gisait comme morte. Fashnalgid n'ouvrait la bouche que pour jurer. Cils et sourcils givraient dès qu'ils quittaient leur refuge, et leurs pommettes noircissaient sous la morsure du froid.

L'ultime section de la piste courait à plus de six mille mètres d'altitude. Sur leur droite, dans un nuage fumant, se dressait une formidable montagne de glace. La visibilité était réduite à quelques pas.

Les yeux brillants de joie dans son visage tout givré, Uuundaamp vint trouver Shokerandit. « Aujourd'hui, facile », cria-t-il. « Descendre par tunnel. Vous souvenir tunnel, chef ? »

« Le Tunnel de Noonat ? » Avec ce vent, il fallait faire un effort pour se faire entendre.

« Yaya, Noonat. Nous y être ce soir. Boire takit, mordre viande, fumer occhara, gumtaa. »

« Gumtaa. Toress fatiguée. »

L'Ondod secoua la tête. « Elle bientôt faire viande pour asokins. Au lit, pas gumtaa non plus ! » Il rit, la bouche fermée.

Shokerandit eut l'impression que le bonhomme avait encore quelque chose à dire. D'un même mouvement ils tournèrent le dos aux autres, qui s'affairaient à atteler le traîneau. Uuundaamp croisa les bras.

« Votre ami avec queue sur la figure. » Un bref coup d'œil à la dérobée.

« Fashnalgid ? »

« Votre ami avec queue sur la figure. Chiens pas l'aimer. Chiens faire beaucoup kakool. Pas bon, ça. Nous perdre canaille sous Tunnel Noonat, ishto ? »

« A-t-il importuné Moub ? »

« Port du nez ? Non, lui porter autre chose dans Moub hier soir. Guillonner sac, ishto ? Elle pas aimer. Elle pleine bébé Uuundaamp. » Il rit. « Alors nous le perdre dans Tunnel, vu ? »

« Je suis désolé, Uuundaamp. Loobiss de me le dire mais pas de smrtaa dans le Tunnel, s'il te plaît. Moi lui parler ami-ami à Noonat. Plus toucher à ta Moub. »

« Chef, vous faire mieux perdre ami. Autrement, moi voir beaucoup kakool. » Il rit, fronça les sourcils en se frappant le front, puis tourna brusquement les talons.

Les Ondods se montraient rarement en colère. Mais ils étaient sournois – ce que savait très bien Shokerandit. Uuundaamp garda une attitude amicale ; s'il n'y avait plus au moins un semblant de bonne entente, le voyage risquait de devenir impossible ; mais en révélant à un humain l'infortune de sa femme, il avait perdu la face.

Shokerandit avait été invité à copuler avec Moub. Telle était la politesse ondod, et il l'aurait offensée en déclinant cette offre. Mais Fashnalgid, lui, l'avait fait sans y être invité, enfreignant ainsi une loi ondod. Ces lois étaient simples et rudes ; les transgresser signifiait mourir – smrtaa – et Fashnalgid serait exécuté sans scrupules. À partir du moment où Uuundaamp avait décidé de perdre Fashnalgid dans le Tunnel de Noonat, il ne servait à rien que Shokerandit plaide en sa faveur.

De leurs yeux rougis, Toress Lahl et Fashnalgid lui jetèrent tous

deux un regard inquisiteur. Bien que profondément troublé, Shokerandit ne leur dit pas un mot de ce qui se tramait. Uuundaamp était vigilant et ne manquerait pas de s'en apercevoir s'il avertissait Fashnalgid. Ce qui ferait du kakool.

La masse hirsute du phagor apparut, remontant péniblement toute la longueur du traîneau. Comme il tournait un instant la tête vers eux, ils virent briller ses yeux cerise. Son regard morose s'arrêta sur Shokerandit. Il était impossible d'interpréter son expression.

Il passa sa langue dans une narine incrustée de glace et cria dans le vent : « Chiens prêts à partir. Regagnez vos places z'il vous plaît. Tenez-vous bien. »

Harbin Fashnalgid tira une flasque de sous ses fourrures, en porta fermement le goulot à ses lèvres pailletées et se mit à boire à grands traits. Confisquant la flasque, Shokerandit dit « Soyez raisonnable, ne buvez pas. Tenez-vous bien et faites ce qu'il vous dit. »

« Abro Hakmo Astab ! » grommela Fashnalgid. Il rota et lui tourna le dos.

Toress Lahl implora Shokerandit du regard. Il secoua la tête d'un air sévère qui voulait dire : Tiens bon, mords bien fort ta queue de renard.

Ils prirent place dans le traîneau. Ils distinguaient à peine les deux paquets que faisaient les silhouettes d'Uuundaamp et de Moub, cette dernière tout emmitouflée dans sa couverture aux couleurs vives. Quant aux chiens, ils étaient tout à fait invisibles. Uuundaamp éleva son fouet au-dessus de sa tête. *Ipsssssisiii*. Puis, dans un crissement aigu, les patins d'acier déchirèrent la neige. Les taches jaunes d'urine humaine et asokin qui marquaient l'emplacement de leur camp s'évanouirent instantanément.

Une heure plus tard ils entamaient la descente vers le Tunnel de Noonat. Shokerandit sentit l'étau de la peur se resserrer sur sa gorge. Lui aussi perdrait la face s'il laissait, pour quelque raison que ce fût, l'Ondod tuer un humain. Sa colère était à la fois dirigée contre Uuundaamp et contre Fashnalgid. Ce dernier, assis à ses côtés, faisait le dos rond sous le poids de l'accablement. Pas un mot ne fut échangé.

Leur vitesse s'accrut. Ils allaient maintenant à quelque cinq milles à l'heure. Shokerandit regardait droit devant lui, les yeux réduits à deux fentes entre pommettes et sourcils. Tout était éternellement gris, bien qu'un peu de lumière filtrât au-dessus d'eux. De part et d'autre défilaient des arbres d'un blanc spectral.

« Il l'a fait exprès. C'est le smrtaa ondod – la vengeance. À cause de tes simagrées avec sa femme. » Pour pouvoir parler, il devait tourner le dos au vent.

« Ce gros tas de lard puant ? Il a dit lui-même qu'elle était tout juste bonne à donner aux asokins. » Il se plia en deux, hors d'haleine.

« C'est une façon de parler, imbécile. Maintenant, écoute ce que je vais te dire et tâche de comprendre. Ce tunnel, c'est la mort. Un traîneau peut arriver à tout moment d'un côté ou de l'autre, et le seul moyen de l'arrêter serait de nous jeter dessous. Il nous reste environ sept milles à parcourir : il vaut mieux nous dépêcher. »

« Pourquoi ne pas revenir sur nos pas et emprunter la route ? »

« Il nous resterait trente milles à faire, nous n'avons pas de provisions et la nuit nous surprendrait. Ce serait la mort. Alors, tu te décides à courir, oui ou non ? Moi j'y vais. »

Fashnalgid se redressa en grognant. « Merci d'avoir essayé de me sauver », dit-il.

« Astab, espèce d'imbécile arrogant ! Pourquoi n'avoir pas respecté les règles du jeu ? »

Luterin Shokerandit se mit à courir. Au moins ça descendait. Il s'était fait mal au genou en tombant. Il guettait un bruit de traîneau mais n'entendait que le vent rugir à ses oreilles.

Derrière lui résonnait l'écho des pas de Fashnalgid. Pas une fois il ne se retourna. Toutes ses facultés étaient concentrées sur la traversée du tunnel.

Quand il crut ne plus pouvoir continuer, il se força. À un moment il aperçut un rai de lumière sur l'un des côtés. Soulagé, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil. La paroi extérieure s'était partiellement écroulée et laissait pénétrer le jour. On ne voyait rien d'autre que des nuages et, à portée de main, une stalactite de glace. Il jeta un caillou dans le vide et tendit l'oreille, mais ne l'entendit pas tomber.

Fashnalgid le rejoignit, le souffle court. « Sortons par ce trou. »

« De l'autre côté il y a un à-pic. »

« Qu'est-ce que ça peut faire ? Quelque part en bas c'est Bribahr et la civilisation. Pas comme ici. »

« Tu vas te tuer. »

Tandis que Fashnalgid tentait de se hisser dans la fissure une corne retentit au loin, annonçant l'arrivée d'un traîneau venant lui aussi du sud. Shokerandit aperçut une lumière. Il s'introduisit de force dans la crevasse et se plaqua contre la paroi en dents de scie, tout contre Fashnalgid.

Quelques secondes plus tard un long traîneau noir tiré par dix chiens passa à toute vitesse. La cloche accrochée au-dessus du conducteur carillonnait follement. Il transportait plusieurs personnes, peut-être une douzaine, accroupies et masquées pour se protéger du froid. Il disparut en un clin d'œil.

« Des militaires », dit Fashnalgid. « Tu crois qu'ils nous poursuivent ? »

« Qu'ils te poursuivent, tu veux dire. Quelle importance ? Du moment qu'ils sont devant nous la voie est libre ; c'est notre meilleure

chance de sortir du tunnel sains et saufs. À moins que tu ne préfères faire une chute de mille pieds, tu ferais bien de venir avec moi. »

Il se remit en route. À la longue il courait machinalement. Il sentait son cœur cogner contre ses côtes. De la glace se formait sur son menton. Ses paupières gelaient autour de ses yeux rétrécis. Il perdit la notion du temps.

Quand vint la lumière du jour, il fut ébloui. Impossible d'ouvrir les yeux. Il continuait d'aller au petit trot, sans comprendre qu'il était sorti du tunnel. Sanglotant, titubant, il s'arrêta sur le bas-côté et s'affala contre un rocher. Il resta là à haleter comme s'il ne devait jamais reprendre sa respiration. Deux traîneaux le dépassèrent en sonnant de la corne, mais il ne leva même pas les yeux.

Un bloc de neige qui venait de lui tomber dessus le rappela à la réalité. Il s'en frotta le visage et regarda devant lui. La lumière était toujours aveuglante. Le vent était tombé. Il y avait une éclaircie. À quelque distance de lui des gens allaient et venaient en fumant des véroniquettes, tout enveloppés de couvertures. Une femme faisait des emplettes à un éventaire. Un vieillard voûté venait vers lui, menant son troupeau de moutons à cornes. Un panneau de bienvenue annonçait AUBERGE DES PÈLERINS *Interdit aux Ondods*. Il était arrivé à Noonat.

Noonat était la dernière étape avant Kharnabhar. Ce n'était rien de plus qu'une halte au milieu du désert de glace, un endroit où renouveler l'équipage. Mais le village présentait un autre avantage. La piste qui reliait Kharnabhar à Sharagatt Nord puis à Rivenjk suivait les contours des monts en profitant au maximum de l'écran naturel qu'ils opposaient aux vents polaires. Noonat, en revanche, était un carrefour ; de là partait une route qui, traversant les chutes, les vallées et les plateaux de la chaîne occidentale, débouchait enfin dans les plaines de Bribahr. Kharnabhar était plus proche que ces plaines, mais celles-ci étaient elles-mêmes bien plus proches que Rivenjk.

La guerre que se faisaient alors Uskutosh et Bribahr pouvait justifier d'une part la recrudescence d'uniformes militaires et d'autre part qu'on fût en train d'élever face à l'ouest une nouvelle et imposante construction de bois.

Shokerandit était presque trop épuisé pour prendre soin de lui-même, mais il eut la présence d'esprit de contourner d'un pas mal assuré le rocher sur lequel il était venu s'appuyer et de remonter le sentier qui menait à une hutte de pierre abritant des chèvres. Il s'y glissa et s'endormit au milieu des bêtes.

Quand il se réveilla il se sentait mieux et regretta amèrement d'avoir perdu du temps. Il ne se préoccupa guère du sort de Fashnalgid, si grand était son désir de retrouver Toress Lahl et de

remettre le traîneau sur la piste de Kharnabhar. Une fois là-bas, ses problèmes seraient terminés.

Au-dessous de lui s'étendait le village. Ses misérables maisons s'accrochaient au flanc de la montagne comme la bardane aux poils des animaux. La plupart s'abritaient contre une espèce d'arbre à tronc multiple appelé eldawon, certaines étant même bâties dans les arbres ; comme elles étaient le plus souvent en bois d'eldawon, il devenait difficile de distinguer l'habitat de la végétation.

Çà et là étaient tapis des cottages reliés par des sentes où cheminaient hommes, bétail et volaille. Ils étaient disséminés pêle-mêle les uns au-dessus des autres, de sorte que la cheminée de l'un arrivait au niveau de la porte d'entrée de l'autre. Les champs avoisinaient les toits. Chaque domaine s'enorgueillissait d'une belle pile de bûches ; parfois c'était la pile qui s'appuyait contre la maison et parfois la maison qui s'appuyait sur la pile. On entendait les coups de hache des bûcherons qui se consacraient à accroître soit le nombre des bûches soit celui des domaines.

Pendant un court instant encore le ciel resta dégagé, conférant à l'air cette luminosité unique propre à la haute montagne. Batalix brillait au-dessus d'un lointain à-pic. Dans les champs pierreux, de jeunes garçons lançaient des cerfs-volants au lieu de garder leurs troupeaux de moutons et de chèvres.

Un groupe de pèlerins à pied venait d'arriver de Kharnabhar. Leurs voix résonnaient dans l'air limpide. La plupart avaient la tête rasée et quelques-uns allaient pieds nus malgré le tapis de neige durcie. Tous les âges étaient représentés ; il y avait même une vieille femme au teint jaunâtre qu'on transportait dans une chaise en osier équipée de brancards. Quelques commerçants locaux les observaient attentivement mais sans grand espoir : ceux-là avaient déjà été tondus à l'aller.

Comme ce n'était pas la première fois qu'il faisait le voyage, Shokerandit savait qu'Uuundaamp était obligé de faire halte ici. Lui et Moub devaient se reposer. Il fallait isoler chaque asokin et lui donner à manger, avec une portion de viande supplémentaire pour Uuundaamp, le chef. Traîneau et harnais seraient minutieusement révisés et préparés pour la dernière étape, si du moins les Ondods avaient bien l'intention de continuer. Mais qu'allaient-ils faire de Toress Lahl ?

Ils ne la tueraient pas. Elle était bien trop précieuse à leurs yeux. En tant qu'esclave, elle pouvait être vendue, mais quel humain achèterait une esclave humaine à des Ondods ? Non, c'étaient plutôt les ancipités qui... Il eut peur pour elle et oublia complètement Fashnalgid.

Bien que la race ancipitée fût peu implantée en Sibornal, ceux de

ses membres qui fuyaient l'esclavage ralliaient fréquemment le territoire de Shivenink, où ils retrouvaient dans les étendues désertiques des montagnes un habitat qui leur convenait. Ayant eux-mêmes fait l'expérience de la servitude, ils avaient d'autant plus tendance à utiliser des esclaves humains. Une fois qu'ils l'auraient emmenée dans les collines, Toress Lahl serait perdue pour la civilisation des hommes.

Empruntant les chemins qui serpentaient derrière les maisons, il parcourut tout le village. Quand il en eut atteint les limites, il s'arrêta devant une palissade. À son approche, des aboiements furieux s'élevèrent. Il jeta un coup d'œil par-dessus la palissade et vit des asokins attachés à des pieux hors de portée les uns des autres, ou enfermés dans des cages. En le voyant, les chiens se propulsèrent aussi loin que leur permettaient chaînes et grillages.

C'était là, sans erreur possible, que les Ondods faisaient halte. Il s'en souvenait maintenant. La dernière fois qu'il était passé par là le blizzard soufflait si fort qu'on n'y voyait quasiment rien. La fourrière renfermait quelque chose comme cinquante asokins à moitié morts de faim.

Pour ne pas les provoquer davantage, il contourna prudemment l'enclos.

Le relais était le dernier bâtiment au nord de Noonat. Bien qu'il ne vît personne, un cri lui fit comprendre qu'il était repéré. Les Ondods étaient bien trop prudents pour se laisser prendre par surprise.

Trois d'entre eux firent aussitôt leur apparition, fouet à la main. Il savait combien ils en faisaient une arme dangereuse, aussi s'arrêta-t-il et traça-t-il sur son front le signe de la paix.

« Je veux mon ami Uuundaamp, pour lui donner loobiss. Lui dire loobiss, ishto ? »

Ils lui opposèrent un visage fermé et ne bougèrent pas d'un pouce.

« Pas voir Uuundaamp. Uuundaamp pas vouloir loobiss vous. Grosse femme Uuundaamp avoir beaucoup kakool. »

« Je sais » dit-il. « J'apporte aide. Moub accoucher, yaya ? »

À contrecœur ils le laissèrent passer. Il se dit que c'était un piège et qu'il lui fallait être prêt à toute éventualité.

Arrivés au seuil d'une espèce de grange les Ondods se regroupèrent, échangeant des regards sinistres. Puis ils lui firent signe d'entrer. L'intérieur était sombre et peu accueillant. Shokerandit sentit l'odeur de l'occhara.

Ils le poussèrent dans le dos et claquèrent la porte derrière lui.

Il se rua en avant et se jeta à plat ventre. La langue acérée du fouet lui effleura l'épaule. Il roula sur lui-même et plongea sur le côté en direction du mur.

D'un bref coup d'œil il vit Moub gisant nue sous la couverture

qu'il lui avait offerte et qui couvrait maintenant sa poitrine. Elle était couchée sur une planche, les jambes largement écartées. Toress Lahl était penchée sur elle, attachée à une corde au-dessus du coude de manière à lui laisser les mains libres. À l'autre extrémité de la corde, trois phagors décornés se tenaient immobiles contre le mur qui faisait face à Shokerandit. Uuundaamp, le chien qui portait le nom de son maître, était attaché au milieu de la grange, claquant des mâchoires et tirant au maximum sur sa laisse, bien décidé à dévorer la première partie du corps de Shokerandit qui passerait à sa portée.

Et Uuundaamp. Il avait entendu – ou vu, puisque la grange était munie d'étroites fenêtres – arriver Shokerandit. Avec l'agilité propre à son espèce il avait sauté sur le linteau de la porte et, immobile, s'apprêtait à lui donner un second coup de fouet. Ce faisant, il eut un sourire sans gaieté.

Shokerandit tenait son revolver, mais il prit bien soin de ne pas le braquer sur les Ondods – cela n'aurait eu pour effet que de provoquer encore plus Uuundaamp et les phagors. Dans l'état d'esprit où se trouvait Uuundaamp, nulle menace contre Moub n'aurait pu l'arrêter.

Shokerandit visa le chien.

« Moi tuer ton chien, mort, fini, gumtaa, ishto ? Descends de là et vite, et jette ce fouet. Tu vas venir ici, mon gars, autrement ton chien beaucoup kakool dans une seconde ! »

Tout en parlant Shokerandit se leva, tenant toujours à deux mains le revolver braqué sur la gorge du chien enragé.

Le fouet tomba à terre. Uuundaamp sauta. Souriant, il s'inclina et se toucha le front.

« Mon ami, toi tombé traîneau dans tunnel. Pas gumtaa. Moi très inquiet. »

« Continue à me servir ce genre de balivernes et tu vas te retrouver avec un chien de tête mort. Détache Toress Lahl. Ça va, Toress ? »

D'une voix défaillante, elle dit : « J'ai déjà mis des bébés au monde, cela n'en fait qu'un de plus. Mais je suis grandement soulagée de te voir, Luterin. »

« Qu'est-ce qui se mijotait par ici ? »

« Les phagors allaient rendre un service à Uuundaamp, et moi, j'allais servir de monnaie d'échange. J'ai eu terriblement peur mais je suis indemne. Et vous ? » Sa voix était mal assurée.

Les phagors ne bougeaient pas. Tandis qu'il s'affairait à libérer la jeune femme, Uuundaamp déclara « Elle très jolie dame, yaya. Beaucoup plaire à poilu. Vous lui donner sa chance, yaya. Pas de mal. » Il rit.

Shokerandit se mordit la lèvre ; il fallait permettre à cette créature de sauver la face : ils n'avaient presque plus un sou en poche et

dépendaient d'Uuundaamp pour rejoindre Kharnabhar.

Lorsqu'elle se retrouva libre, Toress Lahl s'adressa à Uuundaamp :

« Vous êtes très gentil. Quand votre bébé sera né, j'achèterai des pipes d'occhara pour vous et Moub, ishto ? »

Shokerandit s'émerveilla de la voir si sereine.

Uuundaamp sourit et siffla entre ses dents. « Vous acheter pipe en plus pour bébé ? Moi fumer trois pipes à la fois. »

« Yaya, si vous jetez dehors ces brutes velues pendant que j'aide Moub à accoucher. » Elle se tenait devant lui, le visage pâle, mais sa voix s'était raffermie.

Cependant, Uuundaamp continuait de considérer que l'on n'était pas encore tout à fait quitte.

« Vous donner argent maintenant. Moub aller acheter trois pipes occhara maintenant. Mieux quitter Noonat avant nuit. »

« Moub a perdu les eaux, elle va accoucher d'un moment à l'autre. »

« Bébé pas venir avant vingt minutes. Elle vite partir acheter. Fumer, accoucher. » Il frappa dans ses mains à huit doigts et se remit à rire.

« La tête est pratiquement sortie. »

« Cette femme être gros sac paresseux. » Il attrapa Moub par le bras. Elle s'assit sans protester. Toress Lahl et Shokerandit échangèrent un regard. Sur un signe de tête de sa part, elle prit quelques sibs et les tendit à la jeune Ondod. Moub s'entoura de la tête aux pieds de sa couverture rouge et jaune, se dandina jusqu'à la porte et sortit sans protester.

« Reste là », dit Shokerandit. Toress Lahl prit place sur le banc souillé. Le chien s'assit sur son arrière-train, la langue pendante. Sur un geste d'Uuundaamp, les phagors sortirent l'un derrière l'autre par une porte défoncée qui s'ouvrait à l'autre bout de la grange. Dehors, à côté de la cage aux chiens, se trouvait le traîneau d'Uuundaamp, intact.

« Où ton ami avec queue poussée sur la figure ? » demanda innocemment Uuundaamp.

« Je l'ai perdu. Ton plan n'a pas très bien marché. »

« Ha ha. Mon plan à moi a marché. Toi toujours vouloir aller à Kharber ? »

« Toi aussi, non ? Il me semble t'avoir payé pour ça. » Uuundaamp écarta les doigts pour montrer sa franchise, révélant seize ongles noirs et luisants.

« Si ton ami tout raconter à la police, pas gumtaa. Mauvais pour moi. Lui méchant. Lui pas comprendre Ondods comme toi. Lui vouloir smrtaa. Mieux partir tout de suite, ishto, dès que bébé sorti du fond du sac. »

« Entendu. » Inutile de se disputer maintenant. Il rengaina son arme. La façade amicale nécessaire au voyage pouvait désormais reprendre le dessus.

Ils restèrent là à s'observer tandis que l'asokin attendait au bout de sa laisse. Moub revint à pas feutrés, toujours emmitouflée dans sa couverture. Elle donna deux pipes à Uuundaamp et, serrant entre ses dents la troisième, reprit sa place sur la planche aux côtés de Toress Lahl.

« Bébé venir maintenant. Gumtaa », dit-elle. Et c'est ainsi, sans plus de cérémonie, que vint au monde un petit Ondod mâle. Lorsque Toress Lahl l'éleva dans ses mains, Uuundaamp hocha la tête et tourna le dos. Il cracha dans un coin de la grange.

« Garçon. Bon. Mieux que fille. Garçons travailler plus, bientôt faire bébés, un an peut-être. »

Moub s'assit en riant. « Toi pas bon pour faire bébés, stupide. Ce garçon appartenir à Fashnalgid. »

Ils partirent tous deux d'un grand rire. Il retraversa la pièce et vint la serrer dans ses bras. Ils s'embrassèrent encore et encore.

La scène monopolisa à ce point l'attention générale que personne ne prit garde aux sifflets d'alarme qui retentissaient au-dehors. Trois gendarmes prêts à tirer pénétrèrent dans la grange par la porte donnant sur la route.

L'officier déclara froidement : « Nous avons ordre de vous arrêter tous. Uuundaamp, votre femme et vous-même avez plusieurs meurtres à votre actif. Luterin Shokerandit, nous vous avons suivi depuis Rivenjk. Vous êtes accusé de complicité dans le meurtre d'un lieutenant et d'un soldat dans l'exercice de ses fonctions. Vous êtes également déserteur. En conséquence de quoi, vous, Toress Lahl, esclave, êtes pareillement coupable d'avoir pris la fuite. Nous avons l'autorisation de vous passer par les armes ici même. »

« Qui être ces humains ? » demanda Uuundaamp en montrant d'un air indigné Shokerandit et Toress Lahl. « Moi jamais vu eux. Eux entrés ici une minute et faire beaucoup kakool. »

Sans lui prêter attention, l'officier de police dit à Shokerandit « J'ai consigne de vous abattre si vous tentez de vous échapper. Jetez toutes vos armes. Où est votre compagnon ? Nous le recherchons également. »

« De qui voulez-vous parler ? »

« Vous le savez très bien. Harbin Fashnalgid, un autre déserteur. »

« Je suis là », fit une voix. « Jetez vos armes. Moi je peux vous tirer dessus mais vous ne pouvez pas m'atteindre, alors ce n'est même pas la peine d'essayer. Je compte jusqu'à trois et je descends l'un d'entre vous d'une balle dans le ventre. Un. Deux. »

Les fusils tombèrent à terre. Ils avaient vu le revolver pointer par

l'une des fenêtres.

« Eh bien, Luterin, qu'est-ce que tu attends ? Ramasse les armes ! »

Shokerandit se réveilla et obéit. Fashnalgid entra par la porte de derrière, déclenchant les aboiements de tous les asokins.

« Comment se fait-il que vous arriviez si providentiellement ? » lui demanda Toress Lahl.

« J'ai fait comme ces pantins, sans doute », dit-il en fronçant les sourcils. « J'ai suivi cette couverture à rayures jaunes et rouges, qu'on ne peut guère confondre avec une autre. Sinon, comment vous aurais-je retrouvés ? Comme vous l'aurez remarqué, je ne déteste pas me déguiser. »

En effet, ils avaient remarqué : Fashnalgid avait rasé son énorme moustache et s'était fait couper les cheveux. Tout en parlant, il continuait de braquer son revolver sur les gendarmes, d'une manière toute professionnelle.

« Fusil valoir beaucoup argent », proposa Uuundaamp. « Vous couper gorge eux d'abord, ishto ? »

« Ne t'occupe pas de ça, espèce de bouffeur de merde. Si ton poilu était là je l'abattrais sur place. Heureusement que ce n'est pas le cas, parce que ça grouille de gendarmes et de soldats par ici. »

« Nous avons intérêt à partir le plus vite possible », dit Shokerandit. « On peut dire que tu tombes à pic, Harbin. Tu ferais encore un bon officier. Uuundaamp, si nous faisons en sorte que ces trois-là se tiennent tranquilles, est-ce que Moub et toi pouvez très vite harnacher les chiens ? »

L'Ondod se mit à déployer une activité fébrile. Il ordonna aux deux femmes de haler le traîneau jusque dans la grange et d'en graisser les patins – chose dont, selon lui, on ne pouvait se dispenser. On aligna les gendarmes contre un mur, mains en l'air et pantalons aux chevilles. Tous reculèrent quand Uuundaamp, le chien de tête, fut détaché et harnaché avec les sept autres asokins. Tout en s'affairant, Uuundaamp insultait chaque bête sur un ton différent, toujours affectueux.

« S'il vous plaît, dépêchez-vous », dit à un moment Toress Lahl, trahissant ainsi sa nervosité.

L'Ondod alla s'asseoir sur la planche où venait d'accoucher sa femme.

« Reposer un peu, ishto ? »

Sans bouger, ils attendirent patiemment que son sens de l'honneur soit satisfait. Tandis qu'il vérifiait méthodiquement l'état du harnais, la neige entra par la porte de derrière.

Des cris et des coups de sifflet montaient de la rue. Les trois gendarmes étaient déjà portés manquants.

Uuundaamp ramassa son fouet.

« Gumtaa. En route. »

Ils cachèrent prestement les fusils sous les sangles du traîneau. Uuundaamp donna à Uuundaamp le signal du départ, et le traîneau se mit en marche. Aussitôt, les gendarmes se mirent à hurler à pleins poumons. Des cris leur répondirent. Le traîneau s'élança par la porte du fond.

Dehors, les asokins bavant de rage se jetèrent furieusement contre le grillage qui les retenait prisonniers. Uuundaamp se leva, fit tourner son fouet et en fit claquer la mèche sur la porte de la cage. Le morillon était maintenu en place par un solide coin de bois. La mèche libéra celui-ci au moment même où le traîneau passait devant la cage.

La porte de la cage s'abattit sous la poussée et les brutes se précipitèrent vers la liberté dans un torrent de fourrure et de crocs. Ils se dirigèrent tout droit vers la grange et y pénétrèrent. On entendit les gendarmes pousser des cris affreux.

Cahotant et chassant de l'arrière, le traîneau gagnait de la vitesse. Uuundaamp hurlait des ordres et effleurait chaque animal de coups de fouet dispensés d'une main aussi experte qu'infatigable. Les passagers se cramponnèrent. Laisant derrière eux cris de douleur et aboiements, ils franchirent la colline et rattrapèrent la route du nord dans une grande embardée.

Shokerandit s'assura que personne ne les suivait. Quelques grognements parvinrent encore à ses oreilles, assourdis par la neige, puis la route tourna. Toress Lahl s'accrocha à lui. Elle portait au creux du bras le paquet de chiffons malpropres qui contenait le nouveau-né. Il la regardait en souriant de toutes ses dents de lait.

Quand ils eurent fait un mille, Uuundaamp ralentit et se retourna.

Il pointa le manche de son fouet sur Fashnalgid.

« Toi trop kakool. Toi descendre. Moi pas vouloir toi. »

Fashnalgid ne dit rien. Il regarda Shokerandit, grimaça puis sauta.

Au bout de quelques mètres sa silhouette disparut dans un tourbillon de neige. Ils perçurent faiblement ses derniers mots – le terrible juron : « Abro Hakmo Astab ! »

Uuundaamp se remit à scruter la piste devant lui.

« Kharber ! » cria-t-il.

En contournant Noonat, Fashnalgid rencontra un groupe de pèlerins bribahrois qui, rentrant de Kharnabhar, s'apprêtaient à emprunter les pistes sinueuses qui s'enfonçaient dans les vallées de l'ouest. C'était pour ne pas être reconnu qu'il avait rasé sa moustache, et il avait la ferme intention de disparaître de la circulation.

Il n'y avait pas tout à fait vingt-cinq heures qu'il cheminait en leur compagnie lorsqu'ils croisèrent un autre groupe de pèlerins qui, eux,

arrivaient de Bribahr. Ces derniers leur firent un récit si alarmant que Fashnalgid fut convaincu de s'être engagé dans la mauvaise direction. Mais peut-être n'y avait-il plus de bonne direction...

Selon les réfugiés, la Dixième Garde de l'Oligarque s'était abattue sur la Grande Faille de Bribahr avec ordre de prendre ou de détruire les deux grandes cités de Braijth et Rattagon.

Les eaux bleu cobalt du lac de Braijth emplissaient la quasi-totalité de la Faille. Au milieu du lac se trouvait une île abritant une ancienne et immense forteresse. C'était la cité de Rattagon. On ne pouvait l'attaquer que par bateau. Chaque fois que l'ennemi tentait une traversée, ses navires étaient coulés par les batteries que recelaient les sombres murailles du fort.

Bribahr était le grenier de Sibornal. Ses plaines fertiles descendaient jusqu'aux régions tropicales. Au nord, en deçà des terres verglacées, s'étendaient la barrière de toundra et sa large ceinture de caspiarns, qui résistaient même aux offensives de l'Hiver de Weyr.

Les habitants de Bribahr étaient pour la plupart des fermiers, mais l'élite guerrière basée dans les deux villes de Braijth et Rattagon avait eu l'impudence de menacer la sainte ville de Kharnabhar. Braijth désirait participer dans une plus grande mesure à la prospérité sibornalienne. Les fermiers de Bribahr expédiaient leur grain en Uskutoshk sans recevoir grand-chose en échange et, pour faire pression sur l'Oligarchie, ils avaient tenté d'envahir la ville sacrée, qui était accessible depuis leurs plaines.

Pour toute réponse Askitosh avait envoyé une armée. Déjà, Braijth était tombée.

La Dixième Garde était stationnée sur les rives du lac de Braijth, le regard fixé sur Rattagon, patiente. Affamée. Et frigorifiée.

C'était l'époque des gelées d'automne, cet automne qui durait si peu. Le lac commençait également à geler.

Viendrait le jour, et les Rattagonnais ne l'ignoraient pas, où la glace serait suffisamment ferme pour permettre aux forces ennemies de traverser à pied sec, mais ce jour n'était pas encore là. Jusqu'à présent, seuls les loups étaient assez légers pour franchir le lac. Il faudrait encore un décime avant que la glace puisse supporter tout un peloton, et d'ici là l'ennemi, mourant de faim, aurait repris tête basse le chemin d'Askitosh. Les Rattagonnais connaissaient bien les habitudes de leur lac.

Derrière leurs créneaux, ils ne mouraient pas complètement de faim. La Grande Faille en recelait un certain nombre de plus petites, et il y avait sous le lac un tunnel qui menait jusqu'au rivage nord-ouest. Ce n'était pas une voie très praticable, car on y avait de l'eau jusqu'aux genoux, mais c'était par là qu'arrivait la nourriture. Et puis la défense de Rattagon pouvait se permettre d'attendre ; elle l'avait

déjà fait en d'autres temps de crise.

Une nuit, après que Freyr eut disparu dans la tempête de neige qui déferlait du nord, la Dixième Garde tenta une manœuvre désespérée.

Si la couche de glace était assez solide pour un loup, elle pouvait aussi supporter un homme, pourvu qu'il soit équipé d'un cerf-volant le soulageant d'une partie de son poids et le laissant aussi léger qu'un loup – et aussi féroce.

Pour leur donner du courage les officiers décrivirent à leurs hommes les femmes voluptueuses de Rattagon qui, derrière les murs de la forteresse, réchauffaient les lits conjugaux.

Le vent soufflait sans interruption. Les cerfs-volants entraînèrent et soulevèrent les soldats par les épaules. Bravement, ils s'avancèrent sur la glace. Bravement, ils se laissèrent porter sur la glace jusqu'aux sinistres murailles de la forteresse.

De l'autre côté, même les sentinelles dormaient, blotties dans tous les recoins où elles avaient pu trouver à s'abriter de la tempête. Elles moururent sans un cri.

Les volontaires de la Dixième Garde coupèrent les cordes de leurs cerfs-volants et gagnèrent le cœur de la forteresse. Ils tuèrent le commandant de la garnison au beau milieu d'un ronflement.

Le lendemain, le drapeau de l'Oligarchie flottait sur Rattagon vaincue.

Cette pénible histoire, qui fut contée avec force effets dramatiques autour des feux de camp, convainquit Fashnalgid du bien-fondé d'un retour à Noonat, d'où il pourrait rallier le sud.

Il est toujours douloureux d'être pris dans le tourbillon de l'histoire, songea-t-il en prenant la bouteille que se passaient les pèlerins.

« UN VIEIL ANTAGONISME »

La nuit était vivante. La neige tombait si dru que lorsqu'elle effleurait dans sa chute un visage, on aurait dit la fourrure d'un gigantesque animal. Cette fourrure était moins froide que suffocante elle emplissait l'espace normalement occupé par l'air et par les bruits. Cependant, quand le traîneau s'arrêta, ils aperçurent le son austère et cuivré d'une cloche dans le lointain.

Luterin Shokerandit aida Toress Lahl à descendre du traîneau. Le bouillonnement des flocons l'avait désorientée. Courbant l'échine, elle se protégea les yeux de la main.

« Où sommes-nous ? »

« Chez nous. »

Elle ne vit rien d'autre que des volutes de noir animal qui roulaient, roulaient vers elle. Elle identifia à grand-peine la silhouette de Shokerandit, qui avançait d'un pas chancelant vers la tête du traîneau. Là, il donna successivement l'accolade à Uuundaamp et à la jeune mère, qui tenait son enfant emmailloté dans la couverture multicolore.

Uuundaamp leva son fouet en signe d'adieu et leur décocha un dernier sourire trompeur. Puis sa cloche-avertisseur fit entendre son ding-ding discordant, le fouet fendit l'air au-dessus des chiens, et les ténèbres tourbillonnantes avalèrent instantanément l'équipage.

Quasiment pliés en deux, Shokerandit et Toress Lahl se dirigèrent vers un portail derrière lequel brûlait une petite lumière. Luterin actionna la poignée métallique d'une cloche. Épuisés, ils s'adossèrent contre l'un des piliers ; enfin, une silhouette floue d'allure militaire sortit de la guérite qui devait se trouver quelque part derrière les barreaux, et les vantaux s'ouvrirent.

Haletants et muets, ils se mirent à couvert jusqu'au retour du garde qui, après avoir refermé le portail, vint les examiner à la lumière de sa lanterne.

Ses traits étaient ceux d'un vieux soldat. Les lèvres étaient pincées, le regard fuyant, l'expression neutre. Imperturbable, il demanda : « Que voulez-vous ? »

« C'est à un Shokerandit que vous parlez, mon brave. Auriez-vous par hasard perdu la tête ? »

Le défi contenu dans sa voix amena le garde à y regarder de plus près. Le visage toujours aussi inexpressif, il finit par dire : « Vous ne seriez pas Luterin Shokerandit ? »

« Il n'y a quand même pas si longtemps que je suis parti, imbécile. Combien de temps allez-vous me laisser geler sur place ? »

L'homme se permit un regard insistant, enveloppant d'un œil insolent la silhouette métamorphosée de Luterin. « Une voiture va vous emmener jusqu'au bout de l'allée, monsieur. »

Tout à son agacement de ne pas avoir été reconnu, Luterin dit en se tournant pour partir : « Mon père est-il en sa résidence ? »

« Pas pour le moment, monsieur. »

Le garde porta sa main libre au coin de sa bouche et hurla un ordre en direction d'un esclave tapi au fond de la loge. Au bout d'un court instant apparut dans le blizzard un cabriolet tiré par deux yelks déjà blancs de neige.

Du portail à l'antique demeure, la route traversait sur un mille ce qu'on appelait toujours la Vigne, bien que ce ne fût plus qu'un pâturage rocailleux où l'on élevait une variété locale de yelks.

Shokerandit sauta à terre. Les rafales de neige qui contournaient la maison tournoyaient autour d'eux comme si elles avaient un intérêt particulier à les changer en statues de glace. La jeune femme ferma les yeux et s'accrocha aux vêtements de peau de son compagnon. Prenant pour points de repère les formes fantomatiques qui se profilaient devant eux, ils gravirent les marches qui menaient à la porte d'entrée bardée de fer. Au-dessus de leurs têtes la cloche égrenait un glas lugubre, interminable, comme un bruit entendu sous l'eau. D'autres cloches, noyées dans le lointain, lui faisaient écho.

La porte s'ouvrit. Des silhouettes aux contours imprécis, des gardes sans doute, les firent entrer. Lorsqu'on repoussa les verrous dans leur dos, la neige, la fureur du vent et le tintement des cloches, tout cessa.

Shokerandit échangea quelques mots avec un serviteur invisible et sa voix éveilla des échos dans l'obscurité du hall. Une lampe brillait en haut d'un mur de marbre sans toutefois répandre sa lumière au-delà de la froide surface qui la réfléchissait. Dans l'escalier, chaque marche émit une protestation différente sous leurs pas feutrés. Les rideaux étaient tirés, comme si l'on avait voulu redoubler le pouvoir des ténèbres et du silence. Ils entrèrent. La jeune femme fit halte sur le seuil, tandis que le serviteur donnait de la lumière et se retirait en s'inclinant.

Dans la pièce régnait une odeur de mort. Shokerandit fit remonter la mèche de sa lampe. Une impression d'espace, un plafond bas, des volets qui tentaient de faire obstacle à la nuit, un lit... Ils se débarrassèrent à grand-peine de leurs habits crasseux.

Le voyage avait duré trente et un jours en tout, et depuis Sharagatt ils n'avaient pu dormir que six heures par nuit, rarement plus, parfois moins, selon qu'Uuundaamp estimait ou non que la

police se rapprochait d'eux. Ils avaient le visage noirci par le froid et les traits tirés d'épuisement.

Toress Lahl trouva une couverture sur un divan et s'apprêta à se coucher au pied du lit. Il grimpa dans le lit et la pria de l'y rejoindre.

« Dorénavant tu dormiras avec moi », dit-il.

Elle se tenait devant lui, l'air hébété par le voyage.

« Dis-moi où nous sommes. »

Il sourit. « Tu le sais bien. Ceci est la maison de mon père, à Kharnabhar. Nos ennuis sont terminés. Nous sommes en sécurité. Viens. »

Elle essaya de lui rendre son sourire. « Je suis votre esclave, maître, et je vous obéirai. »

Elle entra dans le lit. Sa réponse ne le satisfaisait guère, mais il la prit tout de même dans ses bras et lui fit l'amour. Après quoi il s'endormit instantanément.

Quand elle se réveilla, Shokerandit avait disparu. Elle resta un moment à contempler le plafond et à se demander ce qu'il essayait de prouver en la laissant toute seule. Elle se sentait incapable de quitter le lit douillet et de faire face aux défis qui l'attendaient. Luterin était bien disposé à son égard, et même plus que cela ; sur ce plan au moins, elle était tranquille. Elle n'avait que de la haine pour lui. La façon dont il l'avait livrée sans scrupules à la créature bestiale qui conduisait le traîneau – et cette humiliation était toujours cuisante – ne représentait en fin de compte que le plus récent des mauvais traitements qu'il lui faisait subir. Bien sûr, il ne s'en prenait pas *personnellement* à elle ; il ne faisait que se conformer aux usages en vigueur quant à la façon de traiter les esclaves.

Elle avait de bonnes raisons d'espérer qu'il lui rendrait son statut de femme libre. Plus jamais elle ne serait une esclave. Mais s'il fallait pour cela l'épouser, lui, l'assassin de son mari, elle ne s'en sentait pas capable, fût-ce pour assurer sa propre sécurité.

Pour ne rien arranger, elle se sentait mal à l'aise dans cette maison, comme si quelque esprit froid et hostile planait au-dessus de sa tête.

Pleine de contrariété, elle se retourna dans le grand lit et découvrit une esclave agenouillée près de la porte, attendant en silence. Toress Lahl s'assit, tirant le drap sur ses seins nus.

« Que fais-tu là ? »

« Maître Luterin m'envoie vous servir et vous préparer votre bain à votre réveil, madame. » La jeune fille baissait la tête en parlant.

« Ne m'appelle pas madame. Je suis une esclave, comme toi. »

Mais cette réponse ne fit qu'embarrasser davantage la jeune fille. Toress Lahl se résigna à cette nouvelle situation qui d'ailleurs n'était pas sans l'amuser ; sortant nue de son lit, elle leva la main d'un air

autoritaire.

« Occupe-toi de moi », dit-elle.

Hochant docilement la tête, la jeune fille s'avança et escorta Toress Lahl jusqu'à une salle de bains, où de l'eau chaude coulait d'un robinet de cuivre. La maison tout entière était chauffée au biogaz, expliqua l'esclave de même que l'eau.

Allongée dans cette baignoire de luxe, Toress Lahl inspecta son corps. Les rigueurs du voyage lui avaient fait perdre un peu de son embonpoint. De chaque côté des cuisses guérissaient peu à peu les égratignures qu'y avaient laissées les griffes d'Uuundaamp. Pis encore, elle avait des raisons de se croire enceinte. De qui, elle n'aurait pu le dire, mais elle rendait grâce au Foyer Originel que les rapports entre Ondods et humains ne fussent pas fertiles.

Borldoran et sa ville natale d'Oldorando étaient à des milliers de milles. Elle aurait bien de la chance si elle revoyait un jour le beau pays de sa naissance. La vie d'une esclave était généralement courte et misérable. Elle songea à demander l'avis de la jeune fille qui la lavait, puis se ravisa. Si Luterin l'épousait, elle serait mille fois mieux lotie.

Que dirait-il ? Lui demanderait-il sa main ou la prendrait-il d'office ? Quoi qu'il arrive, elle devrait aller jusqu'au bout.

Quand l'esclave l'eut séchée, elle revêtit la robe de satara qu'on avait préparée à son intention. Elle revint s'allonger sur le lit et se mit en état de pauk. C'était la première fois depuis Rivenjk qu'elle descendait dans le monde des diaphes. Au tréfonds de l'obsidienne, là où, au bout du compte, se prenaient les décisions, l'attendait, l'appelait, l'étincelle qu'était son mari défunt.

Le domaine de son père était plus beau que jamais. Le vent qui soufflait sans cesse du nord avait entraîné la formation de congères. Les zones exposées au vent étaient complètement nues. De chaque arbre, côté sud, partait une coulée de neige aussi fine qu'un os d'oiseau. L'Intendant en Chef, un homme charmant qu'il avait bien connu dans son enfance, accompagnait Luterin dans son tour du domaine. La vie de tous les jours reprenait son cours.

Un défilé de brassimips et de caspiarns immenses déviait les assauts du vent. De tous côtés, proches ou lointains, s'élevaient des pics neigeux, ces fils des Monts presque toujours en train de bouder dans les nuages. Vers le nord, ceux-ci laissaient entrevoir la Montagne Sacrée qui renfermait la Grande Roue. Luterin interrompit la conversation pour la saluer de sa main gantée.

Il portait un pardessus en plus de ses vêtements chauds, et avait accroché une clochette à sa hanche. Des esclaves nus jusqu'à la ceinture lui avaient amené de l'écurie un jeune gunnadu. Ces bipèdes à larges oreilles s'équilibraient au moyen d'une longue queue et se

déplaçaient sur des pattes pourvues de griffes rappelant celles des oiseaux. Comme les yelks et les biyelks avec lesquels ils s'associaient à l'état sauvage, les gunnadus étaient des animaux nécrogènes ; ils entraient donc dans la catégorie des êtres qui ne pouvaient donner le jour qu'à travers leur propre mort. La mère de Luterin lui avait un jour fait cette remarque pleine d'amertume « Que fait d'autre l'humanité ? » Les gunnadus étaient dépourvus de matrice ; leur semence se transformait à l'intérieur de leur ventre en larves qui s'y nourrissaient puis se frayaient un chemin jusqu'à une artère. De là elles se répandaient à travers le corps maternel et en provoquaient la mort à court terme. Les chrysalides se développaient par paliers, se nourrissant du cadavre jusqu'à atteindre une taille suffisante pour survivre dans le monde extérieur sous la forme de petits gunnadus.

Le gunnadu adulte faisait une monture docile mais vite fatiguée. C'était l'idéal pour un court trajet comme celui que représentait le tour du domaine Shokerandit.

Il se sentait en sécurité ici. Jamais la police n'oserait pénétrer dans l'un des grands domaines de Kharnabhar. Pendant que son père était à la chasse, Luterin était responsable. En dépit de sa longue absence, en dépit de sa métamorphose, il se sentait à l'aise dans ce rôle. Du régisseur au dernier des esclaves, tous le connaissaient. Il était absurde de désirer autre chose. Il faisait un fils unique parfait.

Il avait des devoirs, et il les remplirait. Il devait présenter Toress Lahl à sa mère. Et il lui faudrait également parler à Insil Esikananzi ; voilà qui serait plus embarrassant... Mais en attendant, il y avait plus important.

Il avait mûri. Il se prit à songer que l'absence de son père n'était peut-être pas une si mauvaise chose, même s'il lui était arrivé de la déplorer autrefois. C'était Lobanster Shokerandit qui faisait la loi dans la région, et il en irait de même pour son fils. Mais le formidable Gardien de la Roue était fréquemment au loin. Il aimait vivre à la dure, disait-il, et ses parties de chasse duraient parfois jusqu'à deux ou trois décimes. Il partait alors en emmenant ses chiens et son yelk. Parfois, il ne se faisait accompagner que de son veneur muet, Liparotin. Un geste d'adieu et il disparaissait dans les espaces sauvages et sans chemins tracés.

C'était un souvenir d'enfance vivace que cette main qui les saluait négligemment. Il s'agissait moins d'un geste d'amour envers sa mère et lui-même que d'un signe de reconnaissance destiné à l'esprit de la montagne.

Toute son enfance il s'était languie de son père. Il avait trouvé peu de réconfort dans la compagnie de sa mère, trop réservée. Une fois, il avait insisté pour accompagner son père et son frère Favin. Comme il avait été fier alors, chevauchant parmi les fiers caspiarns ! Mais

Lobanster avait subitement paru fâché contre ses fils et ils étaient rentrés au bout d'une semaine.

Avec une grimace, il se dit qu'il était lui aussi un solitaire, comme son père. C'est alors que ses pensées se tournèrent vers Harbin Fashnalgid, qu'il avait vu pour la dernière fois quand Uuundaamp l'avait chassé du traîneau. Il comprit à cet instant qu'il avait de l'amitié pour Fashnalgid, et que son devoir était de l'aider. Il avait désormais perdu toute jalousie envers l'homme qui avait possédé Toress Lahl.

Il se rappela Harbin prononçant son inconvenant juron, et cela le fit sourire. Quel paria que cet homme ! C'était peut-être pour cela que Luterin n'avait pas digéré qu'il le traitât de « victime du système », ou quelque chose dans ce genre-là. Le capitaine avait eu aussi ses bons côtés.

Toujours escorté de l'Intendant en Chef, il s'en fut inspecter l'enclos des sacapics. Il gardait un souvenir assez fidèle de ces créatures. On disait que les Shokerandit en élevaient depuis quatre Grandes Années. Ces animaux ressemblaient à des chenilles hirsutes ou, quand ils s'étiraient de tout leur long, à des arbres tombés. C'était un mélange d'animal et de végétal, une anomalie apparue à l'époque de la fusion, lorsque la planète s'était trouvée bombardée de radiations à haute énergie.

Des esclaves travaillaient dans le paddock des hoxneys. Autrefois, des troupeaux de hoxneys erraient en liberté sur les hauts plateaux ; maintenant ils s'apprêtaient à entrer en hibernation. Dans une autre partie du domaine, les esclaves les entassaient dans des granges bien sèches et devaient pour ce faire les arracher aux coins et recoins où ils se terraient. Ratatinés et vidés de leur énergie, ils prenaient un aspect vitreux et finissaient par n'être plus que de toutes petites choses translucides. Déjà certains perdaient leur pelage brun terne pour exhiber les rayures horizontales aux couleurs chatoyantes du Grand Printemps.

Pendant leur hibernation on les connaissait sous le nom de radieux, pas seulement à cause de leur éclat mais aussi parce que, comme les radiés, ils n'étaient pas tout à fait morts.

Le régisseur du domaine, un homme libre, s'avança vers Luterin et toucha le rebord de son chapeau.

« Content de vous revoir, maître. Comme vous voyez, nous sommes en train de mettre les radieux dans le foin pour les protéger du froid. Normalement, ils se réveilleront en pleine forme quand le printemps reviendra, s'il revient jamais. »

« Il reviendra. Ce n'est qu'une question de siècles. »

« C'est ce que vous dites, vous autres gens instruits », dit l'homme en adressant à l'intendant un sourire entendu.

« L'essentiel est de préparer dès maintenant le printemps. En mettant ces hoxneys en sécurité au lieu de les livrer aux caprices de la nature, nous nous préparons une belle écurie. »

« Nous serons morts depuis longtemps. »

« Certes, mais je ne doute pas qu'il y aura ici des gens pour louer notre prévoyance. »

Il avait l'esprit ailleurs, tout préoccupé de Fashnalgid.

Quand il fut de retour au manoir il fit venir le secrétaire de son père, un homme instruit et discret qui portait le nom d'Evanporil. Il lui donna l'ordre d'envoyer à Noonat quatre vassaux en armes montés sur deux biyelks géants, avec mission de rechercher Fashnalgid et, si on devait le retrouver, de le ramener au domaine. Le secrétaire alla s'acquitter de sa tâche.

Luterin prit une collation et se souvint alors qu'il était temps de rendre visite à sa mère.

La grande salle du manoir était sinistre. Pour isoler la demeure de la glace, de la neige et des inondations, nulle fenêtre n'avait été percée au rez-de-chaussée. Un fauteuil lourd et massif trônait au milieu du dallage de marbre, vide. À sa connaissance, personne ne s'y était jamais assis.

Entre chaque applique alimentée par la chambre à biogaz se détachait un crâne de phagor. C'était le tableau de chasse de Lobanster et des Shokerandit qui l'avaient précédé. Portant cornes hautes, ils scrutaient du fond de leurs orbites creuses les coins les plus reculés du hall.

Comme il se dirigeait vers les appartements de sa mère, Luterin marqua une pause ; un véritable vacarme venait de s'élever au-dehors. Quelqu'un criait d'une voix empâtée par l'alcool. Dans un tintement de clochette, Shokerandit s'élança vers une porte latérale. Un esclave tira prestement les verrous pour le laisser passer.

Dans une cour sur laquelle donnaient les fenêtres des étages supérieurs, un vassal et deux hommes libres brandissaient leurs épées. Ils avaient acculé dans un coin six phagors décornés. L'un était une pliche aux mamelles décharnées, signe d'une longue captivité ; elle clamait d'une voix rauque, en sibish : « Vous pas devoir tuer, vils Fils de Freyr ! Hrl-Ichor Yhar nous revient, à nous ancipités ! Arrêtez ! Arrêtez ! »

« Arrêtez ! » dit Shokerandit.

Les hommes avaient déjà tué l'une des créatures non humaines. D'un coup d'épée porté de haut en bas, un des hommes avait ouvert le ventre d'un stalon. Leur cœur était logé juste au-dessus de leurs poumons. Comme Shokerandit se penchait sur le corps toujours agité de spasmes, les intestins déversèrent un flot de sang jaune.

La masse des organes se relâcha et glissa progressivement hors de

la cage thoracique, mixture ressemblant à des œufs brouillés à demi cuits dans de la gelée. Des ombres beiges couraient entre les monticules luisants qui surgissaient de la blessure en une masse qu'on aurait crue vivante, et qui se répandaient sur les dalles et dans leurs interstices, jusqu'au dernier ; dans la débâcle générale, il devint finalement impossible de distinguer les uns des autres les organes qui désertaient la cage thoracique.

Shokerandit rabattit l'oreille de la créature morte et découvrit la marque au fer qui y avait été apposée.

Il fixa un regard courroucé sur les trois hommes.

« C'était l'un de nos esclaves ancipités. Qu'est-ce qui vous a pris de l'abattre ? »

Le vassal se renfroga. « Vous feriez mieux de rester en dehors de ça, maître. Nous avons ordre d'exterminer tous les phagors, qu'ils nous appartiennent ou non. »

Les cinq phagors se mirent à rugir et tentèrent de s'échapper, mais les trois hommes tirèrent aussitôt l'épée.

« Arrêtez ! Drikstalgil, qui vous a donné cet ordre ? » Il venait de se rappeler le nom du vassal.

Épée au clair et gardant un œil sur les ancipités, le vassal plongeait la main dans sa poche gauche et en sortit un morceau de papier plié.

« Le Secrétaire Evanporil m'a remis ceci ce matin. Maintenant reculez, maître, si vous ne voulez pas être écrasé. »

Il tendit une affiche à Shokerandit, que ce dernier déplia d'un geste irrité. Elle était imprimée en grosses lettres noires.

L'affiche proclamait que dans une seconde tentative pour enrayer la Peste connue sous le nom de Mort Grasse, une Nouvelle Loi avait été promulguée. La Race Ancipitée avait été identifiée comme principal Porteur de la Peste. Tous les Phagors devaient donc être abattus. Les esclaves phagors devaient être mis à mort et les Phagors sauvages tirés à vue. Une prime d'Un Sib par tête serait versée par les autorités compétentes de chaque District. En conséquence, il était illégal sous Peine de Mort de posséder des Phagors. Par Ordre de l'Oligarque.

« Rengainez vos épées jusqu'à ce que je vous donne de nouvelles instructions », dit Shokerandit. « Je ne veux plus vous voir abattre de phagors tant que je ne vous en aurai pas donné l'autorisation. Et enlevez-moi ce cadavre de là. »

Tandis que les hommes s'exécutaient à contrecœur, il regagna le manoir et, bouillant de colère, monta voir le secrétaire.

La maison s'ornait d'une foule d'eaux-fortes, pour la plupart gravées à Rivenjk au temps où la ville s'enorgueillissait d'une petite communauté d'artistes. Elles représentaient généralement des scènes convenant aux régions désolées de la haute montagne : des chasseurs

tombant sur des ours dans une clairière, des ours surprenant des chasseurs, des cerfs aux abois, des hommes montés sur des yelks sautant dans des précipices, des femmes poignardées dans des forêts lugubres, ou bien deux enfants perdus qui, juchés sur de périlleux escarpements, vivaient leurs derniers instants...

À côté de la porte du secrétaire était accrochée une gravure montrant un prêtre-soldat gardant les portes de la Grande Roue. Figé dans une posture pleine de raideur, il transperçait d'un coup de lance un énorme phagor qui, surgissant de son trou, s'était jeté sur lui. La gravure portait le titre suivant, exécuté avec maintes fioritures : « Un Vieil Antagonisme ».

« Particulièrement approprié », dit-il à voix haute tout en frappant à la porte d'Evanporil. Puis il entra.

Debout devant la fenêtre, le secrétaire se régala d'une tasse de thé de pellamont tout en regardant dehors. Il salua Shokerandit d'un mouvement de tête et lui lança un regard à la dérobée sans dire mot.

Shokerandit étala l'affiche sur son bureau.

« Vous ne m'avez rien dit de ceci quand je suis venu vous voir. Pourquoi ? »

« Vous ne m'avez rien demandé, Maître Luterin. »

« Combien d'ancipités employons-nous sur le domaine ? »

Le secrétaire répondit sans l'ombre d'une hésitation « Six cent quinze. »

« Les massacrer représenterait une énorme perte. Nous ne devons pas nous plier à cette Nouvelle Loi. D'abord, je vais me rendre en ville pour voir ce que les autres propriétaires terriens ont décidé. »

Le Secrétaire Evanporil toussota discrètement dans sa main. « Je vous le déconseille. On nous a rapporté que la ville connaît certains troubles en ce moment. »

« Quel genre de troubles ? »

« Le clergé, Maître Luterin. La nouvelle que le Prêtre Suprême Chubsalid avait été brûlé vif a provoqué une désaffection générale. Un décime a passé depuis sa mort et je crois savoir qu'on a ce matin profité de cette occasion pour brûler publiquement une effigie de l'Oligarque. Le Membre Ebstock Esikananzi est allé réprimer la manifestation avec quelques-uns de ses hommes, mais depuis l'agitation règne. »

Shokerandit s'assit sur le rebord du bureau.

« Evanporil, sincèrement, croyez-vous que nous puissions nous permettre de tuer comme ça plus de six cents phagors ? »

« Ce n'est pas à moi de le dire, Maître Luterin. Je ne suis qu'un administrateur. »

« Mais cette Loi est si... arbitraire. Vous ne trouvez pas ? »

« Puisque vous me demandez mon avis, Maître Luterin, je dirais

que si elle est appliquée scrupuleusement, cette Loi débarrassera à jamais Sibornal de la race ancipitée. C'est un avantage, vous ne trouvez pas ? »

« Mais pour nous, la perte instantanée de main-d'œuvre bon marché... j'imagine que cela n'enchantera guère mon père. »

« Peut-être, Monsieur, mais pour le bien de tous... » Le secrétaire laissa sa phrase en suspens.

« Alors nous n'appliquerons pas la Loi avant le retour de mon père. Je vais écrire à cet effet à Esikananzi et aux autres propriétaires terriens. Faites en sorte que les responsables du domaine soient informés de ma volonté. »

Shokerandit passa l'après-midi à chevaucher gaiement en tous sens, s'assurant qu'on ne touchait pas aux phagors. Il alla rendre visite à des cousins de son père qui vivaient à quelques milles de là et avaient un autre domaine dans les montagnes. Plein de projets, il en oublia complètement sa mère.

Cette nuit-là, il fit comme d'habitude l'amour à Toress Lahl. Quelque chose dans les mots qu'il lui dit, les caresses qu'il lui prodigua, éveilla en elle une réponse. Elle devint une autre femme, ouverte, imaginative, et pleine de vie. Luterin se sentit envahi d'une allégresse bien supérieure au simple bonheur. Il songea qu'il avait décidément beaucoup de chance. Tous les maux du monde valaient bien cette ivresse-là.

Ils passèrent toute la nuit tendrement enlacés, bougeant avec langueur ou avec frénésie, et parfois sans bouger du tout. Leurs corps et leurs esprits ne faisaient plus qu'un.

Aux premières lueurs de l'aube Luterin s'endormit. Il se retrouva immédiatement dans le monde des rêves.

Il marchait dans un paysage dépouillé où les arbres étaient rares. Il sentait sous ses pieds un sol marécageux. Devant lui s'étendait un lac gelé aux dimensions incommensurables. C'était l'avenir : la nuit toute-puissante régnait sur le petit hiver de l'Hiver de Weyr. Aucun des deux soleils n'était présent dans le ciel. Il entendait derrière lui le pas pesant et la respiration rauque d'un animal.

Mais c'était aussi le passé. Sur les rives du lac étaient postés tous les hommes qui étaient morts de mort violente à Isturiacha. Les blessures qui les défiguraient étaient toujours visibles. Luterin aperçut Bandai Eith Lahl qui se tenait un peu à l'écart, les mains dans les poches et le regard rivé au sol.

Un être gigantesque était prisonnier de la glace qui recouvrait le lac. Il comprit que c'était là l'origine de la respiration rauque qu'il avait entendue.

La chose surgit de la glace, mais la glace ne céda pas. La chose

était une femme immense à la peau noire et lustrée. Elle monta, monta toujours plus haut dans le ciel. Nul ne pouvait la voir que Luterin.

Elle jeta un regard bienveillant à Luterin et dit : « Aucune femme ne te rendra tout à fait heureux. Mais la poursuite en elle-même sera source de bonheur. »

Longtemps encore elle parla, mais ce fut tout ce dont Luterin se souvint lorsqu'il se réveilla.

Toress Lahl gisait à ses côtés. Non seulement elle avait les yeux fermés mais toute son attitude exprimait le retrait du monde. Une mèche de cheveux barrait son visage, et elle la mordait comme elle avait mordu naguère la queue du renard argenté pour se protéger du froid de la piste. Sa respiration était inaudible. Il comprit qu'elle était en pauk.

Au bout d'un moment, elle revint à elle et regarda Luterin, le reconnaissant à peine.

« Tu ne rends jamais visite à ceux d'en bas ? » dit-elle d'une petite voix.

« Jamais. Nous les Shokerandit considérons cela comme grossière superstition. »

« Tu n'as donc pas envie de parler avec ton frère défunt ? »

« Non. »

Il y eut un silence, puis il lui prit la main et demanda : « Tu viens encore de communiquer avec ton mari ? »

Elle hocha la tête sans répondre, consciente de la souffrance que cela lui causait. Au bout d'un moment elle dit « Le monde dans lequel nous vivons ne ressemble-t-il pas à un mauvais rêve ? »

« Pas si nous vivons selon nos croyances. »

Elle s'accrocha à lui et poursuivit : « Mais n'est-il pas vrai qu'un jour nous vieillirons, que nos corps dégénéreront et que l'intelligence nous fera défaut ? N'est-ce pas la vérité ? Que peut-il y avoir de pire ? »

Ils firent de nouveau l'amour, cette fois plus par angoisse que par envie.

Le lendemain, après avoir fait sa ronde du domaine et trouvé chaque chose en ordre, Luterin alla rendre visite à sa mère.

Les appartements de Lourn Shokerandit se trouvaient à l'arrière du manoir. Une jeune servante lui ouvrit la porte et l'introduisit dans l'antichambre. Elle se tenait là, dans une pose caractéristique ; les mains jointes devant elle, la tête légèrement penchée de côté, elle lui souriait d'un air interrogateur.

Il l'embrassa et se sentit immédiatement gagné par l'atmosphère si particulière qui l'entourait. Quelque chose dans son attitude et dans ses gestes suggérait un chagrin refoulé, ou peut-être même – il l'avait

souvent pensé – quelque maladie ; mais c'était dans cette tristesse, ce mal, que Lournà Shokerandit puisait les traits les plus marquants de sa personnalité.

En l'écoutant lui parler d'une voix douce, sans lui reprocher de n'être pas venu plus tôt, Luterin sentit son cœur s'emplier de compassion. Il vit combien l'âge avait affermi son emprise sur elle depuis leur dernière rencontre. Les joues et les tempes étaient creuses, la peau avait la consistance du papier. Il lui demanda ce qu'elle avait fait pendant tout ce temps.

Elle tendit la main et le toucha légèrement, comme si elle ne savait pas si elle devait l'attirer plus près ou le repousser.

« Ne parlons pas ici. Ta tante aussi voudrait te voir. »

Lournà Shokerandit fit demi-tour et le conduisit dans la petite chambre lambrissée où elle passait le plus clair de sa vie. Luterin se souvint du temps où, enfant, il venait dans la chambre de sa mère. Ses murs dépourvus de fenêtres s'ornaient d'un grand nombre de tableaux représentant des clairières inondées de soleil au milieu de forêts de caspiarns. Ici et là, perdus dans les feuillages peints, des visages féminins contemplaient la chambre dans des cadres ovales. Sa tante Yaringa, si potelée, si émotive, brodait dans un coin, assise dans un fauteuil aussi bien rembourré qu'elle-même.

Yaringa sauta sur ses pieds et fit entendre une série de petits cris inarticulés qui lui souhaitaient bruyamment la bienvenue.

« Te revoilà enfin, mon pauvre petit ! Comme tu as dû souffrir... »

Lournà s'assit avec raideur dans un fauteuil tapissé de velours. Comme son fils s'asseyait à ses côtés elle lui prit la main. Yaringa dut battre en retraite dans son petit coin douillet.

« C'est un grand bonheur de te revoir, Luterin. Nous avons eu si peur pour toi, surtout quand nous avons appris ce qui était arrivé à l'armée d'Asperamanka. »

« Je ne dois la vie qu'à la chance, une chance inespérée. Tous nos compatriotes ont été tués sur le chemin du retour. Ce fut un acte de haute trahison. »

Elle baissa les yeux sur sa maigre poitrine où les silences avaient coutume de se nicher. Sans le regarder, elle finit par dire : « Ça fait un choc de te voir dans cet état. Tu es maintenant si... gras. » Elle prononça le mot avec une hésitation sans doute due à la présence de sa sœur.

« J'ai survécu à la Mort Grasse et mon corps a revêtu son habit d'hiver, Mère. Cela me plaît, et je me sens parfaitement bien. »

« Cela te donne une drôle d'allure », intervint Yaringa dans l'indifférence générale.

Il conta aux dames quelques-unes de ses aventures et conclut en disant « Et c'est à une femme que je dois la vie, Toress Lahl, veuve

d'un Borldorancien que j'ai tué sur le champ de bataille. Elle m'a soigné avec dévotion pendant toute ma maladie. »

« La dévotion fait partie du devoir des esclaves », dit Lourn Shokerandit. « Es-tu allé rendre visite aux Esikananzi ? Insil sera ravie de te revoir, comme tu t'en doutes. »

« Non, je ne lui ai pas encore parlé. »

« Je vais donner une fête demain soir ; Insil et sa famille y seront conviés. Nous célébrerons tous ton retour. » Elle frappa silencieusement dans ses mains.

« Je chanterai pour toi, Luterin », dit Yaringa. C'était sa spécialité. Le visage de Lourn changea d'expression. Elle se redressa dans son fauteuil. « Evanporil me dit que tu t'opposes à la nouvelle Loi d'extermination des phagors. »

« Nous pourrions en diminuer graduellement le nombre, Mère, mais la perte brutale de six cents phagors perturberait le fonctionnement du domaine. Il est fort peu probable que nous trouvions six cents esclaves humains pour les remplacer – sans compter que cela représenterait une plus grande dépense. »

« Il faut obéir à l'Etat. »

« Je comptais attendre le retour de Père. »

« Très bien. Mais j'espère que par ailleurs tu te conformeras à la loi. Il importe que nous autres Shokerandit donnions l'exemple. »

« Bien évidemment. »

« Je dois te dire qu'une esclave étrangère a été arrêtée ce matin dans ta chambre. Elle est enfermée dans une cellule et comparaitra devant le Conseil local lors de sa prochaine session. »

Shokerandit se leva. « Pourquoi a-t-on fait cela ? Qui a osé faire intrusion dans mes appartements ? »

Sa mère répondit avec sang-froid : « La servante que tu lui avais envoyée a rapporté qu'elle s'était mise en pauk. Le pauk est interdit par la loi. Si l'on a brûlé vif un personnage aussi éminent que le Prêtre Suprême Chubsalid, qui contestait la loi, on ne va certainement pas faire une exception pour une esclave. »

« On le fera pourtant », répondit Shokerandit, très pâle. « Je vous prie de m'excuser. » Il s'inclina devant sa mère et sa tante et prit congé.

Fou de rage, il longea à grands pas les couloirs qui menaient aux bureaux de l'Administration du domaine et se défoula en houspillant les employés.

Tandis qu'il faisait venir le capitaine de la garde, Shokerandit songea en lui-même Très bien, puisque c'est comme ça je vais épouser Toress Lahl et la mettre à l'abri de l'injustice. Mariée au futur Gardien de la Roue, elle n'aura rien à craindre... et cette alerte la persuadera peut-être de ne plus rendre si souvent visite au diaphe de son mari.

Toress Lahl fut relâchée sans encombre et reconduite aux appartements de Shokerandit. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Je déplore amèrement le traitement indigne qu'on t'a fait subir. »

« Je me suis accoutumée à ce genre de traitement. »

« Eh bien, désormais tu t'accoutumeras à mieux. Dès que l'occasion s'en présentera, je te ferai rencontrer ma mère. Elle verra bien quelle femme tu es. »

Toress Lahl se mit à rire. « Je crois que je ne ferai pas très forte impression sur les Shokerandit de Kharnabhar. »

Les invités affluèrent à la soirée donnée en l'honneur de Luterin. Sa mère était sortie de sa léthargie pour convier les notables aussi bien que les parents avec qui les Shokerandit étaient en bons termes.

La famille Esikananzi arriva en nombre. Le Membre Ebstok Esikananzi était accompagné de sa souffreteuse épouse, de ses deux fils, de sa fille Insil Esikananzi, et d'une ribambelle de parents éloignés.

Depuis qu'ils ne s'étaient vus, Insil était devenue une bien jolie jeune femme, encore qu'une certaine lourdeur dans le front l'empêchât d'être belle à proprement parler – tout en indiquant cette tendance qu'avaient toujours eue les Esikananzi à foncer tête baissée vers leur destin. Elle était élégamment vêtue d'une robe de velours gris qui tombait jusqu'à terre, agrémentée d'un de ces larges cols de dentelle qu'elle affectionnait. Luterin nota que la politesse formelle par laquelle elle masquait son dégoût pour sa silhouette métamorphosée ne faisait qu'accentuer délibérément ce dégoût.

Les Esikananzi tintinnabulaient d'importance ; les clochettes qu'ils portaient à la hanche rendaient des sons fort similaires. Celle d'Ebstok était la plus sonore, comme la voix qu'il prit pour parler du chagrin infini que lui avait causé la mort de son fils Umat à la bataille d'Isturiacha. Lorsque Luterin objecta qu'Umat avait été tué lors du grand massacre de Koriantura, son intervention fut balayée comme mensongère et taxée de propagande campannlatienne.

Le Membre Ebstok Esikananzi était un homme robuste à la mine sombre et préoccupée. Le froid qu'il endurait pendant ses fréquentes parties de chasse avait provoqué sur ses joues la formation d'un labyrinthe de veinules rouges qui y serpentaient comme une variété de lierre. Il regardait les lèvres, et non les yeux, de ceux qui s'adressaient à lui.

Le Membre Ebstok Esikananzi croyait fermement qu'on ne devait pas craindre d'exprimer ses pensées à voix haute, encore que les siennes tournassent invariablement autour d'un thème unique : l'importance de sa propre opinion.

Tandis qu'on liquidait les pièces de gibier faisandé qui emplissaient les assiettes, Esikananzi s'adressa à la fois à Luterin et au reste de l'assistance : « Vous avez sans doute appris la nouvelle de la mort de notre ami le Prêtre Suprême Chubsalid. Certains de ses disciples sont à l'origine d'une certaine agitation par ici. Le malheureux a prêché la trahison envers l'État. Ton père et moi-même allions autrefois à la chasse avec Chubsalid, en des temps meilleurs. Le savais-tu, Luterin ? Du moins y sommes-nous allés une fois.

« Le traître est natif de Bribahr, ce n'est donc pas étonnant de sa part... Lui qui a fréquenté les monastères de la Roue, voilà qu'il se met en tête de parler contre l'Etat, qui est pourtant l'ami et le protecteur de l'Eglise. »

« Ils l'ont brûlé pour son crime, Père, si cela peut vous consoler », dit en riant l'un des fils Esikananzi.

« Évidemment. Et ses domaines de Bribahr seront confisqués. Je me demande à qui ils reviendront ? Enfin, l'Oligarchie fera pour le mieux. Le principal, comme vient l'hiver, est de se prémunir contre l'anarchie. Pour Sibornal, les quatre tâches essentielles sont évidentes : unifier le continent, réprimer promptement toute activité subversive, que ce soit dans le domaine économique, religieux ou éducatif... »

Pendant que la voix débitait son discours d'un ton monocorde, Luterin fixait obstinément son assiette. Il manquait d'appétit. La période mouvementée qu'il avait passée loin de Shivenink avait tellement élargi sa vision des choses qu'il se sentait oppressé rien qu'à voir et entendre les Esikananzi, lui qui les avait autrefois craints et respectés. Il prit conscience du motif qui décorait son assiette ; dans une vague de nostalgie il se rendit compte qu'il s'agissait d'un produit Odin, exporté par la fabrique de Koriantura à une époque plus clémente. Il repensa avec tendresse à Eedap Mun Odin et à son charmant frère – puis avec culpabilité à Toress Lahl qui, pour sa sécurité, était pour l'heure enfermée dans ses appartements. Relevant la tête, il croisa le regard glacial d'Insil.

« L'Oligarchie devra payer pour la mort du Prêtre Suprême », dit-il, « tout comme pour le massacre de l'armée d'Asperamanka. Depuis quand l'hiver est-il une excuse valable pour renverser toutes les valeurs humaines ? Je vous prie de m'excuser ».

Il se leva et quitta la pièce.

Après le repas sa mère se répandit en reproches et l'invita à rejoindre la compagnie. Tout penaud, il retourna s'asseoir avec Insil et sa famille. La conversation languit jusqu'au moment où l'on amena un phagor auquel on avait appris à jongler. Encouragée par les coups de fouet de son maître, la pliche se dandinait d'un pied sur l'autre tout en maintenant un plat en équilibre sur ses cornes.

Puis vint un ensemble d'esclaves qui dansèrent tandis que Yaringa

Shokerandit chantait les chansons d'amour des Palais d'Automne.

*Si mon cœur était libre,
Si mon cœur était libre,
Et tout pareil aux eaux bondissantes du Venj...*

« Je me demande si tu es trop militaire ou simplement pas assez civil », dit Insil en profitant de ce que la musique couvrait ses paroles. « Envisages-tu la cérémonie de notre mariage sous l'aspect d'une pantomime ? »

Il contempla le visage si familier d'Insil, et sourit à la façon, également familière, qu'elle avait de s'exprimer. Il admira le lin et les dentelles qui moussaient sur ses épaules et ses seins, ne manquant pas de remarquer combien ceux-ci s'étaient développés depuis leur dernière rencontre.

« Quelles sont tes espérances, Insil ? »

« J'espère que nous ferons ce qu'on attend de nous, comme les acteurs d'une pièce de théâtre. N'est-ce point nécessaire à une époque comme la nôtre où, comme tu l'as fait avec tant de tact remarquer à Papa, l'on se défait des valeurs ordinaires comme de vêtements afin d'affronter nu l'hiver qui vient ? »

« Il s'agit plutôt de savoir ce que nous attendons de nous-mêmes. La barbarie peut venir, c'est certain, mais nous pouvons lui tenir tête. »

« On dit qu'en Campanlat, suite à la défaite que vous avez infligée aux diverses nations de tous ces sauvages, des guerres civiles éclatent partout et que la civilisation s'écroule déjà. De telles perturbations doivent ici être évitées à tout prix... Tu auras remarqué que je me suis mise à parler politique depuis ton départ ! Voilà la vraie barbarie ! »

« Je me doute que tu as dû entendre souvent ton père discourir sur les dangers de l'anarchie. Il n'y a que ton décolleté que je trouve barbare. »

Lorsque Insil riait, ses cheveux retombaient sur son front. « Luterin, je ne suis pas fâchée de te revoir, même sous cette forme étrange qui te donne l'air d'être déguisé en tonneau. Allons poursuivre ailleurs cette petite conversation pendant que ta parente chante de tout son cœur à la gloire de cet épouvantable fleuve. »

Ils prirent congé et allèrent s'installer dans une chambre isolée et glaciale où les flammes de biogaz émettaient en permanence leur sifflement d'alarme.

« Maintenant que nous pouvons discuter, je souhaite que nos paroles soient plus chaleureuses que cette chambre », dit-elle. « Oh, comme je hais Kharnabhar. Comment as-tu pu être assez bête pour y

revenir ? Ce n'était pas pour moi, quand même ? » Elle lui décocha un regard en coin.

Il allait et venait dans la pièce. « Tu n'as pas changé, Sil. Tu as été mon premier tortionnaire, mais maintenant j'en ai trouvé d'autres. Je suis tourmenté par la malfaisance de l'Oligarchie. Tourmenté à l'idée que nous pourrions fort bien survivre à l'Hiver de Weyr sous la forme d'une société compatissante, si du moins les hommes avaient de la compassion, et non cruelle et répressive comme celle-ci. Une authentique malignité – l'Oligarque a ordonné la destruction de sa propre armée. D'un autre côté, je comprends que Sibornal doive devenir une forteresse et se soumettre à de dures lois si nous ne voulons pas que le pays soit détruit, comme le sera Campannlat, par les grands froids à venir. Crois-moi, je ne suis plus l'enfant que j'étais. »

Insil semblait accueillir son discours avec enthousiasme. Elle se percha sur une chaise.

« Il est certain que tu ne te ressembles plus, Luterin. Tu n'es pas vraiment beau à voir. Ce n'est que lorsque tu condescends à sourire, au lieu de bouder devant ton assiette, que ton ancienne personnalité réapparaît. Mais comme tu es gras... J'espère que mes difformités resteront internes. Toutes les mesures, si sévères soient-elles, que l'on peut prendre contre la Peste sont justifiées si elles doivent nous éviter ça. » Sa clochette tinta comme pour souligner ses propos, faisant ressurgir des fragments de passé.

« La métamorphose n'est pas une difformité, Insil ; c'est un phénomène biologique. Naturel. »

« Tu sais bien à quel point la nature me dégoûte. »

« Il faut dire que tu es facilement dégoûtée. »

« Et toi, pourquoi es-tu si dégoûté par les initiatives de l'Oligarque ? Elles font partie d'un tout. Ta moralité est aussi ennuyeuse que la politique de Papa. Qu'est-ce que ça peut bien faire si on tue quelques personnes et quelques phagors ? La vie n'est-elle pas une gigantesque partie de chasse ? »

Il la regardait fixement, observant son corps svelte et tendu tandis qu'elle serrait ses bras autour d'elle pour lutter contre le froid qui envahissait la pièce. Un peu de l'affection qu'il avait jadis eue pour elle remonta à la surface. « Par le Foyer, tu continues d'argumenter et de parler par énigmes, comme autrefois ! Je t'admire pour cela mais j'ignore si je le supporterais ma vie durant. »

Elle répondit en riant « Qui sait ce que nous pourrions être amenés à supporter ? Une femme a davantage qu'un homme besoin de fatalisme. Le rôle d'une femme est d'écouter, mais quand j'écoute je n'entends rien que le hurlement du vent. J'aime encore mieux le son de ma propre voix. »

Il la toucha pour la première fois et lui demanda : « Alors qu'attends-tu de la vie si tu ne peux supporter de me regarder ? »

Elle se leva et détourna le regard. « Si seulement j'étais belle ! Je sais bien que je n'ai pas de visage, rien que deux profils soudés l'un à l'autre. Je pourrais échapper à mon destin, ou du moins en trouver un qui soit plus intéressant. »

« Tu es intéressante telle que tu es. »

Insil secoua la tête en signe de dénégation. « Parfois je me dis que je suis morte », dit-elle sans la moindre emphase ; on aurait dit qu'elle était en train de décrire un paysage. « Je ne désire rien de ce que je connais et désire beaucoup de choses que je ne connais pas. Je hais ma famille, ma maison, cet endroit. Je suis glacée, je suis dure et je n'ai point d'âme. »

« Mon âme s'est un jour envolée par la fenêtre, peut-être pendant l'année où tu faisais semblant d'être mort... Je suis ennuyeuse et je m'ennuie. Je ne crois en rien. Personne ne me donne rien parce que je ne suis capable ni de donner ni de recevoir. »

Luterin souffrait de la voir souffrir, mais sans plus. Comme toujours, elle le laissait perplexe. « Tu m'as donné beaucoup, Sil, quand nous étions enfants. »

« Et en plus je crois que je suis frigide. Je ne peux même pas supporter qu'on m'embrasse. Je n'ai que du mépris pour ta pitié. » Comme s'il lui en coûtait énormément de l'avouer, elle se détourna et ajouta : « Quant à l'idée de faire l'amour avec toi tel que tu es fait maintenant... cela me répugne... ou du moins, cela ne m'attire pas le moins du monde. »

Bien que n'étant pas doué d'une profonde compréhension de la nature humaine, Luterin sut alors que sa froideur à l'égard des autres participait de l'habitude qu'elle avait de se dénigrer elle-même. Cette habitude s'était enracinée en elle. Elle disait peut-être la vérité : Insil était toujours du côté de la vérité.

« Je ne te demande pas de faire l'amour avec moi, chère Insil. Il y a quelqu'un d'autre, que j'aime et que j'ai l'intention d'épouser. »

Elle lui tournait toujours le dos, la joue gauche reposant sur la dentelle de son col. Elle parut se ratatiner. Les lampes à gaz luisaient d'un éclat blême sur sa nuque. Elle fit entendre un gémissement sourd. Quand elle ne put plus le réprimer en appliquant ses mains sur sa bouche, elle se mit à se marteler les cuisses de ses poings fermés.

« Insil ! » Alarmé, il la prit par le bras.

Quand elle se retourna vers lui, le masque protecteur du rire était à nouveau plaqué sur son visage. « Tu parles d'une surprise ! Juste au moment où je découvre qu'il y a une chose que je désire, que je n'aurais jamais cru désirer un jour... mais je suis trop encombrante pour toi, c'est bien ça ? »

« Pas du tout, ce n'est pas négatif. »

« Oui, bien sûr... je suis au courant pour cette esclave que tu gardes auprès de toi... Tu préfères épouser une esclave qu'une femme libre parce que tu es devenu comme les hommes d'ici, qui veulent posséder quelqu'un qui ne les contredise jamais. »

« Non, Insil, tu te trompes. Tu n'es pas une femme libre. L'esclave, c'est toi. J'ai de la tendresse pour toi et j'en aurai toujours, mais tu es prisonnière de ta propre personne. »

Elle partit d'un rire où ne perçait presque plus de mépris. « Maintenant tu sais ce que je suis, n'est-ce pas ? Autrefois tu disais que je te rendais perplexe. Mais tu n'as donc pas de cœur ? Comment peux-tu m'annoncer cette nouvelle sans crier gare ? Pourquoi ne l'as-tu pas dit à mon père, comme l'exigent les conventions ? Tu as pourtant tellement de respect pour elles ! »

« Je devais d'abord t'en parler. »

« Ah oui ? Et ta mère a-t-elle eu le privilège d'en être informée ? Que vont devenir les rapports entre nos deux familles maintenant ? As-tu oublié que nous serons selon toute probabilité *obligés* de nous marier au retour de ton père ? Tu as tes devoirs comme j'ai les miens, et jusqu'à présent ni toi ni moi n'y avons failli. Mais peut-être as-tu moins de courage que moi. S'il vient un jour où on nous impose de partager la même couche, je te ferai payer cher la blessure que tu m'infliges aujourd'hui. »

« Mais qu'est-ce que j'ai fait, par le Foyer ? Est-ce parce que je partage ton peu d'enthousiasme pour ce mariage que tu te mets ainsi en colère ? Voyons, sois raisonnable, Insil ! »

Mais elle le regarda froidement par-dessous ses cheveux défaits puis, ramassant ses lourdes jupes d'une main et tenant de l'autre sa joue pâle, elle quitta précipitamment la chambre.

Le lendemain matin, une fois qu'une esclave l'eut baignée et habillée, Luterin conduisit Toress Lahl devant sa mère et annonça officiellement son intention de l'épouser en lieu et place d'Insil Esikananzi. Sa mère pleura et le menaça – en particulier de la colère de son père – et finit par se retirer dans sa chambre.

« Allons faire une promenade », dit froidement Luterin, sanglant son revolver autour de sa taille et fixant un lance-pierres au bout d'une carabine. « Je vais te montrer la Grande Roue. »

« Suis-je censée te suivre à distance respectueuse ? »

Il la contempla d'un air réfléchi. « Tu as entendu ce que j'ai dit à ma mère. »

« J'ai entendu. Toutefois, je ne suis pas encore une femme libre et nous ne sommes pas en Chalce. »

« Quand nous reviendrons je demanderai au secrétaire de te

délivrer un certificat d'affranchissement. Ces choses-là existent. Pour l'instant, il faut absolument que je sorte d'ici.» Il se dirigea impatiemment vers la porte, où attendaient deux garçons d'écurie tenant deux yelks par les rênes.

« Un jour je te parlerai des avantages et des inconvénients de ces animaux », dit-il comme ils traversaient la cour. « Ceux-là sont d'une espèce domestique – dont mon père, comme son père avant lui, fait l'élevage. »

Une fois sortis de la cour, ils furent pris dans les mâchoires du vent. La couche de neige avait plus d'un pied d'épaisseur. De chaque côté de la piste s'élevaient des balises, en prévision des jours où la neige serait plus épaisse.

Pour rejoindre le pic qui portait le nom de Kharnabhar, il fallait passer devant la propriété des Esikananzi. Ensuite la piste serpentait au milieu d'une rangée de caspiarns aux branches recouvertes d'un duvet de gel. À mesure qu'ils avançaient, des cloches de timbres différents annonçaient Kharnabhar, qui émergeait progressivement de la brume.

Ici les cloches étaient partout, aussi bien dedans que dehors. Ce qui avait autrefois été une nécessité – éviter de se perdre dans la neige ou le brouillard – était devenu une mode.

Regardant droit devant elle, Toress Lahl conduisait son yelk tout en se protégeant la bouche de sa manche. Devant eux s'étendait le village de Kharnabhar, avec d'un côté de la grand-rue les auberges de pèlerins et les commerces, et de l'autre les maisons de ceux qui travaillaient pour la Grande Roue. La plupart des bâtisses étaient surmontées d'une coupole abritant des cloches qui parlaient chacune un langage différent ; on les entendait encore quand les intempéries ne permettaient plus de les voir.

La piste menait jusqu'à l'entrée de la Grande Roue. Cette entrée quasi légendaire avait été décorée par les Architectes de gigantesques rameurs à tête d'oiseau. Elle s'ouvrait sur les profondeurs du Mont Kharnabhar, lequel dominait le village.

Sur le flanc de la montagne s'accrochaient des constructions, pour la plupart chapelles ou mausolées érigés par les pèlerins sur ce site saint entre tous. Certaines surgissaient fièrement de la neige, campées sur un affleurement rocheux. Certaines étaient en ruine.

Shokerandit embrassa le paysage d'un geste large. « De tout ceci mon père est responsable. »

Il se retourna vers elle. « Veux-tu voir la Roue de plus près ? De nos jours on ne vous y amène plus de force ; il faut se porter volontaire pour y avoir sa place. »

Comme ils s'avançaient, Toress Lahl déclara : « J'aurais cru qu'on voyait au moins une partie de la Roue de l'extérieur. »

« Non, elle est entièrement contenue dans la montagne. C'est sa raison d'être. Les ténèbres. Les ténèbres apportant la sagesse. »

« Je pensais que c'était la lumière qui amenait la sagesse. »

Les gens du pays se pressaient pour venir voir de plus près leurs corps métamorphosés. Quelques-uns d'entre eux étaient affligés de goîtres proéminents ; c'était une maladie courante dans ces régions de haute montagne. Tout en escortant Shokerandit et Toress Lahl vers l'entrée de la Roue, ils traçaient superstitieusement le symbole du cercle.

Lorsqu'ils furent plus près, ils y virent un peu mieux : de hautes murailles s'élevaient de part et d'autre de l'entrée comme pour canaliser le flot d'humanité dans le goulet de la montagne. Au-dessus de l'entrée, qui était protégée des avalanches par une espèce de tablier, était sculpté un groupe austère incarnant le symbolisme de la Roue. Des rameurs aux vêtements amples propulsaient la Roue à travers des cieux où l'on reconnaissait certains des signes du zodiaque : le Noyau, le Vieux Poursuivant, la Nef d'Or. Les étoiles jaillissaient de la poitrine d'une extraordinaire figure maternelle qui se dressait d'un côté de la voûte, appelant à elle les fidèles.

Écrasés par le gigantisme de l'ensemble, les pèlerins agenouillés clamaient le nom de l'Azoiaxique.

« Il faut reconnaître que c'est splendide », soupira-t-elle.

« Pour toi ce n'est peut-être que cela, mais pour ceux d'entre nous qui ont grandi dans la religion c'est toute notre vie, c'est le principe qui nous rend capables d'affronter toutes les vicissitudes de ce monde. »

Sautant avec souplesse du dos de son yelk, il posa la main sur la selle de Toress Lahl et, la regardant bien en face, lui dit « Un jour, si mon père m'en juge digne, il se peut que je devienne à mon tour Gardien de la Roue. C'est mon frère qui aurait dû hériter de cette charge, mais il est mort. J'espère que j'aurai cette chance. »

Elle lui adressa un sourire amical mais dépourvu de compréhension. « Le vent est tombé. »

« En général il n'est pas très fort par ici. Le Mont Kharnabhar est très haut, on dit que c'est la quatrième montagne du monde par l'altitude. Mais derrière lui – caché par le brouillard – s'élève le Mont Shivenink, grâce auquel Kharnabhar est à l'abri des vents polaires. Le Shivenink a plus de sept milles d'altitude, c'est le troisième pic du monde. Tu l'apercevas sans doute une autre fois. »

Comprenant qu'il s'était montré trop enthousiaste, il redevint silencieux. Il voulait être heureux, optimiste, comme autrefois, mais son face à face de la veille avec Insil l'avait troublé. Il se remit soudainement en selle et s'éloigna de l'entrée de la Roue.

Sans mot dire, il emprunta la grand-rue envahie de pèlerins qui

allaient et venaient entre les magasins de vêtements et les éventaires de cloches. Certains mordaient dans des gaufres frappées à l'insigne de la Grande Roue.

À la sortie du village se trouvait un ravin abrupt que suivait en serpentant un chemin menant à une lointaine vallée. Les arbres poussaient nombreux entre les blocs de pierre. Çà et là des congères rendaient le chemin hasardeux. Les yelks avançaient avec précaution ; les clochettes de leur harnais tintaient. On entendait les oiseaux lancer leur appel depuis les hautes branches et l'eau cascader sur les rochers. Shokerandit fredonnait. Batalix leur dispensait sa faible lueur. Au fond du gouffre qu'ils longeaient, c'était le royaume de l'ombre.

Il fit halte au moment où la piste se séparait en deux. L'une des branches remontait la pente tandis que l'autre descendait. Lorsque Toress Lahl arriva à sa hauteur il dit « On dit qu'au plus fort de l'Hiver de Weyr cette vallée sera remplie à ras bord par la neige – disons, du vivant de mes petits-enfants, si j'en ai un jour. Prenons le chemin qui remonte, c'est le moyen le plus aisé de rentrer chez nous. »

« Où va le chemin qui descend ? »

« Il y a une vieille église tout en bas, qui fut fondée par un roi de ton pays ; cela t'intéresserait peut-être. À côté de l'église mon père a élevé un sanctuaire à la mémoire de mon frère. »

« J'aimerais voir cela. »

La pente se fit plus abrupte. Des arbres tombés leur barraient le chemin. Shokerandit fit la moue en voyant combien le domaine était mal entretenu. Ils passèrent sous une cascade et poursuivirent précautionneusement leur chemin à travers l'épaisse couche de neige. La brume s'accrochait à la falaise. Chaque feuille luisait d'un éclat blafard.

Ils contournèrent la chapelle surmontée d'un dôme où une cloche pendait, muette. Quand ils arrivèrent devant la porte, ils virent qu'une congère l'avait hermétiquement scellée.

Native de Borldoran, Toress Lahl reconnut immédiatement le style d'architecture connu sous le nom d'« Embruddockien ». La majeure partie de l'église se trouvait sous la surface du sol. Les marches qui encerclaient le dôme avaient été conçues pour donner au dévot, avant d'entrer, l'occasion de débarrasser son esprit des choses de ce monde.

Elle dégagea de la neige qui l'encombraient une étroite ouverture rectangulaire percée dans la porte d'entrée. L'intérieur de l'église était plongé dans la pénombre, la lumière tombant du dôme étant seule à y pénétrer. Derrière un autel circulaire, une déité antique veillait sur l'église. Toress Lahl sentit sa respiration s'accélérer.

Le nom de cette déité lui échappait, mais elle connaissait bien le nom du roi dont, à l'abri des intempéries, le buste et les lettres de noblesse ornaient le linteau. C'était JandolAnganol, Roi de Borlien et

d'Oldorando, pays qui plus tard devaient devenir Borldoran.

Sa voix tremblait lorsqu'elle prit la parole : « Est-ce là la raison pour laquelle on m'amène ici ? Ce roi est l'un de mes ancêtres éloignés. Bien qu'il ait disparu il y a près de cinq siècles, son nom reste proverbial dans mon pays. »

Pour toute réponse Luterin dit : « Je sais bien que cette église est fort ancienne. Mon frère gît près d'ici. Viens voir. »

Au bout de quelques instants elle reprit ses esprits et le suivit, murmurant toujours : « JandolAnganol... »

Immobile, Shokerandit contemplait un tumulus. Fait de pierres empilées, il était couronné d'un bloc de granit circulaire où était gravé le nom de son frère – FAVIN – accompagné du symbole sacré du cercle contenu dans un cercle.

Pour bien montrer qu'elle avait de la révérence, Toress Lahl descendit de sa monture et vint se poster aux côtés de Luterin. En comparaison de la chapelle, le tumulus avait une allure grossière.

Enfin, Luterin se détourna et tendit le bras vers les rochers qui les surplombaient.

« Tu vois l'endroit où commence la cascade ? »

Bien au-dessus d'eux se profilait un éperon rocheux. L'eau claire jaillissait de son rebord et faisait une chute de soixante-dix pieds avant de venir frapper le roc. Ils entendaient l'écho de l'eau qui dévalait la pente vers le fond de la vallée.

« Un jour il est venu ici monté sur un hoxney, quand il faisait encore beau. Ils ont sauté – l'homme et sa monture. L'Azoiaxique sait ce qui lui a pris. Mon père était à la maison à ce moment-là. C'est lui qui l'a trouvé. Il a élevé ce tumulus à sa mémoire. Depuis, nous n'avons pas été autorisés à prononcer son nom. Je suis bien sûr que Père a eu, autant que moi, le cœur brisé. »

Elle observa un instant de silence puis demanda : « Et ta mère ? » « Oh, elle a eu de la peine aussi, bien sûr. » Il se remit à fixer la cascade en se mordant la lèvre inférieure.

« Tu considères ton père comme un grand homme, n'est-ce pas ? »

« Je ne suis pas le seul. » Il s'éclaircit la gorge et ajouta : « Mon père a une immense influence sur moi. Peut-être le sentirais-je moins proche de moi s'il était moins souvent absent. Tout le monde ici le tient pour un saint – tout comme ton ancêtre le roi. »

Toress Lahl rit. « JandolAnganol est loin d'être un saint. On le considère comme l'un des plus noirs félons de l'histoire pour avoir aboli l'ancienne religion et brûlé vif son chef spirituel et tous ses adeptes. »

« Toujours est-il que nous le considérons ici comme un saint. On révère son nom dans la région. »

« Pourquoi est-il venu jusqu'ici ? »

Il secoua la tête avec impatience. « Parce que nous sommes ici à Kharnabhar, et que tout le monde veut y venir. Peut-être voulait-il se repentir de ses péchés... »

À cela elle ne répondit rien.

Il contemplait le fond de la vallée et les flancs indistincts des contreforts rocheux.

« Crois-tu qu'il y ait plus bel amour que celui qui existe entre un père et son fils ? Maintenant que j'ai grandi, je connais d'autres sortes d'amour – et chacun a son charme. Mais aucun n'a la pureté, la clarté de celui que je porte à mon père. Toutes les autres formes d'amour donnent lieu à des interrogations, des conflits. L'amour filial, lui, est inconditionnel. J'aurais voulu être l'un de ses chiens et lui vouer une obéissance inconditionnelle. Il lui arrivait de passer des mois entiers dans les forêts de caspiarns. Si j'étais un chien, je serais toujours sur ses talons et le suivrais partout. »

« Et tu mangerais ses restes. »

« Je mangerais ce qu'il me donnerait. »

« Cette façon de penser n'est pas très saine. »

Il se tourna vers elle, l'air hautain. « Je ne suis plus un gamin. Je peux soit faire ce que je veux, soit soumettre ma volonté. Il doit en aller ainsi pour chacun. Nous avons besoin de compassion aussi bien que de fermeté. Nous devons combattre les lois injustes. Aussi longtemps que l'anarchie ne règne pas, l'Hiver de Weyr sera supportable. Lorsque le printemps reviendra, Sibornal renaîtra plus solide que jamais. Nous devons nous attacher à quatre tâches : unifier notre continent, planifier le travail et en consolider l'organisation compte tenu de la diminution des ressources... Mais cela ne t'intéresse guère... »

Elle se tenait à quelque distance de lui, et la vapeur de leurs deux haleines ne se mêlait pas. « Quel sera mon rôle dans tes projets ? »

La question l'embarrassa mais il en aima la franchise. En compagnie de Toress Lahl, il se sentait vivre dans un autre monde que celui d'Insil. Impulsivement, il se retourna et la prit dans ses bras, la regardant droit dans les yeux, avant de l'embrasser furtivement. Puis il se recula, prit une profonde inspiration et se pénétra de l'expression de la jeune femme. Enfin il revint vers elle et, cette fois-ci, l'embrassa avec davantage de conviction.

Alors même qu'elle répondait à son ardeur, il ne put s'empêcher de songer à Insil Esikananzi. Toress Lahl, elle, luttait contre le fantôme des lèvres de son mari.

Leur étreinte se défit.

« Patience », dit-il comme pour lui-même. Elle ne répondit pas.

Luterin monta en selle et s'engagea dans le chemin qui serpentait entre les arbres noirs. Les harnais tintinnabulaient. Derrière eux, la

petite chapelle enneigée disparut et se perdit bientôt dans l'obscurité.

Chez lui l'attendait un billet cacheté d'Insil. Il l'ouvrit avec appréhension, mais il ne contenait qu'une allusion indirecte à leur dispute de la veille. Il disait :

Luterin,

Tu vas me trouver dure, mais certains le sont plus que moi et s'avéreront plus dangereux pour toi que je ne pourrai jamais l'être.

Te souvient-il d'une de nos discussions où nous essayions de découvrir les causes probables, du décès de ton frère ? À moins que je ne l'aie rêvée, elle s'est tenue après cet étrange interlude horizontal qui a suivi sa disparition. Tu es d'une innocence héroïque. Permets-moi bientôt de t'en dire davantage.

Je te supplie pour l'instant de ruser et de garder « notre » secret, pour ton propre bien.

Insil

« Trop tard », dit-il avec impatience en froissant le billet en boule.

LE PLUS GRAND DES CRIMES

Mais comment être sûr que ces biosphères, ces esprits tutélaires qu'étaient Gaia et le Foyer Originel avaient une existence réelle ?

Il n'y en avait pas de preuve objective, de la même façon que l'empathie ne peut se mesurer. La vie micro-bactérienne n'avait pas le moins du monde conscience de l'humanité : leurs *unwelts* sont trop différents. Seule l'intuition peut permettre de voir et d'entendre les pas de ces entités géochimiques qui ont régenté la vie de tout un monde en marche comme s'il s'agissait d'un organisme unique.

Et c'est encore l'intuition qui souffle à l'humanité qu'elle doit, pour vivre en accord avec cet esprit, s'abstenir de rien posséder ou dominer. Or, c'était précisément les hommes qui se rencontraient dans le plus grand secret à Givremont qui, privés de tout contact humain et coupés du monde, tentaient le plus fiévreusement de s'en emparer.

Et si jamais ils y parvenaient ?

L'esprit des biosphères pardonne et s'adapte. L'intuition nous dit qu'il existe toujours des alternatives. L'homéostasie n'est pas la fossilisation mais l'équilibre de la vitalité.

Les tribus chasseresses des origines qui brûlaient les forêts pour y acculer leur proie ont donné naissance aux écosystèmes des grandes savanes. La mutabilité des choses renseigne les contrôles cybernétiques de Gaia.

Le manteau gris du Foyer Originel recouvrait progressivement Helliconia. Les êtres humains le défiaient ou l'acceptaient, selon leurs natures respectives.

Par-delà l'étendue des possessions humaines, les créatures sauvages prenaient leurs propres dispositions. Les brassimips puisaient goulûment leur nourriture au plus profond du sol et l'accumulaient en prévision de leur croissance future. Les petits crustacés terrestres, les dos-ronds, s'assemblaient par milliers sous les rochers d'albâtre, forant de leurs sécrétions acides la pierre qui leur fournirait le peu de lumière dont ils avaient besoin. Les moutons à cornes des montagnes, les asokins sauvages, les timoroons perpétuellement traqués, les flambregs dans leurs plaines dévastées, tous se livraient à de violents duels amoureux. Il restait assez de temps pour un accouplement, peut-être deux : le nombre des petits qui survivraient serait déterminé par la température, par la quantité de nourriture disponible, par le courage et l'habileté.

Toutes les créatures qui ne pouvaient être qualifiées d'humaines mais qui, maintenues par un caprice de la nature à la limite de l'humanité proprement dite, n'en jetaient pas moins vers elle des regards rêveurs, prenaient elles aussi leurs dispositions.

Les tribus d'riat, qui n'étaient point privées de la parole ni, partant, du pouvoir de jurer, juraient à qui mieux mieux en descendant des collines pour rejoindre les rivages rocheux de leur continent, où elles trouveraient de la nourriture en abondance. Les tribus migratoires madis étaient forcées d'abandonner leurs ucts mourants pour chercher refuge dans l'Ouest et hanter des villes en ruine, désertées par l'humanité. Les Nondads s'enterraient entre les racines des grands arbres, vivant en hiver de façon tout aussi insaisissable que durant les feux de l'été.

Quant à la race *incipitée*, chaque génération voyait ses conditions de vie se rapprocher un peu plus de ce qu'elles avaient été avant l'irruption de Freyr dans leurs cieux. Pour leurs cerveaux éotemporels, le stéréotype du futur s'identifiait de plus en plus au stéréotype du passé. Dans les vastes plaines de Campannlat, la domination des phagors s'affirmait ; ils fondaient leur alimentation sur la viande de *yelk* et de *biyelk*, qui étaient de plus en plus nombreux, et faisaient preuve d'une audace grandissante dans les attaques

qu'ils lançaient contre les Fils de Freyr. Il n'y avait guère qu'à Sibornal, où ils n'avaient jamais été très présents, que les phagors faisaient l'objet de contre-attaques stratégiques de la part des humains.

Toutes ces créatures pouvaient être considérées comme se faisant mutuellement concurrence, et en un sens c'était vrai. Mais dans un sens plus large, elles formaient une unité. Bien que la disparition progressive de la flore fit des ravages dans leurs rangs, elles demeuraient intactes. Car toutes dépendaient des boues anaérobiques qui se développaient au fond des mers helliconiennes et qui, travaillant inlassablement à capturer le carbone, pourvoyaient l'atmosphère en oxygène de façon à assurer le grand processus de la respiration et de la photosynthèse sur les terres et sous les mers.

Toutes ces créatures encore pouvaient être considérées comme le principe vital de la planète. En un sens c'était vrai. Mais une bonne moitié de la masse vitale d'Helliconia proliférait dans les pâturages tridimensionnels des océans. Cette masse était essentiellement composée de microflore unicellulaire. Là étaient les véritables moteurs de la vie, et pour ceux-là, que Freyr soit proche ou lointain, rien ne changeait vraiment.

Le Foyer Originel maintenait en équilibre toutes les forces vitales. Pourquoi la vie était-elle possible sur la planète ? Parce qu'il y avait de la vie sur la planète. Que se passerait-il s'il n'y avait pas de vie ? Il ne pourrait y avoir de vie. Le Foyer Originel était un esprit dont le domaine était les eaux ; ce n'était pas un esprit individuel doué de pensée, mais une vaste entité coopérative créant le bien-être à partir du centre d'un formidable orage chimique. Et cette entité était forcée de se montrer encore plus ingénieuse que sa sœur Gaia, la déesse de la Terre voisine.

Un peu à part des autres êtres vivants, des algues, des moutons en rut, des dos-ronds, il y avait les habitants humains d'Helliconia. Ces créatures, bien que dépendant autant que les autres formes de vie de la biosphère homéostatique, s'étaient néanmoins élevées à un statut particulier : elles possédaient le langage. Au sein de l'univers aphasique, elles s'étaient fabriqué un *umwelt* de mots.

Elles avaient chansons et poèmes, tragédies et histoires, débats, lamentations et proclamations, et par eux elles donnaient un langage au monde. Avec les mots vint le pouvoir d'inventer. Dès que vinrent les mots il y eut une histoire. L'histoire était aux mots ce que Gaia était à la Terre et le Foyer Originel à Helliconia. Aucune des deux planètes n'avait d'histoire avant que l'humanité ne vienne pérorer sur la scène afin de l'inventer – d'assembler ce que chaque génération voyait comme des phénomènes isolés.

Il y eut sur Helliconia, en ces temps de crise dans les affaires humaines, des visionnaires pour pressentir l'existence du Foyer Originel. Mais il y avait toujours eu des visionnaires, souvent confus dans leur expression parce qu'ils œuvraient trop près du seuil de l'articulé. Ils percevaient quelque chose d'azoiatique dans l'univers, quelque chose qui était au-delà de la vie et autour de quoi tournait toute vie, qui était à la fois non vivant et la Vie.

Cette vision ne se laissait pas aisément enfermer dans les mots. Mais parce qu'il y avait des mots, leurs auditeurs ne pouvaient dire si la vision était vraie ou fausse. Les mots n'ont point de masse atomique. L'univers des mots ne possède pas de critère ultime qui corresponde à la vie et à la mort dans l'univers privé de langage. Et c'est pourquoi il peut inventer des mondes imaginaires qui ne connaissent ni la vie ni la mort.

L'un de ces mondes imaginaires était l'Etat de Sibornal, considéré dans la perfection de son fonctionnement par l'Oligarchie. Un autre, l'univers au fonctionnement pareillement sans faille de Dieu l'Azoiaxique tel que se le représentaient les anciens de l'Eglise de la Paix Redoutable. Avec le défi qui avait été lancé aux édits de l'Oligarque et sa conséquence, la mort sur le bûcher du Prêtre Suprême Chubsalid et de ses frères en l'église, ces deux perfections

imaginaires cessèrent de coïncider. Après de longues périodes de quasi-identité, l'Eglise et l'Etat découvrirent avec horreur qu'elles étaient en opposition.

Nombre d'autorités ecclésiastiques, comme par exemple Asperamanka, étaient bien trop à la merci de l'Etat pour protester. Ce furent les hommes de la base, les frères les plus humbles et les moines les plus frustes, ceux qui étaient proches du peuple, qui donnèrent l'alarme.

L'un des membres de l'Oligarchie tonna contre « ces prêcheurs encapuchonnés qui courent en tous sens et répandent de fausses rumeurs parmi les petites gens » – faisant ainsi à son insu écho aux propos qu'avait tenus le Terrien Érasme, bien des siècles auparavant. Mais l'Oligarchie n'était point pour la défense de l'humanisme et ne pouvait répondre aux opprimés que par davantage d'oppression encore.

Encore une fois, c'était l'énantiotropie. Juste au moment où les rangs se resserraient, un abîme se creusait ; alors que l'unité était à portée de main, les divisions s'accroissaient.

L'Oligarchie retournait toute chose à son avantage. Elle pouvait se servir de l'agitation qui couvait dans ses provinces pour justifier la fermeté toujours plus grande de ses mesures. Rentrant de la victoire de Bribahr, l'armée fut redéployée dans les villes et villages d'Uskutoshk. Des populations renfrognées et soumises regardèrent sans broncher la troupe assassiner ses prêtres.

Les dissensions parvinrent même jusqu'à Kharnabhar.

Ebstok Esikananzi rendit visite à Luterin afin de débattre de la marche à suivre, et fixa sa bouche plutôt que ses yeux lorsque ce dernier lui recommanda la prudence. D'autres officiels tenants d'un bord ou de l'autre vinrent le voir. Luterin s'enferma pendant des heures avec Evanporil et ses hommes. Lui qui sentait son propre destin suspendu au-dessus de sa tête, il se trouva dans l'incapacité de décider du sort de sa province.

Le désaccord portait jusque sur la Grande Roue. Dirigée par l'Eglise, elle occupait néanmoins un territoire placé sous le contrôle d'un gouverneur civil nommé par le Gardien. Entre pouvoir civil et pouvoir religieux, l'abîme grandissait. On n'oubliait pas Chubsalid.

Au bout de deux jours d'âpres discussions, Luterin fit ce qu'il avait fait jadis lorsque la pression était devenue trop grande. Il prit la fuite.

Emmenant avec lui un bon chien et un chasseur, il s'enfonça dans le désert glacé et les solitudes quasi infinies des montagnes qui encerclaient Kharnabhar. Le blizzard faisait rage mais il ne s'en souciait pas. Perdus çà et là au hasard des vallées ou ponctuant les clairières des forêts de caspiarns, pavillons de chasse ou sanctuaires lui permettaient de loger sa monture, de s'abriter et de dormir.

Comme son père, il disparut purement et simplement de la circulation.

Il espérait souvent rencontrer ce dernier. Il voyait cette rencontre avec les yeux de l'esprit, voyait son père au centre d'un groupe d'hommes chaudement vêtus, sur fond de neige tourbillonnante. Des faucons encapuchonnés étaient perchés sur des épaules gainées de cuir. Un biyelk tirait un traîneau chargé de gibier. L'haleine des chiens formait un nuage de vapeur. Son père descendait avec raideur de sa selle et venait vers lui les bras tendus.

Son père avait toujours su de quel héroïsme il avait fait preuve à Isturiacha, et il le félicitait d'avoir échappé à la mort à Koriantura. Ils s'embrassaient...

Luterin et son compagnon ne rencontrèrent âme qui vive, n'entendirent rien d'autre que les craquements des glaciers. Ils dormaient dans des pavillons isolés où l'aurore dansait haut au-dessus des forêts.

Si fatigué qu'il fût et si grand le nombre de bêtes qu'ils avaient tuées, Luterin ne retirait de la nuit que des cauchemars. Il était obsédé par l'idée de monter, non pas dans des forêts mais dans des salles encombrées de meubles inutiles et d'objets surannés. Dans ces salles planait une sensation d'horreur. Il ne pouvait ni débusquer ni fuir la chose qui le pourchassait.

Souvent il s'éveillait et se croyait à nouveau victime de la paralysie. Il ne reprenait que lentement conscience de ce qui l'entourait réellement. Il tentait alors d'apaiser son esprit en pensant à Toress Lahl ; mais Insil se tenait invariablement à ses côtés.

Heureusement, la mère de Luterin ayant dû s'aliter après la fête qu'elle avait donnée en son honneur, la nouvelle ne se répandrait pas qu'il ne voulait plus épouser Insil.

Il voyait bien que celle-ci avait toutes les qualités requises pour être sa femme tout au long des années à venir ; en elle reposait l'authentique et irréductible esprit de Kharnabhar.

Toress Lahl au contraire était une exilée, une étrangère. Avait-il promis de l'épouser uniquement pour prouver son indépendance ?

Il avait horreur de sa propre indécision, et pourtant il ne pourrait trancher tant que sa situation incertaine ne serait pas clarifiée. Ce qui impliquait une confrontation avec son père.

Eveillé nuit après nuit dans son sac de couchage, le cœur battant à tout rompre, il en vint à considérer cette confrontation comme absolument nécessaire. Il ne pourrait épouser Insil que si son père ne l'y forçait pas. Lobanster Shokerandit devrait admettre le point de vue de son fils.

Il devait être un héros ou un paria, il n'y avait point d'autre alternative. Il fallait envisager le rejet. Tout bien considéré, le sexe n'était qu'une question de pouvoir.

Parfois, à l'heure où l'aurore jetait ses premières lueurs à l'intérieur du pavillon, il revoyait le visage de son frère. Favin avait-il aussi de quelque façon remis en cause l'autorité de son père – et perdu la partie ?

Luterin et son chasseur se levaient avant l'aube, quand les oiseaux de nuit hantaient encore les airs. Ils partageaient équitablement la nourriture, mais n'échangeaient jamais une pensée intime.

Si mauvaises que soient les nuits, les jours étaient heureux. Chaque heure qui passait apportait une lumière différente, des circonstances différentes. Le comportement des bêtes qu'ils traquaient changeait d'heure en heure. Avec le déclin de la Petite Année, les journées se faisaient plus courtes, et Freyr ne quittait plus l'horizon. Mais il leur arrivait de grimper sur un escarpement, et là, à travers le feuillage, ils voyaient le vieux maître lui-même, toujours flamboyant, inondant de lumière une autre vallée enténébrée comme un roi remplissant distraitemment une coupe de vin.

Tout autour d'eux, le stoïque silence de la nature élargissait encore leur notion de l'infini, qui les pénétrait par tous leurs sens. Les rochers qu'ils escaladaient pour aller boire à quelque torrent coiffé de neige leur semblaient neufs et comme épargnés par le temps. Au milieu du silence résonnait une gigantesque musique qui se traduisait dans le sang de Luterin par un sentiment de liberté.

Le sixième jour de leur équipée en pleine nature, ils se mirent à l'affût d'un groupe de six phagors non décornés qui traversaient un glacier à dos de kaido. Les pique-bœufs qui planaient au-dessus d'eux les rendaient facilement repérables. Ils traquèrent les phagors pendant une journée et demie, jusqu'au moment où ils réussirent à les dépasser et à les prendre en embuscade dans un ravin.

Ils les tuèrent tous les six. Les pique-bœufs s'envolèrent en poussant des cris stridents. Les kaidos étaient de belles bêtes ; ils réussirent à en encercler cinq et décidèrent de les ramener au domaine familial. Il était possible que les écuries Shokerandit parviennent à en élever une variété domestiquée.

L'expédition s'achevait sur un modeste triomphe.

Ils entendirent la morne plainte des cloches du manoir bien avant que ses murs ne vinssent se profiler sur la brume bleutée.

C'est ainsi que Luterin revint au bercail pour y trouver un beau tumulte, le yelk de son père qu'on étrillait à l'étable, du gibier dans tous les coins et, dans la salle d'armes, le garde du corps de son père se jetant dans le gosier un verre de yadahl fraîchement brassé.

À la différence de ce qu'il s'était figuré, les véritables retrouvailles entre père et fils se déroulèrent sans embrassades.

Luterin se dirigea en toute hâte vers le hall de réception, ne se débarrassant que de son pardessus et gardant bottes, clochette et

revolver. Ses cheveux étaient trop longs et tout en désordre. Ils voletaient sur ses oreilles tandis qu'il courait vers son père.

De grands chiens fauve et blanc rôdaient çà et là dans la salle en pissant sur les tentures. Un groupe d'hommes en armes se tenait près de la porte, le dos tourné au reste de l'assistance, jetant autour d'eux des regards soupçonneux, comme s'ils étaient en train d'ourdir quelque complot.

Autour de Lobanster Shokerandit s'étaient rassemblés son épouse Lourn et sa sœur, ainsi que quelques amis comme les Esikananzi – Ebstok, son épouse, Insil et ses deux frères. Ils conversaient. Lobanster tournait le dos à Luterin, et ce fut sa mère qui l'aperçut en premier. Elle l'appela.

La conversation cessa. Tout le monde se retourna.

Quelque chose dans leur expression – une espèce de complicité déplaisante – l'avertit qu'ils étaient en train de parler de lui. Il fit encore un pas hésitant. Ils continuaient de l'examiner mais, curieusement, leur attention était en fait toujours fixée sur l'homme vêtu de noir qui se tenait au milieu d'eux.

Lobanster Shokerandit pouvait retenir l'attention dans n'importe quelle circonstance. Ceci était moins dû à sa stature, qui ne dépassait pas la moyenne, qu'à l'impression de calme qui émanait de lui. C'était un fait que chacun reconnaissait mais que nul ne parvenait à définir. Ceux qui le haïssaient, ses esclaves et serviteurs, disaient qu'il pouvait vous glacer d'un regard ; ses amis et alliés disaient qu'il avait un extraordinaire pouvoir de commandement, ou que c'était un homme exceptionnel. Ses chiens, eux, ne disaient rien mais filaient doux, la queue basse.

Lobanster Shokerandit avait des mains nettes et précises aux ongles pointus. C'étaient vraiment des mains remarquables. Elles s'agitaient lorsque le reste de sa personne était immobile. Elles remontaient fréquemment jusqu'à sa gorge, toujours enveloppée de soie noire, en se déplaçant avec une brusquerie qui n'était pas sans rappeler le crabe ou l'aigle guettant une proie cachée. Lobanster avait un goitre que son foulard dissimulait mais que ses mains révélaient. Ce goitre conférait à son cou la solidité de pilier nécessaire pour soutenir sa tête énorme.

Celle-ci était surmontée d'une chevelure blanche rejetée en arrière comme par un coup de râteau, découvrant un front large. Il n'avait pas de sourcils mais ses yeux pâles étaient bordés de cils sombres – si épais que certains le soupçonnaient d'avoir du sang madi. Ils étaient de surcroît soulignés de lourdes poches – non sans rapport avec son goitre – qui semblaient endiguer le regard qu'il portait sur le monde. Bien que pleines, les lèvres étaient presque aussi pâles que les yeux, et la peau du visage presque aussi pâle que les lèvres. Le front et les

joues luisaient d'un éclat sébacé – les mains agitées venaient parfois en essuyer la moiteur – si bien que tout le visage brillait comme s'il venait juste d'être retiré de la mer.

« Approche, Luterin », dit le visage de son père. La voix était grave et quelque peu pâteuse, comme si le menton hésitait à déranger le goitre qui s'enflait sous lui.

« Je suis heureux de vous voir de retour, Père », dit Luterin en s'avançant. « Avez-vous fait bonne chasse ? »

« Plutôt bonne. Tu es si changé que j'ai peine à te reconnaître. »

« Ceux qui ont la chance de survivre à la peste revêtent cette forme compacte pour l'Hiver de Weyr, Père. Je vous assure que je me porte très bien. »

Il prit la main nette de son père.

« On peut dire que les phagors aussi se portent très bien, et pourtant il est prouvé qu'ils sont porteurs de la peste. »

« Je suis guéri. Je ne peux être porteur de la peste. »

« Sois sûr que nous l'espérons, mon fils », dit Lournia.

Se retournant vers celle-ci, Lobanster dit sèchement : « Luterin, je désire que tu te retires dans le hall et que tu m'y attendes. Je te rejoindrai bientôt. Nous avons quelques affaires juridiques à traiter. »

« Quelque chose ne va pas ? »

Luterin reçut de plein fouet le regard de son père. Baissant la tête, il s'exécuta.

Une fois dans le hall, il se mit à aller et venir sans prendre garde au tintement de sa cloche. Il ne comprenait pas la froideur que lui manifestait son père. Il était vrai que, même en dehors de ses absences, l'auguste figure de Lobanster Shokerandit avait toujours été distante ; mais ce n'était là qu'une de ses caractéristiques, aussi naturelle que son goitre invisible.

Il appela une esclave et l'envoya quérir Toress Lahl dans ses appartements.

Elle apparut en montrant un air interrogateur. La regardant s'approcher, il songea que sa métamorphose l'avait rendue bien désirable. Et puis les morsures du gel sur son visage étaient maintenant guéries.

« Pourquoi es-tu resté si longtemps absent ? Où étais-tu donc ? » Bien qu'elle sourit et lui eût pris la main, il y avait du reproche dans sa voix.

Il l'embrassa et lui dit : « J'ai le droit de disparaître à la chasse. C'est de famille. Maintenant, écoute. Je suis inquiet pour toi. Mon père est de retour et de toute évidence fâché. Cela a peut-être quelque rapport avec toi, puisque ma mère et Insil se sont entretenues avec lui. »

« Quel dommage que tu n'aies pas été là pour l'accueillir,

Luterin ! »

« On ne peut plus rien y faire », dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. « Ecoute, je veux te donner quelque chose. »

Il l'entraîna vers une armoire qui occupait une des alcôves du hall, retira une clef de sa poche et l'ouvrit. À l'intérieur étaient accrochées des rangées de grosses clefs de fer portant chacune une étiquette. Fronçant les sourcils, il les effleura de la main.

« Ton père a la manie de tout mettre sous clef », dit-elle en riant à moitié.

« Ne dis donc pas de bêtises. Il est le Gardien. Ce doit être une forteresse autant qu'une maison, ici. »

Il trouva ce qu'il cherchait et cueillit une clef rouillée de presque un empan de long.

« Personne ne cherchera celle-ci », dit-il en refermant le placard à clef. « Prends-la et cache-la. C'est la clef de la chapelle bâtie par ton compatriote, le roi saint. Tu te souviens, dans les bois ? Il se peut qu'il y ait quelques problèmes, bien que je ne puisse pas dire lesquels. Peut-être en rapport avec le pauk. Je ne veux pas qu'on te fasse du mal. S'il m'arrive quelque chose, tu risques d'être arrêtée. Va te cacher dans la chapelle. Prends une esclave avec toi – elles attendent toutes la moindre occasion de fuir. Choisis-en une qui connaisse Kharnabhar, de préférence une paysanne. »

Elle glissa la clef dans la poche de ses nouveaux vêtements.

« Que peut-il t'arriver ? » Elle lui étreignit la main.

« Probablement rien, mais... j'ai une espèce de pressentiment... »

Il entendit une porte s'ouvrir. Des chiens entrèrent précipitamment, leurs ongles crissant sur le dallage. Il poussa Toress Lahl dans l'ombre derrière le placard et regagna le hall. Son père y faisait son entrée. Derrière lui venait une douzaine d'hommes aux airs de conspirateurs, toutes cloches tintant.

« Nous avons à parler tous les deux », dit Lobanster en levant un doigt. Il se dirigea vers une des petites pièces lambrissées du rez-de-chaussée. Luterin le suivit, les hommes aux airs de conspirateurs sur ses talons.

Le dernier entré ferma la porte de l'intérieur. Dès qu'on l'alluma, le biogaz se mit à siffler.

La pièce comportait pour tout mobilier un banc de bois et une table. Elle avait servi à des interrogatoires. Il y avait aussi une porte de bois renforcée de barres de fer que l'on gardait toujours fermée. C'était un passage privé qui menait aux caves où se trouvait le puits dont les eaux ne gelaient jamais. La légende disait que de précieux animaux reproducteurs y avaient été conservés pendant les siècles les plus froids.

« Quel que soit le sujet dont nous avons à nous entretenir, Père,

nous devrions parler en privé », dit Luterin. « Je ne connais même pas ces messieurs, bien qu'ils aient l'air de circuler librement dans notre maison. Ils ne sont pas de vos chasseurs. »

« Ils reviennent de Bribahr », dit Lobanster en prononçant ces mots avec une espèce de plaisir froid. « Les hautes personnalités ont besoin de gardes du corps de nos jours. Tu es trop jeune pour comprendre comment la peste peut causer la dissolution de l'Etat. Elle commence par disloquer les petites communautés, puis vient le tour des grandes. La peur qu'elle engendre désintègre les nations. »

Les conspirateurs avaient tous l'air fort sérieux. Dans cet espace si restreint, il était impossible de s'en éloigner. Seul Lobanster se tenait à l'écart, rigoureusement immobile, derrière la table sur laquelle tambourinaient ses doigts.

« Père, je proteste ! Il est insultant de devoir converser devant des étrangers. Mais laissez-moi vous dire – et je m'adresse aussi à eux, si du moins ils peuvent m'entendre – que s'il y a du vrai dans votre déclaration, il existe une plus grande vérité, que vous négligez. Il y a d'autres façons de désintégrer les nations que par la peste. Les mesures draconiennes qui sont actuellement prises contre le pauk – les gens du peuple, l'Eglise – la cruauté qui se cache derrière ces mesures – finiront par causer de plus grandes destructions que la Mort Grasse... »

« Paix, mon fils ! » Les mains du père se portèrent à sa gorge. « La cruauté aussi est dans la nature. Où trouver la pitié sinon chez l'homme ? L'homme a inventé la pitié, mais la cruauté existait avant lui, dans la nature. La nature est une presse. Chaque année elle nous écrase un peu plus. Nous ne pouvons la combattre qu'en étant nous-mêmes cruels. La peste est la dernière en date des cruautés de la nature, et nous devons la combattre avec ses propres armes. »

Luterin ne sut que répondre. Sous ce regard pâle et froid, il ne pouvait trouver les mots pour dire que si la cruauté pouvait exister ponctuellement, l'élever au rang de principe moral était une perversion de la nature. Entendre de son père de telles professions de foi le rendait malade. Tout ce qu'il put dire fut « Je vois que vous avez bien ingurgité les paroles de l'Oligarque. »

« C'est le devoir de chacun », tonna l'un des conspirateurs. Le son de cette voix étrangère, l'étroitesse de la pièce, la tension, la froideur de son père, tout cela lui monta à la tête. Il s'entendit crier, comme de loin : « Je hais l'Oligarque ! L'Oligarque est un monstre. Il a fait décimer l'armée d'Asperamanka. Si je suis ici c'est en tant que fugitif et non en tant que héros. Et maintenant il veut décimer l'Eglise. Père, lutez contre cette vilénie avant qu'elle ne vous dévore vous-même ! »

Il parla et parla encore, comme sous le coup d'une attaque. Il eut à peine conscience d'être entraîné au-dehors. Il sentit la morsure du

vent, la neige sur son visage. On lui fit traverser la cour où se trouvait la plaque d'entretien de la fosse à biogaz et on le poussa dans la sellerie.

On renvoya les garçons d'écurie, on renvoya les conspirateurs. Luterin se retrouva seul avec son père. Mais il restait toujours incapable de le regarder en face et gémissait en se tenant la tête à deux mains. Au bout d'un moment il se mit à écouter ce que disait son père.

« ... le seul fils qui me reste. C'est toi qu'il faut que je prépare à recevoir le rôle de Gardien. Pour toi le défi sera particulièrement difficile à relever, mais il te faudra le faire. Il faut être fort... »

« Je suis fort puisque je défie le système ! »

« Si les ordres sont de supprimer le pauk, nous devons obéir. Si les ordres sont d'exterminer les phagors, nous devons les détruire tous. Ne pas le faire serait une faiblesse. Nous ne pouvons vivre sans système – tout le reste n'est qu'anarchie.

« Ta mère m'apprend que tu es sous l'influence d'une esclave. Luterin, tu es un Shokerandit, tu dois donc être fort. Cette esclave doit mourir, et tu épouseras Insil Esikananzi, comme nous l'avons prévu depuis ton enfance. Il n'est pas question de désobéir. Obéis, non pour moi mais au nom de Sibornal et de la liberté. »

Luterin eut un petit rire. « De quelle liberté s'agirait-il ? Insil me hait, je crois, mais pour toi cela n'a aucune importance. Il n'y a pas de place pour la liberté dans le cadre des nouvelles lois qui nous sont imposées. »

Lobanster fit un mouvement et son fils eut l'impression qu'il bougeait pour la première fois. C'était un geste simple : il enlevait sa main de sa gorge pour la tendre à Luterin en guise d'encouragement.

« Les lois sont dures, cela ne fait aucun doute. Mais sans elles, il n'y a ni liberté ni même vie. Si elles ne sont pas strictement appliquées, nous mourrons. Comme Campannlat meurt de son absence de lois, même si ce continent bénéficie d'un climat qui le favorise par rapport à Sibornal. Campannlat a déjà commencé de se désintéresser à l'approche du Grand Hiver. Mais Sibornal peut survivre.

« Laisse-moi te rappeler, mon fils, qu'une Grande Année en comprend mille huit cent vingt-cinq petites. Cette Grande Année en a encore pour cinq cent seize ans avant de mourir, avant le temps des grands froids, le solstice d'hiver, lorsque Freyr est le plus éloigné de nous.

« Jusque-là il nous faut vivre comme des hommes de fer. Alors la peste aura disparu, et les circonstances redeviendront plus favorables. Nous avons toujours eu connaissance de ces faits parce que nous sommes nés à Kharnabhar. La Grande Roue consacre toute sa vie à nous faire traverser ces temps obscurs, à nous ramener vers la lumière

et la chaleur... »

Luterin regarda son père bien en face et dit calmement : « D'accord, c'est le rôle de la Roue. Mais alors pourquoi approuvez-vous – je crois comprendre que c'est le cas – cette double infamie : que le Prêtre Suprême de notre Eglise soit brûlé vif, et que l'Eglise en général soit attaquée ? »

« Parce que la Roue est un anachronisme. » La gorge de Lobanster émit un son qui pouvait passer pour un rire, et son goitre frémit sous sa housse de soie noire. « C'est un anachronisme dépourvu de sens. Elle ne peut sauver Sibornal. Elle ne peut sauver Helliconia. C'est un concept sentimental. Elle ne remplissait sa fonction qu'au temps où on y enfermait les assassins et les endettés. Elle va à l'encontre des lois scientifiques de l'Oligarchie. Ce sont ces lois, et elles seules, qui ont le pouvoir de nous emmener de l'autre côté de cet Hiver de Weyr qui va s'abattre sur nos enfants. Nous ne pouvons nous permettre d'avoir deux séries de lois conflictuelles. L'Eglise doit donc être démantelée, et c'est un premier pas dans le sens de ce démantèlement qu'a fait l'Oligarchie en promulguant sa loi contre le pauk. »

Une fois encore Luterin resta sans voix.

« Est-ce pour me dire cela que tu m'as amené ici ? » demanda-t-il enfin.

« Je n'allais pas permettre à d'autres oreilles d'entendre notre discussion. Mon principal souci est ton mépris des lois sur le pauk et l'extermination des phagors, tel qu'il m'a été rapporté par Evanporil. Si tu n'étais pas mon fils je t'aurais tué. Comprends-tu ? »

Luterin secoua la tête. Son regard ne quittait plus le plancher de la sellerie. Comme lorsqu'il était enfant, il était incapable de soutenir le regard de son père.

« Comprends-tu ? »

Luterin n'arrivait toujours pas à parler. Il était consterné de voir combien son père était imperméable à son point de vue.

Lobanster épongea son front luisant et marcha jusqu'à la table sur laquelle, entre autres pièces de harnais, reposait une sacoche de selle. Il défit en un clin d'œil la boucle de la fonte, qui déversa alors une liasse d'affiches. Il en tendit une à son fils.

« Puisque les Lois t'intéressent tant, regarde un peu la dernière en date. »

Luterin prit l'affiche en soupirant. Il la parcourut rapidement puis la laissa choir. La feuille de papier voleta dans un coin de la pièce. Elle disait en lettres noires que, par mesure de protection supplémentaire contre la peste, les personnes ayant subi la métamorphose devaient être mises à mort. Par Ordre de l'Oligarque. Luterin garda le silence.

Son père prit la parole. « Tu vois que si tu n'agis pas selon mes désirs je ne pourrai pas te protéger. Tu es bien d'accord ? »

Luterin leva enfin sur son père un regard plein de désarroi. « Père, je vous ai toujours servi. Toute ma vie j'ai fait ce que vous désiriez que je fasse. Je suis entré dans l'armée sans protester – et je me suis acquitté honorablement de ce devoir. J'ai été – et mon désir a toujours été d'être – votre bien. Nul doute que Favin avait en tête quelque chose de semblable quand il s'est jeté au-devant de la mort. Mais aujourd'hui je dois m'opposer à vous. Oh, pas pour moi, ni même pour la religion ou l'Etat. Après tout, ce ne sont que des abstractions. Mais pour votre bien. Le climat ou l'Oligarque vous auront rendu fou. »

Le visage de son père brilla d'un éclat terrible, cependant que son regard restait de pierre.

Il ramassa sur la table un long couteau noir à ferrer et le tendit à son fils. « Prends ceci, jeune insensé, et viens avec moi. Je vais te montrer qui est fou. »

La neige tombait dru et contournait en tourbillonnant l'angle des murs grisâtres de la maison comme si elle avait décidé de combler la cour aussi tôt que possible. Les mains passées dans la ceinture, les conspirateurs attendaient sous le porche en tapant du pied pour se réchauffer. D'un côté de la cour se trouvaient quelques yelks, toujours sellés ; au milieu d'eux se tenait un garçon d'écurie à l'air inquiet. Non loin de là gisait un tas de cadavres de phagors ; ils devaient être morts depuis un certain temps, car la neige se déposait sur eux sans exhaler de vapeur.

De l'autre côté, sur un mur jouxtant le portail, partait à hauteur d'homme une rangée de crochets rouillés. À cinq d'entre eux pendait une corde au bout de laquelle se balançait un cadavre nu : quatre hommes et une femme.

Lobanster donna à son fils une bourrade dans le dos pour le forcer à s'approcher. Luterin la ressentit comme une brûlure.

« Coupe les cordes qui retiennent ces choses mortes et regarde-les bien. Vois comme ils sont monstrueux et dis-moi alors si l'Oligarque n'est pas juste. Allez ! »

Luterin s'approcha. La tuerie semblait récente. Une pellicule d'humidité recouvrait les visages distordus des morts. Tous les cinq avaient survécu à la Mort Grasse et s'étaient métamorphosés.

« Les lois sont faites pour être obéies, Luterin, pour être obéies. Ce sont les lois qui font la société, et sans société les hommes ne sont que des animaux. Nous avons intercepté ces gens aujourd'hui sur la route de Kharnabhar, et nous les avons pendus comme l'exige la loi. Ils sont morts pour que la société vive. Considères-tu toujours que l'Oligarque est un fou ? »

Comme Luterin hésitait, son père lui dit durement : « Allez, décroche-les, contemple l'agonie sur leurs visages et demande-toi si tu préfères cela à la vie. Lorsque tu seras parvenu à une réponse, tu

pourras t'agenouiller devant moi. »

Le jeune homme implora son père du regard. « Je vous aimais comme un chien aime son maître. Pourquoi me faites-vous cela ? »

« Décroche-les ! » Une main se porta convulsivement à la gorge goitreuse.

Pouvant à peine respirer, Luterin alla se poster devant le premier cadavre. Il leva son couteau et contempla le visage déformé du pendu.

C'était quelqu'un qu'il connaissait.

Il hésita un instant, mais il n'y avait pas d'erreur possible, même sans la moustache. Luterin se remémora clairement ce visage livide d'épuisement au milieu du Tunnel de Noonat. D'un coup de couteau, il décrocha les restes du Capitaine Harbin Fashnalgid. Au même moment, son esprit s'ouvrit. L'espace d'une seconde, il fut de nouveau le petit garçon qui avait préféré rester paralysé toute une année plutôt que d'affronter la vérité.

Il se tourna vers son père.

« Bien. En voilà un », fit ce dernier. « Au suivant, maintenant. À la règle il te faut obéir. Ton frère était un faible. Tu peux être fort. J'ai entendu parler de ta victoire d'Isturiacha quand j'étais à Askitosh. Tu peux être Gardien, Luterin, et tes fils après toi. Tu peux être mieux que Gardien. »

De minuscules gouttes de salive sortaient de sa bouche pour aller se perdre dans le tourbillon de neige. Voyant l'expression de son fils, il marqua une pause. L'instant suivant, son comportement changea. La cloche accrochée à sa hanche retentit pour la première fois ou presque comme il se retournait vers sa petite bande de conspirateurs.

Les mots jaillirent des lèvres de Luterin. « Père, vous êtes l'Oligarque ! Vous ! C'est vous ! Voilà donc ce qu'avait découvert Favin ! »

« Non ! » Tout à coup Lobanster changea. Toute son autorité disparut. Comme il élevait ses mains semblables à deux crabes, chaque partie de son corps exprimait la peur. Il saisit son fils par l'avant-bras et Luterin lui planta son couteau juste en dessous de la cage thoracique, en plein cœur. Le sang jaillit des vêtements déchirés et se répandit sur leurs mains.

La cour offrit soudain un spectacle d'une grande confusion. Le premier à agir fut le sellier, qui hurla de terreur et franchit à toute vitesse le portail. Il connaissait le sort qu'on réserve aux domestiques témoins de meurtre. Les conspirateurs furent plus lents à réagir. Leur maître tomba à genoux dans la neige, une main rougie, serrant faiblement son goitre, avant de s'écrouler sur le cadavre de Fashnalgid. Figés sur place, ils contemplaient la scène.

Luterin ne perdit pas un instant. Tout horrifié qu'il était, il courut vers les yelks et enfourcha prestement l'un d'eux. Tandis qu'il sortait

de la cour au grand galop, il y eut un coup de feu et il entendit derrière lui les hommes qui se lançaient à sa poursuite.

Les yeux plissés sous les assauts de la neige, il éperonna le yelk. Il traversa l'arrière-cour. Les hommes hurlaient. On était toujours en train de décharger le train de yelks que son père venait de ramener. Une femme se mit à courir, poussa un cri aigu, glissa, tomba. Le yelk bondir par-dessus. Au portail, il y eut une tentative pour l'arrêter. Mais elle manquait de coordination. Il brandit son revolver, tentant de frapper au visage le garde qui faisait mine de saisir l'une de ses rênes. Puis il fut dans les champs.

Tout en galopant vers les arbres qui jalonnaient la route, il se répétait sans cesse une phrase. Son esprit avait perdu toute rationalité. Il lui fallut un bon moment pour saisir et comprendre ce qu'il était en train de dire.

Ce qu'il se répétait inlassablement c'était « Le parricide est le plus grand des crimes. »

Les mots rythmaient sa fuite.

Il n'y eut rien de conscient non plus dans la décision qu'il prit sur sa destination ultime. Il n'y avait à Kharnabhar qu'un endroit où il serait en sécurité. De part et d'autre les arbres défilaient à toute allure et brouillaient sa vue déjà limitée par ses paupières plissées. La tête sur l'encolure du yelk, leurs deux respirations mêlées, il disait à l'animal quel était son crime, le plus grand des crimes.

Les portes du domaine Esikananzi surgirent dans le crépuscule qui déclinait rapidement. Une lumière dansa à l'intérieur de la loge du gardien et un homme sortit en courant. Mais Luterin le laissa derrière lui. Dominant le martèlement des sabots du yelk et le sifflement du vent, lui parvenait le vacarme de la poursuite.

Il arriva au village avant d'avoir pu s'en rendre compte. Des cloches tintèrent à ses oreilles lorsqu'il dépassa le premier monastère. Il y avait là des gens emmitouflés jusqu'aux oreilles. Les pèlerins s'éparpillèrent en criant. Il aperçut au passage un éventaire de gaufres renversé, puis cela aussi disparut et il n'y eut plus devant lui que les demeures des gardes de la Roue, jusqu'à ce que se dessinent dans l'obscurité les remparts de Mont Kharnabhar. Droit devant se dressaient les formidables figures qui gardaient l'entrée du tunnel.

Sans perdre plus de temps qu'il n'en fallait pour ralentir l'allure de son yelk, Luterin sauta à terre et se mit à courir. Quelque part au-dessus de sa tête résonnait un glas, parlant d'un ton solennel du crime qui venait d'être commis. Mais son instinct de conservation le poussait en avant. Il franchit la montée à toute allure. Des prêtres venaient à sa rencontre.

« Les soldats ! » haleta-t-il.

Ils comprirent immédiatement. Les soldats n'étaient plus leurs

alliés. Ils le firent prestement entrer dans la pénombre, tandis que derrière lui les lourdes portes métalliques se refermaient avec fracas.

La Grande Roue l'avait appelé à elle.

À L'INTÉRIEUR DE LA ROUE

Les géonautes étaient les premiers organismes vivants au monde à ne pas être constitués de cellules vivantes, et par là à ne pas dépendre des bactéries. Ils représentaient une coupure totale par rapport à toutes les formes qu'avait pu prendre la vie jusqu'alors, y compris ces usines à gènes que sont les êtres humains.

Peut-être Gaïa avait-elle pointé vers le bas son pouce métaphysique et décrété ainsi la mort de l'humanité. Les hommes s'étaient révélés un fléau plutôt qu'un complément de la biosphère. Peut-être étaient-ils en train de disparaître graduellement, peut-être se fondaient-ils en quelque chose de plus vaste.

Quoi qu'il en soit, les polyèdres blancs étaient désormais partout, recouvrant tous les continents. Ils semblaient inoffensifs. Leur comportement était aussi impénétrable que peut apparaître à un chat celui d'un roi, ou à un roi celui d'un chat. Mais ils émettaient de l'énergie.

Cette énergie n'était pas de la même sorte que l'ancienne énergie dont l'humanité s'était servie pendant des siècles et qu'elle avait nommée électricité. Peut-être en sa mémoire, les hommes l'appelèrent égonicité.

On ne pouvait produire l'égonicité. C'était une force qui ne provenait que des grands polyèdres blancs lorsqu'ils étaient sur le point de se répliquer, ou qu'ils méditaient sur la question. Par contre, on en ressentait les effets. Cela faisait comme un bruit léger et chantant dans la région de l'épigastre. Aucun des appareils que pouvaient concevoir les humains de l'âge postglaciaire n'était en mesure de l'enregistrer.

Les humains de l'âge postglaciaire étaient itinérants. Ils n'avaient plus le désir de posséder la Terre, mais préféraient se laisser posséder par elle. L'ancien monde des barrières et des clôtures était définitivement mort.

Où qu'ils aillent, c'était à pied. Et c'est ainsi qu'il apparut très facile de suivre un géonaute approprié. Les hommes n'avaient rien perdu de leur ingéniosité et étaient toujours habiles de leurs mains. Avec le temps, un groupe d'hommes d'un des nouveaux continents découvrit le moyen de domestiquer suffisamment d'égonicité pour déplacer une petite carriole. On en vit bientôt partout glisser lentement sur le sol, bringuebalant devant un géonaute.

Lorsque celui-ci se répliquait, laissant échapper un torrent de minuscules polyèdres qui ressemblaient à des morceaux de papier emportés par le vent, l'égonicité disparaissait et il ne restait plus aux passagers qu'à pousser leur carriole jusqu'à une autre source d'énergie.

Toutefois, ce n'était qu'un début. Les événements à venir apporteraient d'autres stratagèmes.

L'espèce humaine, dont le nombre s'était considérablement réduit, parcourait la nouvelle Terre et développait à l'égard des géonautes une dépendance qui, de génération en génération, allait en augmentant.

Nul ne travaillait comme on avait jadis travaillé, plié en deux au-dessus de la rizière ou du champ de pommes de terre. Ils plantaient bien des légumes de temps en temps, mais c'était pour le plaisir, et d'autres récoltaient le fruit de leur labeur puisqu'à ce moment-là ils seraient partis – même s'ils ne couvraient pas plus d'un mille par jour. L'égonicité n'était pas une source d'énergie très puissante.

Personne ne travaillait derrière un bureau. La race des bureaux s'était éteinte.

On aurait pu supposer que ces gens étaient perpétuellement en vacances, ou bien

qu'ils vivaient dans une version Spartiate du Jardin d'Éden. Mais ce n'était pas le cas. Ils se consacraient intensément à un travail qui leur était propre : selon leur expression, ils repensaient.

Les nuages radioactifs qui avaient suivi la guerre atomique ne s'étaient pas dissipés sans laisser de traces sur le patrimoine génétique. La survie de l'humanité favorisait de plus en plus ceux qui étaient dotés de connexions nouvelles dans le cheminement neural de leur cerveau. En termes géologiques, le néocortex avait été le résultat d'un développement hâtif. Il avait fonctionné correctement dans des circonstances ordinaires, mais en temps de stress il s'était laissé dépasser par l'émotion. Aux temps pré-nucléaires, cette déficience avait été tenue pour la norme, parfois même pour une norme souhaitable. On considérait la violence comme une solution acceptable à nombre de problèmes qui n'auraient jamais vu le jour s'il n'y avait pas déjà eu de la violence dans l'air.

En ces temps plus pacifiques, la violence n'était pas la bienvenue. Elle était vue comme une faiblesse, et non comme une solution. De génération en génération, le néocortex mit en place de meilleures connexions avec les autres parties du cerveau. Pour la première fois, l'humanité apprit à se connaître.

Ces peuples itinérants se considéraient comme étant en vacances. Telles sont les voies de Gaia quand elle travaille pour l'évolution. Ils prenaient plaisir à faire exactement ce qu'il fallait pour améliorer encore l'espèce, et ceux qui excellaient à ce sport auraient des enfants qui battraient leur record.

Ils recherchaient par-dessus tout les structures profondes de la conscience humaine. Tout en essayant d'identifier les lignes directrices qui avaient jusqu'alors donné forme à l'histoire de leur espèce, ils trouvaient une aide dans les événements d'Helliconia. Les archives relatant l'histoire de la Terre avant l'holocauste avaient été presque entièrement détruites, mais on estimait généralement qu'Helliconia présentait dans sa population une juste ressemblance avec les structures profondes qui avaient jadis prévalu sur Terre.

Ces terriens qui avaient si fort craint la violence de leur propre nature, qui s'étaient emmurés eux-mêmes dans leurs clôtures, leurs armements et leurs lois impitoyables – pensait-on – ne différaient pas grandement du jeune homme perturbé qui avait tué son père. L'agression et le meurtre étaient une échappatoire à la souffrance : à la longue, la planète tout entière avait été assassinée par ses propres fils.

Sur Helliconia, rares étaient ceux qui n'avaient jamais entendu parler de la Grande Roue, mais plus rares encore ceux qui l'avaient visitée. Et nul ne l'avait vue en entier.

La Grande Roue était tout entière enfouie au cœur du Mont Kharnabhar. Les Architectes l'avaient bâtie, et personne après eux n'avait seulement tenté d'égaler leur œuvre.

On ne savait rien des Architectes de Kharnabhar, mais une chose était certaine : c'étaient des dévots. Ils avaient cru que la foi pouvait déplacer les mondes. Ils s'étaient attelés à la tâche de construire une machine de pierre qui pourrait haler Helliconia à travers les ténèbres et le froid jusqu'à ce que la planète soit de nouveau amarrée dans la bienveillante chaleur de Dieu l'Azoiaxique. Jusqu'à présent la machine avait toujours bien fonctionné.

Elle était alimentée par la foi, et la foi était dans le cœur des hommes.

La façon dont on entrait dans la Roue était restée inchangée au cours des âges. Après une cérémonie préliminaire qui se tenait aux

portes du tunnel, on menait le nouveau venu à une large volée de marches qui s'incurvait vers le centre de la montagne. Des brûleurs à biogaz éclairaient le chemin. Au bas des marches se trouvait une salle en forme d'entonnoir dont le mur du fond était une section de la Roue elle-même. Le néophyte était alors invité ou traîné, selon son état d'esprit, à l'intérieur de la cellule de la Roue qui s'y trouvait à ce moment-là. Au bout d'un moment, et dans une secousse, la Roue se mettait à tourner et, lentement, le pan rocheux venait dissimuler à la vue de l'occupant le spectacle du monde extérieur. Puis le monde disparaissait. Le néophyte était désormais seul – si l'on exceptait les occupants des cellules voisines, qui resteraient invisibles pendant toute la durée de son séjour dans la Roue.

Luterin Shokerandit ressemblait assez à ces visiteurs de la Roue. D'autres avant lui avaient cherché refuge ici. Parmi eux il y avait eu des saints mais aussi des pécheurs.

À l'origine, l'Église avait suivi le plan des Architectes. On n'avait jamais manqué de volontaires pour prendre place dans la Grande Roue et l'amener à travers le firmament jusqu'à son juste port d'attache, aux côtés de Freyr. Mais lorsque revinrent les longs siècles de lumière et que Sibornal fut à nouveau inondé de chaleur, la foi faiblit. Il devint plus difficile d'attirer les fidèles et de les persuader de rallier les ténèbres.

Si l'État n'était pas intervenu pour venir au secours de l'Église, la Roue se serait immobilisée. Il avait envoyé ses criminels à Kharnabhar purger leur peine dans la Roue et, terrés au creux du roc, traîner leur monde et se traîner eux-mêmes vers la rémission. Ainsi était née l'étroite collaboration entre l'Église et l'État qui avait fait la force de Sibornal pendant plus de Grandes Années qu'on ne pouvait se rappeler.

Durant l'été et tout au long du paresseux automne, la Roue était mue autant par les malfaiteurs que par les prêtres. Ce n'était que lorsque la vie se faisait plus rude, que la neige se mettait à tomber et que les récoltes périclitaient que la foi ancestrale reprenait de la vigueur. Alors les dévots revenaient, suppliant qu'on leur accorde une place parmi les justes. Quant aux criminels, on en faisait des marins ou des soldats, ou bien on les jetait sans cérémonie dans la Baie de la Persécution.

Père père quelles sont ces sources

Le roc si rouge et chaud comme un front

Moi si fiévreux dans les rudes et rouges ténèbres

Es-tu là-haut au-dessous de moi

Attendant de ne pas mourir Ô mort

Ses énergies Tu cries derrière les murs

*De mon existence à mes côtés Les lumières passent
Passent et disparaissent et moi dans le roc
Ronflant et moi je m'injurie Cette chose
En esprit je ne l'ai point faite mais soudain
Avec ton couteau tranchant notre artère
C'était je le jure notre artère mutuelle
Cet endroit de terreur hurlante
Où je saignerai à jamais comme la lave
Qui souille le rude et rouge roc des ténèbres*

Ses pensées défilaient dans sa tête en formant de curieux motifs, et il lui semblait qu'elles ne cesseraient jamais. Pour l'âme ensevelie le temps était mesuré par le long grincement de la pierre glissant contre la pierre et par des gémissements hideux. Peu à peu, ces gémissements retinrent son attention. Les écoutant, son esprit devint plus calme.

Il n'était pas sûr de savoir où il se trouvait. Il s'imaginait couché dans la stalle souterraine d'une immense bête blessée. Sur le point de mourir la bête le cherchait encore, regardant çà et là. Quand elle le trouverait elle s'abattrait sur lui et l'écraserait dans sa propre agonie.

Il reprit enfin ses esprits. C'était le vent qu'il entendait, le vent qui s'infiltrait dans les interstices de la Roue, engendrant un chœur de gémissements. Le grincement était dû au mouvement de la Roue.

Luterin s'assit. Non seulement les prêtres de la Roue l'avaient laissé entrer, le sauvant ainsi des vengeurs de son père, mais ils l'avaient en plus absous de tous ses péchés avant de le guider vers son aube. Tel était l'usage. Les hommes qu'on emprisonnait avec leurs péchés tendaient généralement à devenir fous.

Il se mit sur pied, la tête emplie de son terrible méfait. Il contempla avec horreur sa main droite, et la tache de sang qui souillait sa manche.

La nourriture arriva. Il l'entendit dégringoler le long d'un puits creusé dans le roc au-dessus de sa tête. Elle consistait en une miche de pain, un fromage, et un morceau de ce qui pouvait être du sacapic rôti enveloppé dans un linge. C'était donc l'aurore de Batalix à l'extérieur. Bientôt viendrait le petit hiver, et Batalix ne se montrerait plus pendant plusieurs décimes. Mais cela ne faisait que peu de différence quand on était enfermé dans les entrailles du Mont Kharnabhar. Tout en mâchant une bouchée de pain, il se mit à arpenter sa cellule avec l'attention de celui qui sait qu'un réduit va désormais contenir toute sa vie.

Les Architectes de Kharnabhar avaient conçu toutes leurs mesures pour correspondre d'une manière ou d'une autre aux phénomènes astronomiques qui régissaient la vie d'Helliconia. La hauteur de la cellule était de 240 centimètres, qui se rapportaient aux six semaines

contenues dans un décime, multipliées par les quarante minutes contenues dans une heure, ou à cinq fois six semaines multipliées par les huit jours de la semaine.

La largeur de la cellule, à son extrémité extérieure, était 2,50 mètres – 250 centimètres, correspondant aux dix décimes d'une petite année multipliés par le nombre d'heures de la journée.

La profondeur de la cellule était de 480 centimètres, correspondant au nombre de jours d'une petite année.

Contre un mur se trouvait un banc, qui constituait tout le mobilier de la cellule. Au-dessus du banc débouchait le puits qu'empruntaient les provisions. À l'autre bout, l'ouverture qui faisait office de latrines. Les déchets tombaient dans un tuyau aboutissant aux fosses à biogaz qui se trouvaient sous la Roue et qui, alimentées en outre par les déchets animaux et végétaux du monastère construit au-dessus de la Roue, fournissaient à celle-ci son éclairage au méthane.

La cellule de Luterin était séparée de ses voisines par des murs épais de 0,64159 mètre – nombre qui, ajouté à la largeur de la cellule, donnait la valeur de pi. Assis sur le banc, le dos contre la paroi, il observa le mur qui se trouvait à sa gauche. Il était fait de roc massif et immobile, et formait le quatrième mur de la cellule, ne laissant qu'un mince interstice entre celle-ci et ses voisines de Roue. Creusées dans le roc se trouvaient deux séries de renforcements la plus haute contenait les brûleurs à biogaz qui alimentaient les cellules en lumière et en chaleur et, à des intervalles deux fois plus nombreux, la plus basse renfermait des longueurs de chaîne solidement maintenues en place.

Continuant de mâcher son pain, Luterin gagna le mur extérieur et souleva les lourds maillons de la chaîne. Ils paraissaient transpirer dans ses mains. Il les laissa retomber ; la chaîne revint se loger dans son étroite alcôve. Elle comportait dix maillons, chacun représentant une petite année.

Il resta immobile, le regard rivé sur la chaîne. Par-delà l'horreur de son crime, une autre croissait, celle de l'emprisonnement. Par ces dix maillons il lui fallait déplacer la Grande Roue dans l'espace.

Il n'avait pas encore pris son tour. Il n'avait aucune idée du temps qu'avait duré son délire, lorsque les mots traversaient son esprit comme des oiseaux sillonnant le ciel. Il ne se rappelait que le son strident des trompettes des moines, quelque part au-dessus de la Roue, et puis les vacillements de la Roue autour de son axe horizontal, qui se poursuivirent pendant la moitié d'une journée.

La vue du mur extérieur effraya Luterin. Le jour viendrait où il verrait les choses d'un autre œil. Ce mur était le seul élément variable de son environnement. Ses marques constituaient une carte du voyage ; par ces excoriations, le prisonnier averti pouvait dresser la carte du chemin parcouru à travers le granit et le temps.

Les murs qui formaient la cellule proprement dite, ses murs permanents, avaient été soigneusement gravés par ses précédents occupants. Des portraits de saints côtoyant des dessins d'organes génitaux témoignaient de la diversité de ceux-ci. Il y avait là des poèmes, des calendriers, des confessions, des calculs, des diagrammes. Pas un pouce n'était épargné. Les murs conservaient la trace fossilisée d'esprits depuis longtemps défunts. C'étaient des palimpsestes de souffrance et d'espoir.

On y lisait des slogans révolutionnaires. Il y en avait un gravé par-dessus une fervente prière adressée à un dieu du nom d'Akha. Beaucoup d'inscriptions anciennes étaient recouvertes par de plus récentes, de la même façon qu'une génération oblitère celle qui l'a précédée. Quelques-unes des plus vieilles, bien qu'à demi effacées, restaient lisibles et délicatement ouvrees. Certaines s'exprimaient en un lettrage oublié depuis longtemps.

Dans une des plus effacées et des plus élaborées aussi, Luterin déchiffra les caractéristiques fondamentales de la Roue. Il s'agissait là de nombres qui avaient un pouvoir sur tous ceux qui y étaient incarcérés.

La Roue pouvait être plus exactement qualifiée d'anneau tournant autour d'une grande figure centrale en granit.

Cet anneau était constamment à 6,60 mètres du sol, ou douze fois cinquante-cinq, ce qui était la latitude nord de la Roue. En comptant sa base, son épaisseur était de 13,19 mètres, 1319 étant l'année du crépuscule de Freyr, ou Myrkwyr, à la latitude de cinquante-cinq degrés nord, en comptabilisant les années à partir de l'année nadir de l'aphélie. Le diamètre de la Roue était de 1 825 mètres, le nombre de petites années contenues dans une Grande Année. Et 1 825 était aussi le nombre des cellules enchâssées dans la face externe de la Roue.

À côté de cette numération se trouvait, intacte, une figure gravée de manière très complexe. Elle représentait la Roue dans ses justes proportions, sertie dans le roc. Au-dessus d'elle on voyait la caverne, assez grande pour permettre aux résidents du monastère d'aller et venir sur la partie supérieure de la Roue et d'y laisser tomber les provisions destinées aux prisonniers. On n'accédait à la caverne que par le Monastère de Bambekk, qui s'accrochait au flanc du Mont Kharnabhar juste au-dessus de la Roue ensevelie.

De toute évidence, celui qui avait gravé cette figure était bien informé. Était également dessinée la rivière souterraine qui coulait sous la Roue et aidait ses révolutions. D'autres lignes schématiques établissaient des rapports entre le centre de la Roue et Freyr et Batalix, ainsi que les constellations des dix signes du zodiaque – la Chauve-Souris, le Boeuf de Wutra, le Noyau, la Blessure de Nuit, la Nef d'Or et les autres.

« Abro Hakmo Astab ! » s'écria Luterin, prononçant pour la première fois de sa vie le juron interdit. Il détestait ces connexions hypothétiques. Elles mentaient. Il n'y avait point de connexions. Il n'y avait que lui, enchâssé dans le roc, pas mieux loti qu'un diaphe. Il se jeta sur le banc.

Il proféra de nouveau le juron. Faisant désormais partie des damnés, il en avait le droit.

Plus la lumière était faible, plus les bruits étaient forts. Luterin présuma que les autres occupants de la Roue dormaient lorsqu'elle était immobile. Lui-même était éveillé et promenait distraitement son regard tout autour du compartiment lugubre qu'il occupait.

Son approvisionnement en eau coulait dans une dépression du rocher au pied du banc. Le bruit des gouttes et de leurs éclaboussures retentissait tout près de sa tête, aussi régulièrement que le tic-tac d'une horloge.

Plus grave était le son de l'eau qui courait sous le plancher mobile. C'étaient des bruits nonchalants, qui ressemblaient au monologue continu de l'ivresse. Luterin les trouvait apaisants.

D'autres bruits d'eau – plie, ploc – venaient de plus loin et lui rappelaient le monde du dehors, la nature, la liberté, la chasse. Il se voyait errant en liberté au milieu des forêts de caspiarns. Mais l'illusion ne se maintenait pas longtemps. Toujours et encore revenait le visage de son père à l'agonie. Ruisseaux, cascades et torrents cédaient bientôt la place au sang.

Sa léthargie ne se dissipa que le jour où, ouvrant son ballot journalier de nourriture, il trouva dedans un message.

Il tint le morceau de papier sous la flamme bleutée encastrée dans le mur extérieur et lut. En toutes petites lettres quelqu'un avait écrit : « Ici tout va bien. Affectueusement. »

Il n'y avait pas de signature, pas même d'initiales. Sa mère ? Toress Lahl ? Insil ? L'un de ses amis ?

Le fait même que le message soit anonyme était encourageant. Quelqu'un au-dehors lui voulait du bien et pouvait – ne serait-ce qu'occasionnellement – communiquer avec lui.

Ce jour-là, lorsque retentirent les trompettes, il fit un bond et saisit la chaîne qui pendait dans son alcôve, le long du mur extérieur. Calant ses pieds contre la paroi intérieure, il tira de toutes ses forces sur la chaîne – sa cellule bougea – la Roue bougea.

Il tira à nouveau, et le mouvement se fit plus nettement sentir. Il gagna quelques centimètres.

« Tirez, mais tirez donc, espèce de tire-au-flanc ! » cria-t-il.

Le chant encourageant des trompettes retentissait à intervalles réguliers pendant douze heures et demie puis se taisait pendant une période équivalente. Au bout d'une journée de travail, Luterin avait

avancé de cent dix-neuf centimètres, presque la moitié de la largeur de sa cellule. La flamme qui l'éclairait était maintenant tout près du mur de séparation. Encore un jour et elle s'éclipserait – passerait dans la cellule voisine – et une autre ferait son apparition.

La masse à déplacer pesait un million deux cent quatre-vingt-quatre mille cinq cent cinquante et une tonnes et cent trente-sept : voilà le fardeau qu'avait placé la sainteté sur les habitants de la Roue. Il semblait que ce fût un travail purement physique mais, les jours passant, Luterin devait s'apercevoir qu'il s'agissait surtout d'une tâche spirituelle ; il lui paraîtrait alors de plus en plus évident qu'il y avait bien un rapport entre son cœur, la Roue elle-même, et Freyr, Batalix et les lointaines constellations. La conviction s'insinuerait en lui que la Roue ne contenait pas seulement de la misère mais aussi – comme le prétendait la légende – le commencement de la sagesse.

« Tirez ! » cria-t-il encore. « Tirez, saints et damnés ! »

Dès lors il devint fanatique, sautant impatiemment de sa couchette dès que résonnaient les bugles. Il maudissait ceux qui, dans son imagination, ne s'attelaient pas aussi vite que lui à la tâche. Il maudissait ceux qui ne touchaient pas à leur chaîne, comme lui-même l'avait fait. Il ne pouvait comprendre pourquoi les périodes de travail ne duraient pas plus longtemps.

La nuit – mais il n'existait rien d'autre ici – Luterin s'endormait la tête pleine de l'image de cette Roue meulant lentement les vies humaines. La Roue tournait chaque jour, comme au temps où les Architectes l'avaient inaugurée.

Elle tournait autour d'une ironie cruelle. Les captifs, nichés comme des larves, chacun dans sa cellule, autour du périmètre de la Roue, étaient forcés de se propulser à l'intérieur du cœur de la montagne de granit. Ce n'était qu'en se soumettant à ce cruel voyage par une collaboration active qu'il devenait possible d'émerger. Ce n'était qu'à travers cette collaboration qu'il devenait possible de faire accomplir à la Roue la révolution qui signifiait la liberté. Et ce n'était qu'en plongeant dans les entrailles de la montagne qu'il devenait possible de faire naître un homme libre.

« Tirez, tirez ! » criait Luterin en bandant tous ses muscles. Il pensait aux mille huit cent vingt-quatre autres captifs qui tous devaient tirer si tous voulaient un jour s'échapper.

Il ignorait quelles crises éclataient au-dehors. Il ne savait rien de la réaction en chaîne qu'il avait déclenchée. Il ne savait pas qui était mort et qui vivait. De plus en plus, comme passaient les décimes, son esprit s'emplissait de haine pour ceux des prisonniers – malades ou peut-être même morts – qui ne tiraient pas de tout leur cœur. Il avait l'impression de porter à lui seul, sur ses épaules, tout le poids du roc, de hisser à lui seul la Roue, à travers son firmament de granit, vers la

lumière.

Les décimes passèrent, puis les petites années. Seules changeaient les égratignures sur le mur extérieur. À part cela, rien ne changeait jamais.

L'uniformité eut raison de son jeune cerveau. Il devint sombre, résigné. Il ne se levait plus toujours lorsque les trompettes des prêtres faisaient entendre au-dessus de sa tête leur son atténué par l'épaisseur du plafond.

Luterin pensait moins à son père. Il assumait sa culpabilité en se disant que son père s'était de son côté senti tellement coupable qu'il avait, pour le tenter, offert à son fils le couteau qui devait le tuer. Ce visage perpétuellement luisant de sébum avait été le visage du désespoir.

Il lui fallut longtemps avant d'envisager sérieusement la possibilité de rendre visite à son père en se servant du pauk, mais cette idée l'obsédait et un jour, après deux années d'incarcération, Luterin alla s'étendre sur sa couchette. Il connaissait à peine le procédé. Peu à peu l'état de pauk l'envahit et il se mit à descendre, sombrant dans des ténèbres bien plus grandes que celles qui noyaient l'intérieur de la montagne.

Jamais il n'avait sondé le monde mélancolique des diaphes, où tous ceux qui avaient vécu et ne vivaient plus dérivait lentement jusqu'au non-être à travers de terribles silences. Il se trouva complètement désorienté. Tout d'abord il fut incapable de descendre, puis il fut incapable de freiner sa chute. Il descendit vers les pâles étincelles qui, tout en bas, clignotaient comme des étoiles et composaient un motif uniforme et statique qui n'était possible que dans les régions de la mort.

La barque de son âme filait lentement, scrutant aveuglément les rangées de radiés qui jalonnaient le chemin du Foyer Originel. Vus de près, les diaphes ressemblaient à des volailles flambées qu'on aurait suspendues pour les mettre à sécher. À travers leurs cages thoraciques, leurs ventres transparents, on voyait des particules tourner comme des mouches dans une bouteille. Des orbites creuses de leur tête sommaire s'échappaient des étincelles. Suivant une direction que nulle boussole n'aurait su indiquer, l'âme de Luterin flotta jusqu'au diaphe de Lobanster Shokerandit.

« Père, vous n'avez qu'un mot à dire et je m'en irai, moi qui vous ai le mieux aimé et par qui vous avez le plus souffert. »

« Luterin, Luterin, dans cet endroit où j'attends de tomber vers le néant, mon seul espoir était de te revoir. Quel spectacle pourrait être plus cher à mes yeux ? Comment fais-tu ton chemin, mon enfant, parmi ceux qui ont encore à subir le temps de la mortalité ? » Ce dernier mot fut ponctué d'une gerbe d'étincelles.

« Père, ne vous enquérez point de moi. Parlez de vous. Mes pensées ne cessent de revenir au crime que j'ai commis, hanté que je suis par ces terribles moments en cette cour fatale. »

« Il faut te pardonner à toi-même comme je t'ai pardonné lorsque je suis arrivé ici. Nous appartenions à des générations différentes, ton esprit ne s'était pas encore tout à fait formé, tu n'étais pas comme moi en mesure de voir loin dans les affaires humaines. Tu obéissais tout comme moi à un principe, et il y a de l'honneur en cela. »

« Je n'avais pas l'intention de vous tuer, mon père bien-aimé – mais seulement l'Oligarque. »

« L'Oligarque ne peut mourir. Il est toujours remplacé. »

Lorsque parlait le diaphe : un nuage de particules faiblement lumineuses surgissait de la cavité qui avait été sa bouche. Elles restaient un instant en suspension puis s'éteignaient lentement, comme des flocons de neige sur de la poussière de charbon.

La figure de Lobanster expliqua qu'il avait endossé les responsabilités de l'Oligarque parce qu'il croyait qu'il y avait en Sibornal des valeurs qui méritaient d'être préservées. Longtemps il parla de ces valeurs, et plus d'une fois son discours s'égara.

Il raconta comment il avait caché à sa famille la responsabilité qui était la sienne. Ses chasses n'étaient point des chasses. Quelque part dans la solitude des montagnes, il avait une retraite secrète où l'on gardait ses chiens tandis qu'accompagné d'une modeste escorte il se rendait à Askitosh. Il reprenait les chiens au retour. Un jour son fils aîné les avait découverts et avait reconstitué la vérité. Plutôt que de révéler sa trouvaille, Favin avait préféré se jeter dans un précipice.

« Tu imagines sans mal ce que fut ma douleur, mon fils. Je suis plus heureux ici, en sécurité dans l'obsidienne, sachant que rien de tout cela ne viendra plus me blesser dans ma chair ou dans mon esprit. »

Par cette éloquence l'âme du fils était vaincue, mais non convaincue.

« Pourquoi ne pas vous être confié à moi, Père ? »

« Je t'ai laissé deviner la vérité lorsque j'ai jugé que le moment était venu. Il faut arrêter la peste, il faut que les gens apprennent à obéir. Sinon, la civilisation sombrera et cédera sous les coups de plusieurs siècles de froid. C'est grâce à cette seule conviction que j'ai pu persévérer dans ma tâche. »

« Père respecté, comment peut-on parler au nom de la civilisation lorsqu'on a sur les mains le sang de milliers d'hommes ? »

« Ils sont là, avec moi, les hommes d'Asperamanka. Crois-tu qu'ils aient la moindre récrimination à me faire ? Ainsi que ton frère, qui est là aussi ? »

L'âme émit l'équivalent d'un cri. « Les choses sont différentes

après la mort. Il n'y a pas vraiment de sentiments, seulement une espèce de bienveillance. »

« Mais que dire de cette guerre que vous avez engagée contre nos voisins de Bribahr, lorsque fut détruite l'antique cité de Rattagon ? N'est-ce pas là pure cruauté ? »

« Seulement si l'on considère que nécessité et cruauté sont une seule et même chose. Le moyen le plus rapide pour moi de rejoindre Askitosh était de prendre à l'ouest à Noonat et de descendre le fleuve bribahrien, le Jerddal – qui est bien plus propre à la navigation que notre capricieux Venj. J'arrivais ainsi du côté où m'attendaient des bateaux, et où je ne risquais pas, comme à Rivenjk, d'être reconnu. Comprends-tu, mon fils ? Je ne te parle ainsi que pour la paix de ton âme.

« Il importe que l'Oligarque reste anonyme. Cela diminue le risque d'assassinat et de jalousies entre nations. Mais il advint qu'un groupe de nobles rattagonais me reconnut un jour. Étant donné l'hostilité qui règne entre nos deux contrées, ils projetèrent de me supprimer. Par légitime défense, c'est moi qui les ai supprimés. Et tu devras faire de même, mon fils bien-aimé, lorsque ton tour viendra. Il faut te protéger toi-même, et chérir ta personne. »

« Jamais, Père. »

« Eh bien », dit avec indulgence l'ombre miroitante, « tu as encore le temps de mûrir. »

« Père, vous vous en êtes également pris à l'Église. » L'âme marqua une légère pause, incapable de maîtriser ses sentiments mêlés de respect et de haine à l'égard de cette écharpe de brume qui était son père. « Il faut que je sache – croyez-vous que Dieu écoute jamais, et qu'il parle ? »

Le vide qui avait été bouche répondit sans un mouvement. « Il nous est donné, à nous autres diaphes ici-bas, de voir d'où viennent nos visiteurs. Je sais fort bien, mon fils, que tu viens du saint des saints de notre nation. Et c'est pourquoi je te demande : en ce purgatoire, entends-tu Dieu parler ? As-tu le sentiment qu'il écoute ? »

Sous ces questions se faufilait une espèce de malignité insistante, comme si le désespoir ne pouvait être satisfait qu'en se communiquant à autrui.

« Si je n'avais pas commis ces péchés, peut-être écouterait-il, peut-être parlerait-il. Cela je le crois. »

« S'il y avait un Dieu, mon garçon, ne crois-tu pas que nous, qui attendons ici par milliers, en aurions eu connaissance ? Regarde autour de toi. Il n'y a rien d'autre ici que de l'obsidienne. Dieu est le plus grand mensonge de l'humanité – une protection contre l'amère vérité du monde. »

Pour l'âme, ce fut comme si un puissant courant l'entraînait vers

un endroit inconnu, et elle se sentit sur le point de suffoquer.

« Père, je dois partir. »

« Viens plus près, que je t'embrasse. »

Habitué à obéir, Luterin flotta vers la cage thoracique défoncée de son père. Il allait tendre la main en un geste affectueux lorsqu'une forte pluie de particules jaillit du diaphe et vint l'envelopper de ses feux. Il s'écarta prestement. Les lueurs s'éteignirent. Il se souvint juste à temps des histoires qu'on racontait sur les diaphes qui, malgré leur résignation à la mort, se saisissaient de l'âme d'un vivant et tentaient de changer de place avec elle.

Une fois de plus, il émit des protestations d'affection et s'éleva longuement à travers l'obsidienne jusqu'à ce que la foule des diaphes et des radiés se réduise à un champ d'étoiles de plus en plus restreint. Il réintégra son corps prostré dans sa cellule et redevint peu à peu conscient de sa propre chaleur.

Il restait encore huit années avant que sa cellule parvienne à la sortie, trois années avant d'avoir accompli une demi-révolution dans la montagne des douleurs.

Le cadre ne variait jamais, mais le dégoût que Luterin avait de lui-même se dissipa et ses pensées prirent une autre coloration. Il se mit à méditer sur les dissensions qui étaient apparues entre l'Église et l'État. En supposant que ces divisions s'aggravent, que pour une raison ou pour une autre s'interrompe le recrutement de la Roue, et que ceux qui étaient là pour dix ans soient libérés à la fin de leur peine mais non remplacés... la Roue tournerait alors de moins en moins vite. Il n'y aurait plus assez d'hommes pour la faire avancer. Et alors, malgré toutes les trompettes du monde, la Roue s'arrêterait. Il serait enterré vivant au plus profond de la montagne. Il n'y aurait pas d'issue.

Cette idée le poursuivait comme la mouche à rayures jaunes le flambreg, jusque dans son sommeil. Il ne doutait pas qu'elle poursuivait plus d'un autre prisonnier. Bien sûr, jamais la Roue ne s'était arrêtée depuis les temps reculés où les Architectes avaient achevé leur œuvre ; mais le passé ne pouvait garantir le futur. Il vivait dans une expectative qui n'était presque plus de la vie, et songeait résigné au vieux dicton qui disait qu'un Sibornalien travaille à vie, se marie à vie, et se languit de la vie. N'eût été la clause de mariage, il aurait juré que ce proverbe était né dans la Roue.

Il était tourmenté par l'absence de femmes autant que par le manque de camarades masculins. Il tenta bien de communiquer à travers le roc avec son plus proche compagnon d'infortune, mais ne reçut jamais de réponse. Il n'eut plus jamais de message de l'extérieur. Il cessa d'espérer. On l'avait oublié.

Au cours des périodes de travail comme pendant les moments de silence, une énigme venait le hanter. Des mille huit cent vingt-cinq

cellules que comptait la Roue, seules deux avaient simultanément accès au monde extérieur : la cellule par laquelle on entraît et celle, adjacente, par laquelle on sortait. Comment la Roue pouvait-elle donc recevoir son content de pèlerins ? Comment les géants qui avaient érigé la machine l'avaient-ils mise en mouvement ?

Il se torturait à échafauder des hypothèses à base de cordes, d'aussières, de poulies et de rivières souterraines qui, bouillonnantes, faisait de la Roue une roue à aubes. Mais il ne put jamais résoudre cette énigme de manière satisfaisante.

La montagne sacrée maintenait prisonniers jusqu'aux processus mêmes de la pensée.

De temps à autre un dos-rond entreprenait de traverser le plancher de sa cellule. Il l'attrapait joyeusement, le prenait doucement dans ses mains et contemplait les pattes fragiles de l'animal qui se débattait pour recouvrer sa liberté. Les dos-ronds savaient ce que c'était que la liberté, et s'intéressaient autant que lui à la question. Infiniment plus complexes, les humains étaient moins unanimes.

Quelle souffrance transcendante faisait que les hommes s'emprisonnaient eux-mêmes pour une grande partie de leur vie dans la Grande Roue ? Était-ce vraiment là la voie de la compréhension de soi ?

Il se demandait si le dos-rond se comprenait lui-même. Ses efforts pour s'identifier à la minuscule créature dans l'espoir de récupérer une petite fraction de sa liberté lui laissaient un sentiment de malaise. Il restait des heures allongé sur le plancher de sa cellule à regarder bouger de toutes petites choses, des fourmis blanches, des vers microscopiques. Il surprenait parfois des rats et des souris aux yeux roses qui l'observaient. Si je venais à mourir, songeait-il, ceux-là seraient mes seuls témoins. Les laissés-pour-compte.

Beaucoup d'hommes avaient dû mourir dans les entrailles de la Roue. Certains s'y étaient enfermés par choix, comme on choisit le célibat. Ils avaient peut-être été motivés par le besoin de se réfugier dans une perpétuelle uniformité, de fuir l'agitation de ce monde dont les astronomes disaient, s'il les comprenait bien, qu'elle faisait partie intégrante de la grande agitation cosmique.

Mais pour lui, la perpétuelle uniformité de la cellule était une sorte de mort. Il n'y avait pas eu de veille, il n'y aurait pas de lendemain. Son âme luttait contre l'anéantissement de son esprit.

Et puis les trompettes du jour résonnaient, et il se levait tant bien que mal, se jetait sur le mur extérieur et agrippait la chaîne la plus proche. Haler la roue dans sa gangue de roc était la seule activité chargée de sens qui lui restât. La machine faisait, au rythme de cent dix-neuf centimètres par jour, avancer dans l'ombre ses occupants.

Il ne sombra plus jamais dans le pauk. Mais sa visite au diaphe de

son père l'avait soulagé du fardeau de la culpabilité. Il s'aperçut un jour qu'il avait cessé de penser à son père ; ou bien, s'il y pensait encore, c'était pour revoir les crachotements d'étincelles du monde qui était au-delà de la mortalité.

Le père qui avait été réel, le brave chasseur qui traquait constamment le gibier dans la sauvage forêt de caspiarns en compagnie de ses vaillants compagnons, celui-là était perdu, n'avait jamais existé. À sa place se trouvait un homme qui – en lieu et place de cette existence libre – avait choisi de s'incarcérer lui-même à Givremont, dans le château d'ardoise d'Askitosh.

Il y avait de curieuses analogies entre la vie du défunt et celle de Luterin. Luterin aussi avait choisi de s'enfermer.

Pour la troisième fois, sa vie s'était arrêtée. Après l'année de sa paralysie, au seuil de l'âge adulte, il y avait eu le hiatus de la Mort Grasse et la métamorphose qui l'accompagnait, et maintenant ceci. Cesserait-il enfin un jour d'être ce qu'Harbin Fashnalgid appelait « une créature du système » ? Une ultime métamorphose était-elle encore à venir ?

Restait à prouver qu'il fût capable de se débarrasser de l'influence de son père. Ce dernier avait été à la fois le centre du système et sa victime, et avec lui sa famille. Luterin songea à sa mère, prisonnière à jamais de la demeure familiale : autant être dans la Roue.

Avec les années, l'image de Toress Lahl devint floue. Le rayonnement de sa présence décrut. Devenant esclave elle n'était pas devenue davantage que cela ; comme le lui avait fait remarquer sa mère, son dévouement était celui de l'esclave, rien de plus, un dévouement centré sur elle-même, sur son propre intérêt, et ne venant pas du cœur. Sans statut social – on disait que les esclaves étaient morts pour la société – il n'y avait de mouvements du cœur que tactiques. Il croyait comprendre qu'un esclave ne pouvait avoir que de la haine pour son maître.

Au fur et à mesure que passaient les décimes et les centimètres, c'était Insil qui rayonnait le plus. Emprisonnée dans sa propre maison, ensevelie dans sa propre famille, elle portait en elle l'étincelle de la rébellion ; son cœur battait fort sous ses habits de velours. Il lui parlait dans le noir. Elle lui répondait toujours d'un ton moqueur, stigmatisant son respect aveugle des conventions. Et pourtant, il était rassuré par son intérêt pour lui et par la vision qu'elle avait du monde.

Et chaque fois que les trompettes sonnaient, il tirait sur sa chaîne.

Bien loin au-dessus de la Grande Roue évoluait une structure qui lui ressemblait sous certains aspects. Le bon fonctionnement de la Station d'Observation Terrienne Avernus reposait également sur la foi.

Or cette foi était venue à manquer. Des sociétés matriarcales présidaient aux destinées de quelques petits groupes d'êtres désormais voués corps et âme à l'interprétation

spirituelle de personnalités multiples. Ces aberrations géantes qu'étaient les « zizipantins » avaient été mises à mort en grande pompe – et souvent par des moyens aberrants. Mais leur répulsion pour tout ce qui était mécanique ou technologique avait fait des tribus autant de proies faciles pour un eudémonisme dans lequel prédominait le motif sexuel.

Les genres devinrent inextricables. Enfants, les individus adoptaient à la fois des personnalités féminines et masculines, jusqu'à cinq de chaque. Ces personnalités multiples pouvaient rester à jamais étrangères les unes aux autres, parler des dialectes différents, mener des styles de vie opposés. Ou elles entraient violemment en conflit, ou elles s'énamouraient follement les unes des autres.

Certaines mouraient tandis que survivait celle qui leur avait donné le jour.

La désintégration générale s'installa progressivement, comme si le codage génétique dont dépend l'hérédité s'était lui aussi brouillé.

Une population décroissante continuait à se livrer à ces jeux complexes, mais la fin était dans l'air. Les systèmes automatiques tombaient en panne. Les sondes programmées pour réparer les circuits défectueux n'étaient plus bonnes qu'à s'occuper de la régénération, et la régénération exigeait une supervision humaine qui n'était plus assurée.

Les signaux renvoyés à la Terre se firent plus partiels, moins bien coordonnés. Bientôt ils cesseraient tout à fait. Cela ne prendrait que quelques générations.

UNE INNOCENCE FATALE

Dans l'hémisphère Nord de la Terre, c'était l'été d'une année qu'on aurait jadis datée 7583.

Un petit groupe d'amants voyageait dans une chambre qui se mouvait lentement. D'autres chambres se déplaçaient non loin de là, à un rythme tout aussi paisible. Ils déambulaient devant un géonaute de la taille d'une montagne. Le géonaute traversait les tropiques.

De temps à autre un des amants descendait de la chambre pour passer dans une autre. Soixante-dix chambres étaient regroupées autour du géonaute. Celui-ci n'allait pas tarder à se répliquer.

Un certain Trockern était en train de parler, comme il aimait à le faire l'après-midi, lorsque s'achevait la séance matinale de repensée. Comme les autres hommes et femmes présents, Trockern ne portait pour tout vêtement qu'un léger voile de gaze sur la tête.

C'était un homme à la silhouette mince et au teint olivâtre qui avait de beaux traits et ne pouvait s'empêcher de sourire, même quand il parlait sérieusement.

« Si j'ai bien recueilli les fruits de la repensée de ce matin, alors les peuples étranges qui vivaient avant la guerre atomique n'avaient pas compris ce qui nous paraît maintenant évident. Ils ne s'étaient pas suffisamment développés pour échapper à l'emprise de cette espèce de possessivité territoriale qui gouverne encore aujourd'hui les oiseaux et les bêtes. »

Il s'adressait aux deux sœurs, Shoyshal et Ermine, qui partageaient actuellement sa chambre. Elles se ressemblaient beaucoup, mais Shoyshal était d'une plus grande clarté, et c'était toujours elle qu'on remarquait.

« Une partie au moins de l'ancienne race a dénoncé les méfaits de la propriété terrienne », dit Ermine.

« Ceux-là étaient considérés comme des excentriques », dit Trockern. « Écoutez, voici ma théorie, et j'espère que nous pourrons l'explorer : pour l'ancienne race, la propriété était tout. Pour eux, l'amour – même l'amour – était un acte politique. »

« Voilà une généralisation abusive », répliqua Shoyshal. « Il est admis qu'à cette époque, sur la plus grande partie du globe, un des deux sexes dominait l'autre... »

« Le réduisait en esclavage, tu veux dire. »

« Exerçait sa domination sur lui, voilà ce que je veux dire, espèce de pinailleur. Mais il y avait également des sociétés où le sexe était considéré comme une distraction saine et plaisante, sans aucune connotation possessive ou spirituelle, des sociétés où le mot d'ordre était "libération" et... »

Trockern hocha la tête. « Ma chère, tu abondes en mon sens. C'était une minorité en révolte contre l'idéologie dominante, aussi étaient-ils forcés eux aussi de traiter l'amour comme un acte politique. "Libération" et "amour libre" étaient des revendications, donc des mots d'ordre politique. »

« Je ne suis pas certaine qu'ils voyaient les choses ainsi. »

« Ils n'y voyaient pas assez clair pour cela. D'où leur malaise perpétuel. Je crois que même leurs guerres servaient d'exutoire à des situations personnelles délicates... » Voyant que Shoyshal se préparait à discuter sa position, il se hâta de poursuivre : « Oui, je sais, la guerre était également liée au concept de territoire. Le sens de la territorialité s'étendait de la terre à l'individu. On était censé être fier de sa terre natale et se battre pour elle, de la même façon qu'on était censé être fier de son amante et se battre pour elle. Ou son épouse, comme ils disaient. Imagines-tu que je sois fier de toi, que je me batte pour toi ? »

« Est-ce une question purement rhétorique ? » fit Ermine en souriant.

« Ecoute, prenons un exemple. Cette obsession qu'ils avaient de la propriété. L'esclavage était une condition courante sur Terre jusqu'à la fin de la Révolution Industrielle. Et longtemps après cela, en bien des endroits. C'était aussi affreux que les événements d'Helliconia dont nous sommes témoins. L'esclavage vous donnait le pouvoir de posséder une autre personne – fait auquel nous avons aujourd'hui bien du mal à croire. Cela ne nous apporterait que du malheur. Mais nous voyons également combien le propriétaire de l'esclave se rend lui-même esclave. »

Comme Trockern, pour accentuer son propos, élevait à la fois la main gauche et la voix, le vieil homme qui faisait la sieste sur la couchette voisine marmonna d'un ton irrité, renifla, et se retourna sur l'autre flanc.

« Encore une fois, mon ami, il y avait beaucoup de sociétés sans esclaves », dit Shoyshal. « Et beaucoup de sociétés qui abhorraient cette idée. »

« C'est ce qu'elles disaient, mais quand elles le pouvaient elles entretenaient des domestiques, qu'elles maintenaient autant que possible en leur pouvoir. Plus tard, elles employèrent des androïdes. Les sociétés où, officiellement, l'esclavage n'existait pas étaient celles qui désiraient le plus posséder. Posséder, posséder... C'était une forme de folie. »

« Ils n'étaient pas fous », répondit Shoyshal. « Ils étaient différents de nous, c'est tout. Ils nous trouveraient certainement très bizarres. De plus, c'était l'adolescence de l'humanité. J'ai écouté assez souvent tes discours, Trockern, et je ne peux pas dire que je n'y aie pas pris – plus ou moins – plaisir. Mais maintenant tu vas écouter ce que je vais te dire.

« Si nous sommes ici c'est que nous avons eu une chance ahurissante. Oublie la Main de Dieu, à propos de laquelle les Helliconiens continuent de se déchirer. De la chance, c'est tout. Je ne veux pas parler uniquement de la chance qu'une poignée d'êtres humains ait survécu à l'hiver nucléaire – bien que cela en fasse partie. J'entends par chance la série d'accidents cosmiques dont la Terre a été victime. Considère la façon dont les bactéries quasi végétales ont déversé de l'oxygène dans une atmosphère autrement irrespirable. Regarde l'accident qui a voulu que les poissons acquièrent une arête, ou les mammifères un placenta – ce qui est beaucoup plus malin que les œufs – encore que les œufs aient aussi eu leur heure de gloire. Et bien sûr le bombardement qui a modifié les conditions de vie au point que les dinosaures ont disparu, donnant ainsi leur chance aux mammifères. Je pourrais continuer longtemps comme ça. »

« Tu as toujours su faire ça », lui dit sa sœur d'un air à demi admiratif.

« Nos ancêtres de l'humanité adolescente craignaient l'accident, ils craignaient la chance. D'où les dieux, les barrières, le mariage, les armements nucléaires et ainsi de suite. Ce n'est pas la possessivité dont tu parles, mais la peur de l'accident. Qui a fini par leur arriver. Peut-être ce genre de prophéties se réalisent-elles d'elles-mêmes. »

« Plausible. Oui, je suis d'accord, si tu me permets d'ajouter que leur possessivité a pu en soi constituer l'un des symptômes de cette peur de l'accident. »

« Trockern, si nous devons tomber d'accord, je suggère que nous revenions à la question du sexe. » Tous se mirent à rire. On voyait par la fenêtre la ville mobile poursuivre tant bien que mal son chemin sans grâce en buvant l'égonicité des polyèdres blancs.

Ermine passa un bras autour des épaules de sa sœur et lui caressa les cheveux.

« Tu parlais de personnes qui possèdent d'autres personnes ; je suppose que l'ancienne institution du mariage était un peu comme cela. Pourtant l'idée me paraît plutôt romantique. »

« La plupart des choses sordides sont romantiques si on les regarde d'assez loin », répondit Shoyshal. « Tout ce qui est vu à travers la brume... Mais le mariage est l'ultime exemple de l'amour considéré comme geste politique. L'amour lui-même n'était qu'un prétexte, ou au mieux une illusion. »

« Je ne vois pas ce que tu veux dire. Hommes et femmes n'étaient pas obligés de se

marié, non ? »

« D'une certaine façon c'était un acte volontaire, oui, mais il y avait la pression de la société qui vous poussait à vous marier. Une pression quelquefois morale, quelquefois économique. L'homme trouvait quelqu'un pour travailler pour lui et coucher avec lui. La femme trouvait quelqu'un pour gagner de l'argent à sa place. Ils mettaient leur cupidité en commun. »

« C'est affreux ! »

« Toutes ces poses romantiques », poursuivit Shoyshal qui s'amusait franchement, « les enlèvements, les chansons d'amour, cette musique sirupeuse et toute cette littérature si prisée, les suicides à deux, les larmes, les serments – tout cela n'était que parade nuptiale, l'appât qui les attirait dans un piège dont ils ne savaient pas que c'étaient eux qui le tendaient, et eux encore qui y tombaient. »

« Tu nous fais de tout cela un tableau affreusement noir. »

« C'était bien pire encore, Ermine, je t'assure. Pas étonnant que tant de femmes aient opté pour la prostitution. Ce que je veux dire, c'est que le mariage n'était qu'une facette de la lutte pour le pouvoir, avec mari et femme se bagarrant pour obtenir la suprématie sur l'autre. La matraque des hommes, c'étaient les cordons de la bourse ; quant aux femmes, elles avaient une arme secrète entre leurs jambes. »

Tous éclatèrent de rire. Le vieil homme sur la couchette, de son nom Sartorilvrash, se mit à ronfler par mesure de rétorsion.

« Il y a longtemps que la tienne n'est plus secrète », fit Trockern.

Lorsqu'un individu trouvait que la ville s'étendait trop à son goût, il n'était pas difficile de changer de géonaute et de se lancer dans une autre direction. Il y avait beaucoup d'autres villes, d'autres choix. Certains se plaisaient à suivre la course du soleil ; d'autres voyageaient pour le plaisir de traverser des paysages spectaculaires ; d'autres enfin se découvraient un besoin urgent de voir la mer ou le désert. Chaque environnement offrait une expérience d'un genre différent.

Et ces genres étaient d'un autre ordre que ceux qui avaient jadis existé. Plus personne ne réclamait rien. Ces cerveaux agiles avaient enfin réussi à cantonner leurs émotions dans un rôle modeste, subalterne mais non systématiquement consentant, au service de Gaia, esprit de la Terre. Gaia ne cherchait pas à se rendre maîtresse d'eux, à les posséder, comme l'avaient fait autrefois leurs dieux imaginaires. Ils étaient eux-mêmes une partie de cet esprit. Ils avaient une vision. En conséquence, la mort cessa de jouer son rôle ancestral de Grand Inquisiteur des affaires humaines. Elle ne représentait plus qu'une entrée comme une autre dans le grand livre de comptes de Gaia, qui comprenait tous les humains : Gaia était une fosse commune d'où surgissaient constamment de nouveaux apports.

Une autre dimension de cette situation était que les gens se sentaient réellement concernés par ce qui se passait sur Helliconia. De spectateurs, hommes et femmes étaient devenus participants. À mesure que les signaux en provenance de l'Avernus se faisaient plus rares et que les images mouraient dans les auditoriums-coquillages, le lien empathique se trouvait proportionnellement renforcé. En un sens, le genre humain – l'esprit humain – faisait un bond dans l'espace, devenant l'œil du Foyer Originel, et allait prêter main-forte à son frère de la lointaine planète.

Quant à savoir ce qu'il adviendrait de cette extension spirituelle de l'être, c'était une question d'espoir.

En acceptant un rôle qui leur allait comme un gant, les terriens avaient à nouveau pénétré dans le cercle magique de l'être. Ils avaient abjuré leurs anciennes cupidités. Le monde était à eux comme ils étaient au monde.

Comme le jour baissait, Ermine dit : « Parler d'acte politique à propos de l'amour... il faut un certain temps pour s'y habituer. Mais quelle était cette formalité légale à laquelle devaient se plier les gens de cette époque lorsque leur mariage se défaisait ? JandolAnganol est passé par là lui aussi. Ah oui, je crois que cela s'appelait un divorce. C'était une dispute à propos de leurs possessions, n'est-ce pas ? »

« Et de leurs enfants », répondit Shoyshal.

« Cela prouve bien que l'amour était tout embrouillé de politique et d'économie. Ils ne comprenaient pas qu'on n'échappe pas au hasard. C'est l'un des caprices par lesquels Gaia se remet sans cesse à jour. »

Trockern jeta un coup d'œil par la fenêtre et fit un geste en direction du géonaute. « Je ne serais pas surpris que Gaia ait envoyé ces choses pour nous remplacer », dit-il d'un faux air sinistre. « Après tout, les géonautes sont plus beaux et plus fonctionnels que nous – excepté nous trois, bien sûr. »

Tandis que s'allumaient les étoiles, ils descendirent à terre et se mirent à marcher à côté de leur chambre mobile. Ermine prit ses deux compagnons par le bras.

« Nous pouvons nous inspirer d'Helliconia pour juger du nombre de vies humaines qui ont été à cette époque victimes de la territorialité et du désir de posséder l'être aimé. Même si cela devait tuer l'amour. Au moins l'hiver nucléaire aura-t-il libéré notre espèce de cette territorialité-là. Nous nous sommes élevés à un genre de vie meilleur. »

« Je me demande ce qui ne va pas chez nous et que nous ignorons ? » dit Trockern en riant.

« Dans ton cas précis, nous le savons », le taquina Ermine. Il lui mordit l'oreille. À l'intérieur de la chambre, Sartorilvrash remua sur sa couchette et fit entendre un grognement d'approbation ; peut-être ne lui aurait-il pas déplu de mordre le lobe rose de l'oreille d'Ermine ? C'était presque l'heure où il décidait de se réveiller et de profiter de la nuit tropicale.

« À propos », dit Shoyshal en regardant les étoiles, « si ma théorie sur le hasard est de quelque manière correcte, elle pourrait expliquer pourquoi l'ancienne race n'a jamais trouvé là-haut d'autres formes de vie que sur Helliconia. Helliconia et la Terre ont eu de la chance. Nous étions prédisposés à l'accident, tandis que sur les autres planètes tout s'est déroulé selon quelque plan géophysique. Résultat, rien n'est arrivé. Il n'y avait pas d'histoire à raconter. »

Ils s'arrêtèrent pour contempler les distances infinies du ciel.

Trockern laissa échapper un soupir. « Regarder la galaxie me cause toujours un bonheur intense. Toujours. D'une part les étoiles me remettent en mémoire que la merveilleuse complexité de l'univers organique et inorganique se ramène à un petit nombre de lois physiques d'une simplicité effrayante... »

« Et, bien entendu, tu te réjouis de ce que les étoiles te fournissent matière à discourir... » Elle imita sa pose.

« Et d'autre part, ma chère, et d'autre part... Eh bien, savez-vous, je suis heureux d'être plus complexe qu'un ver ou qu'un bleuet, et par là capable de déceler de la beauté dans ces mêmes lois physiques d'une simplicité effrayante. »

« Toutes ces antiques rumeurs qui parlent de Dieu », dit Shoyshal. « On ne peut s'empêcher de se demander s'il n'y a pas là quelque chose. Peut-être que Dieu est un vieux croulant avec qui on ne voudrait même pas être enterré... »

Assis, méditant à jamais sur des planètes de sable... »

En en comptant chaque grain », finit Ermine.

Riant, ils durent courir pour rattraper leur chambre.

Les années passaient. C'était simple. Tout ce qu'on avait à faire c'était de tirer sur les chaînes et les années passaient. Et la Roue avançait dans le firmament étoilé.

Le désespoir fit place à la résignation. Puis, longtemps après la résignation, l'espoir vint tout inonder, brusquement, comme une aurore.

La nature des graffiti qui ornaient le mur d'enceinte changea. C'étaient des représentations de femmes nues, des espoirs et des vantardises à propos de futurs petits-enfants, des craintes au sujet des épouses. C'étaient des calendriers qui faisaient le compte à rebours des toutes dernières années, et les chiffres grandissaient à mesure que diminuait le nombre des décimes.

Mais il y avait toujours des inscriptions religieuses, qui se répétaient parfois de manière obsédante tous les quelques mètres jusqu'à ce qu'au bout de plusieurs décimes le graveur se fût fatigué. L'une d'entre elles laissa Luterin rêveur ; elle disait : TOUTE LA SAGESSE DU MONDE A TOUJOURS EXISTÉ : BUVEZ-Y TOUT VOTRE SAOUL ET ELLE S'ÉTENDRA.

Un jour, comme il unissait ses efforts à ceux des autres hôtes invisibles, que les trompettes jouaient et que la structure tout entière grinçait sur ses pignons, Luterin Shokerandit s'aperçut qu'une faible luminosité filtrait dans sa cellule. Il donna du collier. Chaque heure faisait avancer la masse de la Roue de dix centimètres à peine, et chaque heure faisait s'accroître la luminosité. Alors apparut un halo de crépuscule doré.

Il se crut au paradis. Arrachant ses fourrures, il tira sur les dix maillons de la chaîne avec une vigueur nouvelle, criant à ses compagnons sourds d'en faire autant. Vers la fin des douze heures et demie de travail, la paroi mobile glissa vers l'avant et révéla une mince fissure. La cellule s'emplit d'une substance sacrée qui, miroitante, s'insinua jusque dans ses moindres recoins. Luterin tomba à genoux et se voila les yeux, pleurant et riant à la fois.

Avant la fin de la période de travail, la fente se trouva tout entière encadrée dans le mur. Elle avait vingt-quatre centimètres de large – et il ne restait plus qu'une moitié de petite année avant que Luterin ait, à la force de ses bras, mené à bien la tâche qui consistait à haler sa cellule jusqu'à la sortie sous le Monastère de Bambekk. Gravée avec concision dans le granit, une série de lettres formait la phrase suivante VOUS N'ÊTES PLUS QU'A UNE DEMI-ANNÉE DU MONDE : PUISSIEZ-VOUS EN TIRER PROFIT.

La faille s'enfonçait profondément dans le roc. Il lui fut difficile de se rendre compte de sa profondeur avant qu'elle ne devienne une vraie fenêtre donnant sur l'extérieur. Tout au bout, elle était pourvue de barreaux. Et à travers les barreaux, on distinguait au loin un arbre, un caspiarn courbé sous une rafale de vent.

Luterin regarda longtemps dehors, puis revint s'asseoir sur son banc pour mieux contempler la beauté qui l'entourait. La fenêtre était encombrée de gravats à travers lesquels filtrait une substance précieuse qui répandait dans le volume entier de la cellule des fluides changeants de toute beauté. Toute la lumière du monde lui paraissait

déverser sa bénédiction sur sa tête. Il avait en face de lui non seulement la plus éclatante des illuminations mais aussi des ombres exquises qui peignaient sur les murs de son modeste logis des couleurs et des nuances qu'il n'avait jamais remarquées dans le monde de la liberté. Il se laissa envahir par l'extase d'être à nouveau une créature biologique vivante.

« Insil ! » s'écria-t-il dans le crépuscule. « Je reviendrai ! »

Le lendemain, il ne travailla pas mais observa plutôt le mouvement de la fenêtre qui donnait la vie et que d'autres déplaçaient le long du mur d'enceinte. Le surlendemain, comme il refusait encore de travailler, la fenêtre se déplaça encore, menaçant de disparaître. Mais la fente qui demeurait suffisait à répandre une exquise luminosité de perle dans sa solitude confinée. Quand, au cours du quatrième jour, même cela disparut – pour aller sans doute charmer l'occupant de la cellule suivante – il fut inconsolable.

C'est alors que vint le doute. Il passa de l'impatience d'être libre à la peur de ce qui l'attendait au-dehors. Qu'était devenue Insil ? Aurait-elle finalement quitté cet endroit qu'elle haïssait tant ?

Et sa mère... Peut-être était-elle morte. Il résista à l'envie de sombrer en paix et d'en avoir la certitude.

Et Toress Lahl... Il lui avait tout de même rendu la liberté, et il se pouvait qu'elle eût réussi à rentrer à Bordoran.

Et la situation politique ? Le nouvel Oligarque appliquait-il à la lettre les édits de l'ancien ? Exterminait-on toujours les phagors ? Qu'en était-il de la dispute entre l'Église et l'État ?

Il se demanda comment on le traiterait lorsqu'il réapparaîtrait au grand jour. C'était peut-être le peloton d'exécution qui l'attendait. Voilà la question qui l'obsédait depuis presque dix petites années était-il un saint ou un damné ? Un héros ou un criminel ? Quoi qu'il en fût, il avait certainement perdu tout droit au titre de Gardien de la Roue.

Il se mit à s'adresser à une interlocutrice imaginaire avec une éloquence dont il n'avait jamais fait montre auparavant.

« Quel labyrinthe que la vie des hommes ! Comme il doit être plus facile d'être un phagor ! Eux au moins ne sont pas torturés par le doute ou l'espoir. Quand on est jeune, on entretient l'illusion que tôt ou tard une chose merveilleuse arrivera, qu'on transcendera les limitations de ses parents, qu'on rencontrera une femme admirable, et qu'on saura se montrer également admirable pour elle.

« En même temps, on est sûr que dans les vastes étendues des possibilités, dans les forêts d'opinions contraires, il y a quelque chose de vital à savoir – à savoir et à comprendre. Qu'on finira par le savoir et qu'on transformera le grand mystère en un récit cohérent. Pour qu'émerge alors de la brume notre véritable vie – le cœur de toute chose –, pour rejoindre la pure lumière et la compréhension absolue.

« Mais ce n'est pas du tout comme cela que les choses se passent. Cependant, si ce n'est pas comme cela, d'où vient que l'idée nous en tourmente et nous rende malheureux ? Toutes les années que j'ai passées ici – toutes les pensées que j'ai eues... »

Il tirait avec force sur chacune des lourdes chaînes qui se présentaient à lui en une infinie succession. Sur le calendrier de pierre, le nombre des jours diminuait. Viendrait celui, inimaginable, où il se retrouverait libre d'évoluer parmi les autres êtres humains. Quoi qu'il arrive alors, il priait l'Azoiaxique de lui accorder d'être encore capable d'aimer une femme. Dans son imagination, Insil n'était plus si lointaine.

Le vent soufflait du nord, apportant avec lui l'haleine corruptrice de la calotte glaciaire. Très peu de choses arrivaient à vivre sur le passage de ce souffle glacé. Quand le vent se levait, même les feuilles robustes des caspiarns s'enroulaient autour des troncs comme des voiles sur un mât.

Les vallées s'emplissaient de neige ; celle-ci tombait de plus en plus dru. Petite année après petite année, la lumière baissait.

Il y avait maintenant un passage couvert qui menait à la petite chapelle du roi JandolAnganol. Fait de branchages grossièrement entassés, il permettait d'y accéder par un chemin dégagé.

Pour la première fois depuis des siècles, la chapelle était habitée. Dans un coin, une femme et un enfant se serraient autour d'un poêle. La jeune femme gardait la porte soigneusement fermée, et masquait le poêle de façon qu'on n'en aperçoive pas la lumière du dehors. Elle n'avait pas le droit d'être là.

Tout autour de la chapelle elle avait posé les pièges qu'elle avait trouvés rouillant dans la sacristie. De petits animaux s'y prenaient, qui leur faisaient une nourriture suffisante. Elle n'osait que très rarement se montrer au village de Kharnabhar, bien qu'elle y eût un ami très cher, qui tenait un magasin de poisson importé de la côte. En effet, malgré les rigueurs du climat, la piste qu'elle avait jadis empruntée était toujours ouverte.

Elle apprenait à lire à son fils. Elle dessinait les lettres de l'alphabet dans la poussière, ou bien l'emmenait voir les divers textes qui ornaient les murs. Elle lui disait que lettres et mots étaient les images de choses idéales, dont certaines existaient ou pouvaient exister et d'autres ne devraient pas exister. Elle essayait de lui inculquer une morale, mais inventait aussi des histoires abracadabrantes qui les faisaient tous deux rire aux éclats.

Lorsque l'enfant dormait, elle lisait pour elle-même.

Que le fantôme de ces lieux fût un homme d'Oldorando, son pays, était pour elle une perpétuelle source d'émerveillement. Par-delà les

milles et les siècles, leurs deux vies s'étaient rejointes d'une bien curieuse manière. Lui s'était retiré là pour s'isoler et faire pénitence. Sur le tard était venue le retrouver une femme étrange originaire de Dimariam, dans la lointaine contrée d'Hespagorath. Tous deux avaient laissé des écrits qu'elle parcourait de temps à autre. Parfois elle sentait à ses côtés l'âme du roi qui n'avait pu trouver le repos.

À mesure que passaient les années et que grandissait son fils, elle lui conta toute l'histoire.

« Le méchant roi JandolAnganol a fait beaucoup de mal dans le pays où est née ta maman. C'était un homme pieux, et pourtant il a tué sa religion. Voilà un paradoxe terrible, qu'il trouva très difficile à vivre. Alors il vint à Kharnabhar et servit dans la Roue dix petites années durant, comme est en train de le faire celui qui est ton père.

« En venant ici, le roi JandolAnganol laissait deux reines derrière lui. Il devait être bien méchant, même si les Sibornaliens en ont fait un saint.

« Quand il est ressorti de la Roue, la femme de Dimariam dont je t'ai parlé est venue le rejoindre. Comme moi elle était médecin, mais il semble qu'elle ait été aussi d'autres choses, peut-être une espèce de commerçante. Elle s'appelait Immya Muntras, et, ayant reçu la vocation religieuse, se mit en quête du roi. Peut-être l'a-t-elle consolé dans ses vieux jours. En tout cas elle se tint à ses côtés, et il n'y a pas de mal à cela.

« Muntras était dépositaire d'un savoir qu'elle jugeait précieux. Tu vois, c'est ici qu'elle a tout mis par écrit, il y a bien longtemps de cela, pendant le Grand Été, quand les gens croyaient comme maintenant que c'était la fin du monde.

« Cette Dame Muntras tenait ses informations d'un homme venu d'un autre monde qui était apparu un jour à Oldorando. Je sais que cela peut paraître incroyable, mais j'ai vu tant de choses surprenantes dans ma vie que maintenant je crois n'importe quoi. Les restes de Dame Muntras reposent aujourd'hui dans la chapelle, à côté de ceux du roi. Et voici ses écrits.

« Ce qu'elle avait appris de l'homme venu d'ailleurs concernait la nature de la peste. Cet homme étrange lui avait enseigné que la Mort Grasse est un phénomène nécessaire qui fait subir aux survivants une métamorphose, une modification du métabolisme corporel qui les rend plus capables de survivre à l'hiver. Sans cette métamorphose, les humains ne peuvent espérer vivre au cœur de l'Hiver de Weyr.

« La peste est portée par des tiques qui vivent sur les phagors et se transmettent aux hommes et aux femmes. La piqûre de la tique donne la peste. Tu vois donc que, sans les phagors, les hommes ne peuvent survivre pendant l'Hiver de Weyr.

« Il y a des siècles de cela, elle a essayé de partager ce savoir avec

les gens d'ici ; pourtant, on continue de tuer les phagors, et l'État met tout en œuvre pour éloigner la peste. Il vaudrait mieux faire des progrès en médecine, de façon que davantage de gens atteints par la peste lui survivent. »

Ainsi parlait-elle, scrutant le visage de son fils dans la demi-pénombre de la chapelle.

L'enfant écoutait, puis allait jouer parmi les trésors que renfermaient les armoires du méchant roi.

Un soir, alors qu'il s'amusait et que sa mère lisait à la lumière du feu, on frappa à la porte de la chapelle.

À l'instar des saisons, la Grande Roue accomplissait toujours toutes ses révolutions.

Pour Luterin Shokerandit, la Roue finit par effectuer un tour complet. La cellule qui avait été sa maison revint se placer en face de la sortie. Seul un mur épais de soixante-quatre centimètres la séparait de la cellule précédente, dans laquelle entraît, à ce moment même, un volontaire qui entamait ses dix ans d'obscurité voués à haler Helliconia vers la lumière.

Des gardes attendaient dans l'ombre. Ils l'aidèrent à sortir de sa prison, mais au lieu de le relâcher ils lui firent lentement gravir un escalier. La lumière se faisait de plus en plus vive ; il ferma les yeux et chercha son souffle.

Ils l'introduisirent dans une petite pièce à l'intérieur du monastère de Bambekk. On le laissa seul un instant.

Arrivèrent deux esclaves, qui le regardèrent en coin. Elles furent bientôt rejointes par deux esclaves mâles qui portaient une baignoire et de l'eau chaude, un miroir d'argent, des serviettes, de quoi se raser et se vêtir.

« De la part du Gardien de la Roue », dit l'une des femmes. « Et c'est pas donné à tous les roués, vous pouvez me croire. »

Au moment où lui arriva le parfum de l'eau chaude et des herbes, Luterin comprit à quel point il sentait mauvais, tout imprégné qu'il était des odeurs méthanées de la Roue. Il se laissa dépouiller par les femmes de ses fourrures en loques. Elles le firent entrer dans le bain. Il s'émerveilla des sensations que faisaient naître en lui les mains qui lui lavaient les membres. Le plus petit événement menaçait d'être écrasant. Il avait été comme mort pendant dix ans.

On le poudra, le sécha, l'habilla de vêtements chauds.

Puis on le conduisit à la fenêtre et, bien que la lumière manquât d'abord de l'aveugler, il regarda au-dehors.

Il dominait de très haut le village de Kharnabhar. Il y vit des maisons ensevelies jusqu'au toit dans la neige. Rien ne bougeait, à part un traîneau tiré par trois yelks et deux oiseaux qui tournoyaient dans le ciel, y traçant l'éternel spectre de la Roue.

La visibilité était bonne. Une tempête de neige finissait de mourir et les nuages filaient vers le sud en abandonnant derrière eux des poches de ciel d'un bleu sans mélange. Tout cela était bien trop lumineux. Il dut se détourner et se voiler les yeux.

« En quelle année sommes-nous ? » demanda-t-il à l'une des femmes.

« En treize cent dix-neuf, pardi, et c'est demain Myrkwyr. Et maintenant, que penseriez-vous de raser cette barbe, histoire d'avoir l'air plus jeune de quelques milliers d'années ? »

Sa barbe avait poussé comme un champignon dans le noir. Elle était striée de gris et lui descendait jusqu'au nombril.

« Allez-y », dit-il. « Je n'ai pas encore vingt-quatre ans. Je suis toujours jeune, non ? »

« J'ai certainement entendu parler de gens qui ont vécu plus vieux », dit-elle en s'approchant de lui, les ciseaux à la main.

Il était ensuite censé comparaître devant le Gardien de la Roue.

« Ce ne sera qu'une audience de pure forme », dit l'huissier qui l'escorta dans le dédale du monastère. Luterin ne trouva rien à répondre. Il était assailli par presque plus d'impressions nouvelles qu'il ne pouvait en assimiler ; il ne put s'empêcher de penser qu'il s'était jadis considéré comme destiné à la fonction de Gardien.

Lorsqu'on le laissa à une extrémité de ce qui semblait être une salle immense, il resta sans réaction. Le Gardien était assis à l'autre bout sur un trône de bois, flanqué de deux jeunes garçons en costume ecclésiastique. Le haut dignitaire lui fit signe d'approcher.

Il entra précautionneusement dans la zone éclairée de la salle, impressionné par le nombre de pas qui le séparaient encore du dais.

Le Gardien était un homme énorme drapé dans une toge pourpre. Son visage, qui paraissait sur le point d'éclater, était aussi pourpre que sa toge et constellé de marbrures qui se ramifiaient sur les joues et le nez comme une vigne vierge. Les yeux étaient larmoyants et la bouche humide. Luterin avait oublié que de tels visages existaient, et il étudia celui-ci avec curiosité ; pendant ce temps, le visage l'étudiait.

« Révérence ! » souffla l'un des enfants de chœur. Il s'inclina.

Le Gardien parla d'une voix curieusement étranglée. « Vous revoilà parmi nous, Luterin Shokerandit. Vous avez été placé sous la protection de l'Église pendant ces dix dernières années, sinon vos ennemis auraient probablement récompensé votre parricide par un empoisonnement. »

« Et qui sont-ils, ces ennemis ? »

Ses yeux larmoyants étaient enfouis dans les replis de chair de ses paupières. « Oh, l'assassin de l'Oligarque a des ennemis partout, qu'ils soient ou non déclarés. Mais c'étaient aussi pour la plupart des ennemis de l'Église. Nous continuerons à faire notre possible pour

vous. Nous sommes quelques-uns à penser que... nous vous sommes redevables de quelque chose. » Il laissa échapper un petit rire. « Nous pourrions vous aider à quitter Kharnabhar. »

« Je n'en éprouve pas l'envie. Je suis chez moi, ici. » Lorsque le Gardien parlait, ses yeux larmoyants regardaient la bouche plutôt que les yeux de Luterin.

« Il se peut que vous changiez d'avis. Maintenant vous devez vous présenter devant le Maître de Kharnabhar. Jadis, vous vous en souviendrez, les charges de Maître et de Gardien échouaient à la même personne. Mais après le schisme, les deux fonctions ont été séparées. »

« Puis-je poser une question, monseigneur ? »

« Faites. »

« Il me reste tant de choses à comprendre... L'Église fait-elle de moi un saint ou un pécheur ? »

Le Gardien tâcha de s'éclaircir la gorge. « L'Église ne saurait absoudre le parricide ; je suppose que vous êtes donc officiellement un pécheur. Comment pourrait-il en être autrement ? J'aurais cru que vous découvririez cela tout seul pendant vos années de réclusion en bas... Néanmoins, en ce qui me concerne et *ex officio*... je dirais que vous avez débarrassé le monde d'un être vil et que je vous tiens donc pour un saint. » Il rit.

Celui-là doit donc faire partie de mes ennemis non déclarés, songea Luterin. Il faisait demi-tour pour partir lorsque le Gardien le rappela.

Le Gardien se mit péniblement sur pied. « Ne me reconnaissez-vous donc pas ? Je suis le Gardien de la Roue Ebstok Esikananzi. Ebstok – votre vieil ami. Vous aviez autrefois l'espoir d'épouser ma fille Insil. Comme vous pouvez le constater, j'ai atteint un poste particulièrement éminent. »

« Vous ne seriez jamais devenu Gardien si mon père avait vécu. »

« À qui la faute ? Vous me saurez gré de ma reconnaissance. »

« Je vous remercie, monseigneur », dit Luterin avant de disparaître aux yeux de l'auguste personnage, troublé par son allusion à Insil.

Il ne savait absolument pas comment s'y prendre pour aller se présenter au Maître de Kharnabhar, mais le Gardien Esikananzi avait apparemment tout prévu. Un esclave en livrée l'attendait avec un traîneau, et des fourrures pour le protéger du froid.

Il fut atterré par la vitesse du traîneau et le bruit de clochette du harnais. Dès que le véhicule se mit en marche, il ferma les yeux et s'agrippa fermement. Il y avait des voix qui ressemblaient à des cris d'oiseaux, et aussi la chanson des patins sur la glace ; elle lui rappelait quelque chose, mais il ne pouvait dire quoi.

L'air avait un parfum fragile. Au peu qu'il vit de Kharnabhar, il

conclut que tous les pèlerins étaient partis. Les maisons avaient les volets clos. Tout lui parut plus petit et plus terne que dans son souvenir. Il n'y avait de lumière qu'au premier étage de quelques maisons, et dans les comptoirs qui restaient ouverts. La luminosité lui faisait toujours mal aux yeux. Il se rencogna dans le traîneau et mit de l'ordre dans ses pensées. Ebstok Esikananzi... Il connaissait depuis l'enfance cet ami de son père, et n'avait jamais éprouvé pour lui de sympathie ; c'était Ebstok qui devait être tenu pour responsable de l'amertume dont faisait montre Insil.

Le traîneau tressautait dans un vacarme de ferraille et de clochettes tintinnabulant gaiement. Mais on entendait tout de même le son d'une autre cloche, plus grosse et qui parlait plus fort.

Il s'obligea à regarder autour de lui.

Ils passaient un portail massif. Il le reconnut, ainsi que la loge adjacente. C'était là qu'il était né. Des congères de trois mètres bordaient l'allée. Ils traversaient – oui, c'était bien ça – la Vigne. Devant eux se profilèrent les toits de la demeure familière. De son timbre inoubliable, la cloche résonnait de plus en plus fort.

Le souvenir lui revint, réconfortant, du petit garçon qu'il avait été il tirait une luge, et courait vers les marches du porche. Son père était là, pour une fois, devant la porte, souriant et les bras tendus.

Aujourd'hui, c'était une sentinelle en armes qui se tenait là. La porte était aux trois quarts enclose dans la guérite du soldat. Ce dernier donna force coups de pied dans les panneaux de la porte, jusqu'à ce qu'un esclave vînt ouvrir et prît Luterin en charge.

Dans la grande salle sans fenêtre brûlaient aux murs des becs de gaz dont le halo se reflétait sur le marbre poli. Il vit immédiatement que le grand fauteuil perpétuellement vide avait disparu.

« Ma mère est-elle là ? » demanda-t-il à l'esclave. L'homme se contenta de le regarder bouche bée, et lui fit monter l'escalier. Sans aucune émotion, il se dit que c'était lui, Luterin Shokerandit, qui aurait dû être le Maître de Kharnabhar aussi bien que le Gardien de la Roue.

L'esclave frappa à la porte et une voix le pria d'entrer. C'était l'ancien bureau de son père, une pièce qui lui avait bien souvent été fermée jadis.

Un vieux chien gris couché devant le feu aboya sans conviction lorsque Luterin entra dans la pièce. Dans l'âtre couvait un feu de bois vert dont les bûches sifflaient. La pièce sentait la fumée, la pisse de chien et quelque chose comme la poudre de maquillage. Derrière la fenêtre aux carreaux épais s'étendaient à perte de vue la neige et l'univers infini et muet.

Alors s'approcha un secrétaire aux cheveux blancs dont l'articulation lombaire était si rouillée qu'il ressemblait à une canne

noueuse. Il se mâchonna les lèvres en guise de bienvenue et offrit une chaise à Luterin sans lui manifester plus de cordialité qu'il n'était nécessaire.

Luterin s'assit. Des yeux il fit tout le tour de la pièce, qui était encore encombrée des affaires de son père. Il parcourut du regard les pistolets de l'ancien temps, les images et gravures, les meneaux et lambris, les horloges astronomiques et oudenardes. Partout termites et poissons d'argent vaquaient à leurs occupations. Sur la table traînaient des miettes de gâteau dont tout laissait à penser qu'elles étaient récentes.

Le secrétaire s'était assis à la table, un coude posé à proximité du gâteau.

« Pour l'instant, le maître est pris par les préparatifs de la cérémonie de Myrkwyr. Mais il ne devrait pas tarder », dit le secrétaire. Il observa une pause, puis ajouta en regardant Luterin par en dessous « Je suppose que vous ne me reconnaissez pas ? »

« Je suis un peu ébloui dans cette pièce. »

« Je suis pourtant l'ancien secrétaire de votre père, le Secrétaire Evanporil. Je sers maintenant le nouveau Maître. »

« Regrettez-vous mon père ? »

« Ce n'est guère à moi de le dire. Je me contente d'assurer l'administration. » Il se mit à fourrager dans les papiers qui recouvraient son bureau.

« Ma mère est-elle toujours ici ? »

Le secrétaire lui jeta un rapide coup d'œil. « En effet, elle est ici. »

« Et Toress Lahl ? »

« Ce nom m'est inconnu, monsieur. »

Le froissement du papier emplissait la pièce. Luterin se maîtrisa et se leva au moment où s'ouvrait la porte. Un homme mince et de haute taille doté d'un visage étroit et de moustaches poivre et sel fit son entrée dans un tintement de clochette. Il était drapé dans un heedrant noir et brun ; il s'arrêta pour observer Luterin. Celui-ci lui rendit son regard, tentant de savoir s'il avait en la personne du Maître un ennemi déclaré ou non.

« Vous voici donc revenu dans ce monde où vous avez causé tant de ravages. Soyez-y le bienvenu. L'Oligarchie m'a nommé Maître ici, sans que je remplisse aucune fonction ecclésiastique. Je suis la voix de l'État à Kharnabhar. L'aggravation des conditions climatiques rend plus difficiles les communications avec Askitosh. Nous faisons en sorte d'importer de Rivenjk un approvisionnement suffisant, mais cela mis à part les liens militaires se sont, disons, plutôt relâchés... »

Il alignait phrase après phrase, voyant que Luterin s'abstenait de répondre.

« Bien, nous allons nous charger de vous, encore qu'il me paraisse

impossible que vous habitiez cette maison. »

« C'est pourtant la mienne. »

« Non. Vous n'avez plus de maison. Celle-ci est la maison du Maître, comme elle l'a toujours été. »

« Je vois que vous avez largement profité des conséquences de mon acte. »

« Il y a du profit dans le monde, c'est vrai. »

Le silence retomba. Le secrétaire vint leur présenter deux verres de yadahl. Tout ébloui par la beauté de son éclat rubis, Luterin en prit un mais ne put le boire.

Le Maître était resté debout, dans une pose un peu raide, et la façon dont il avala son yadahl trahissait sa nervosité. « Je sais que vous êtes resté bien longtemps hors du monde, mais est-il possible que vous ne me reconnaissiez point ? »

Luterin garda le silence.

Dans un léger accès d'irritation, le Maître ajouta : « Par le Foyer, vous êtes bien silencieux ! J'ai été autrefois votre commandant, le Prêtre-Soldat Asperamanka. Moi qui croyais que les soldats n'oubliaient jamais leurs officiers ! »

Alors Luterin parla. « Ah oui, Asperamanka, "Laissez-les saigner un peu..." Oui, je me souviens de vous maintenant. »

« Il m'est difficile d'oublier que l'Oligarchie a, du temps que votre père la contrôlait, anéanti mon armée pour empêcher la peste d'entrer à Sibornal. Vous et moi avons été parmi les seuls à échapper à la mort. »

Pensif, il but une gorgée de yadahl et se mit à faire les cent pas. Luterin le reconnut alors aux rides que creusaient sur son front ses sourcils froncés de colère.

Luterin se leva. « J'aimerais vous poser une question. Comment l'Etat me considère-t-il ? Comme un saint ou comme un criminel ? »

Les ongles du Maître tapotaient sur son verre. « À la... *mort* de votre père a succédé une période de troubles dans toutes les nations de Sibornal. Maintenant, ils sont accoutumés à la sévérité des lois – ces lois qui nous permettront de traverser sans dommages l'Hiver de Weyr – mais il en allait autrement à l'époque. Pour parler franchement, Torkerkanzlag II n'était guère populaire, non plus que ses édits...

« Aussi l'Oligarchie a-t-elle répandu la rumeur – et c'est moi qui fus à l'origine de cette initiative – qu'elle vous avait conditionné pour assassiner votre père parce qu'il était devenu incontrôlable. On a fait courir le bruit que vous aviez été épargné lors du massacre de Koriantura parce que vous étiez un homme de l'Oligarchie. Cette rumeur nous a valu un regain de popularité et nous a finalement sortis d'affaire. »

« Vous avez enveloppé mon crime dans un mensonge. »

« Disons que nous avons trouvé quelque utilité à votre geste inutile. L'effet en est que vous êtes officiellement reconnu comme un héros – pourquoi dites-vous "saint" ? – par l'Etat. Vous êtes entré dans la légende. Je dois néanmoins ajouter que je vous considère personnellement comme un pécheur. Dans les affaires comme celles-ci je m'en tiens à mes convictions religieuses.

« Et ce sont ces convictions qui vous ont installé sur le trône du Maître de Kharnabhar ? »

Asperamanka sourit en tiraillant sur sa barbe. « Askitosh me manque énormément. Mais j'ai saisi l'occasion qui se présentait... En tant que légende et personnage de livres d'histoire, vous devez accepter mon hospitalité pour la nuit. Comme invité, et non comme captif. »

« Ma mère ? »

« Elle est ici. Malade. Elle ne vous reconnaîtra sans doute pas davantage que vous ne m'avez reconnu. Puisque vous êtes un héros à Kharnabhar, je vous prierai de m'accompagner demain à la cérémonie officielle de Myrkwyr, avec le Gardien. De cette façon les gens verront que nous ne vous avons point fait de mal. Ce jour sera celui de votre réhabilitation. Il y aura une fête. »

« Je vous servirai de faire-valoir, en quelque sorte. »

« Je ne vous comprends pas. Après la cérémonie nous prendrons toutes dispositions à votre convenance. Il vaudrait peut-être mieux pour vous quitter Kharnabhar et vous établir dans une région moins reculée. »

« C'est aussi ce que le Gardien voit de mieux pour moi. »

Il se rendit ensuite auprès de sa mère. Lourn Shokerandit était alitée, frêle et inerte. Comme l'avait prédit Asperamanka, elle ne le reconnut pas. Cette nuit-là, il rêva qu'il était à nouveau dans la Roue.

La journée du lendemain débuta dans une grande agitation et un concert de cloches. D'étranges odeurs de nourriture montaient jusqu'à la chambre où dormait Luterin. Il reconnut ces fumets comme provenant de plats auxquels il aurait jadis désiré goûter. Mais maintenant il regrettait la chère qu'il avait tant maudite, ces rations quotidiennes qui tombaient du haut des puits de la Roue.

Des esclaves vinrent le laver et l'habiller. Passif, il fit ce qu'on attendait de lui.

Une foule d'inconnus se rassemblait dans la grande salle. Il les observa depuis le balcon sans se résoudre à aller les retrouver. L'excitation était à son comble. Le Maître Asperamanka vint le rejoindre et lui dit en lui prenant le bras : « Vous êtes malheureux. Que puis-je faire pour vous ? Il importe qu'on me voie vous faire

plaisir aujourd'hui. »

Les individus de la grande salle se regroupaient maintenant à l'extérieur, où résonnaient les cloches des traîneaux. Luterin était silencieux. Il entendait le vent mugir comme pendant son séjour dans la Roue.

« Très bien, peut-être daignerez-vous au moins chevaucher à mes côtés pour que le monde nous voie et nous croie amis. Nous allons au monastère, où nous retrouverons le Gardien, mon épouse, et de nombreux dignitaires de Kharnabhar. » Il parlait avec animation mais Luterin ne l'écoutait pas ; il se concentrait sur l'effort épuisant que représentait pour lui la descente d'une volée de marches. Ce ne fut qu'au moment où ils franchirent la porte d'entrée, où un traîneau vint à leur rencontre que le Maître dit brusquement : « Vous ne portez pas d'arme, n'est-ce pas ? »

Luterin secoua la tête en signe de dénégation et ils s'installèrent dans le traîneau tandis que des esclaves les enveloppaient de fourrures. Ils partirent dans la bourrasque, au milieu des congères.

Quand ils virèrent vers le nord, le vent les mordit cruellement. C'était un facteur non négligeable à ajouter à un froid de moins vingt degrés.

Mais le ciel était clair et, comme ils traversaient le village désert, une énorme masse aux contours irréguliers sembla, à travers ses voiles, se profiler sur le Mont Kharnabhar.

« Le Shivenink, troisième de la planète par l'altitude », dit Asperamanka en tendant le bras. « Cet endroit est vraiment impossible. » Il fit une moue de dégoût.

L'espace d'une minute les flancs nus de la montagne se découvrirent, puis le fantôme qui dominait le village disparut à nouveau.

On conduisit les passagers par un chemin en lacet qui aboutissait au portail du Monastère de Bambekk. Ils franchirent ce dernier et descendirent du traîneau. Des esclaves les guidèrent vers les salles voûtées où attendaient déjà un certain nombre de personnes à l'allure officielle.

Au signal donné, ils se mirent à gravir les différents escaliers qui partaient de la salle. Luterin n'y prit pas garde : il écoutait le grondement sourd qui montait du sous-sol et emplissait le monastère tout entier. Il tentait obstinément de se remémorer le moindre recoin de sa cellule, la moindre égratignure de ses murs.

La compagnie parvint enfin à une salle située dans la partie la plus élevée du monastère. Elle était de forme circulaire. Deux tapis recouvraient le sol, l'un blanc et l'autre noir. Ils étaient séparés par une bande d'acier qui courait sur le plancher, divisant la salle en deux. Le biogaz dispensait une pâle lumière. Il y avait bien une fenêtre, au

sud, mais elle était cachée par un lourd rideau.

Sur ce rideau était brodée une représentation de la Grande Roue dans sa traversée des cieux ; chaque rameur était assis dans une des petites cellules situées sur la circonférence de la Roue. Tous étaient vêtus de bleu et tous souriaient d'un air béat.

C'est maintenant que je comprends ce sourire, songea Luterin.

Au fond de la salle, un ensemble de musiciens jouait une musique harmonieuse et pompeuse. Des laquais portant des plateaux distribuaient des boissons à la ronde.

Le Gardien de la Roue Esikananzi fit son apparition et salua d'un geste gracieux. Souriant et gratifiant chacun d'un hochement de tête, il se dirigea, imposant, vers l'endroit où se tenaient Luterin et le Maître de Kharnabhar.

Lorsqu'ils se furent livrés aux salutations d'usage, Esikananzi demanda à Asperamanka : « Notre ami se montre-t-il plus sociable ce matin ? » Ayant reçu une réponse négative, il se tourna vers Luterin, et dit d'un ton qui se voulait cordial : « Eh bien, peut-être le spectacle auquel vous allez assister vous déliera-t-il la langue. »

D'autres membres de l'assistance vinrent entourer les deux hommes, et Luterin put s'éloigner progressivement. Une main toucha sa manche. Il fit volte-face et se retrouva devant une paire d'yeux fixés sur lui, grands ouverts. Une femme mince, qui paraissait se tenir sur ses gardes, s'était approchée et l'observait d'un air stupéfait qui pouvait ou non être authentique. Elle était vêtue d'une robe toute simple, couleur de feuille morte, dont l'ourlet touchait le plancher et le col débordait de dentelles. Bien qu'elle eût atteint l'âge mûr et que son visage fût plus émacié que par le passé, Luterin la reconnut immédiatement.

Il prononça son nom.

Insil hocha la tête comme si ses soupçons se trouvaient confirmés et dit « Ils prétendaient que tu te montrais désagréable et que tu refusais de reconnaître qui que ce soit. Tous ces mensonges, quelle habitude déplorable ! Et toi, Luterin, ce ne doit pas être drôle d'être rappelé d'entre les morts pour te retrouver parmi les mêmes gens pleins de fausseté – plus âgés, plus cupides encore... et plus timorés aussi. Comment me trouves-tu, Luterin ? »

En toute honnêteté, il lui trouvait la voix dure et la bouche amère.

Il fut surpris par la quantité de bijoux qu'elle portait aux oreilles, aux bras, aux doigts.

Mais ce furent ses yeux qui l'impressionnèrent le plus. Ils avaient changé. Les pupilles en paraissaient énormes – signe de grande attention, lui sembla-t-il. On ne voyait pas le blanc, et Luterin songea avec admiration Voilà des iris qui montrent bien la profondeur de son âme.

Mais il dit tendrement « Deux profils en quête d'un visage ? »

« J'avais oublié cela. La vie à Kharnabhar s'est faite de plus en plus étriquée avec les années – plus sale, plus déprimante, plus artificielle. Comme on pouvait s'y attendre. Tout rétrécit, y compris les âmes. » Elle se tordit les mains en un geste qu'il ne se rappela pas lui avoir jamais vu faire.

« Mais tu vis, Insil. Tu es encore plus belle que dans mon souvenir. » Il se forçait à être insincère, conscient qu'il lui fallait bien redevenir un être sociable. Alors qu'il lui était encore difficile de soutenir une conversation, il sentait se réveiller d'anciens réflexes – y compris l'habitude d'être poli avec les femmes.

« Ne me raconte pas d'histoires, Luterin, pas à moi. La Roue est censée faire des saints des hommes qu'elle avale, non ? Tu remarqueras que je m'abstiens de te demander quoi que ce soit sur cette expérience-là. »

« Et tu ne t'es jamais mariée, Sil ? »

Son regard s'intensifia. Elle dit d'une voix sourde et pleine de venin : « Mais bien sûr que si, imbécile ! Chez les Esikananzi on traite mieux les esclaves que les vieilles filles. Quelle femme pourrait survivre dans ce trou sans se vendre au plus offrant ? »

Elle tapa du pied. « Nous avons déjà débattu de ce sujet passionnant à l'époque où tu comptais au nombre des prétendants. »

Le dialogue allait trop vite pour lui. « Te vendre, Sil ! Mais que veux-tu dire par là ? »

« Tu t'es exclu toi-même de la course en plantant ton couteau dans le cœur du père que tu révérais tant... Non que je te le reproche, d'ailleurs, vu qu'il a tué l'homme qui m'a ravi ma chère virginité – j'ai nommé ton frère Favin. »

Elle parlait d'un air de feinte gaieté et souriait à la ronde, mais ses paroles rouvrirent une ancienne blessure en lui. Comme il l'avait fait si souvent pendant ses années d'emprisonnement dans la Roue, il repensa à la cascade et à la mort de son frère. Il y avait toujours la question de savoir pourquoi ce jeune officier plein de promesses s'était ainsi jeté dans le vide ; ce qu'avait dit à ce propos le diaphe de son père ne l'avait guère satisfait. Il avait toujours redouté une réponse possible.

Sans prendre la peine de savoir lequel des visages aux lèvres pâles qui les entouraient était en train de les observer, il saisit Insil par le bras. « Que dis-tu ? Tout le monde sait bien qu'il s'est suicidé. »

Elle se dégagea avec emportement en disant « Par l'Azoiaxique, ne me touche pas ! Mon mari est là qui nous regarde. Il ne peut plus rien y avoir entre nous maintenant, Luterin. Va-t'en. Tu me fais du mal. » Il resta planté là à jeter des coups d'œil en tous sens. Au centre de la pièce, une paire d'yeux enfoncés dans un visage allongé le fixait avec

une hostilité ouverte.

Il laissa tomber son verre. « Oh, non, par le Foyer ! Pas lui ! Pas cet opportuniste d'Asperamanka ! » Le tapis blanc absorbait lentement le liquide rouge.

Tout en faisant un geste en direction d'Asperamanka, elle dit : « Nous allons parfaitement ensemble, le Maître et moi. Il voulait faire une alliance dont il pourrait être fier, et moi je voulais survivre. Nous nous rendons également heureux, tous les deux. » Au moment où Asperamanka, leur adressant un petit signe, se retournait vers ses collègues, elle ajouta d'un ton venimeux. « Tous ces hommes bardés de cuir qui s'enfoncent dans les forêts avec leurs animaux... je me demande pourquoi ils aiment à ce point leur puanteur respective. Coude à coude sous les grands arbres, à faire des choses en secret, en frères de sang. Ton père, mon père, Asperamanka... Favin, lui, était différent. »

« Si tu as été amoureuse de lui, alors je suis heureux. Ne pouvons-nous pas nous esquiver et parler un peu, tous les deux ? »

Elle refusa le peu de consolation qu'il lui offrait. « Mais quelle misère a suivi ce bref intermède heureux... Favin n'était pas du genre à partir dans les caspiarns avec ses lourdauds. C'est moi qu'il emmenait. »

« Tu dis que c'est mon père qui l'a tué. Serais-tu saoulé ? » Il y avait de la folie dans le comportement de la jeune femme. Être avec elle, revivre ces agonies passées – c'était comme si le temps s'était arrêté ; c'était comme ouvrir un vieux tiroir oublié au contenu sans intérêt mais sanctifié par son caractère secret.

Insil daigna tout juste lui répondre d'un mouvement de tête. « Favin avait toutes les raisons de vivre... moi, par exemple. »

« Ne parle pas si fort ! »

« Favin ! » s'écria-t-elle, ce qui fit se retourner quelques têtes. Elle se lança à grandes enjambées à travers la foule et Luterin la suivit. « Favin avait découvert que les "chasses" de ton père étaient en réalité des voyages à Askitosh, et que c'était lui l'Oligarque. Favin était l'intégrité même. Il a défié ton père ; ton père l'a abattu d'un coup de fusil avant de le jeter dans ce précipice, à côté de la cascade. »

Ils furent interrompus par des femmes un peu trop empressées à jouer leur rôle d'hôteses, et se retrouvèrent séparés. Luterin accepta un second verre de yadahl, mais sa main tremblait si fort qu'il le renversa entièrement. Il retrouva promptement l'occasion de reprendre la discussion, coupant la parole à un ecclésiastique qui avait entrepris Insil.

« Insil – quel terrible secret ! Comment as-tu découvert tout cela ? As-tu vu tout cela de tes yeux ? Tu n'es pas en train de me mentir, n'est-ce pas ? »

« Bien sûr que non. Je l'ai su plus tard – quand tu t'es retrouvé dans cet état de prostration – en employant ma méthode habituelle : écouter aux portes. Mon père savait tout. Et il se *réjouissait*, parce que la mort de Favin était mon châtement... Je ne pouvais en croire mes oreilles. Lorsqu'il l'a dit à ma mère, elle a ri. J'en venais à douter de mes sens. Mais moi, je ne suis pas tombée en pâmoison pendant une année entière. »

« Et moi qui ne me doutais de rien... j'étais vraiment d'une innocence fatale. »

Elle lui décocha un de ses regards dédaigneux. Ses iris semblaient plus larges que jamais.

« Et tu l'es toujours. Oh, j'en aurais à te dire... »

« Insil, il faut résister à la tentation de faire de tout un chacun ton ennemi ! »

Mais son regard se durcit et elle explosa à nouveau. « Tu ne m'as jamais été d'aucun secours, jamais. Je suis convaincue qu'intuitivement les enfants voient mieux la véritable nature de leurs parents que la façade qu'ils s'efforcent de présenter au monde. Tu savais intuitivement qui était réellement ton père, et tu as feint d'être mort pour échapper à sa vengeance. Mais moi, moi je suis vraiment morte. »

Asperamanka s'approcha. « Rendez-vous dans le couloir dans cinq minutes », jeta-t-elle tout en se retournant, souriante, et en agitant gaïement la main.

Luterin s'éloigna. Il s'appuya contre un mur, luttant contre ses sentiments. « Par le Foyer... » gémit-il.

« Comme vous devez trouver la foule pénible, après ces années de solitude ! » dit gentiment quelqu'un qui passait par là.

Sa vie intérieure tout entière se retrouvait sens dessus dessous. Rien ne s'était passé comme il avait bien voulu le croire, sa personnalité même se trouvait remise en question. Son héroïsme au champ de bataille – était-il possible que son comportement ait été motivé par des peurs refoulées plutôt que par le courage ? Les batailles n'étaient-elles toutes que défoulement et non actes de violence délibérée ? Il comprit qu'il ne savait rien. Rien. Dans sa terreur de la vérité, il s'était désespérément raccroché à l'innocence.

Il se rappelait maintenant le moment de la mort de Favin. Lui et Favin avaient été très proches. Un soir, il avait ressenti le choc psychique de la mort de son frère : pourtant, son père avait annoncé le drame comme étant survenu le lendemain de ce soir-là. Cette divergence infime s'était profondément logée dans sa jeune conscience et y avait distillé son poison. Un beau jour – il le savait – viendrait la guérison. Mais ce ne serait pas de sitôt.

Il tremblait de tous ses membres.

Perdu dans le tumulte de ses pensées, il faillit en oublier Insil. Elle était d'humeur si étrange qu'il eut peur pour elle. Bien qu'il lui répugnât d'en entendre davantage, il se hâta vers le couloir qu'elle lui avait indiqué.

Des dignitaires vinrent lui barrer la route, s'adressant directement à lui ou se faisant mutuellement part de la solennité de l'occasion, évoquant la tournure ô combien plus sévère que prendraient les choses à l'avenir. Tout en devisant, ils s'empiffraient de petits pâtés de viande en forme d'oiseaux. Luterin se dit tout à coup qu'il ne savait rien de la cérémonie à laquelle il participait, et qu'il ne s'en souciait pas le moins du monde.

Les bavardages se turent et tous les regards convergèrent vers le fond de la salle.

Ebstok Esikananzi et Asperamanka étaient en train de gravir un escalier en spirale qui menait à une galerie.

Luterin profita de l'occasion pour se glisser dans le couloir. Insil l'y rejoignit aussitôt, son corps étroit penché en avant par sa démarche précipitée. Elle tenait sa jupe relevée d'une main blafarde. Ses bijoux étincelaient d'un éclat glacial.

« Il me faut faire vite », dit-elle sans ambages. « Ils me surveillent continuellement, sauf quand ils boivent ou participent à ce genre de cérémonies ridicules. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire que le monde soit plongé dans les ténèbres ? Ecoute. Quand nous aurons la possibilité de sortir d'ici, rends-toi chez le poissonnier du village. Sa boutique se trouve tout au bout de la Rue de la Sainteté. Tu m'as comprise ? N'en parle à personne. Comme on dit : "Aux femmes la chasteté, aux hommes le secret" Alors, sois secret. »

« Et après, Insil ? » Il n'avait jamais cessé de lui poser des questions.

« Mon cher père et mon cher mari projettent de te faire disparaître. Oh, ils ne te tueront pas, d'après ce que j'ai compris : cela les déconsidérerait, et ils te doivent quand même une fière chandelle pour les avoir débarrassés au bon moment de l'Oligarque. Fausse-leur compagnie à l'issue de la cérémonie et va Rue de la Sainteté. »

« Mais ce rendez-vous secret – de quoi s'agit-il ? »

« Mon rôle s'arrête à celui de messagère, Luterin. Je suppose que le nom de Toress Lahl te dit encore quelque chose ? »

XVII CRÉPUSCULE

Trockern et Ermine dormaient. Shoyshal avait disparu. Le géonaute qu'ils précédaient avait fait halte et, immobile, exhalait doucement sa progéniture hexagonale.

Sartorilvrash s'éveilla, et s'étira en bâillant. Il s'assit sur sa couchette et fourragea dans sa crinière blanche. Il était dans son habitude de dormir pendant la seconde moitié de la journée, de se réveiller vers minuit et de passer la nuit à réfléchir, car c'était le moment où il communiquait en esprit avec la Terre en marche ; à partir de l'aube, il enseignait. C'était le professeur de Trockern. Il avait pris le nom d'un vieux sage dangereux qui avait autrefois vécu sur Helliconia, et avec le diaphe duquel il communiquait empathiquement.

Au bout d'un moment, il se leva péniblement et sortit. Il resta longtemps, à contempler les étoiles et à jouir de la caresse de la nuit. Puis il reprit à pas feutrés le chemin de la chambre et réveilla Trockern.

« Je dors », dit Trockern.

« Bien sûr, sinon je ne serais pas en train de te réveiller. »

« Zzzzzz. »

« Tu as volé quelque chose qui m'appartenait, Trockern. Tu m'as volé ma théorie du processus suivant lequel les choses ont mal tourné sur Terre, tout ça pour impressionner ces dames. »

« Comme vous pouvez le constater, je n'en ai impressionné que cinquante pour cent. » Trockern désigna Ermine, qui continuait de dormir paisiblement en faisant la moue, comme si elle attendait le moment d'embrasser quelqu'un au beau milieu de son songe d'une nuit d'été.

« Malheureusement, tu as mal interprété mon argument. Cette faim de posséder qui fut jadis une des caractéristiques principales de l'humanité n'était pas comme tu le prétends une conséquence de la peur – encore que, pour autant que je me souviene, tu l'aies taxée de "perpétuel malaise". C'était le fait d'une agressivité innée. Les hommes du passé n'avaient pas suffisamment peur : sinon ils n'auraient jamais construit des armes dont ils savaient pertinemment qu'elles les détruiraient. C'est l'agressivité qui fut à la base de tout cela. »

« L'agressivité ne naît-elle pas de la peur ? »

« N'essaie pas d'être complexe avant même de savoir marcher. Prends pour exemple Helliconia et tu verras la manière dont chaque génération ritualise ses agressions et ses tueries. Les générations terriennes primitives dont tu parlais ne cherchaient pas seulement à posséder un territoire ou à se posséder les unes les autres, comme tu le prétendais. »

« En vérité, Sartorilvrash, vous avez dû faire une mauvaise sieste aujourd'hui. »

« En vérité je dors, et en vérité je me réveille. » Il entoura du bras les épaules de son cadet. « Cet argument peut être poussé plus loin. Les anciens cherchaient également à posséder la Terre tout entière, et à la juguler sous des couches de béton. Mais leurs ambitions ne s'arrêtaient pas là. Leurs hommes politiques s'efforçaient de s'arroger l'espace ; pendant ce temps, le peuple inventait des histoires fantastiques dans lesquelles il envahissait la galaxie et régnait en maître sur l'univers tout entier. Cela, c'était de l'agressivité, et non de la peur. »

« Il se peut que vous ayez raison. »

« N'abandonne pas si facilement ton point de vue. S'il se peut que j'aie raison, il se peut que j'aie tort. Nous nous devons de faire la lumière sur ces aïeux qui, tout mauvais

qu'ils étaient, nous ont permis de monter sur scène. »

Trockern sortit de sa couchette. Toujours endormie, Ermine soupira et changea de côté.

« Il fait si bon – sortons nous promener », dit Sartorilvrash.

Tandis qu'ils quittaient leur chambre pour les champs étoilés de la nuit, Trockern dit : « Maître, croyez-vous vraiment que la repensée nous rende meilleurs ? »

« Biologiquement parlant, nous serons toujours ce que nous sommes, mais nous pouvons améliorer nos infrastructures sociales, avec un peu de chance. Je veux parler du travail qui sous-tend nos exstitutions – cette intégration d'un type nouveau et révolutionnaire des théorèmes majeurs de la science physique à l'intérieur des sciences de l'homme, de la société et de l'existence. Bien sûr, en tant qu'êtres biologiques notre fonction première est d'occuper la place qui nous revient au cœur de la biosphère, et nous remplissons parfaitement ce rôle tant que nous restons inchangés ; notre rôle ne pourrait varier qu'au cas où la biosphère évoluerait de quelque façon. »

« Mais la biosphère évolue sans cesse. L'été diffère de l'hiver, même ici si près des tropiques. »

Le regard perdu à l'horizon, Sartorilvrash répondit d'un air un peu absent : « Été et hiver sont les fonctions d'une biosphère stable, d'une Gaia inspirant et expirant selon la cadence qui lui est propre. L'humanité doit opérer dans les limites de sa fonction. Pour les agressifs, ceci a toujours constitué un point de vue pessimiste ; et pourtant il n'y a rien de visionnaire là-dedans, rien que du sens commun. Mais le sens commun disparaît si l'on a toute sa vie été endoctriné et entraîné à croire, tout d'abord que les hommes sont au centre de toute chose, les Seigneurs de la Création, et deuxièmement que nous pouvons nous rendre meilleurs aux dépens de quelque chose d'autre.

« Pareil point de vue n'amène que du malheur, comme nous le constatons sur notre pauvre planète sœur, là-haut. Il suffit de ne plus considérer avec arrogance que le monde ou l'avenir nous "appartiennent" de quelque façon, pour que la vie de chacun se trouve immédiatement revalorisée. »

« Je suppose que chacun doit découvrir cela en lui-même », dit Trockern. Une fois tombé le crépuscule, il lui plaisait énormément d'être humble.

Brusquement exaspéré, Sartorilvrash répliqua : « Oui, il en est malheureusement ainsi. Nous devons tirer des leçons de l'expérience amère, et non de l'exemple allègre. Et cela est grotesque. Ne crois pas que je considère l'état des choses comme parfait. Quelle gourde que cette Gaia qui nous a ainsi laissé la bride sur le cou ! Au moins sur Helliconia le Foyer Originel a-t-il prévu les phagors pour garder l'humanité à l'œil ! » Il se mit à rire, et Trockern fit de même.

« Je sais que tu me trouves dévergondé », dit ce dernier, « mais que dire alors de Gaia, avec sa façon si tapageuse de se reproduire et de se répandre ainsi dans toutes les directions ? »

Son aîné lui lança un regard en biais. « Toute chose doit naître en abondance pour que toute chose puisse s'en nourrir. Ce n'est peut-être pas l'idéal – être façonné et assemblé selon l'inspiration du moment à partir d'une soupe chimique. Mais cela ne veut pas dire que nous soyons dans l'incapacité d'imiter Gaia et de trouver comme elle notre propre homéostasie. »

Une lune dans son dernier quartier brillait au-dessus de leurs têtes. Sartorilvrash désigna l'étoile rouge qui luisait juste au-dessus de la ligne d'horizon.

« Tu vois Antarès ? Juste au nord se trouve la constellation d'Ophiuchus, le Porteur de Serpent. À l'intérieur d'Ophiuchus il y a un vaste nuage dépoussiéré noire, à quelque sept cents années-lumière, qui cache un groupe d'étoiles jeunes. Parmi elles se trouve Freyr. S'il n'y avait pas ce nuage de poussière, Freyr serait parmi les douze étoiles les plus brillantes du ciel. Et c'est là que sont les phagors. »

En silence, les deux hommes considérèrent cette distance. Enfin Trockern parla : « Maître, vous êtes-vous jamais dit que les phagors ressemblaient vaguement aux diables et

démons qui hantaient jadis l'imagination des Chrétiens ? »

« Non, je n'y avais pas pensé. J'avais toujours eu en tête une analogie encore plus ancienne, le minotaure de l'ancien mythe grec, cette créature coincée entre l'animal et l'humain, perdue dans le labyrinthe de ses propres désirs. »

« Vous pensez que les humains helliconiens devraient permettre la coexistence avec les phagors de manière à préserver l'équilibre biosphérique, je présume ? »

« Présumer... Nous présumons de tant de choses. » Suivit un long silence. Puis, à contrecœur, Sartorilvrash ajouta : « Sauf le respect que je dois à Gaia et à sa Porteuse de Serpent de sœur, là-bas, ce sont quand même de vieilles chipies, parfois. Les hommes apprennent l'agressivité dans le ventre de leur mère. Ce que je veux dire c'est que, pour reprendre une autre comparaison ancienne, humains et phagors ressemblent assez à Caïn et Abel, non ? L'un des deux doit disparaître... »

Les trompettes retentirent au-dessus de l'assemblée. Leurs voix étaient douces et assourdies, et ne rappelaient en rien les trompettes qui rythmaient le travail de ceux qui étaient enterrés loin sous leurs pieds – sauf pour Luterin.

Dans la grande salle, les notables avalèrent leur dernier pâte en forme d'oiseau et se composèrent une expression révérencieuse. Au milieu de toutes ces silhouettes endomorphiques, Luterin se sentait mal dans sa peau. Il perdit Insil de vue.

Le Gardien et le Maître, respectivement père et mari d'Insil, étaient en train de redescendre l'escalier en spirale. Ils avaient passé par-dessus leurs vêtements ordinaires une chasuble de soie carmin et bleu, et coiffé un chapeau de forme bizarre. Leurs visages semblaient faits d'un alliage de chair et de plomb.

Côte à côte, ils s'avancèrent majestueusement vers les fenêtres voilées. Là ils se retournèrent et s'inclinèrent devant l'assemblée. Celle-ci fut plongée dans le silence, et les musiciens s'éloignèrent en faisant craquer les lattes du parquet sous la pointe de leurs pieds.

Ce fut le Gardien Esikananzi qui prit la parole en premier.

« Vous connaissez tous les raisons pour lesquelles le Monastère de Bambekk fut construit, il y a de cela des siècles. Il fut construit pour l'entretien de la Roue – et je ne doute pas que vous connaissiez les raisons pour lesquelles les Architectes construisirent la Roue. Nous nous tenons aujourd'hui sur le site du plus grand acte de foi jamais réalisé/qui sera jamais réalisé par l'humanité. Mais peut-être me permettez-vous (permissif) de vous rappeler pourquoi nos illustres ancêtres ont choisi cette position bien précise, au cœur de ce que certains considèrent comme une région reculée du continent sibornalien.

« Laissez-moi attirer votre attention sur la bande de fer qui court sous vos pieds et divise ce dôme par moitié. Elle marque la ligne de latitude sur laquelle s'élève l'édifice. Nous sommes ici sur le cinquante-cinquième degré de latitude nord par rapport à l'équateur,

et nous nous tenons exactement sur cette ligne. Point n'est besoin de vous rappeler qu'elle correspond au Cercle Polaire. »

Arrivé à ce point, il fit un signe à un domestique. On tira les rideaux qui obturaient les fenêtres.

Une vue de la partie sud de la ville s'offrit aux regards. La visibilité était assez bonne pour révéler distinctement tout ce qui s'y inscrivait, jusqu'à l'horizon lointain, nu si l'on exceptait une fine ligne d'arbres denniss.

« En cette occasion, la bonne fortune a voulu que les nuages se dissipent et que nous ayons le privilège de voir de nos yeux l'événement solennel que célébrera le reste de Sibornal.

À ce moment-là Asperamanka s'avança et prononça un discours tout empesé de Haut Dialecte. « Laissez-moi faire écho au mot de mon très cher ami et collègue. "La bonne fortune" on ne saurait mieux dire. L'Église et l'Etat ont fait/ont/feront du peuple de Sibornal un peuple uni. La peste a été éradiquée (espératif), et nous avons éliminé la plupart des phagors de notre continent.

« Comme vous le savez, nos navires ont la main haute sur les océans. De plus, nous construisons/allons construire une Grande Muraille qui représentera un acte de foi comparable à notre formidable Grande Roue.

« Nous vivons (proclamatif) une Nouvelle Grande Époque. La Grande Muraille traversera le nord de Chalce. Elle comportera une tour de guet tous les deux kilomètres, et les murs auront sept mètres de hauteur. Cette Muraille, ajoutée à nos navires, maintiendra (duratif) l'ennemi hors de notre territoire. Le Jour de Myrkwyr est le signe précurseur de l'Hiver de Weyr qui nous attend, mais nous lui survivrons, nos petits-enfants lui survivront, et leurs petits-enfants après eux. Nous réapparaîtrons au printemps, au Grand Printemps, prêts à conquérir Helliconia tout entière. »

Hourras et applaudissements n'avaient cessé de ponctuer son discours, mais à ce point précis les acclamations se firent assourdissantes. Asperamanka reporta son regard sur le sol afin de dissimuler la satisfaction qui se peignait sur son visage.

Ebstok Esikananzi leva la main.

« Amis, il est midi moins cinq en ce jour solennel. Regardez au sud. Puisque c'est le petit hiver, l'horizon cache Batalix. Il se lèvera à nouveau, nimbé de son faible éclat, dans quatre décimes d'ici, mais... »

Ses mots se perdirent dans la ruée vers la fenêtre.

Dans le village en dessous d'eux, on venait d'allumer un feu de joie. Les villageois ressemblaient à des fourmis, courant en tous sens autour du feu, les bras levés, dans leurs chauds vêtements de laine et de fourrure.

Une nouvelle tournée de boissons fut offerte aux spectateurs du dôme. Elle fut généralement bue aussitôt que reçue, et les verres se tendirent encore. Un certain malaise se lisait maintenant sur les visages de ces rares privilégiés, formant un contraste frappant avec les gestes pleins d'entrain des fourmis tout en bas.

Une cloche sonna midi. Comme pour répondre à ses intonations cuivrées, quelque chose changea sur l'horizon sud.

Sur cette partie de l'horizon, on distinguait la route qui s'en allait en serpentant. Partout ailleurs régnait la blancheur immaculée de la neige ; arbres et maisons s'y dessinaient, couleur de givre. Le vent charriait sans interruption des volutes de neige qui dérivaienr comme la fumée d'une chandelle qu'on vient de souffler. L'horizon proprement dit était dégagé et resplendissait des premiers feux de l'aube – du lever de soleil.

Au-dessus de la ligne irrégulière de l'horizon s'élevait un liseré d'un rouge lourd, un rouge de sang qui se fige : la partie supérieure de l'orbe de Freyr.

« Freyr ! » Toutes les gorges clamèrent le nom du soleil, comme si les spectateurs allaient par là acquérir un pouvoir sur lui.

Un rayon de lumière s'étendit sur le monde, créant des ombres, illuminant de rose une lointaine chaîne de collines au point qu'elle se mit à flamboyer sur le fond gris ardoise du ciel. Sous le dôme, les visages des privilégiés rougeoyaient. Seuls le village et ses fourmis tournoyantes restèrent dans l'ombre.

Les privilégiés ne quittaient pas des yeux cette portion de disque. Elle restait telle quelle, et ne grandissait plus. L'attention la plus soutenue n'aurait pu déterminer l'instant où, au lieu de croître, elle se mit à rétrécir. Ce lever de soleil était un coucher de soleil énantiotrope.

La lumière se retira du monde. Dans le lointain, la chaîne de collines perdit de son éclat avant d'être tout à fait avalée par l'obscurité grandissante.

Le précieux croissant de Freyr diminua encore. Le géant s'était, dès lors, bel et bien couché : il ne laissait derrière lui qu'une image, une réfraction sur l'atmosphère épaisse de ce qui déjà se cachait sous l'horizon. Nul ne pouvait plus distinguer l'image de l'original. Myrkwyr avait commencé sans que personne s'en aperçoive.

L'image rouge diminua encore.

Elle se fragmenta en barreaux de lumière.

Vola en éclats.

Disparut.

Pendant les siècles à venir, Freyr se terrerait comme une taupe sous la montagne et ne se montrerait plus. Durant les petits étés, Batalix continuerait de briller comme par le passé ; mais les petits

hivers demeureraient dans l'ombre, l'ombre du grand hiver. Les aurores continueraient de dérouler leurs mystérieuses bannières dans les cieux au-dessus des montagnes. Des météorites scintilleraient brièvement. De temps en temps, on apercevrait une comète. Les étoiles brilleraient aussi. Tout au long des quatre-vingt-dix prochaines révolutions de la Grande Roue, l'astre majeur, la fournaise qui avait donné vie aux Fils de Freyr, ne serait plus guère qu'une rumeur.

Pour tous ceux qui en faisaient l'expérience, Myrkwyr était un jour de deuil. La déité sans visage qui régnait sur la biosphère demeurait impuissante, incapable d'intervenir, et devait, pour absorber le choc psychique, s'en remettre à l'aveuglement des hommes et à leur capacité d'immersion dans leurs petites affaires. Elle avançait avec son monde, contrainte et forcée. Considéré dans une perspective plus large, Freyr continuait de briller et ne cesserait de le faire qu'à la fin de sa vie relativement courte : son occultation n'était qu'un phénomène local et de courte durée.

Pour la nature dans son ensemble, il ne pouvait y avoir d'autre réaction que la soumission au destin. Sur la terre, la sève, le cep et la semence attendraient, dormant pour la plupart. Dans la mer, les mécanismes complexes de la chaîne alimentaire subsisteraient. Seule l'humanité pouvait voir plus loin que la nécessité immédiate. L'humanité renferme des réserves de force inimaginables pour ceux qui les détiennent, réserves dans lesquelles on peut puiser lorsque c'est la survie qui est en jeu.

Elle était loin de se faire de telles réflexions, l'assemblée qui regardait Freyr s'éparpiller en fragments de lumière. Ils étaient saisis de peur. Ils s'interrogeaient sur leur propre survie et celle de leur famille. Ils étaient confrontés à la plus fondamentale de toutes les questions que pose l'existence : comment vais-je faire pour n'avoir ni faim ni froid ?

La peur est une émotion puissante. Toutefois, elle est aisément surpassée par la colère, l'espoir, le désespoir et le défi. La peur ne durerait pas. La marche majestueuse de l'année helliconienne se poursuivrait lentement comme une roue tournant sur elle-même en grinçant jusqu'à atteindre son aphélie et le solstice d'hiver. Le tournant de l'année n'arriverait pas avant de nombreuses générations. Lorsqu'en viendrait le moment, les régions boréales de Sibornal n'auraient depuis longtemps rien connu d'autre que les crépuscules de l'Hiver de Weyr. Le retour de Freyr dans toute sa majesté, au Grand Printemps, serait accueilli avec autant de respect et de crainte que son départ. Mais la peur serait morte bien avant l'espoir.

La manière dont l'humanité se sortirait des siècles d'Hiver de Weyr dépendrait de ses ressources affectives et mentales. Le cycle de l'histoire humaine ne se répète pas immuablement. Avec de la

détermination, le mieux pouvait succéder au pire ; il restait possible d'amener le monde, à la rame, vers la lumière ; de naviguer dans le courant de Myrkwyr.

Le Gardien Esikananzi dit d'un ton sentencieux : « La longue nuit n'est pas porteuse de crainte pour celui qui a foi en Dieu l'Azoiaxique, qui existait avant la vie et autour duquel tourne toute vie. Avec son aide, nous emmènerons le monde qui nous est cher de l'autre côté de la longue nuit pour le replacer dans la lumière de sa gloire. » Sur ce, le Maître Asperamanka s'écria avec fougue : « À Sibornal – uni pour toute la durée du long Hiver de Weyr à venir ! »

L'assistance réagit bravement, mais au fond de son cœur chacun savait que jamais il ne reverrait Freyr, pas plus que ses enfants ou les enfants de ses enfants. À la latitude de Kharnabhar, le plus chaud des deux soleils ne brillerait plus dans le ciel avant que quarante-deux générations aient vu le jour et soient retournées à la terre. Pas une seule des personnes présentes ne pouvait entretenir l'espoir de revoir un jour l'astre flamboyant.

Sans enthousiasme, un chœur chantait l'hymne « Puissions-Nous Trouver Enfin La Lumière ». La tristesse envahissait les cœurs. La perte que l'on venait de subir était aussi amère que la perte d'un enfant.

Des laquais vinrent pompeusement remettre les rideaux en place, dérobant le paysage aux regards.

Nombreux furent ceux qui restèrent boire du yadahl. Ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Bien que les musiciens eussent recommencé à jouer, une atmosphère de résignation lugubre s'était emparée de tous, bien décidée à ne pas se laisser vaincre. Seuls ou par petits groupes, les invités prenaient congé. Chacun évitait le regard des autres.

Une spirale de marches en pierre traversait toute la hauteur du monastère et débouchait sur l'entrée principale. Elle avait été pour l'occasion recouverte d'un tapis. En remontant l'escalier, des courants d'air froid en soulevaient les bords. À l'instant où Luterin posait le pied sur un palier, deux hommes surgirent de derrière une arcade et l'empoignèrent.

Il se débattit en criant, mais ils lui bloquèrent les bras derrière le dos et l'entraînèrent dans des toilettes en pierre où les attendait Asperamanka. Celui-ci avait ôté ses atours de cérémonie et était en train de revêtir un manteau et des gantelets de cuir. Les deux sbires étaient également habillés de cuir et portaient un pistolet à la ceinture. Luterin se remémora les paroles d'Insil : « Tous ces hommes vêtus de cuir... faisant des choses en secret. »

Asperamanka prit une voix chaleureuse pour dire : « Ça ne peut pas marcher, n'est-ce pas, Luterin ? On ne peut pas vous laisser aller et venir à votre guise dans une communauté aussi soudée que

Kharnabhar. Vous exerceriez une influence trop perturbatrice. »

« Qu'essayez-vous de préserver ici, si ce n'est vous-même ? »

« Je souhaite en premier lieu préserver l'honneur de mon épouse. Il semble que vous voyiez quelque chose de mal ici. Il est de fait que nous devons lutter pour survivre. Le bien – et le mal – survivront naturellement en nous. La plupart des gens le comprennent. Mais pas vous.

« Vous avez une fâcheuse tendance à jouer le rôle du saint innocent, et les individus dans votre genre sont toujours des fauteurs de troubles. Nous allons donc vous donner une chance d'aider la communauté tout entière. Helliconia doit être ramenée vers la lumière à la force du poignet. Vous allez retourner dans la Roue pour une autre décennie. »

Luterin se libéra et se rua vers la porte, mais l'un des chasseurs l'y devança et la lui claqua au nez. Il frappa l'homme à la mâchoire, mais fut aussitôt repris.

« Attachez-le », ordonna Asperamanka. « Ne le laissez plus s'échapper. »

Les hommes n'avaient pas de corde. L'un des deux abandonna à regret la large ceinture qui retenait sa veste, et ils lui lièrent les mains derrière le dos.

Asperamanka ouvrit la porte et ils descendirent le reste de l'escalier, les deux sbires encadrant étroitement Luterin. Asperamanka paraissait fort content de lui.

« Nous avons salué le départ de Freyr avec courage et cérémonie. Admirez donc le pouvoir, Luterin. J'admirais votre père pour son exercice impitoyable de la fonction d'Oligarque. Quelle génération fatidique que la nôtre ! Soit nous serons balayés, soit nous déciderons de l'avenir du monde... »

« Ou alors vous vous étranglerez sur une arête de poisson », dit Luterin.

Ils débouchèrent dans le hall d'entrée. De l'autre côté du vaste porche on apercevait le monde du dehors. Le froid s'insinuait à l'intérieur, de même que les bruits de la foule et du feu de joie. Des gens du peuple dansaient autour des feux qu'ils avaient allumés et leurs visages reflétaient le rougeoiement des flammes. Des marchands couraient en tous sens pour vendre des gaufres et du poisson grillé.

« En dépit de toute leur religion, ces gens persistent à croire qu'ils ramèneront Freyr en allumant des feux », dit Asperamanka. Il marqua une pause sur le seuil. « Ce qu'ils font, en réalité, c'est s'assurer que le bois manquera tout à fait avant que... Enfin, laissons-les faire. L'élite va devoir survivre sur le dos de paysans comme ceux-ci pendant les quelques siècles à venir, voire davantage. »

Il y eut des clameurs et un mouvement de foule. Celle-ci se fendit

en deux pour laisser passer des soldats transportant quelque chose qui se débattait.

« Ah ! Ils ont attrapé un autre phagor. Parfait. Allons voir ça », dit Asperamanka, et le froncement de ses sourcils exprima une colère qui n'était pas nouvelle.

Le phagor était ligoté par les pieds à un poteau. Il se débattit énergiquement lorsque ses ravisseurs l'amènèrent devant l'un des feux.

Derrière eux venait une silhouette masculine qui levait les bras au ciel en hurlant. Dans le vacarme général Luterin ne pouvait comprendre ce qu'il criait, mais il reconnut l'homme à sa longue barbe. C'était son ancien précepteur, celui qui s'était occupé de lui – il y avait bien longtemps, dans une autre existence – pendant sa paralysie, lorsqu'il avait dû garder le lit. Etant trop pauvre pour avoir un esclave humain, le vieil homme avait possédé un phagor domestique. C'était de toute évidence le sien que les soldats avaient pris.

Les soldats traînèrent la créature plus près du feu. La foule cessa de danser et se mit à pousser des hurlements de joie ; les femmes comme les hommes encourageaient les soldats de la voix.

« Qu'on le brûle ! » s'écria Asperamanka, qui ne faisait d'ailleurs que répéter ce que la foule réclamait à grands cris.

« Ce n'est qu'un phagor domestique », dit Luterin. « Pas plus dangereux qu'un chien. »

« Mais toujours susceptible de transmettre la Mort Grasse. »

L'ancipité avait beau se défendre, il n'en fut pas moins poussé et tiré jusqu'au plus grand des feux de joie. Son pelage s'enflamma. Encore quelques centimètres – un rugissement de la foule – une poussée – et c'est alors qu'un cri de désespoir retentit quelque part derrière l'assemblée. Des hurlements humains s'élevèrent au loin. Soudain, la place du marché fut envahie par des ancipités en armes montés sur des kaidos.

Tous étaient en armure. Certains portaient des protège-têtes primitifs. Ils chevauchaient leurs kaidos roux en se tenant juste derrière leur bosse, à croupetons. Cette position leur permettait de porter des coups de lance sur leur passage.

« Freyr mourir ! Fils de Freyr mourir ! » criaient-ils d'une voix rauque.

Un mouvement de foule s'amorça, qui tenait davantage de la vague que d'un ensemble d'initiatives isolées. Seuls les soldats gardèrent leur position. On oublia le phagor dont la pâle cervelle commençait à bouillir, mais celui-ci ne tarda pas à reprendre ses esprits et s'enfuit, encore tout fumant.

Asperamanka se rua en avant en criant aux soldats de tirer. L'observateur qu'était Luterin vit que les envahisseurs n'étaient pas

plus de huit. Quelques-uns avaient des touches de noir dans le pelage – ce qui était chez les phagors un signe de vieillesse. Tous à l'exception d'un seul étaient décornés – preuve que les assaillants n'étaient pas de ces phagors sauvages dont la menace ne cessait d'alimenter les imaginations enfiévrées du peuple de Kharnabhar, mais bien plutôt une poignée de réfugiés qui s'étaient alliés pour la circonstance, maintenant que les conditions revenaient à ce qu'elles avaient plus ou moins été avant que Freyr n'apparaisse dans les cieux d'Helliconia, bien des siècles auparavant.

Luterin observa que les humains qui étaient encombrés d'une façon ou d'une autre étaient les premiers à tomber sous les coups de lance : les petits marchands avec leurs plateaux, les femmes avec leurs bébés ou enfants en bas âge, les boiteux, les malades. Certains furent piétinés. Un bébé fut ramassé à la volée et expédié au cœur du brasier.

Au moment où Asperamanka et ses deux brutes tiraient leurs armes et faisaient feu, l'ancipité non décorné fit virer sa monture rousse et chargea le Maître. Il vint droit sur lui, le crâne baissé jusqu'à toucher la tête imposante du kaido. Nulle lueur guerrière dans ses yeux, rien qu'un terne regard cerise : ce qu'il faisait, il le faisait parce qu'au fond de son cerveau éotemporel un modèle séculaire le lui ordonnait.

Asperamanka fit feu. Les balles se perdirent dans l'épais pelage de l'animal qui s'arrêta à mi-course, chancelant. Les deux brutes firent volte-face et s'enfuirent. Asperamanka ne céda pas d'un pouce, tirant et criant. Tout à coup, le kaido tomba sur un genou. La lance s'éleva. Elle atteignit Asperamanka au moment où celui-ci faisait demi-tour. La pointe de la lance pénétra dans son crâne par l'orbite, et il s'effondra sur le seuil du Monastère.

Luterin se mit à courir. Il avait réussi à libérer un bras de la ceinture qui l'emprisonnait. Il atterrit sur la neige piétinée de la rue et décala. Il distinguait d'autres silhouettes, mais elles étaient bien trop soucieuses de leur sort pour s'occuper du sien. Il trouva refuge derrière une maison et, hors d'haleine, épia la scène qui se déroulait sous ses yeux.

La place du marché était jonchée d'ombres et de cadavres. Le ciel était d'un bleu foncé où scintillait une étoile unique, Aganip. Des lueurs de crépuscule s'attardaient au sud. Il régnait un froid mordant.

La foule avait cerné l'un des kaidos et en avait désarçonné le cavalier. Les autres phagors se repliaient au galop – encore un signe qu'il ne s'agissait pas d'ancipités guerriers, car ceux-là n'auraient pas abandonné si facilement le champ de bataille.

Il se dirigea sans encombre vers la Rue de la Sainteté et son rendez-vous avec Toress Lahl.

C'était une ruelle étroite. Elle était bordée de hautes maisons dont la plupart avaient été construites, en des temps meilleurs, pour loger les pèlerins qui venaient visiter la Roue. Les volets en étaient désormais rabattus et les portes barricadées. On avait peint des slogans sur les murs : Dieu Garde le Gardien, Nous Suivons l'Oligarque – il s'agissait probablement d'une forme d'assurance sur la vie. À l'arrière des maisons et des auberges, la neige atteignait les toits.

Luterin entreprit prudemment de descendre la rue. Il exultait de s'être ainsi évadé. Son regard se porta au-delà de la rue, là où, lui sembla-t-il, commençait l'éternité. C'était la lisière d'un champ de neige infini dont les dimensions étaient encore accrues par la présence occasionnelle de quelques arbres. Au loin s'étirait une bande d'un rose délicat qui marquait l'endroit où Freyr dardait encore ses rayons sur le mur de glace que formait la face sud de la calotte polaire. Ce spectacle le remplît d'une allégresse plus grande encore, pour ce qu'il laissait présumer des infinies possibilités du monde, loin de la mesquinerie des hommes. Le vaste monde demeurerait, en dépit de toutes les répressions, source inépuisable de lumière et de formes. Peut-être contemplait-il le visage même du Foyer Originel.

Il passa devant un porche où une ombre se tenait tapie. L'ombre l'appela par son nom. Il se retourna. Il distingua dans le noir une femme vêtue de fourrures.

« Tu y es presque. Réjouis-toi donc ! » dit-elle.

Il s'approcha d'elle, la serra dans ses bras et sentit son corps mince sous les peaux.

« Insil ! Tu m'as attendu ! »

« Je n'attendais pas que toi. Le marchand de poisson peut me donner ce dont j'ai besoin. Cette cérémonie ridicule m'a rendue malade, avec toutes ces mises en scène et ces discours grotesques. Ils croient conquérir la nature en l'emballant dans des mots. Et mon imbécile de mari qui se gargarise du nom de Sibornal ! Ils m'ont rendue malade, il faut donc que je me soigne. Comment est-ce, déjà, cet immonde juron qu'emploient les gens du commun et qui veut dire se faire sucer par les deux soleils ? Le juron interdit ? Dis-le-moi. »

« Habro Akmo Astab ? »

Elle le répéta avec délectation. Puis elle le hurla.

Dans la bouche d'Insil, le juron l'excitait. Il la serra plus fort et pressa ses lèvres contre les siennes. Il y eut une brève lutte puis il s'entendit dire : « Laisse-moi te guillonner ici, Insil, comme j'en ai toujours eu envie. Tu n'es pas réellement frigide. J'en suis sûr. Tu n'es qu'une putain, une belle putain, et j'ai envie de toi. »

« Tu es ivre, va-t'en, va-t'en, Toress Lahl t'attend. »

« Je me moque de Toress Lahl. Toi et moi sommes faits l'un pour l'autre. Depuis toujours, depuis notre enfance. Devenons enfin nous-

mêmes. Tu me l'avais promis, et maintenant le moment est venu, Insil, c'est maintenant ! »

Les yeux agrandis d'Insil étaient tout près des siens.

« Tu me fais peur. Qu'est-ce qui te prend ? Laisse-moi tranquille. »

« Non, non, pas maintenant que je n'y suis plus obligé. Insil – Asperamanka est mort. Les phagors l'ont tué. Nous pouvons nous marier maintenant, nous pouvons faire tout ce que nous voulons, mais donne-toi à moi maintenant, je t'en prie. »

Elle s'arracha à son étreinte.

« Mort ? Il est mort ? Mais ce n'est pas possible ! Oh, le monstre ! » Elle se mit à hurler et se précipita dans la rue en relevant ses jupes pour les protéger de la neige sale. Luterin se lança à sa poursuite, horrifié par le spectacle de sa détresse. Il tenta de la retenir mais elle disait une chose qu'il ne comprit tout d'abord pas. Elle réclamait une pipe d'occhara.

Le marchand de poisson se trouvait bien à l'autre bout de la rue. On avait aménagé devant l'entrée du magasin un auvent qui évitait que les passants n'y amènent le froid en entrant. Au-dessus de la porte était accrochée une pancarte annonçant CHEZ ODIM, POISSON DE PREMIER CHOIX.

Ils pénétrèrent dans une salle obscure où se tenaient plusieurs hommes dont les vêtements chauds cachaient mal les formes métamorphosées, la silhouette d'hiver. Au mur pendaient des poissons et des phoques. Des poissons plus petits, ainsi que des crabes et des anguilles, reposaient sur un lit de glace, sur un comptoir. Luterin ne prêta guère attention à ce qui l'entourait tant il était préoccupé par Insil, qui était maintenant presque hystérique.

Les hommes la reconnurent. « On sait ce qu'il lui faut », dit l'un d'eux dans un sourire. Il l'emmena dans l'arrière-boutique.

Un autre s'approcha et dit : « Je me souviens de vous, monsieur. »

C'était un jeune homme à l'air vaguement étranger.

« Mon nom est Kenigg Odime », fit-il. « Nous avons fait voile ensemble de Koriantura à Rivenjk. Je n'étais qu'un petit garçon à l'époque, mais vous vous souviendrez peut-être de mon père, Eedap Odime. »

« Bien sûr, bien sûr », répondit Luterin d'un air absent. « Un négociant en quelque chose. En ivoire, non ? »

« En porcelaine, monsieur. Mon père vit toujours à Rivenjk et fait en sorte que Kharnabhar soit bien approvisionné en poisson, et ceci toutes les semaines. C'est un commerce lucratif, et la porcelaine se vend mal par les temps qui courent. Je dois dire, monsieur, qu'il fait meilleur vivre à Rivenjk. Il n'y a guère plus de beaux sentiments que de porcelaine par ici. »

« Oui, oui, vous avez raison. »

« Nous faisons également le commerce de l'occhara, monsieur, si une pipe gratuite vous fait envie. Votre amie est une de nos clientes régulières. »

« C'est parfait, apportez-moi une pipe, jeune homme, et merci, mais si on parlait un peu de Toress Lahl ? Elle est ici ? »

« Nous l'attendons. »

« Parfait. » Il s'en fut dans l'arrière-boutique. Insil Esikananzi y reposait sur un lit en fumant une pipe au long tuyau. Elle semblait tout à fait calme et observa silencieusement Luterin.

Sans un mot, il s'assit auprès d'elle et le jeune Odim lui apporta bientôt une pipe tout allumée. Il inhala la fumée avec grand plaisir et sentit instantanément son humeur se muer en un étrange état d'esprit fait d'un mélange de résignation et de détermination. Il se sentait capable de tout. Il comprit pourquoi Insil avait toujours les pupilles dilatées, et resta là à lui tenir la main.

« Mon mari est mort », annonça-t-elle. « Savais-tu ça ? T'ai-je raconté ce qu'il m'a fait le soir de nos noces ? »

« Insil, tu m'as fait suffisamment de confidences comme cela aujourd'hui. Cette époque de ta vie est révolue. Nous sommes encore jeunes. Nous pouvons nous marier, nous rendre mutuellement heureux ou malheureux, c'est selon. »

Noyée dans les volutes de fumée, elle déclara : « Tu es un fugitif. Moi, j'ai besoin d'un foyer. J'ai besoin qu'on s'occupe de moi. Je n'ai plus besoin d'amour. Ce qu'il me faut c'est de l'occhara. Je veux quelqu'un qui me protège. Je veux que tu me rendes Asperamanka. »

« C'est impossible. Il est mort. »

« Si tu juges que c'est impossible, Luterin, alors tais-toi et laisse-moi à mes pensées. Je suis veuve. Les veuves ne passent généralement pas l'hiver... »

Il resta assis là, auprès d'elle, suçant sa pipe d'occhara et laissant mourir ses pensées.

« Si tu pouvais également tuer mon père, le Gardien, alors notre communauté isolée pourrait retourner à l'état de nature. La Roue s'arrêterait. La peste viendrait et repartirait. Les survivants verraient la fin de l'Hiver de Weyr. »

« Il y aura toujours des survivants. C'est une loi de la nature. »

« Mon mari m'a montré les lois de la nature, merci bien. Je ne veux point d'autre mari. »

Ils restèrent un moment silencieux. Le jeune Odim entra et annonça à Luterin que Toress Lahl l'attendait dans une chambre à l'étage. Il jura et suivit le jeune homme, trébuchant sur les marches d'un escalier branlant. Il jeta un dernier regard à Insil qui, il en était certain, ne bougerait plus de là pendant un bon moment.

Luterin fut introduit dans une pièce minuscule par un rideau qui

faisait office de porte. Elle comportait pour tout mobilier un lit à côté duquel se tenait Toress Lahl. Il fut abasourdi par sa corpulence, puis se souvint qu'il lui ressemblait fort.

Comme elle avait vieilli ! Il y avait du gris dans ses cheveux, mais elle était habillée exactement comme dix ans plus tôt. Ses joues étaient pelées et rougies par l'érosion du froid. Ses paupières étaient lourdes, mais ses yeux sourirent en le reconnaissant. Elle était en tous points différente d'Insil, n'était-ce que par le stoïcisme tranquille avec lequel elle affronta son regard inquisiteur.

Elle était chaussée de bottes. Sa robe était pauvre et toute rapiécée. Brusquement, elle ôta son bonnet de fourrure. Était-ce un geste de bienvenue ou une marque de respect, il n'aurait su le dire.

Il fit un pas vers elle. Instantanément, elle s'avança et, le serrant dans ses bras, l'embrassa sur les deux joues. « Comment vas-tu ? » s'enquit-il.

« Je t'ai vu, hier. J'attendais devant la Roue quand ils t'ont libéré. Je t'ai appelé mais tu ne t'es pas retourné. »

« Tout était si lumineux ! » À travers les brumes de l'occhara, il ne pouvait rien trouver d'autre à dire. Il aurait voulu qu'elle plaisante comme l'aurait fait Insil. Voyant qu'elle n'en faisait rien, il lui demanda : « Tu connais donc Insil Esikananzi ? »

« Nous sommes devenues amies. Nous nous sommes mutuellement prêté assistance de bien des façons. Comme ces années ont été longues, Luterin... Quels sont tes projets ? »

« Des projets ? Mais le soleil s'est couché ! »

« Pour l'avenir, je veux dire. »

« L'innocent que je suis est de nouveau en fuite... Il se peut qu'ils aillent jusqu'à me mettre sur le dos la mort d'Asperamanka. » Il s'assit lourdement sur le lit.

« L'homme est mort ? C'est une bénédiction... » Elle réfléchit un instant et dit : « Si tu penses pouvoir me faire confiance, Luterin, je peux t'emmener dans ma cachette. »

« Je ne ferais que te mettre en danger. »

« Ce n'est pas de cette façon-là que nous sommes liés, toi et moi. Je suis toujours tienne, Luterin, si tu veux encore de moi. Tu m'aimais autrefois, je crois. Que peux-tu faire d'autre, entouré d'ennemis comme tu l'es ? »

« Il y a toujours le défi », dit-il. Il se mit à rire.

Ils redescendirent prudemment l'étroit escalier noyé d'obscurité. Arrivé en bas, Luterin jeta un coup d'œil dans l'arrière-boutique. À sa grande surprise, le lit était vide ; Insil avait disparu.

Ils saluèrent le jeune Odim et s'éloignèrent dans la nuit.

Au-dessus de leurs têtes, dans les ténèbres grandissantes, l'Avernus

accomplissait sa rapide traversée des cieux. Ce n'était plus qu'un œil mort.

La merveilleuse machine était finalement tombée en panne. Son système de surveillance ne fonctionnait plus que partiellement. Beaucoup d'autres systèmes – mais pas les plus vitaux – étaient encore opérationnels. L'air circulait toujours. Les engins de nettoyage continuaient de glisser le long des coursives. Ici et là, des ordinateurs échangeaient de l'information. Les distributeurs portaient régulièrement le café à ébullition. Les stabilisateurs maintenaient automatiquement la Station d'Observation Terrienne sur sa trajectoire. Dans la salle d'embarquement, la chasse d'eau d'une toilette se déclenchait à intervalles réguliers, comme une créature incapable de refouler ses crises de larmes.

Mais nul signal n'était plus envoyé à la Terre.

Et la Terre n'en avait désormais plus besoin, encore que nombreux fussent ceux qui regrettaient cette histoire d'un autre monde qui s'était déroulée sous leurs yeux. Car les habitants de la Terre avaient dépassé ce stade compulsif où le degré de civilisation se mesure à la quantité de biens accumulés, pour entrer dans une phase nouvelle de l'être où la magie de l'expérience individuelle était partagée et non stockée, récompensée et non thésaurisée. La personnalité humaine se mit involontairement à ressembler davantage à celle de Gaia elle-même : diffuse, perpétuellement changeante, toujours ouverte aux aventures du lendemain.

Comme ils cheminaient dans le crépuscule, laissant derrière eux le village, Toress Lahl tenta de parler de choses et d'autres. La neige arrivait du nord par rafales.

Luterin ne répondait pas. Il y eut un long silence, puis elle lui révéla qu'elle lui avait donné un fils, qui avait maintenant près de dix ans, et lui raconta quelques anecdotes à son propos.

« Je me demande s'il tuera lui aussi son père quand il sera grand. » Ce fut tout ce que Luterin trouva à dire.

« Il a hérité de la métamorphose. Un fils, Luterin, un vrai. De cette façon, il survivra et engendrera des survivants, du moins nous l'espérons. »

Il avançait en traînant les pieds à la suite de Toress Lahl, toujours incapable de trouver quoi lui dire. Ils passèrent devant une cabane déserte et se dirigèrent vers une ceinture d'arbres. Il jetait de temps à autre un coup d'œil en arrière.

Elle était perdue dans ses pensées. « Cette Oligarchie à laquelle tu voues tant de haine persiste à exterminer les phagors. S'ils pouvaient seulement comprendre comment fonctionne la Mort Grasse, ils sauraient qu'ils signent leur propre arrêt de mort. »

« Ils savent fort bien ce qu'ils font. »

« Non, Luterin. Tu m'as généreusement fait cadeau de la clef qui ouvre la chapelle de JandolAnganol, et j'y ai vécu depuis lors. Un soir,

on a frappé à ma porte : c'était Insil Esikananzi. »

Il eut l'air intéressé. « Comment a-t-elle su où te trouver ? »

« Par accident. Elle fuyait Asperamanka. Ils venaient juste de se marier. Il l'avait brutalement sodomisée, elle souffrait et était complètement désespérée. Elle s'est souvenue du refuge qu'offrait la chapelle – ton frère l'y avait emmenée une fois, en des temps plus heureux. Je me suis occupée d'elle et nous sommes devenues très proches. »

« Eh bien... je me réjouis qu'elle ait eu une amie. »

« Je lui ai montré les écrits qu'ont laissés JandolAnganol et la femme Muntras, les textes qui expliquaient comment certaine tique se transmettait des phagors aux humains en véhiculant les pestes nécessaires à la survie de l'humanité durant les époques de températures extrêmes. Insil a bien tenté de faire part de ce savoir au Gardien et au Maître, mais ils n'y ont pas prêté attention. »

Il eut un petit rire. « Ils n'y ont pas prêté attention parce qu'ils savaient déjà tout ça. Ils ne voulaient pas qu'Insil se mêle de ces choses, c'est tout. Ce sont eux qui commandent, n'est-ce pas ? Ils le *savaient*. Mon père savait. Est-ce que tu t'imagines que ces documents anciens sont toujours restés secrets ? Le savoir qu'ils contenaient est devenu celui de tous. »

Ils entamèrent la descente vers la chapelle. Ils avançaient maintenant avec précaution vers la lisière de la forêt de caspiarns.

Toress Lahl déclara : « L'Oligarque savait parfaitement que l'extermination des phagors finirait par entraîner la disparition du genre humain – et il en a tout de même donné l'ordre ? C'est incroyable. »

« Je ne saurais cautionner les actes de mon père ou ceux d'Asperamanka. Ce savoir ne leur convenait pas. C'est tout. Ils se croyaient obligés d'agir, malgré ce qu'ils savaient. »

Il sentit tout à coup l'odeur des caspiarns et se pénétra du parfum de vinaigre que dégageait leur feuillage. C'était comme le souvenir d'un autre monde. Plein de gratitude, il prit une profonde inspiration. Toress Lahl avait attaché deux yelks sous le couvert des arbres. Elle alla leur flatter le museau tandis que Luterin poursuivait :

« Mon père ignorait ce qui se passerait si Sibornal se trouvait définitivement débarrassé de ses phagors. Il pensait simplement que la chose était nécessaire, quelles qu'en soient les conséquences. Nous ne savons pas non plus ce qui va arriver, en dépit de ce que peut bien dire ce tas de vieux papiers... » Il ajouta, comme pour lui-même : « À mon avis il sentait qu'il fallait opérer une coupure franche avec le passé, et cela à tout prix. Un acte de défi, si tu veux. On lui donnera peut-être raison un jour. La nature prendra soin de nous. Et on en fera un saint, comme ton méchant JandolAnganol. »

« Un acte de défi... c'est dans la nature humaine. Rien ne sert de rester assis à fumer de l'occhara. Ce n'est pas comme cela que nous progresserons. La clef de l'avenir gît dans l'avenir, non dans le passé. »

Le vent se levait à nouveau ; la neige tombait plus dru.

« Par le Foyer ! » dit-elle. Elle porta une main à son visage rugueux. « Comme tu es devenu dur ! Viendras-tu avec moi ? » demanda-t-elle.

« J'ai besoin de toi », ajouta-t-elle, voyant qu'il ne répondait pas. Il sauta en selle ; ce mouvement familier et la réaction de la bête sous lui le remplirent de joie. Il flatta le flanc chaud du yelk.

Il était un exilé dans son propre pays. Il faudrait bien que cela change. Asperamanka n'était plus là. Il allait demander des comptes à l'obscène Ebstok Esikananzi. Il ne désirait pas ce que possédait ce dernier ; ce qu'il voulait, c'était la justice. Il prit une mine sévère, le regard fixé sur la crinière de son yelk.

« Es-tu prêt, Luterin ? Notre fils nous attend dans la chapelle. »

Il releva la tête, contempla le visage flou de Toress Lahl et fit signe que oui. Des flocons de neige venaient se poser sur ses paupières. Tandis qu'ils faisaient avancer leurs montures, un vent froid se faufila entre les arbres, en lames cinglantes descendues des flancs du Mont Shivenink. Des hautes branches, une cascade de neige leur chut sur les épaules. Le sol descendait en pente douce vers la chapelle. Ils longèrent ce qui avait jadis été une chute d'eau et formait maintenant un pilier de glace.

Au dernier moment, Luterin se retourna sur sa selle, tentant d'apercevoir une dernière fois le village. La lueur de ses feux se reflétait sur le plafond de nuages qui se rapprochait.

Il empoigna fermement les rênes et accéléra l'allure de l'animal, allant vers les ténèbres qui s'épaississaient. Toress Lahl l'appela d'une voix angoissée, mais Luterin sentait l'ivresse monter dans ses artères.

Il leva un poing au-dessus de sa tête.

« Abro Hakmo Astab ! » lança-t-il à pleins poumons dans les profondeurs de la forêt.

Le vent emporta le son de sa voix et l'étouffa sous le poids de la neige.

Car la nature du tout qu'est le monde se modifie avec le temps. C'est une nécessité qu'un nouvel état succède sans cesse à un plus ancien. Aucune chose ne demeure semblable à elle-même. Tout passe, tout change et se transforme aux ordres de la nature. Un corps s'affaiblit avec l'âge et tombe en poussière ; un autre croît à sa place et sort de l'obscurité. Ainsi donc la nature du tout qu'est le monde se modifie avec le temps et la terre passe sans cesse d'un état à un autre : ce qu'elle a pu jadis lui devient impossible et, inversement, elle peut produire ce dont elle était incapable.

*LUCRÈCE, De Rerum Natura,
55 av. J.-C.*

Mon cher Clive,

Et voilà ! Sept ans ont passé depuis que j'ai commencé à m'intéresser à cette histoire. Ce volume sera publié pour la première fois l'année où nous entamerons tous deux une nouvelle décennie, et où j'aurai exactement le double de ton âge.

Tandis que je me promène dans le jardin d'Hilary tout en me demandant quelle forme de mots employer, il me vient à l'esprit que la véritable question est : Pourquoi les individus de race humaine aspirent-ils si fort à la vie en communauté et se retrouvent si souvent seuls ? Se pourrait-il que ce facteur isolant soit de la même espèce que celui qui fait qu'en tant qu'espèce nous nous sentons un peu à part du reste de la nature ? Peut-être la Terre mère qu'on rencontre dans ces pages est-elle restée bien loin de la perfection. Comme une vraie mère, elle a eu quelques ennuis – à l'échelle cosmique.

La faute ne nous incombe pas entièrement, pas plus qu'à elle. Nous devons accepter que les choses n'aient point été conçues parfaites, accepter la mouche à rayures jaunes. Le Temps, qui fournit son cadre à toute cette tragédie, est, comme dit J.T. Fraser, « une hiérarchie de conflits non résolus ». Nous devons accepter cette limitation avec la sérénité d'un Lucrèce, et ne nous irriter que des choses dont il est légitime de s'irriter, comme la folie qui veut qu'on fabrique et déploie des armements nucléaires.

La littérature n'aborde généralement pas de tels sujets. Comme tu peux le constater, j'ai néanmoins ressenti le besoin de tenter de les y incorporer.

Maintenant j'en ai enfin terminé. Tu as devant toi l'édifice précaire d'Helliconia, et j'espère que le résultat te plaira.

Ton père affectionné

*Boars Hill
Oxford*

REMERCIEMENTS

J'adresse mes remerciements pour d'incalculables discussions préliminaires au docteur J.M. Roberts (histoire) et à M. Desmond Morris (anthropologie). Je tiens aussi à remercier le docteur B.E. Juel-Jensen (pathologie) et le docteur Jack Cohen (biologie) pour leurs suggestions en matière de faits. Tout ce qui relève de la philologie est dû au professeur Thomas Shippey ; son vif enthousiasme a été d'un grand secours tout au long de ce travail.

Le globe d'Helliconia lui-même a été conçu et construit par le docteur Peter Cattermole, de sa géologie à son climat. Pour ce qui est de la cosmologie et de l'astronomie, je suis redevable au docteur Iain Nicolson, dont la patience au cours des années mérite une gratitude toute particulière.

Les docteurs Mick Kelly et Norman Myers m'ont fourni des informations au fait des plus récentes découvertes concernant les hivers autres que naturels. La structure de la Grande Roue doit beaucoup au docteur Joern Bambeck. James Lovelock m'a aimablement autorisé à utiliser son concept de Gaïa sous la forme romancée qui est ici la sienne. L'intérêt que Herr Wolfgang Jeschke a manifesté dès le premier jour pour ce projet a été vital.

Ma dette envers les écrits et l'amitié du docteur J.T. Fraser est apparente.

Quant à mon épouse, Margaret, je la remercie affectueusement d'avoir laissé si longtemps le champ à Helliconia, et d'avoir travaillé dessus en ma compagnie.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLUDE

LÀ DERNIÈRE BATAILLE

UNE PRÉSENCE SILENCIEUSE

LOI RESTREIGNANT LÀ CONCENTRATION DES PERSONNES EN LEUR DOMICILE

UNE CARRIÈRE MILITAIRE

QUELQUES RÈGLEMENTS SUPPLÉMENTAIRES

G4PBX/4582-4-3

LÀ MOUCHE À RAYURES JAUNES

LE VIOL DE LÀ MÈRE

UNE JOURNÉE PAISIBLE À TERRE

« LES MORTS NE PARLENT PAS DE POLITIQUE »

UNE DISCIPLINE DE FER POUR LES VOYAGEURS

KAKOOL SUR LÀ PISTE

« UN VIEIL ANTAGONISME »

LE PLUS GRAND DES CRIMES

À L'INTÉRIEUR DE LÀ ROUE

UNE INNOCENCE FATALE

XVII CRÉPUSCULE

REMERCIEMENTS

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 11 JANVIER 1988 SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY À ÉVREUX (EURE) POUR LES ÉDITIONS
ROBERT LAFFONT

Cet ouvrage a été composé par Charente-Photogravure à Angoulême

N° d'imprimeur : 44461

N° d'éditeur : 30803 Dépôt légal : février 1988

Imprimé en France

9782221055915

Après le printemps et l'été d'Helliconia, voici venir son hiver, dernier volet de la prodigieuse trilogie épique de Brian Aldiss.

Un hiver de mille ans qui sera pour les humains le temps de la décadence et du repli dans les cavernes profondes, et peut-être celui de l'oubli de la civilisation qu'ils ont su créer durant l'été.

Luterin Shaderankit veut se montrer digne de son père, le gardien redouté de la Grande Roue de Kamalbhar. Il devient un héros au combat contre les phagors et s'éprend de la femme dont il a fait son esclave en tuant son époux. Il se dirige vers le nord au moment où la nuit descend sur Helliconia, et va rencontrer son destin.

Un destin entre cent de ce livre-univers qui nous entraîne à plus de mille années-lumières de la Terre.